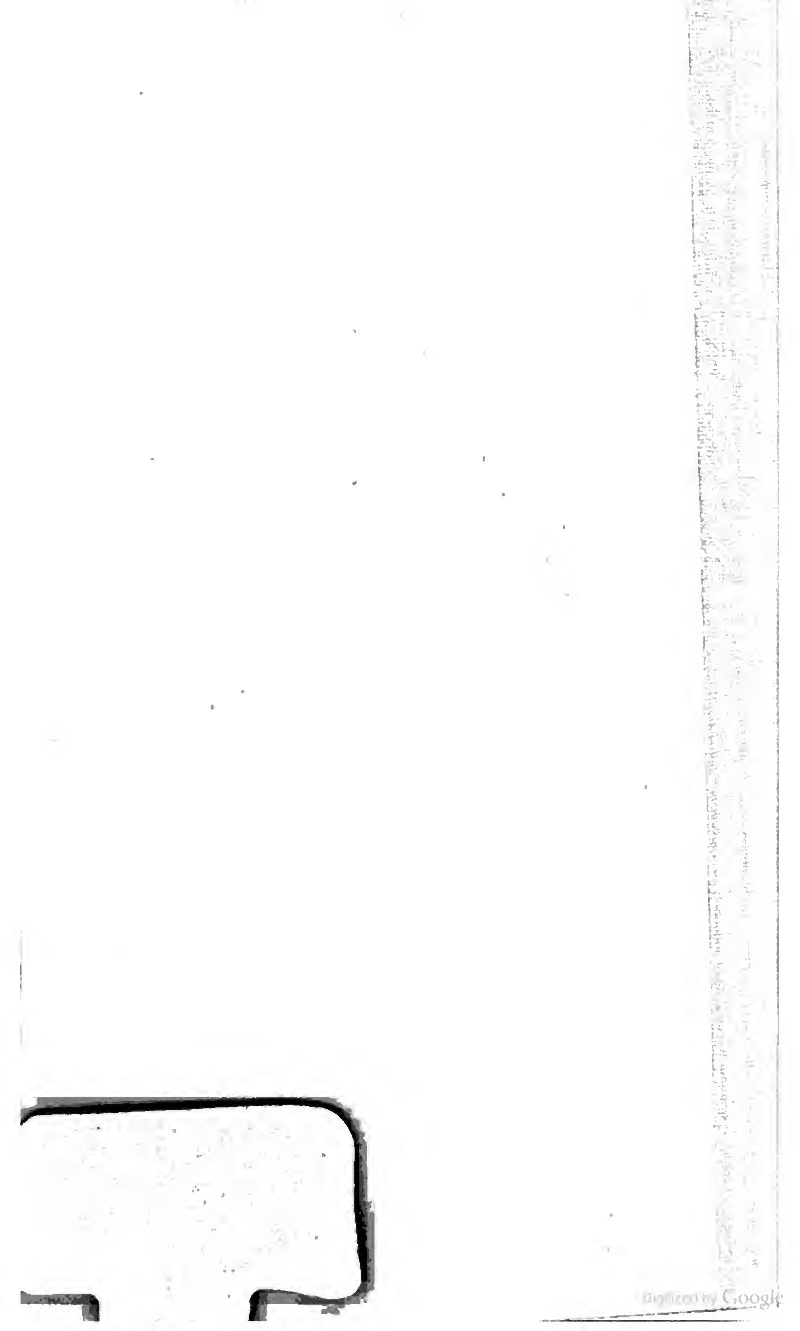
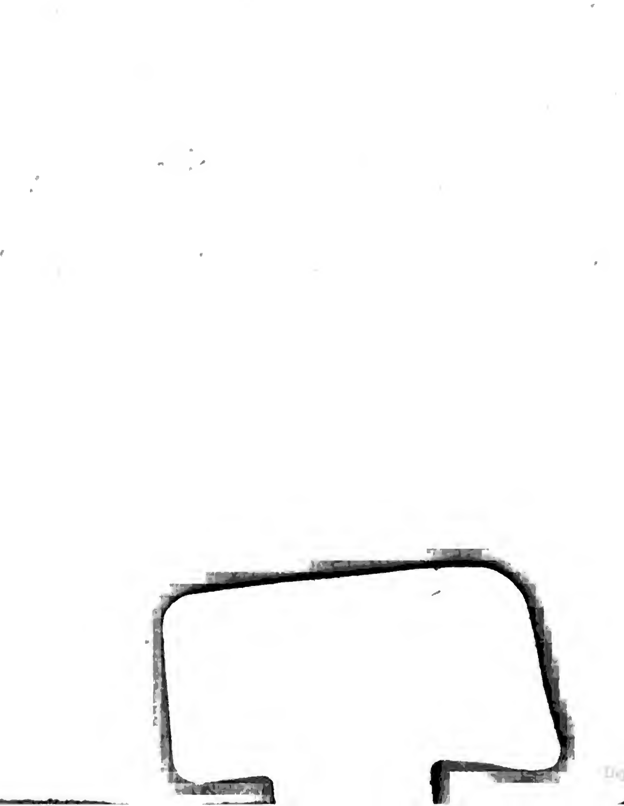
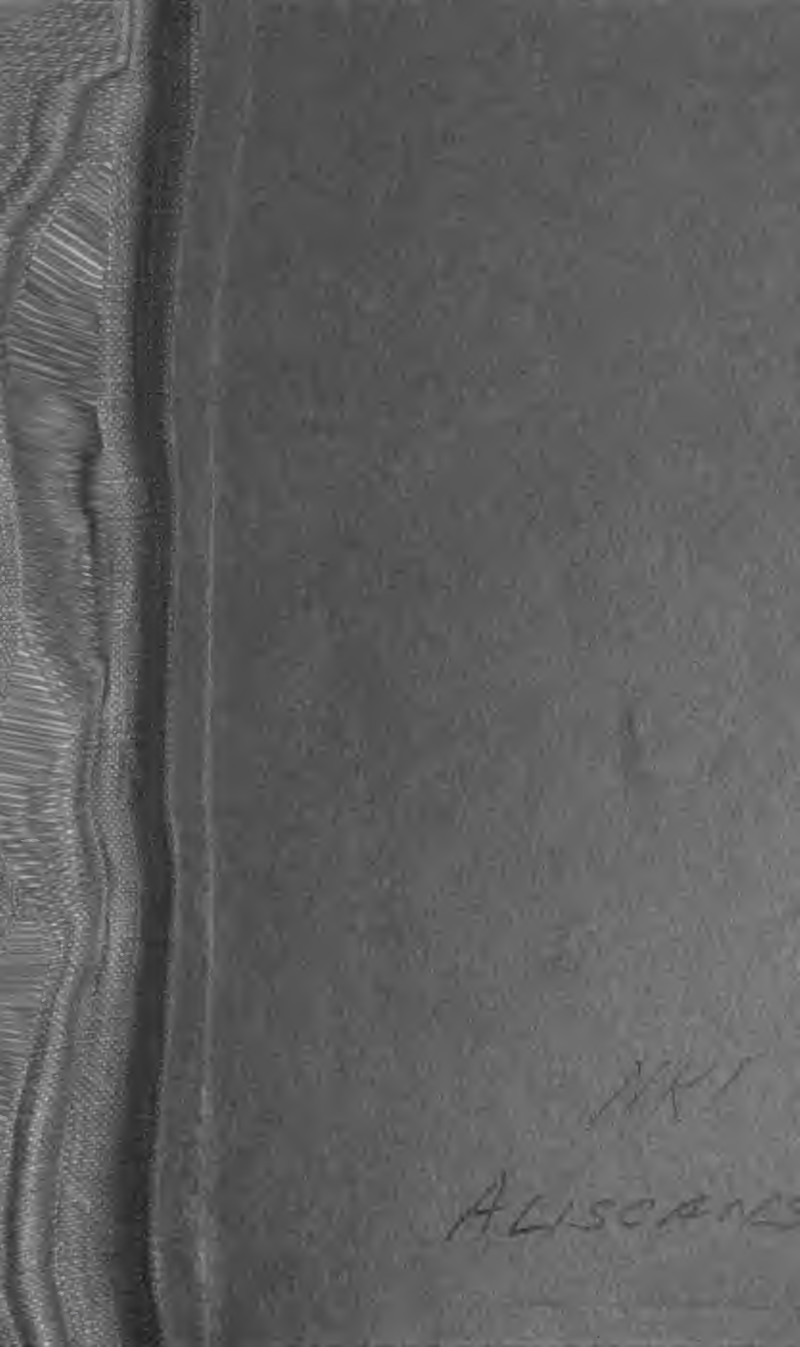
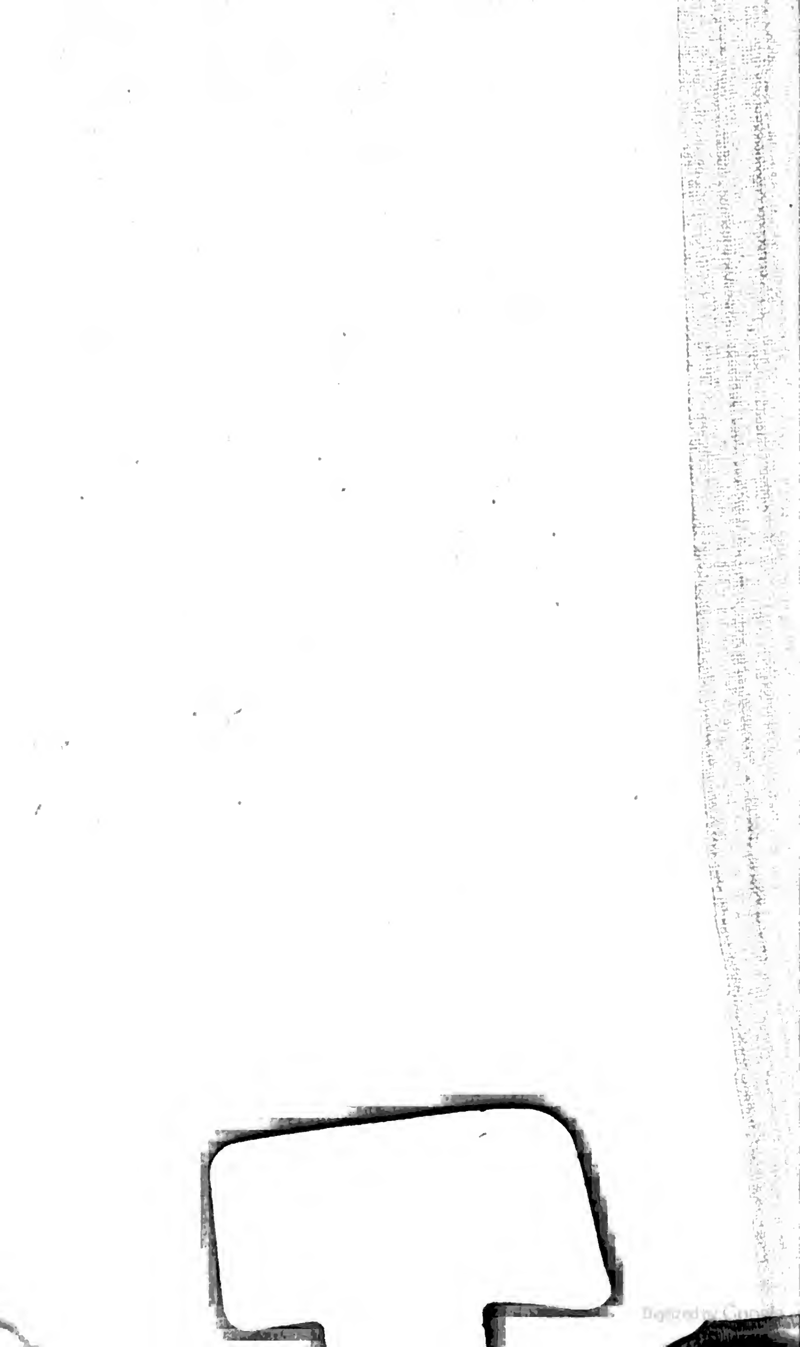
Aliscans

François Guessard, Anatole de Montaiglon



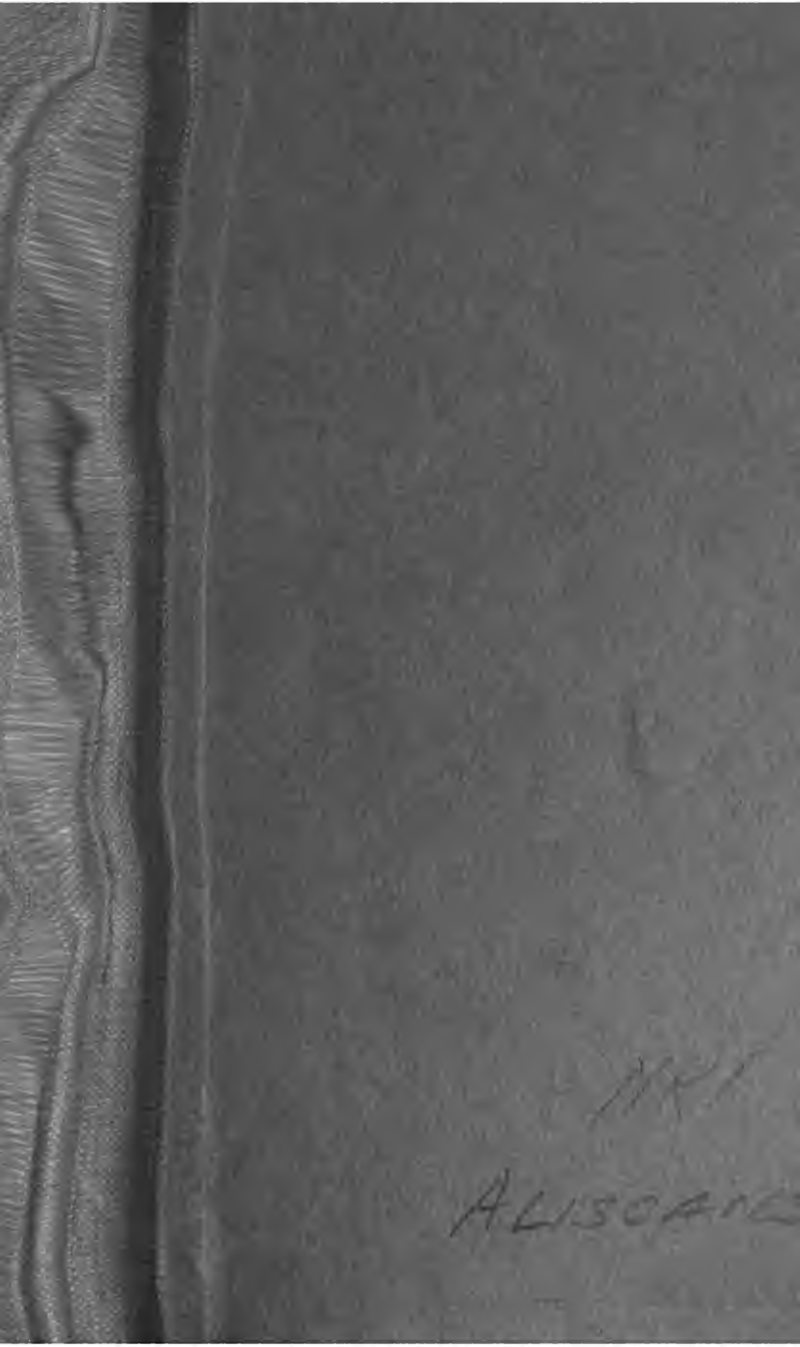







ALISCANS





LES

ANCIENS POËTES

DE LA FRANCE

La première partie du recueil des *Anciens Poëtes de la France* renfermera le cycle carlovingien et formera quarante volumes semblables à celui-ci.

L'examen des questions auxquelles peut donner lieu la publication de ce recueil a été confié, sous la haute direction de S. Exc. M. le Ministre de l'instruction publique, à une Commission composée de MM. :

Le Marquis DE LA GRANGE, sénateur, membre de l'Institut, *Président ;*

F. GUESSARD, membre de l'Institut, professeur à l'École impériale des Chartes, *délégué de la Commission pour la direction du Recueil ;*

Francis WEY, inspecteur général des archives départementales ;

Henri MICHELANT, membre de la Société des antiquaires de France, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale.

Ce volume est le *dixième* dans l'ordre de publication.

LES

ANCIENS POËTES
DE LA FRANCE

Publiés sous les auspices

DE S. EXC. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Et sous la direction

DE M. F. GUESSARD

ALISCANS



PARIS

LIBRAIRIE A. FRANCK

RUE DE RICHELIEU, 67

MDCCCLXX

ALISCANS

CHANSON DE GESTE

Paris. — Imprimerie JOUAUST, rue S.-Honoré, 338.

ALISCANS

CHANSON DE GESTE

Publiée d'après le manuscrit de la Bibliothèque
de l'Arsenal
et à l'aide de cinq autres manuscrits

PAR

MM. F. GUESSARD ET A. DE MONTAIGLON



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
RUE DE RICHELIEU, 67

MDCCCLXX



PRÉFACE.

Les trois premiers vers de ce poëme, dont le brusque début rappelle celui de la chanson de Roland, nous indiquent, mais sans les faire connaître autrement que par leurs noms, et le théâtre de l'action et le personnage qui y joue le principal rôle.

« Le jour de la bataille d'Aliscans, dit le trouvère, jour de deuil, bataille horrible, le comte Guillaume souffrit grande peine. »

Qu'est-ce qu'Aliscans, et quel est ce comte Guillaume ? Les auditeurs de notre poëte le savaient apparemment pour qu'il se crût dispensé de le leur apprendre ; mais ses lecteurs d'aujourd'hui n'en seront peut-être pas si bien informés. Prenons donc soin d'abord de répondre, autant qu'il est en nous, à ces deux premières questions.

I

Aliscans ou *Aleschans*, qui ne sont que deux formes d'un seul et même nom, désignent, dans cette chanson, le lieu où le héros, d'abord vaincu, revient à la fin prendre de sa défaite une éclatante revanche. Ce lieu est sur la mer ou en est

voisin, *Aliscans sur mer, devers la mer*, dit plusieurs fois la chanson, mais c'est tout ce qu'elle en dit, et l'on en voudrait un peu plus pour reconnaître sans hésitation dans ce champ de bataille le champ de mort qui portait le même nom et qui est aujourd'hui l'une des promenades de la ville d'Arles. On voudrait, par exemple, qu'une fois au moins dans le récit il fût fait mention de cette ville si importante et si voisine. Comme c'est une satisfaction que le texte nous refuse, il faut bien s'accommoder de ses indications un peu vagues, et adopter à cet égard l'opinion commune, laquelle pour n'être point de toute évidence est au moins des plus vraisemblables (1).

Pour retrouver notre *Aliscans* sous les murs d'Arles, ainsi qu'on s'accorde à le faire, il convient, bien entendu, de ne point prendre à la lettre la désignation *sur mer*, encore moins exacte ici que lorsqu'elle s'ajoute au nom de Montreuil. Elle s'explique par celle qui la remplace çà et là et qui est moins précise : *devers la mer*. Peut-être même pourrait-on croire que le mot *mer* est en ce cas synonyme de fleuve, et désigne le Rhône comme il a servi à désigner la Gironde (2), avec le sens qu'il a encore dans le nom de cette partie de la Guienne comprise entre la Garonne et la Dordogne, *l'entre deux mers*.

Cette petite difficulté ainsi aplanie, il s'en élève une autre plus embarrassante. Au nom d'*Aliscans* se substitue ou se joint parfois un autre

1. Voyez le *Guillaume d'Orange* de M. Jonckbloet, t. II, p. 56-59. Deux vol. in-8°. La Haye, 1854.

2. *Mare Geronda*. Voyez Du Cange au mot *mare*.

nom, employé tantôt au singulier, tantôt au pluriel : *l'Archant* ou *les Archans*. Ainsi, par exemple, dans la même page de notre édition (p. 135), on lit ces vers :

Li quens Guillames fait haster son mangier,
*Car en l'*Archant *se vaurra repairier.*

et un peu plus bas :

En Alischans *s'en vaurra repairier.*

Donc *Alischans* et l'*Archant* sont équivalents et désignent le même lieu. C'est la conclusion qu'avait tirée avant nous de cette substitution M. le docteur Jonckbloet, le savant hollandais auquel on doit *Guillaume d'Orange* (1). Mais la conclusion ne demeure pas aussi simple lorsqu'on voit les deux noms, au lieu de se remplacer, s'ajouter l'un à l'autre comme dans ce passage :

« *Dame, dist il, mort sont en* Alischans,
« *Devers la mer, par devers* les Archans (2). »

Il résulte de là, selon M. Jonckbloet, qu'*Alis-*

1. M. Jonckbloet a constaté que la substitution avait lieu non-seulement dans le même texte, mais encore de manuscrit à manuscrit. Il serait au moins superflu de répéter ici toutes les preuves qu'il en a données.

2. V. ci-après, p. 56, 57. M. Jonckbloet ajoute ici ce vers qui ne se retrouve pas dans notre texte, au moins sous la même forme :

*Toz font l'*Archant *et* Aleschans *trenbler.*

chans et *l'Archant* n'étaient pas entièrement identiques et que le premier était une partie du second, au moins dans l'opinion des trouvères. Opinion juste, si *l'Archant* ou *les Archans* sont les champs d'Arles, comme l'a pensé M. Paulin Paris (1); opinion fausse, si *l'Archant*, comme le veut M. Jonckbloet, est le territoire d'Arles situé sur la rive droite du Rhône et connu sous le nom *d'Argence* ou *terre d'Argence* (*Ager argenteus*) (2). Dans ce cas, en effet, *Aliscans* ne saurait être une partie de *l'Archant* puisqu'en réalité les deux lieux ne sont pas sur la même rive du Rhône. M. Jonckbloet, qui a fait cette remarque, et qui ajoute que dans la chanson il n'est aucunement parlé ni du fleuve ni des moyens de le traverser, estime « ou que deux événements différents ont été confondus dans la tradition, « ou, ce qui est plus probable, que les auteurs « du poëme montrent, par cette confusion, leur « ignorance du théâtre des événements qu'ils « chantaient. »

Ni l'explication de M. Paulin Paris ni celle de M. Jonckbloet ne nous paraissent de nature à s'imposer; aussi nous bornons-nous à les exposer avec le regret de n'en pouvoir produire une qui nous paraisse plus satisfaisante (3), regret

1. *Les Manuscrits françois*, t. III, p. 143, et *Hist. littéraire de la France*, t. XXII, p. 508.

2. *Guillaume d'Orange*, t. II, p. 57-59.

3. Ne pourrait-il pas se faire que l'*Archant* ou *les Archans* ne fussent qu'une variante d'*Aleschans*, où la seconde syllabe serait devenue muette? De là la forme *Al'chans*, et, par une modification de l'*l* on ne peut plus fréquente, *Archans*. Dans notre supposition, ces deux formes, l'ancienne et la nouvelle, auraient trompé les trouvères qui y auraient vu matière à distinction.

fort tempéré d'ailleurs par le peu d'importance de la question, puisqu'il ne s'agit point ici d'un texte de Strabon ou de Ptolémée.

Nous nous croyons tenus à la même réserve sur une autre question non moins douteuse, celle de l'étymologie du nom d'*Aliscans*. Plusieurs le tirent sans difficulté d'*Elysii campi*, en quoi ils paraissent bien fondés, à ne considérer les choses qu'au point de vue philologique. De ce côté, en effet, *Élysii campi* ne soulève aucune objection. On admettrait volontiers, d'autre part, qu'une telle dénomination ait pu s'appliquer à une nécropole, à un champ de repos; mais a-t-on la preuve qu'il en ait été ainsi? On le croirait, à entendre un archéologue arlésien qui s'est expliqué sur ce point avec une rare assurance. « Cet Élysée, dit-il, en parlant d'Aliscans, *car tel est le nom que les Grecs et les Romains donnaient à leurs cimetières*, était très-célèbre avant l'ère chrétienne sur les rives du Rhône ([1]). » Voilà, certes, une opinion arrêtée et à laquelle rien ne manque pour donner confiance, si ce n'est le moindre texte à l'appui. Aussi tenons-nous pour très-suspecte l'étymologie qui nous occupe. Disons pourquoi. Elle n'est pas aussi neuve qu'on pourrait le croire, puisqu'elle remonte au moins au XIIIe siècle. Dans l'ouvrage bien connu que composa, au commencement de ce siècle au plus tard, Gervais de Tilbury, pour récréer les loisirs de son maître, l'empereur d'Allemagne Othon IV, et qu'il intitula en conséquence *Otia imperialia*,

1. Estrangin, *Description de la ville d'Arles antique et moderne.* Aix et Arles, 1845, in-18, p. 121.

vrir, donne à Alichamps le nom d'*Elysii campi*. Cela est un peu vague. Dans une copie de deux actes de S. Guillaume, de 1208, on lit *de Aliscampis* ([1]). » Ajoutons à notre tour que dans le *Pouillié général contenant les bénéfices de l'archevêché de Bourges* ([2]), se lit cette indication : *De Aliscampis*, Alicham. Nous n'avons pu nous renseigner sur les deux autres *Allichamp* ou *Alissans;* mais un ami zélé de la science, M. Peigné Delacour, nous a signalé *Alismont* comme un lieu où l'on a trouvé des sépultures, et en conséquence il serait tenté de penser qu'il s'appelait jadis *Elysius mons* ([3]). Sans être en mesure de le nier absolument, nous pensons que cette étymologie est aussi peu sûre qu'elle est séduisante. Si le nom de champs Elysées ou de mont Elysée n'a jamais été appliqué par l'antiquité païenne à un lieu de sépulture, quelle apparence qu'on l'eût imposé à des cimetières chrétiens ?

Mais c'en est assez sur des questions de pure science ; c'en est trop peut-être, puisqu'il s'agit ici d'une œuvre d'imagination. De ce point de vue, loin de chercher querelle à l'auteur anonyme de la chanson d'Aliscans pour avoir mal connu le lieu où il a fait combattre ses héros, il faut le féliciter de l'avoir si bien choisi. Les souvenirs qui s'y rattachent, quelle qu'en soit l'origine, s'adaptent on ne peut plus heureusement au récit du trouvère, et servent à rendre plus

1. *Histoire du Berry*, par M. Louis Raynal. Bourges, 1845, 6 vol. in 8°, t. I, p. 103.
2. Paris, Alliot, 1648, in-4°, p 33.
3. Il s'agit du lieu nommé Alismont, près Villeselve (Oise).

saisissant encore l'intérêt de son poëme et des deux grandes batailles qui en forment l'exposition et le dénoûment.

L'histoire, d'abord, de 730 à 869, signale plusieurs entreprises des Sarrasins contre la ville d'Arles, qui, une fois au moins, en 734, tomba en leur pouvoir et fut mise au pillage ([1]). A en croire les Arabes ([2]), dans une irruption antérieure, ils livrèrent sous les murs de cette antique cité une sanglante bataille ou périrent nombre de chrétiens. Les eaux du Rhône emportèrent les uns; les restes des autres furent inhumés dans le cimetière d'Aliscans, où leurs tombeaux étaient encore au XIIIe siècle l'objet d'une pieuse vénération ([3]). Et ce n'était pas là une sépulture ordinaire. La légende lui attribuait, pour parler comme elle, une sainteté et une dignité toutes particulières.

Elle racontait que Trophime, après avoir converti Arles au christianisme, avait consacré ce cimetière pour les fidèles avec l'assistance et le concours des plus hauts prélats de la Gaule méridionale, qui étaient : S. Maximin, archevêque d'Aix, S. Eutrope, évêque d'Orange,

1. Reinaud, *Invasions des Sarrasins*, p. 54 et *passim*. Voyez aussi M. Jonckbloet, *Guillaume d'Orange*, t. II, p. 44 à 52.

2. Ou Roderic Ximenès, archevêque de Tolède, qui écrivait au XIIIe siècle, surtout d'après les auteurs arabes. (Reinaud, p. 44.)

3. Reinaud, p. 39. « Si on en croyait la chronique attribuée à Turpin, dit en note l'auteur des *Invasions des Sarrasins*, le fait dont parle Roderic se serait passé sous Charlemagne, et ce qui est dit des chrétiens enterrés dans l'Aliscamp se rapporterait à une partie des guerriers français tués à Roncevaux. »

S. Saturnin, évêque de Toulouse, S. Martial, évêque de Limoges, S. Paul, évêque de Narbonne, et S. Front, évêque de Périgueux [1]. Au moment de la consécration, le Christ leur était apparu et leur avait accordé pour les morts qui reposeraient dans le nouveau cimetière la grâce de n'être point tourmentés par les démons des tombeaux. Une telle consécration, une telle bénédiction de Dieu, avaient fait d'Aliscans une nécropole privilégiée, et l'usage s'était établi en conséquence d'y donner la sépulture aux barons, aux chevaliers de renom qui avaient succombé dans les guerres contre les mécréants [2].

1. Nous ne nous chargeons pas de prouver, comme il serait nécessaire pour donner créance au récit, que tous ces prélats vivaient dans le même temps.

2. Caput regni Burgundionum, quod Arelatense dicitur, civitas est Arelas, antiquissimis dotata privilegiis. Hanc, ordinatus ab apostolis Petro et Paulo, Trophimus, Jesu Christi discipulus, comitante eum apostolo Paulo, cum transiret in Hispanias, ad fidem Christi convertit, et post pauca, associatis sibi Maximino Aquense, Eutropio Auriscense (*sic*), Saturnino Tolosano, Martiale Lemoviense, Sergio Paulo Narbonense, Frontone Petragoricense, sanctissimis episcopis et Jesu ex LXXII discipulis, deliberavit cœmeterium solenne ad meridianam urbis partem constituere, in quo omnium orthodoxorum corpora sepulturæ traderentur..... Illis Christus, pridem in carne familiariter agnitus, apparuit, opus eorum sua benedictione perfundens, dato cæmeterio ac illis sepeliendis munere, ut quicumque inibi sepelirentur, nullas in cadaveribus suis paterentur diabolicas illusiones, secundum quod in evangelio legitur, quosdam dæmones habitare in sepulchris..... Hujusmodi ergo dominicæ benedictionis munere necnon propter sacratissimorum virorum consecrationes apud omnes majoris autoritatis Galliarum principes ac clericos inolevit quod maxima potentum pars quæ in Galliis aut circa Pyreneos montes aut Alpes Penninas in pugnis paganorum moriebantur illac sepulturam habent, et quidam in plaustris, alii in curribus, nonnulli in equis, plurimi per

Il y avait près de Bordeaux un second cimetière, non moins célèbre, non moins saint que celui d'Aliscans (1), où furent transportés, après le désastre de Roncevaux, et Roland et grand nombre de ses glorieux compagnons. Tous les autres reçurent la sépulture en Aliscans. C'étaient Estout de Langres, Salomon de Bretagne, Sanse duc de Bourgogne, Ernaut de Beaulande, Aubri le Bourgoin, Guimars, Estormis, Hate et Ivoire, Bernard de Nubles, Berenger, le duc Naimes de Bavière et dix mille des leurs (2).

Telle était la tradition légendaire enregistrée d'abord dans la chronique dite de Turpin, puis répétée successivement par Gervais de Tilbury,

dependulum fluentis Rhodani ad cœmeterium Elysii campi deferebantur, ubi Jovianus (*Vivianus* ?) et comes Bertramus et Aistulphus et innumeri proceres requiescunt. (*Gervasii Tilberiensis Otia imperialia*, apud script. rerum Brunsvicensium, Leibnitz, t. I, p. 990.) Le reste du chapitre n'est pas moins curieux.

1. Et erant tunc temporis bina cœmiteria precipuæ sacrosancta, alterum apud Arelatem in *Aylis campis*, alterum apud Burdegalam. (*Joannis Turpini historia de vita Caroli magni et Rolandi*, cap. XXVIII.)

2. Postea vero ego et Carolus, cum quibusdam exercitibus nostris, a Blavio discedentes per Gasconiam et Tolosam tendentes, Arelatem perreximus; ibi vero invenimus Burgundionum exercitus, qui a nobis in Hostavalle discesserant, et per Morlanum et Tolosam venerant cum mortuis suis et vulneratis, quos lectulis et bigis secum adduxerant ad sepeliendum eos in cœmiterio in Aylis campis. In quo cœmiterio per manus nostras sepulturæ traduntur Estultus, comes Lingonensis, et Salomon et Samson, dux Burgundionum, et Arnoldus de Bellanda et Albericus Burgundio, Gumardus et Esturmitus, Hato et Iverius et Berardus de Nublis et Berengarius et Naaman, dux Boiariæ, cum decem millibus aliorum (*Ibid.*).

par Philippe Mousket (1), par plus d'un chroniqueur du XIIIe (2) et du XIVe siècle (3), et au XVIe siècle encore par l'Arioste (4) :

Della gran moltitudine ch'uccisa
Fu da ogni parte, in questa ultima guerra....
Se ne vede ancor segno in quella terra ;
Chè presso ad Arli, ove il Rodano stagna,
Piena di sepolture è la campagna.

(Orlando furioso, *xxxix*-72.)

C'est dans ce champ funèbre, sur les cendres des infortunés compagnons de Roland, que la chanson va nous montrer deux armées en présence, l'une de Sarrasins, l'autre de chrétiens;

1. *A cel tans estoient conté,*
Doi cimentere en dignité :
L'uns iert à Arle, en Aliscans,
Et li autres si fu moult grans
A Bourdiaus, que Dieus benéi.
. . . .
Tot droit à Arle en Aliscans
El cimentere ki fu grans
Fu enfouois Estous li sire
Ki de Lengres tenoit l'empire, etc., etc.

(*Philippe Mouskes, ed. Reiffenberg*, t. I, p 351 et 357.)

2. Ms. de la Bibl Imp., fr. 1:565, fol. 124 v°, col. 1 et 2 (XIIIe s).

3. Ms. de la Bibl. Imp., fr. 10132, fol. 185 v° (XIVe siècle, vers 1318).

4. Dante, avant lui, avait ainsi parlé du cimetière d'Aliscans :

Si come ad Arli, ov' el Rodano stagna,
Fanno i sepolcri tutto'l loco varo.

(*Inferno*, canto IX, v. 112.)

L'expression *ov' el Rodano stagna*, commune aux deux poëtes, a sans doute été empruntée au premier par le second.

la première commandée par l'émir Desramé, l'Abderame de nos anciens chroniqueurs, cet Abd-Alrahman si célèbre par son invasion en France, où il vint trouver la mort; la seconde, obéissant au comte Guillaume, ce héros que notre poëte met en scène en le désignant seulement par son nom, et que nous allons faire mieux connaître en rappelant brièvement quelques souvenirs de son rôle historique ou légendaire.

II

Et d'abord, que dit de lui l'auteur de la chanson? Il ne lui maintient pas partout, dans le cours du récit, le nom sous lequel il l'annonce. Le comte Guillaume, comme il l'appelle au début, devient plus loin le comte d'Orange (1), le marquis Guillaume (2), ou simplement le marquis (3). A ce nom, à ces titres s'ajoutent des surnoms : c'est Guillaume au court nez (4), puis le marquis Fierebrace, ou Guillaume le marquis au court nez (5), Guillaume le marquis Fierebrace (6). Le dernier de ces surnoms, quoique plus honorable, a été de tout temps moins en usage que le premier, et aujourd'hui encore le comte d'Orange pourrait dire :

Jo ai à non Guillames au cort nés.

1. Voyez ci-après p. 33.
2. P. 231.
3. P. 228.
4. P. 21, 49, 50, etc.
5. P. 46, 67, 80.
6. P. 63, etc.

On lit dans notre poëme une allusion manifeste à l'accident de guerre par suite duquel le marquis Fierebrace était devenu le marquis au court nez.

Dans le *Couronnement Looys*, autre poëme de la même geste, où est expliquée l'origine de ce surnom, en apparence ridicule, Guillaume se l'impose lui-même pour s'en faire honneur :

Dès ore mès qui moi aime et tient chier
Trestuit m'apelent, François et Berruier,
Conte Guillaume au cort nés, *le guerrier* (1).

Enfin, dans un troisième poëme, *Le Charroi de Nismes*, Guillaume rappelle au roi Louis qu'il a eu à son service le nez mutilé.

Grant fu la boce qui fu au renoer ;
Mal soit del mire qui le me dut saner!
Por ce m'apelent Guillaume au cort nés (2).

Mais ce n'en est point assez pour édifier à ce sujet l'éditeur de la *Collection des poëtes de Champagne*, M. Tarbé, qui ne veut pas que Guillaume ait eu le nez ainsi fait, ou plutôt défait. « Est-il un seul texte historique, demande ce savant, dont il résulte qu'un seul des trois Guillaumes célèbres dans le midi de la France ait eu le nez court? Un Aquitain ajoute-t-il, un Provençal, issu des races franque, grecque, romaine, arabe, pouvait-il avoir le nez bref? »

Sans nous prononcer sur cette dernière et délicate question, nous ferons remarquer seulement que d'après les poëmes ci-dessus rappelés, Guillaume n'avait point le nez court de naissance,

1. Ms. de la Bibl. Imp., fr. 774, fol. 25 r°, col. 1.
2. Ms. de la Bibl. Imp., fr. 774, fol. 34 v°, col. 2.

mais seulement raccourci (*acourcié*) dans une bataille.

L'explication que donne M. Tarbé et du surnom qui nous occupe et de l'origine du cycle dans lequel rentre notre poëme paraît de tout point inadmissible. Selon lui, Guillaume au court nez était Guillaume *au cornet*. Les trouvères le surnommèrent ainsi pour flatter Guillaume IV, comte d'Orange, qui le premier de sa race prit pour armes un cornet, lequel, depuis lors, est resté dans l'écusson de la ville et de la maison d'Orange. Ce Guillaume aimait les lettres, et les poëtes du temps étaient royalement accueillis à sa cour. « De là toutes les chansons de geste qui rentrent dans le cycle de Guillaume d'Orange. Elles sont flatteries intéressées ou hommages reconnaissants. » Quant au surnom, ce n'est qu'un jeu de mots, dont *cornet*, décomposé, a fourni la matière. La plaisanterie réussit et fut sans danger après Guillaume IV, qui mourut en 1218. A dater de cette époque « les clercs, qui copièrent et recopièrent les romans du cycle d'Orange, ne cessèrent d'écrire Guillaume *au court nez* (1). »

Si cette explication peut sembler juste, ce n'est qu'après l'avoir retournée, pour ainsi dire. Nous croyons au rapport facétieux entre *cornet* et *court nez* dont parle M. Tarbé, mais en sens inverse. Guillaume IV, selon toute apparence, en prenant le cornet, se donna des armes parlantes faites pour rappeler le héros déjà célébré

1. Voyez la notice qui précède les extraits du roman de *Foulque de Candie* publiés par M. Tarbé. Un vol. in-8°, Reims, 1860, p. XLV-XLVIII.

avant lui par les trouvères sous le nom de Guillaume d'Orange et avec le surnom de Guillaume au court nez. Il y a d'abord ici une question de date. Le texte d'Aliscans que nous publions, où se trouve le surnom litigieux, est-il antérieur à 1218? Rien ne le démontre peut-être mathématiquement, mais tout semble faire remonter ce texte jusqu'à 1180 ou environ. En second lieu, si les trouvères faisaient volontiers des jeux de mots, comme le dit M. Tarbé, d'autres aussi, et de plus haut placés, ne dédaignaient pas le jeu d'esprit qu'on nomme rébus. Toutes les armes parlantes sont là pour le prouver. Enfin, comment penser que tous les poëmes du cycle de Guillaume d'Orange ne datent que du temps du comte d'Orange, Guillaume IV, après le témoignage déjà tant de fois cité d'Orderic Vital, que nous citerons encore nous-même ci-après?

Tenons-nous-en donc au surnom de Guillaume *au court nez* (1). Quant à celui de Fierebrace, il s'explique de lui-même. C'est *Fier bras* sous une forme féminine. Plusieurs personnages historiques ont été ainsi surnommés, et entre autres deux comtes de Poitiers qui portaient aussi le nom de Guillaume (2).

On sait comment notre poëte appelle son hé-

1. Sur ce surnom, voyez M. Jonkbloet, *Guillaume d'Orange*, t. II, p. 112-116.

2. Guillaume II, comte de Poitiers, avait reçu le surnom de *fera brachia* ou *ferox brachium* à cause de sa force extraordinaire. (Art de vérifier les dates, comtes de Poitiers.) Guillaume III, et non plus Guillaume II, porta le même surnom, d'après Pierre de Maillezais. (*De antiquitate eccles. Malleac*, lib. I, cap. II.)

ros. Voici en quels termes il célèbre ses vertus :

« Je puis bien vous dire au vrai et sans mentir qu'aucun homme d'armes n'eut à souffrir « autant que Guillaume. Toute sa vie il se peina « pour servir Dieu, pour glorifier et maintenir sa « loi. Il n'eut pas un jour de loisir dans ses « luttes contre les païens. Quant il les tenait, il « ne les faisait pas languir, il ne les faisait pas « coucher dans ses prisons. Jamais il n'en prit « un à rançon ; mais il leur faisait tout droit « sortir l'âme du corps. Aussi ne fut-il pas cher « aux Sarrasins ; mais il eut l'appui de notre « seigneur, si bien qu'il mourut assisté de ses « anges, et il est saint. La bénédiction de Dieu « lui a donné place au paradis céleste (1). »

Ce héros selon le monde, ce saint selon l'Église (saint Guillaume de Gellonne ou saint Guilhem du désert), brillait certainement dès le XIe siècle de tout l'éclat de sa double auréole. Il était en grand renom et partout on chantait ses louanges. Un hagiographe avait écrit sa vie pour l'édification des âmes pieuses, et les historiens populaires, c'est-à-dire les poëtes ou les trouvères, s'étaient aussi emparés de ce beau sujet, qui leur appartenait deux fois, puisqu'ils s'étaient donné mission de célébrer les héros de la terre et ceux du ciel, *gesta principum et vitas sanctorum* (2). C'est ce que prouvent et la *Vita sancti Willelmi* qu'on lit dans le recueil des *Acta sanctorum* (3), et le passage d'Orderic Vital :

1. Voyez ci-après p. 20.
2. Voyez dans les *Anciens Poëtes de la France* la préface de *Huon de Bordeaux*, p. VII.
3. *Acta Sanctorum maii*, t. VI, p. 811.

Vulgo canitur a joculatoribus de illo cantilena, sed jure præferenda est relatio authentica ([1]). Orderic Vital parlait ainsi au commencement du XII[e] siècle, et c'est du siècle précédent au plus tard que date, à ce qu'on croit, la *Vita sancti Willelmi*.

Outre cette *cantilène* que mentionne l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, le biographe du saint fait allusion à des chants en son honneur qui étaient, dit-il, répétés en tous lieux et par toutes les bouches : *Qui chori juvenum, qui conventus populorum, quæ vigiliæ sanctorum non resonant et modulatis vocibus decantant qualis et quantus fuit, quam gloriose sub Carolo glorioso militavit; quam fortiter quamque victoriose barbaros domuit?* etc.

Quels étaient ces chants? En quoi ressemblaient-ils à la *cantilène* des jongleurs? En quoi en différaient-ils? Et la *cantilène* elle-même, était-ce déjà une chanson de geste comme celles qui sont parvenues jusqu'à nous? Questions d'un vif intérêt, mais par malheur insolubles, et auxquelles on ne peut répondre que par des conjectures ([2]). Tenons seulement pour assuré que chants et cantilène étaient comme le prélude du grand concert épique dont les exploits du comte Guillaume ont fourni le thème.

Ce personnage, en effet, tel que l'a créé la

1. Édition de la Société de l'Histoire de France, t. III, p. 5 et 6.

2. La plus vraisemblable nous paraît celle de M. Léon Gautier, qui estime que la chanson dont parle Orderic Vital était déjà une chanson de geste, et qui s'autorise du passage de l'hagiographe pour renforcer le système, si plausible d'ailleurs, des cantilènes primitives. (*Les Épopées françaises*, t. III, p. 6.)

légende en pétrissant l'histoire à sa guise, est le centre d'un vaste cycle. Autour de son nom et de sa gloire se sont groupées successivement, par une sorte d'attraction poétique, des chansons de geste qui toutes se rattachent à lui de près ou de loin, et dont le nombre, aujourd'hui encore, ne s'élève pas à moins de vingt-trois (1), œuvre immense qui ne se termine qu'au XIVe siècle et dont le commencement remonte au XIe, sinon plus haut encore.

Ces divers poëmes, composés l'un après l'autre, ont fait corps à une certaine époque, ont été l'objet d'un travail qui a eu pour objet de les réunir, de les coordonner, d'en former un ensemble que la science appelle *cycle* de nos jours, et qui s'appelait *geste* au moyen âge.

Guillaume au court nez est le héros principal d'une des trois grandes gestes de France, à laquelle il convient de donner son nom, quoique les jongleurs l'aient nommée parfois geste d'Aimeri de Narbonne, et plus souvent geste de Garin de Monglane, du nom de son père ou de son aïeul.

Ce n'est point ici le lieu, à propos d'un des vingt trois poëmes de cette geste, de l'étudier dans sa généralité, d'en rechercher les éléments historiques ou l'origine poétique, en un mot d'en faire l'histoire. Cette étude d'ailleurs a été, dans ces dernières années, l'objet d'importants et remarquables travaux, dont la simple

1. C'est le chiffre arrêté récemment par M. Léon Gautier dans le beau travail bibliographique et critique qu'il vient de publier sur la geste de *Guillaume au court nez*. (*Les Épopées Françaises*, t. III.)

analyse tiendrait encore ici une place que nous ne pouvons lui accorder. Indiquons-les seulement au lecteur.

Ce sont d'abord les pages consacrées à ce sujet par Fauriel dans son *Histoire de la Poésie provençale* (1), les dissertations et les analyses de M. Paulin Paris, publiées dans les *Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi* (2) et dans l'*Histoire littéraire de la France* (3), le travail particulier et restreint de M. Conrad Hoffmann sur le *Moniage Guillaume* (4). C'est ensuite l'*Examen critique des chansons de geste de Guillaume d'Orange*, par M. le docteur Jonckbloet (5), étude considérable, consciencieuse, où la matière est traitée pour la première fois spécialement avec autant de science que de critique, et où nombre de points, sinon tous, semblent fixés d'une façon définitive.

Plus récemment, M. Gaston Paris, ce jeune savant qui a débuté en maître, soit à titre de philologue, soit comme historien de la littérature, sans faire de la geste de Guillaume au court nez l'objet d'un travail particulier, a cependant soulevé à propos de cette geste, dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (6), une question d'origine d'un intérêt capital. La solution qu'il en donne sous

1. *Passim*, mais surtout dans le second et dans le troisième volume de cet ouvrage.

2. T. III, p. 113-172.

3. T. XXII, p. 435-551.

4. *Ueber ein Fragment des Guillaume d'Orange*. Munich, 1852.

5. Cet examen forme le t. II de *Guillaume d'Orange*.

6. Paris, Franck, 1865. 1 vol. in-8. P. 79 et suiv.

cette rubrique : *l'Épopée provençale*, semble *a priori* la plus naturelle et aurait chance d'être acceptée si les vérités de sentiment étaient de mise en histoire. Mais on y veut des preuves écrites, palpables, juridiques, pour ainsi parler, et quand elles manquent, quand on en est réduit aux indices, il faut s'attendre à de vigoureuses contradictions. M. G. Paris en a fait l'expérience. Un de ses jeunes confrères, M. Paul Meyer, dont la critique est si solide et si bien armée, l'a combattu avec beaucoup de force et de dextérité dans ses *Recherches sur l'Épopée française* (1). Puis, comme si la victoire semblait encore indécise, un second champion du Nord, M. Léon Gautier, qui réunit en lui tant de science et de passion, a tenu à honneur de porter de nouveaux coups sur le même terrain à l'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne* (2), si bien qu'à la place de M. Gaston Paris, nous nous avouerions vaincu, mais convaincu... non, peut-être (3).

1. Publiées dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 6e série, t. III, et en un tirage à part. Paris, Franck, 1867, in-8.

2. *Les Épopées françaises*, t. III, p. 8 à 18.

3. C'est tardivement et timidement que nous essayerons de renforcer si peu que ce soit un des arguments de M. G. Paris, celui qu'il a tiré de la chronique dite d'Alberic de Trois-Fontaines. Cette chronique appelle *Nemericus* le fils d'Hernaut de Beaulande, et il est impossible, dit M. Paris, de ne pas voir dans ce nom la forme provençale N. Aimerics, à quoi l'on a répondu : « Alberic n'a évidemment connu que des poëmes français, et même des poëmes français de la décadence, des chansons cycliques. » Soit. Mais s'il a trouvé la forme *Naimeri* dans la chanson d'Aliscans, par exemple, où elle se rencontre trois fois, en résulte-t-il que ce soit une

Avant l'hypothèse au moins séduisante de M. Gaston Paris qui attribue à la geste de Guillaume au court nez une origine provençale, il s'en était produit une autre qui mériterait d'être signalée seulement à cause du mérite de son savant auteur. Dans ses recherches si intéressantes sur l'histoire et la littérature de l'Espagne ([1]), M. Dozy, à propos d'un récit arabe où est raconté le siége de Barbastro, semble avoir fort bien établi que le chef de cette expédition était un Normand, d'où il peut résulter que la branche de notre geste connue sous le titre de *Siége de Barbastre* ait une origine normande. Mais faut-il étendre cette conclusion à toutes les autres branches ? M. Dozy y paraît fort disposé. M. Gaston Paris n'est point de ce sentiment. Il nie en particulier l'origine normande du *Couronnement Looys*, et par une excellente raison ([2]). On en peut opposer une autre non moins décisive à la supposition par laquelle M. Dozy a identifié Guillaume au court nez et un chevalier normand nommé Guillaume de Montreuil, c'est que le

forme de France ? Et si elle n'en est pas, comment s'est-elle faufilée dans un poëme d'origine *purement* française ?

Voici les trois passages dont il s'agit :

Et si venra tes pere Naimeris.
(P. 58.)

Ne le donnast por l'oneur Naimeri
Ne por trestoute France.
(P. 217.)

Et Naimeris *et li autres barnés.*
(P. 220.)

1. 2 vol. in-8. Leyde, 1860. *Voy.* t. II, p. 357 et suiv.
2. *Hist. poëtique de Charlemagne*, p. 82, note 4.

Montreuil dont ce Guillaume portait le nom n'est pas Montreuil-sur-Mer, comme l'a cru le savant professeur de Leyde, et comme il le faudrait pour justifier sa supposition, mais bien une localité du département de l'Eure ([1]).

Ces indicationsprincipales, que nous avons cru devoir au lecteur pour l'aider à se renseigner sur la geste de Guillaume au court nez, il les retrouvera avec bien d'autres dans la notice bibliographique et historique que M. Léon Gautier vient de consacrer à cette geste et que nous avons déjà eu l'occasion de citer et d'apprécier ci-dessus. Rien ne lui manquera donc pour se faire une idée très-nette du grand cycle où la chanson d'Aliscans tient une place si importante, et nous pouvons borner ainsi nos efforts à marquer cette place, à faire l'histoire du poëme que nous publions et à en estimer la valeur.

III

A l'époque où les différentes parties de la geste de Guillaume au court nez (de Garin de Monglane, si l'on veut) furent rattachées les unes aux autres comme par des soudures qui en firent une seule et immense composition, chaque poëme y prit place selon la chronologie des faits qu'il raconte ou selon la généalogie des personnages qui y figurent. Mais, nous l'avons déjà dit ail-

1. Guillaume de Montreuil ou le bon Normand portait le nom de Montreuil l'Argillé (Eure), arr. de Bernai, canton de Broglie. *Voy.* Orderic Vital, édition de la Société de l'histoire de France.

leurs, dans les familles héroïques créées par l'imagination des trouvères, les fils naissaient le plus souvent après leurs pères, et dans la vie d'un même héros, lorsqu'elle fait l'objet de plusieurs récits, le plus ancien n'est pas celui qui fait connaître sa première jeunesse ou ses *enfances*, comme on disait alors. L'historien de la littérature ne doit donc pas accepter la fausse chronologie que lui offrent les grandes compositions cycliques. Il doit s'efforcer, au contraire, de remplacer l'ordre trompeur dans lequel il trouve les poëmes disposés par l'ordre vrai, c'est-à-dire par celui dans lequel ils ont été composés. L'application de ce principe place la chanson d'Aliscans en tête des autres chansons du même cycle, tandis qu'à les classer toutes selon la succession des événements, elle ne vient qu'au quatorzième rang (1). Hâtons-nous de dire que ce point de vue ne nous est nullement particulier, et que s'il n'est pas susceptible d'une démonstration rigoureuse, il apparaît assez clairement pour pouvoir s'en passer. Ainsi en jugeait M. Jonckbloet en 1854 (2); ainsi en juge encore, en 1868, M. Léon Gautier (3), et personne sans doute ne sera tenté d'infirmer ce jugement.

Il est vrai qu'à voir notre poëte introduire son héros comme il le fait, on doit croire qu'il

1. Voyez le tableau de ces chansons dans la notice de M. Léon Gautier. (*Les Épopées françaises*, t. III, p. 4.)

2. *Guillaume d'Orange*, t. II, p. 42.

3. *Les Épopées françaises*, t. III, p. 7, où il faut voir l'ordre dans lequel M. Gautier nous paraît ranger très-judicieusement les poëmes du cycle de Guillaume d'après la date relative de leur composition.

le savait bien connu, lui et les siens. Au moment où il le met en action sur le champ de bataille d'Aliscans, tout armé, l'épée à la main et piquant son destrier, Guillaume n'est plus au début de sa carrière ; c'est un chevalier des plus illustres, des plus renommés. Il est comte d'Orange, fils d'Aimeri de Narbonne et d'Ermengart de Pavie, époux de la comtesse Guibourc et beau-frère du roi Louis (le Débonnaire). Il a des neveux, qu'il a amenés avec lui, qui combattent à ses côtés, et dont deux surtout, Vivien et Bertrand, sont déjà aussi des guerriers éprouvés et en renom. Tous ces personnages, et les liens qui les unissent, et mainte circonstance importante de leur vie, ne semblent pas moins connus à l'avance de l'auditoire du poëte que le héros principal, que Guillaume lui-même. Ne faut-il pas de là conclure à l'existence de poëmes antérieurs que l'auteur d'*Aliscans* se serait borné à rappeler par de simples et brèves allusions ? Et si l'on n'aboutit point ainsi à une pure hypothèse, si ces poëmes existent réellement, la conclusion ne paraîtra-t-elle pas d'autant plus naturelle ? Des exemples en feront mieux sentir la force, au moins apparente.

Le héros de notre poëme, nous l'avons dit, y est surnommé Fierebrace ou Guillaume au court nez. Le premier de ces surnoms s'explique et se recommande de lui-même, mais le second n'a de valeur que par les circonstances de son origine, qui en ennoblissent la signification. Ces circonstances, l'auteur d'*Aliscans* les suppose si bien connues par quelque récit antérieur, qu'il fait allusion à ce récit. Guillaume est sous les murs

d'Orange; mais Guibourc refuse de lui en faire ouvrir les portes avant qu'il se soit fait reconnaître en ôtant l'armure de tête qui cache son visage. Le marquis au court nez approuve cette prudence, délace son heaume, retire sa coiffe, et alors

Dame Guibors l'esgarde apertement,
Voit sor le nès la boce aparisant
Ke li ot fait Isorès de Monbrant
Très devant Rome, en la bataille grant;
Li quens l'ocist si kel virent. VII^c (1).

Or, le récit auquel se réfère cette allusion, il nous a été transmis, il se trouve dans le *Couronnement Looys* (2). Donc ce poëme, au moins pour la partie qui renferme l'épisode dont il s'agit, est antérieur à la chanson d'*Aliscans*. Ainsi peut-on être tenté de raisonner au premier abord. Et ce n'est pas le seul argument de ce genre que l'on pourrait faire valoir en faveur de l'antériorité du même poëme. Dans la première partie du *Couronnement Looys*, Guillaume, par son énergique dévouement, assure au roi Louis l'héritage de Charlemagne que des traîtres veulent lui enlever, et voici en quels termes amers il lui rappelle ce signalé service dans notre chanson :

Loéi, sire, chi a male saudée.
Quant à Paris fu la cours asamblée,

1. Ci-après, p. 123.
2. Voyez sur cette partie du poëme M. Jonckbloet, *Guillaume d'Orange*, t. II, p. 105-116. Dans le texte du récit publié par M. Jonckbloet, le chef sarrasin qui raccourcit le nez de Guillaume s'appelle Corsolt et non Isoré de Monbrant, d'où l'on pourrait conclure à l'existence de deux versions différentes de la même histoire.

Ke Charlemaine ot vie trespassée,
U il tenoient tot chil de la contrée,
De toi fust France toute desiretée,
Ja la corone ne fust à toi donée,
Quant je soffri por vos si grant mellée,
Ke, maugré aus, fu en ton cief posée
La grans corone ki d'or est esmerée.
Tant me douterent n'osa estre véée (1).

N'y a-t-il pas grande apparence qu'à l'époque où l'auteur d'*Aliscans* faisait ainsi parler son héros le *Couronnement Looys* était déjà un poëme populaire ?

En se laissant aller sur cette pente, on irait loin. On arriverait à croire que *les Enfances Guillaume*, que *la Prise d'Orange*, sont aussi des poëmes antérieurs à l'*Aliscans*, puisque dans ce dernier on trouve Guillaume en possession d'Orange, dont il est comte ; puisqu'il y figure aussi comme époux de Guibourc, qu'il a ravie à un chef sarrasin du nom de Thibaut.

« *Guillaumes a le roi Tiebaut houni,*
« *Quant dame Orable sa feme li toli*
« *Et de sa terre trestot le dessaisi* (2). »

Ainsi parlent les Arabes dans notre chanson, et dès le début, sans que l'auteur, qui a déjà nommé Guibourc (3), ait pris le soin d'informer ses auditeurs qu'elle est l'épouse de Guillaume et qu'Orable et Guibourc sont une seule et même personne. Donc encore il suppose bien connus

1. Ci-après, p. 84.
2. Ci-après, p. 8.
3. Ci-après, p. 5.

ces faits qui sont racontés tout au long dans les *Enfances* et dans *la Prise d'Orange.*

Les mêmes observations conduiraient à la même conclusion pour *les Enfances Vivien*, pour *le covenant Vivien* (1), et aussi pour *Aimeri de Narbonne*, en y mettant un peu de bonne volonté. Le malheur est qu'une argumentation si solide en apparence le soit si peu en réalité. Ce qui la rend ici inacceptable, c'est la matière à laquelle on voudrait l'adapter et qui s'y refuse par plus d'une raison.

Quand la chanson d'*Aliscans* serait un de ces ouvrages tardifs, composés tout d'une pièce et dont il est permis de penser qu'il n'en a jamais existé qu'une version, on ne serait pas encore absolument sûr que toutes les allusions qu'elle renferme se réfèrent à des poëmes antérieurs, et il y aurait toujours lieu à examen. Qu'est-ce donc quand il s'agit d'une composition comme celle qui nous occupe, la plus importante, la plus belle après la chanson de Roland, et selon toute probabilité l'une des plus anciennes de notre vieille littérature nationale? On n'y saurait voir assurément une invention en dehors de toute tradition, puisque c'est précisément le contraire qui s'y manifeste et au point de désespérer la critique qui cherche à reconnaître dans les eaux mêlées de ce fleuve celles des affluents qu'il a dû recevoir dans son cours supérieur. Les choses étant ainsi, comment savoir si les allusions qu'on rencontre dans l'*Aliscans* ont trait à des poëmes antérieurs ou aux traditions populaires qui ont été

1. Voyez p. 24-27.

les germes de ces poëmes? Premier et infranchissable obstacle.

En voici un second qui vaut le premier. On est sûr que Guillaume était universellement célèbre au XIe siècle et qu'il était le héros d'une *cantilène* chantée par les jongleurs. *Cantilena* et non *cantilenæ*, dit Orderic Vital; mais admettons ici que *cantilena* puisse s'appliquer à plusieurs branches de notre geste, la question demeure la même. Du XIe siècle à la fin du XIIe, date que nous assignons à notre manuscrit, qui est le plus ancien de la geste, ces premières branches ont pu recevoir l'accroissement de branches nouvelles; elles ont pu aussi, elles ont dû se modifier elles-mêmes. Comme nous ne savons rien de leur forme primitive, nous ignorons aussi en quoi pouvaient consister et cet accroissement et ces modifications. Si donc on veut que les allusions relevées dans l'*Aliscans* se réfèrent à des poëmes, non à des traditions, il est fort permis de croire que ces allusions, qui se trouvent dans la version de la fin du XIIe siècle, ne se trouvaient pas dans celle du XIe siècle et ne sont venues s'ajouter au texte qu'après coup, lorsque furent composés les poëmes auxquels elles se rapportent.

En somme, quand même les allusions dont il s'agit auraient fait partie de la version la plus ancienne de notre poëme, elles ne prouveraient pas l'antériorité des autres, parce qu'elles pourraient n'avoir trait qu'à de simples traditions. Relevées dans une version qui ne date que de la fin du XIIe siècle, et qui n'est certainement pas la première, ces allusions, ajoutées peut-être après coup, établissent encore moins l'âge relatif de la

chanson d'Aliscans et des autres chansons du même cycle qui semblent l'avoir précédée.

A ces raisons purement négatives et qui ne font que dégager la question, ajoutons maintenant des considérations d'un autre ordre, celles qui nous paraissent le mieux justifier la priorité que nous attribuons à l'*Aliscans*.

De même que dans tout cycle il y a un héros principal qui en est le centre, de même dans la famille des poëmes qui forment ce cycle il y en a un qui a engendré tous les autres et qui, par cela seul, doit se distinguer d'eux, se reconnaître à certains traits caractéristiques, en dépit des transformations par lesquelles on aura tenté de le rajeunir. Si, comme nous le pensons, notre poëme est ce chef de famille dans la geste de Guillaume au court nez, il ne faut pas trop s'arrêter à la forme dans laquelle il nous apparaît aujourd'hui; il convient de l'étudier au fond, par son caractère plutôt que par son aspect, et de le comparer sous ce point de vue à ceux qui nous semblent former sa postérité poétique. Et toutefois, si visiblement rajeuni qu'il soit, n'a-t-il pas encore gardé un début sur lequel déjà nous avons appelé l'attention et qui seul suffirait à marquer sa grande ancienneté? N'offre-t-il pas aussi des parties en parfaite harmonie avec ce début, tandis que d'autres s'en distinguent par leur ton discordant? Mais sur ces points délicats, on peut ne pas se rencontrer. Il nous semble impossible, au contraire, que le sujet, que le fond du poëme, considéré dans son ensemble, puisse être placé même au second rang, par sa date, dans la série

où le récit des événements ne lui accorde que la quatorzième place.

Quels sont donc les exploits qui ont fait la grandeur de la renommée de notre Guillaume, qui l'ont illustré et sanctifié? Son pieux biographe a répondu à la question et la chanson d'*Aliscans* y fait la même réponse. Ce sont ses luttes contre les envahisseurs de la France méridionale, contre les Arabes. Sans doute il est beau le dévouement dont il fait preuve dans le *Couronnement Looys;* mais y a-t-il dans ce service rendu par un vassal à son suzerain de quoi fonder l'édifice d'une telle gloire? Si Guillaume, dans le même poëme, combat contre les Sarrasins, ce n'est pas sur son véritable théâtre, dans le midi de la France; c'est en Italie, où son rôle est plutôt celui d'un champion que d'un chef, rôle secondaire, épisodique, en quelque sorte, et qu'il joue une fois par occasion dans les deux voyages que lui fait faire à Rome l'auteur du *Couronnement*, à supposer, ce qui semble on ne peut plus douteux, que l'ouvrage, tel qu'il nous est parvenu, soit entièrement de la même main et du même temps.

Si le *Couronnement Looys*, malgré son air d'ancienneté, ne paraît pas remplir les conditions nécessaires pour dominer toute la geste, est-ce dans *la Prise d'Orange*, est-ce dans *les Enfances Guillaume*, est-ce dans *le Charroi de Nîmes* qu'on trouvera les caractères que nous recherchons? Il est à peine besoin de dire qu'un stratagème comme celui qui fait le fond du *Charroi* ne constitue pas un sujet d'assez haute volée pour planer au-dessus de notre cycle, et

d'ailleurs ce sujet ne se rattache pas directement à celui de l'*Aliscans*. Il faut convenir, au contraire, que pour expliquer la situation où Guillaume se présente à nous dans ce dernier poëme, il paraît indispensable de connaître les principaux événements que racontent *les Enfances* et *la Prise d'Orange*. Mais pour cela il n'est pas besoin de supposer l'existence antérieure de ces poëmes; il suffit d'admettre celle d'une tradition, même assez brève, qui se sera développée plus tard. Entre cette supposition et celle qui ferait un poëme primordial soit de *la Prise d'Orange*, soit des *Enfances*, il n'y a pas de comparaison à établir, et la première s'accorde autant avec la vraisemblance que la seconde y répugne. Dans toute histoire, poétique ou non, quand se met-on en quête des débuts d'un héros, des premiers actes de sa vie ? C'est quand il a mérité cet honneur par les exploits les plus signalés de son âge mûr. Quand compose-t-on *les Enfances Guillaume* ou *la Prise d'Orange?* Après l'*Aliscans*, qui seul, parmi les poëmes les plus anciens du même cycle, satisfait aux données du problème dont il s'agit, et seul nous donne lieu de croire que c'est lui qui, sous sa forme primitive, était la *Cantilena* dont parle Orderic Vital.

Voyons donc, sans insister plus longtemps sur cette question si peu douteuse, avec quel éclat s'est ouverte la série des poëmes qui forment le grand cycle de Guillaume, le marquis au court nez.

IV

Notre chanson, qui est au fond d'une grande simplicité, peut se résumer en quelques lignes.

Le comte Guillaume, vaincu en Aliscans et réduit à la fuite, rentre à Orange sous un déguisement et couvert de blessures. La comtesse panse ses plaies, ranime son courage et l'excite à une revanche. Mais les siens sont morts ou prisonniers ; il ira donc demander aide à son beau-frère, le roi Louis. Il part, obtient non sans peine le secours dont il a tant besoin, et revient défaire les Sarrasins sur le même champ de bataille où il a fui devant eux.

Voilà le poëme réduit à sa plus simple expression et dégagé d'un personnage qui y tient une grande place et y fait une telle figure qu'il a mérité par là d'être associé à la gloire du comte Guillaume et de briller à côté de lui dans le *Paradis* de Dante (1). Ce personnage, c'est Rainouart, Rainouart *au tinel*, comme dit notre poëte, Rainouart *à la masse*, comme dit en d'autres termes, mais au même sens, un trouvère postérieur. Ce personnage, à l'origine, était-il déjà l'auxiliaire du comte Guillaume, ou est-ce une invention de seconde main, une création destinée à introduire l'élément comique dans le drame d'Aliscans ? C'est un point discutable et sur lequel nous dirons plus loin notre sentiment ;

1. *Où Guillaume a brillé, Rinoard étincelle.*
(*Paradis*, trad. de M. Ratisbonne, t. II. p. 7.)

mais, que Rainouart appartînt ou non à la fable primitive, nous estimons que le poëme était au moins tel que nous venons de le réduire, et nous ne le concevons pas plus simple.

On a cru pouvoir, cependant, le diviser en deux parties, en deux chansons, dont la seconde serait moins ancienne que la première et porterait toute la responsabilité du personnage de Rainouart. Telle est l'opinion de M. Paulin Paris (1), adoptée sans hésitation par M. Jonckbloet, qui cependant ne montre pas toujours cette facilité d'adhésion. Il nous plairait beaucoup, à notre tour, de conformer notre sentiment à celui de deux savants qui ont fait du cycle de Guillaume au court nez une étude aussi approfondie ; mais c'est à quoi nous ne saurions nous résoudre.

« Il est évident, dit M. Jonckbloet (et c'est bientôt dit), que la partie la plus ancienne de notre chanson, celle qui semble se rattacher au souvenir des exploits de Guillaume à la bataille d'Orbieux, s'arrête au moment où les portes d'Orange se ferment sur lui (2). »

Arrivé au même point dans son analyse, M. Paulin Paris avait dit : « Ici devrait s'arrêter la branche de la chanson d'Aleschans. Mais les trouvères l'ont allongée, d'abord avec bonheur, puis avec une extrême maladresse (3). »

Nous ne contestons pas la maladresse des ad-

1. *Hist. litt. de la France*, t. XXII, p. 515.
2. *Guillaume d'Orange*, t. II, p. 50. M. Jonckbloet renvoie au vers 2143 environ, t. I, p. 271, de son édition, ce qui correspond au vers 1899, p. 58, de la nôtre.
3. *Hist. litt. de la France*, au passage déjà cité.

ditions que, selon nous aussi, notre poëme a eu à subir et qui en ont altéré surtout la seconde partie, laquelle s'y prêtait beaucoup plus que la première; ce que nous prenons seulement la liberté de contester, c'est que la seconde partie tout entière ait été ajoutée à la première. Aussi n'avons-nous affaire qu'à une simple manière de voir sans aucun développement qui la mette en lumière. D'une telle manière de voir il résulte que le poëme primitif se réduisait à ces éléments : « *Guillaume, vaincu en Aliscans, rentre en fugitif à Orange.* » Rien de plus. Mais s'il en est ainsi, il n'y a pas d'action, il n'y a pas de poëme épique. Il y a tout au plus un chant de défaite, une sorte de nénie. Sans doute c'est aussi une défaite que raconte la chanson de Roland ou de Roncevaux; mais le poëme ne s'arrête pas là, et la punition du traître Ganelon en forme le dénoûment. L'action est très-simple, mais il y a une action. Il n'y en aurait pas, nous le répétons, dans l'*Aliscans* ainsi tronqué. Et pourquoi supposer gratuitement cette absence d'action? Parce que quelque réviseur maladroit a abusé de sa déplorable facilité pour délayer la seconde partie du récit et pour outrer le personnage de Rainouart. Est-ce là une raison suffisante? Passe encore si entre la première partie et la seconde on apercevait quelque défaut de liaison ou quelque soudure grossière; mais loin de là, les deux parties, selon nous, s'adaptent parfaitement l'une à l'autre de la façon la plus étroite, la plus suivie, et l'idée seule d'une coupure met à néant l'une des plus belles conceptions du poëte, la scène admirable et d'un si vif intérêt à laquelle

il nous fait assister depuis le moment où Guillaume rentre à Orange jusqu'à l'heure de son départ pour Laon.

Ce sentiment où nous sommes, essayons de le rendre encore plus plausible en esquissant notre poëme à grands traits, de façon à en rendre l'unité manifeste, et à faire ressortir du même coup la simple beauté de la fable primitive dégagée des longueurs qui en alanguissent l'intérêt et des prétendus ornements dont elle a été par malheur surchargée.

Point de préliminaires ; nul message, nulle scène de défi. Aucune de ces introductions par où les chansons de geste du second âge nous conduisent jusqu'à l'action. Elle commence ici avec le poëme et du premier pas nous entrons en pleine mêlée. Spectable terrible : de toute part, aussi loin que la vue peut s'étendre, chrétiens et Sarrasins sont aux prises. Le champ de bataille est couvert d'écus et d'armes de toute sorte et retentit d'un affreux tumulte. Voici le comte Guillaume, poussant son cheval à travers les rangs ennemis. Voilà Abderame, le chef des mécréants, qui fend la presse sur sa cavale rapide. « Malheur à vous, s'écrie-t-il en donnant la mort à plus d'un noble chevalier, c'en est fait aujourd'hui de la puissance de Guillaume ! » Les chrétiens succombent sous le nombre. Guillaume voit mourir ses hommes ; il en a le cœur navré, mais il ne peut les sauver.

Guillaume cherche son neveu Vivien. Hélas ! le jeune guerrier, qui ne survivra pas à cette journée, lutte encore avec furie ; mais il se voit près de mourir ; il voit ses entrailles lui sortir

du corps par trois ou quatre plaies. Vivien les rentre à deux mains, détache l'enseigne qui flotte au haut de sa lance, s'en étreint fortement les flancs, pousse son cheval parmi les païens, et le plus hardi prend la fuite devant lui. Héroïsme inutile. Il voit tomber aux mains des Arabes la fleur de son lignage, ses cousins qui vainement se sont joints à lui, et, frappé d'un coup mortel, sur le point de rendre l'âme, il est là gisant près d'une fontaine.

Cependant Guillaume ne cesse de frapper et de mettre à mort des païens ; mais plus il frappe et plus s'accroît devant lui la foule des mécréants, et plus s'éclaircissent les rangs de ses compagnons. Bientôt, il n'en compte plus que quatorze, tous blessés à mort. L'instant d'après, il demeure seul et sans aide. Il en est réduit à la fuite ; mais plus d'une fois, en reprenant le chemin d'Orange, il a affaire à de nouveaux ennemis qui le rejettent en Aliscans. C'est alors qu'on assiste à une admirable scène, celle de la communion et de la mort de Vivien. Détachons-la ici de notre sommaire pour la mettre plus en vue.

Comme le comte revient vers Aliscans par une petite vallée, là, au milieu des morts, il reconnaît l'écu de Vivien, et un peu plus loin il aperçoit Vivien lui-même, gisant sous un arbre. Il y court et le trouve, les mains en croix sur sa poitrine et tout couvert de sang. Il avait couché son épée à côté de lui, battant sa coulpe de temps à autre et invoquant le Seigneur. Il n'avait plus sur lui rien d'entier. « Dieu ! s'écrie Guillaume, quelle douleur pour moi ! La perte que je fais aujourd'hui, je la pleurerai toute ma vie. Neveu



Vivien, depuis le jour où Dieu fit Adam, il ne se vit point d'homme de votre vaillance, et voilà que les Sarrasins vous ont tué. Terre, ouvre-toi et m'engloutis ! Dame Guibourc, ne m'attendez plus. Je ne retournerai jamais à Orange ! » Le comte Guillaume pleure amèrement et se tord les poings et lamente son malheur. Personne ne saurait rendre sa douleur, tant elle est horrible et accablante. Il n'y peut résister, tombe de son destrier et s'évanouit.

Il ne revient à lui que pour déplorer encore la mort de son neveu. « Vivien ! dit-il, c'est votre courage qui vous a perdu; jamais vous n'avez reculé d'un pied devant les païens ! Hélas ! que ne suis-je venu quand il vivait encore. Il eût communié avec le pain bénit que je porte ; il eût reçu le vrai corps de Dieu, et c'eût été pour moi une douce consolation. Dieu, daigne recevoir son âme, car il est mort à ton service en Aliscans, le preux chevalier ! » A ces mots sa douleur éclate encore ; il pleure tendrement, la tête appuyée sur sa main. « Neveu Vivien, fleur de jeunesse, ce fut pour ton malheur que ta grande prouesse se montra sitôt ! Jamais homme si hardi ne monta en selle. Ah ! Guibourc ! ah ! noble comtesse, quelle peine cuisante pour vous quand vous apprendrez la triste nouvelle ! Si votre cœur ne se déchire pas dans votre sein, ce sera grâce à la Vierge, grâce à sainte Marie, ce refuge des pécheurs. » En parlant ainsi, le comte Guillaume chancelle. Il baise la bouche toute sanglante de Vivien, cette bouche à l'haleine douce et fraîche comme cannelle. En lui donnant ce baiser, il lui met les deux mains sur

la poitrine. Il y sent palpiter un reste de vie. Un profond soupir s'en exhale. « Neveu Vivien, parle-moi ! » dit le comte Guillaume, et en même temps il le serre dans ses bras et le couvre de baisers. Il se rappelle l'enfance de Vivien, le jour où il l'arma chevalier, et le serment que le jeune preux fit alors à Dieu de ne jamais reculer la longueur d'une lance en face des païens. « Voilà un beau jour pour les Sarrasins, dit-il, et qui leur promet du repos. Les voilà délivrés de vous et de moi, et de mon neveu Bertrand, et de tous ces barons qui m'étaient si chers. Ils auront ma cité d'Orange et toute ma terre. Personne ne sera là pour leur disputer cette proie ! » A cette pensée, le comte s'évanouit encore.

Revenu à lui, il voit l'enfant qui avait un peu levé la tête. Vivien avait entendu les paroles de son oncle et poussé un soupir de compassion. « Dieu ! dit Guillaume, mes vœux sont exaucés ! » Il embrasse l'enfant et lui demande : « Beau neveu, vis-tu encore? réponds-moi, de grâce. — Oui, mon oncle, mais à peine, et ce n'est pas merveille en l'état où je suis. — Neveu, dit Guillaume, as-tu fait usage dimanche de pain bénit et consacré par un prêtre? — Je n'en ai pas goûté, répond Vivien; mais je vois bien que Dieu m'a visité puisque vous êtes venu à moi. » Guillaume porte la main à son aumônière, il en tire du pain bénit, et dit à Vivien : « Maintenant confesse-toi à moi de tes péchés. Je suis ton oncle, ton plus proche parent après Dieu, le père tout-puissant. Je serai ici ton chapelain au nom du Seigneur. A ce baptême, je veux être ton parrain, et ainsi je serai plus pour toi

qu'oncle ni frère. — Sire, dit Vivien, appuyez ma tête contre votre sein, donnez-moi de ce pain dont je suis affamé, et puis je n'aurai plus qu'à mourir. Hâtez-vous, mon oncle, car je sens le cœur qui me manque. — Ah ! dit Guillaume, douloureuse requête ! De mon lignage j'ai perdu tout le grain ; il ne reste plus que la paille et le chaume, car mes barons sont morts. » Guillaume pleure toujours ; il ne peut s'en rassasier.

Il soulève Vivien, le fait mettre sur son séant, et l'entoure doucement de ses bras. Alors l'enfant commence sa confession. Il avoue tous ses péchés sans rien oublier. Il se rappelle le vœu qu'il fit le jour où il porta les armes pour la première fois ; il craint de l'avoir violé dans cette dernière journée en reculant un moment devant une troupe de Sarrasins. Guillaume le rassure et le fait communier. Vivien bat sa coulpe, et ses dernières paroles sont un adieu pour Guibourc. Ses yeux se troublent, il pâlit et son âme s'exhale. Dieu lui donna le paradis pour séjour et le fit habiter avec ses anges.

Quand Guillaume voit que tout espoir est perdu, ne pouvant emporter le jeune guerrier, il le couche sur son écu, le recouvre d'un autre écu, puis va pour monter à cheval ; mais le cœur lui manque. « Par Dieu, Guillaume, se dit-il à lui-même, on faisait grand cas de vous, on vous louait et l'on vous appelait partout Fierebrace. C'est lâche qu'il faut vous appeler, pour laisser ici celui que vous devriez emporter et faire enterrer à Orange ! » A ces mots, il court au corps de son neveu, le charge à grand'peine sur sa selle et remonte sur Bausant.

Le comte Guillaume pense s'en retourner à Orange; mais, avant qu'il y arrive, de mortels dangers l'attendent, car il n'est ni voie ni sentier que ne couvre la race maudite. Il est reconnu, entouré par les païens et forcé d'abandonner le corps de Vivien. Il prend la fuite; il est poursuivi. La nuit survient et le dérobe à la vue de ses ennemis; mais tous les chemins sont gardés: la retraite lui est coupée. Il retourne auprès du corps de Vivien et le veille jusqu'à l'aube du jour. Aux premières lueurs du soleil, il remonte à cheval, dit un dernier adieu à son neveu et part au petit pas pour ne point attirer l'attention.

Mais Guillaume n'est point encore à Orange. Il n'y parvient qu'après de nouvelles prouesses, revêtu de l'armure d'un chef sarrasin qu'il a vaincu, et monté sur le destrier du païen, un destrier sans pareil, à l'allure si douce qu'elle ne lasse jamais, aux jarrets si nerveux qu'il n'est montagne ni pente qui l'arrête, un coureur infatigable, qui n'a jamais sué, qui jamais n'a été ni saigné ni ferré et qui a l'ongle plus dur qu'acier trempé. C'est sur ce cheval auquel il doit la vie que le comte, après une course effrénée, arrive à la porte d'Orange et appelle à haute voix le portier:

« Ouvre-moi, abaisse le pont. Hâte-toi, frère, car il en est grand temps. » Mais le portier ne reconnaît ni l'écu du chevalier, ni l'enseigne qui flotte au haut de sa lance, ni le heaume vert, ni l'écu de quartier. C'est un ennemi, pense-t-il, qui veut entrer par surprise. « Arrière! lui dit-il; hors d'ici, traître, car Guillaume va revenir d'Aliscans! — Sois sans crainte, ami, je suis

Guillaume, qui revient d'Aliscans. Mes hommes sont morts et je suis perdu sans ressource. »

La comtesse apprend qu'il y a à la porte un guerrier ensanglanté sous une armure païenne et qui est, dit-il, Guillaume au court nez. Elle paraît aux créneaux : « Guerrier, que demandez-vous ? — Dame, faites-moi ouvrir la porte et abaisser le pont. Vingt mille Sarrasins sont à ma poursuite ; s'ils m'atteignent, c'en est fait de moi. — Vous n'entrerez point. Guillaume est en Aliscans qui combat les mécréants. On n'ouvrira ni porte ni guichet jusqu'au retour du noble comte, mon bien-aimé. Que Dieu le protége ! » Guillaume l'entend, baisse la tête et pleure d'attendrissement? Deux filets de larmes lui courent sur le nez. « Dame, dit-il en se redressant, je suis bien Guillaume. Comment pouvez-vous me méconnaître? Je suis Guillaume, n'en doutez pas. — Païen, vous en avez menti ! Osez donc ôter votre armure de tête et montrer votre visage ! — Noble comtesse, c'est trop me faire attendre. Ne voyez-vous pas toutes ces hauteurs se couronner de païens ? — Vraiment ! à ces paroles je ne reconnais pas Guillaume ; jamais païen ne lui causa d'effroi. Par saint Pierre, ni porte ni guichet ne s'ouvrira que vous n'ayez désarmé votre tête, car bien des gens ont le même parler. »

Le comte laisse tomber sa ventaille, lève son heaume, et Guibourc va pouvoir le reconnaître, lorsque non loin de là elle voit passer une troupe de Sarrasins qui conduisent à Abdérame des prisonniers chrétiens, chargés de chaînes. Elle entend leurs cris ; elle les entend implorer l'aide de Dieu. Elle dit au comte : « Voilà bien la preuve

que tu n'es pas Guillaume le baron, le fier bras tant vanté. Tu ne laisserais pas, si près de toi, les païens emmener ainsi nos gens ! » Guillaume, qui a senti le trait, relace son heaume, pique son cheval, court aux païens, frappe sur eux à coups redoublés, les met en fuite. Les prisonniers sont libres. Guillaume poursuit les fuyards. Guibourc le voit et commence à pleurer : « Venez, dit-elle, venez, beau sire, vous pouvez entrer maintenant, vous êtes bien le comte Guillaume ! » Il ne l'entend pas ; il continue sa poursuite, et elle, cependant, s'inquiète, et s'émeut : « Sainte Marie, dit-elle, soyez en aide à Guillaume. Je vois toutes ces hauteurs couronnées de Sarrasins. Hélas ! que faire ? S'il meurt, ce sera par ma faute. Revenez, sire, pour l'amour de Dieu ! »

Guillaume répond à cet appel. Le voilà dans Orange. Dame Guibourc tout éplorée l'a désarmé et sous son haubert elle a découvert quinze plaies ; elle voit le bras du baron tout ensanglanté et sa face inondée de larmes. Elle le voit et n'en peut croire ses yeux : « Es-tu bien Guillaume ? Si tu étais Guillaume, n'aurais-tu pas ramené tes compagnons, et le comte Bertrand, et le jeune Guichard, et le jeune Gui, et Gaudin de Pierrelée et tous les barons du pays ? Les jongleurs ne seraient-ils pas à ta suite ? N'entendrait-on pas le son de leurs vielles et n'y aurait-il pas grande joie autour de toi ?... Non, tu n'es pas Guillaume ; j'en suis tout effrayée. — Dieu, sainte Vierge, dit le comte, c'est la vérité ! ma vie s'usera désormais dans la douleur. Noble comtesse, pourquoi vous le celer ? Tous mes compagnons ont

trouvé la mort en Aliscans, et moi j'ai pris la fuite. »

Guibourc l'entend, tombe pâmée et ne se relève que pour se lamenter : « Sainte Marie, reine couronnée, plût à Dieu être aujourd'hui morte et enterrée ! »

Guibourc pleure, et bien d'autres avec elle. « Sire, dit la dame, où est Bertrand, et le jeune Gui, et Guichard le vaillant ? Où sont Gérard, Guineman et Gaudin le brun, et le preux Gauceran, et Vivien, le noble guerrier, et tous les barons du pays des Francs ? Rendez-les-moi vivants, et sains et saufs ! — Dame, ils sont morts en Aliscans, écrasés par le nombre. Nous n'étions qu'un contre trente ! mes hommes morts, blessés, je restais seul ! ne me blâmez pas d'avoir fui. — Non, sire, je ne vous blâme pas. Que Dieu vous soit en aide !...

« Ainsi, dit Guibourc, Bertrand est mort, et avec lui Gaudin le brun et Guichart le hardi, Gautier de Termes, et Gerart, et le preux et noble Guielin ? — Dame, ils vivent encore, aux mains des Sarrasins ; mais Vivien le vaillant est mort, mort dans mes bras, apres s'être confessé, Dieu merci, et avoir communié avec du vrai pain bénit. Je vous rapporte ses adieux. »

Guibourc pleure encore, puis elle a parlé en impératrice : « Sire Guillaume, ne perdez ni le sens ni le courage. Envoyez en France, à Saint-Denis, demander aide et secours à votre beau-frère, le roi Louis. Votre père Aimeri à la barbe blanche, votre noble mère Ermengart de Pavie, ne viendront-ils pas aussi nous secourir dans cette terre maudite ? — Douce amie, si j'envoie

un messager en France porter la nouvelle d'un tel désastre, on ne le croira pas; on le tiendra pour fou. Si je n'y vais moi-même, c'est peine perdue; mais je n'irais pas pour tout l'or de Pavie. Ne serait-ce pas couardise de vous laisser ici seule et éplorée? — Sire Guillaume, allez-y. Seule avec les dames qui restent ici et les chevaliers que vous venez de délivrer, je tiendrai tête aux Sarrasins. »

Guibourc a tant prié Guillaume d'aller en France qu'il le lui promet.

« Sire Guillaume, dit Guibourc, tu vas aller en France; tu vas me laisser dolente et éplorée au milieu de cette race qui me hait, et toi, dans ce pays où tout abonde, tu verras mainte jeune fille aux fraîches couleurs, mainte dame de haut parage; tu m'auras bientôt oubliée pour fixer là ton amour... »

Le comte l'entend, la regarde, et les larmes lui montent du cœur aux yeux. Il presse Guibourc dans ses bras, il la couvre de baisers : « Dame, soyez sans crainte et fiez-vous à ma parole. J'en fais le serment : jusqu'à mon retour je ne changerai ni de chemise, ni de braies, ni de chausses, et ne me laverai point la tête. Je ne mangerai ni chair ni ragoût; je ne boirai ni vin ni breuvage épicé. L'eau seule apaisera ma soif, et je n'aurai d'autre nourriture que ce gros pain où l'on trouve la paille. Je ne coucherai point sur la plume et n'aurai pour abri ni draps ni courtines, rien que la couverture de ma selle et la robe que j'aurai emportée. Enfin ma bouche n'en effleurera nulle autre jusqu'au jour où

elle pourra de nouveau savourer les baisers de la vôtre. »

Guibourc ainsi rassurée, Guillaume l'étreint tendrement, lui fait ses adieux, s'arme et part.

Voilà la première partie du récit; la seconde raconte le voyage de Guillaume; la troisième son retour avec Rainouart au tinel et la victoire qu'il remporte, à l'aide de ce terrible auxiliaire, sur le champ de bataille même qu'il a quitté en fugitif.

Comme on le voit dans la rapide esquisse que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, jusqu'au départ de Guillaume, et y compris ce départ, tout se lie et s'enchaîne sans que la critique la plus exercée puisse surprendre la moindre trace d'un raccord, et c'est là sans contredit que le poëte a montré le plus d'art, d'art primitif, si l'on veut, mais d'art puissant, qui saisit et remue, et qui serait depuis longtemps proposé à l'admiration dans toutes les universités du monde, si le récit était en grec.

N'est-ce donc pas une admirable figure que celle de ce fier guerrier, de ce grand baron qui n'a connu jusqu'alors que la victoire et qui est si cruellement contraint d'avouer sa défaite ? Les principaux traits de cette figure ne sont-ils pas touchés de main de maître? Et celle de Guibourc, que lui manque-t-il pour être achevée? Ce que l'art du temps ne pouvait lui donner. Mais à la conception rien à reprendre. Par quelles touches habilement contrastées, par quelle heureuse opposition de couleurs le poëte a su dans la noble compagne de Guillaume nous montrer l'héroïne et la femme, à la fois forte et tendre,

qui se pâme, qui pleure, qui se lamente, puis se ranime et parle en impératrice, comme dit le poëte, et rend à Guillaume l'espoir et le courage, et se repent presque au même instant de la résolution qu'elle lui a fait prendre, par la crainte toute féminine de perdre son amour, passant ainsi, en un moment, du sentiment viril aux faiblesses de son sexe et de l'énergie à la défaillance avec une mobilité d'impressions parfaitement saisie, parfaitement rendue!

Pourquoi penser que ce caractère si vrai n'a pas été conçu tout d'un temps et dessiné d'un seul jet? Pourquoi supposer que le double aspect d'héroïsme et de tendresse sous lequel Guibourc nous apparaît n'est que l'effet d'un raccord, d'une reprise, d'un rajustement? C'est pourtant là ce qu'on a affirmé; c'est là ce qui semble évident à M. Jonckbloet lorsqu'il veut que la première chanson d'Aliscans se soit terminée au moment où Guibourc apprend et déplore la mort de Vivien. Que le goût moderne se montre sévère à l'égard de ces anciens poëtes qui ont charmé nos aïeux, nous le comprenons, sans nous associer toujours à cette sévérité; mais qu'on fasse tort ainsi de gaieté de cœur à l'un de ceux qui nous ont laissé l'œuvre la plus digne de notre admiration, nous n'y saurions souscrire.

Rien de plus naturel après la défaite que le désir de la revanche; rien de mieux lié, par conséquent, avec la première partie du poëme que le voyage de Guillaume, qui en forme la seconde partie.

V

C'est à Laon, à la cour du roi Louis, que Guillaume va rencontrer ce personnage héroï-comique, ce Rainouart au Tinel qui doit être son vengeur, et qu'un goût peut-être trop délicat refuse de lui associer. Nous ne nous montrerons pas plus sévères que Dante, et nous n'enlèverons pas cet auxiliaire à notre héros, dont il nous paraît inséparable. Mais à supposer, comme on le pourrait à la rigueur, que le rôle de Rainouart ne fît point partie de la fable primitive et ait été ajouté après coup, l'action, au fond, n'en demeurerait pas moins la même, le voyage de Guillaume se justifierait tout aussi bien et pourrait conduire encore, quoique plus en bref et avec moins d'accidents, au même résultat final.

Le récit de ce voyage, jusqu'au moment où Rainouart entre en scène, n'est nullement inférieur à la première partie du poëme. Il offre des beautés du même ordre, et l'on y reconnaît la même touche, surtout dans un grand tableau d'une exécution à la fois brutale et gracieuse, où notre poëte nous apparaît comme un ancêtre de Shakespeare.

Laissons de côté le curieux incident de l'émeute bourgeoise à laquelle donne lieu l'arrivée de Guillaume à Orléans, et son passage par la ville, ainsi que la rencontre qui s'ensuit entre le comte et son frère Ernaut, pour aller tout droit au morceau capital que nous venons de

signaler. Nous ne saurions guère le réduire plus que nous ne l'avons fait dans notre sommaire, et ici encore nous demandons la permission de l'en détacher, tel ou à peu près que nous avons essayé de le reproduire pour en donner une idée à ceux des lecteurs auxquels la langue du temps ne serait pas assez familière.

Guillaume arrive à Laon, où une grande fête s'apprête pour le couronnement de sa sœur, épouse du roi Louis. Il arrive un dimanche, à l'heure de manger, comme on sort de la messe. « Quel est ce grand diable si haut perché sur son grand destrier? vit-on jamais rien de pareil? » ainsi parle le menu peuple. Guillaume se tait et passe outre; parvenu devant le palais, il met pied à terre sous un olivier, l'épée au côté, mais sans heaume ni haubert. On le voit, on s'étonne, mais personne ne va à lui. Le comte n'a ni écuyer, ni garçon pour lui tenir son destrier. Il l'attache à un olivier, et autour de lui chacun s'effraye comme l'alouette devant le faucon.

On court annoncer sa venue au roi Louis; on lui dépeint cet écuyer, ce chevalier, ce haut baron; on ne sait qu'en dire, mais il n'a pas son pareil en France. Tout semble étrange et redoutable en lui, sa personne et son équipage. A cette nouvelle, le roi se signe et son visage s'assombrit. Les Français se mettent aux fenêtres pour regarder le comte. « Sanson, dit le roi Louis, allez-moi savoir qui est cet étranger. Enquérez-vous de son nom et de son pays, et revenez m'en informer; mais gardez-vous de me l'amener céans avant que je sache d'où il est. » Sanson obéit.

A ses demandes Guillaume répond: « Mon nom

ne doit pas être celé en France. Je suis Guillaume au court nez, et je viens d'Orange. Je suis épuisé de fatigue ; de grâce, tenez-moi mon cheval jusqu'à ce que j'aie parlé au roi Louis.—Sire, dit Sanson, souffrez un moment que j'aille là-haut rendre compte au roi de mon message. Sire Guillaume, je reviens aussitôt. Pour Dieu, ne vous fâchez pas ; c'est l'ordre du roi Louis.—Hâtez-vous, ami, répond Guillaume, et ne manquez pas de dire au roi que je suis dans la détresse. Je verrai bien à cette heure si jamais je lui fus cher. Qu'il vienne au-devant de moi avec ses puissants barons. Je saurai par là comment je suis aimé ; c'est dans le besoin que l'amitié s'éprouve. S'il ne le fait, il n'y a plus à compter sur rien.—Sire, dit Sanson, je vais lui faire part de vos désirs. Il ne tiendra pas à moi qu'ils ne soient satisfaits. »

Sanson remonte près du roi : « Sire, lui dit-il, vous ne savez pas? C'est Guillaume, le redouté Guillaume ! Il désire que vous alliez au-devant de lui.—Jamais, répond Louis; à tous les diables ! Ne cessera-t-il pas d'être pour nous un sujet de peines et de soucis? Malheur à qui se réjouit de sa venue ! »

Le roi s'assied tout pensif. Damoiseaux et chevaliers descendent les degrés. Ils étaient là bon nombre, à qui le comte Guillaume avait donné des armures, des peaux de martres et d'hermines, des hauberts, des heaumes enrichis de pierres précieuses, des épées, des boucliers, de l'or et de l'argent, des palefrois, des destriers. Quand ils le virent dans un tel dénûment, aucun d'eux n'alla le baiser ni lui donner l'accolade. Ils ne le saluèrent que de railleries, de risées, de propos

amers. Ainsi va de l'homme qui tombe en pauvreté; il cesse d'être servi, honoré.

« Seigneurs, leur dit Guillaume, il est mal à vous de me traiter ainsi. Je vous ai tous aimés, vous avez tous reçu de moi des services et des présents. Si je ne vous donne pas à cette heure, est-ce ma faute, quand j'ai tout perdu en Aliscans? Mes hommes sont morts; le peu qui m'en reste est aux mains des Sarrasins. Bertrand, mon neveu, est leur prisonnier avec Gerart, avec Gui, avec d'autres encore. Vivien n'est plus, et moi-même je suis couvert de blessures. Je ne sais pas mentir: j'ai pris la fuite. Il y a autour d'Orange cent mille païens. Desramé l'assiége avec trente des rois mécréants. Dame Guibourc, qui vous a tant aimés, vous fait prier par ma bouche de venir à son secours. Pour Dieu, seigneurs, ayez pitié d'elle, secourez-nous; ce sera une grande charité! » Ils l'entendent et ne lui répondent pas un mot. Ils le laissent là et remontent les degrés de marbre du palais. Guillaume au court nez peut savoir maintenant comment le riche traite le pauvre.

Voilà le comte tout seul sous l'olivier. « Dieu! s'écrie-t-il, qu'on est peu de chose quand on est réduit à la prière! Si j'avais apporté de l'or et de l'argent, je serais honoré et chéri; mais ils voient que j'ai besoin d'aide, et ne font pas plus de cas de moi que d'un ribaud. Ils ne veulent même pas recevoir mon cheval à l'écurie! » A ces mots, il s'assied tout en courroux, met son épée sur son cheval et songe avec regret à sa femme.

Les chevaliers sont rentrés au palais: « Où est Guillaume? leur demande le roi Louis.—Il est

resté seul sous l'olivier. » Le roi va à la fenêtre. De là, il voit Guillaume en larmes. « Sire Guillaume, lui dit-il, allez à quelque auberge, faites bien panser votre cheval, puis revenez à la cour pour manger. Vous êtes venu en bien pauvre équipage que vous n'avez ni garçon ni écuyer pour vous déchausser. » Le comte est cruellement blessé de ce dédain. Il en aura vengeance.

Il est tout entier à cette pensée qui l'agite, lorsqu'un franc bourgeois nommé Guimard lui offre l'hospitalité. Guillaume accepte, mais, fidèle au serment qu'il a fait à Guibourc, il refuse les mets délicats qui lui sont offerts, ne mange que de gros pain de seigle, ne boit que de l'eau et ne veut pour couche que de l'herbe fraîche et des joncs. Le lendemain, il quitte son bon hôte, le laisse tout tremblant de peur pour avoir entendu les menaces de sa colère, et se dirige vers le palais.

Sous le bliaut dont il est revêtu, le comte s'est armé de son haubert, et il tient son épée cachée sous son manteau. Les portes s'ouvrent devant lui, et le voici venir dans la salle voûtée. Il y trouve grand nombre de princes, de comtes, de ducs, de chevaliers jeunes et vieux, et de grandes dames richement vêtues de soie et d'or. Il est bien reconnu, mais mal accueilli quand on le voit en si pauvre équipage. Pas un huissier qui le salue, pas même la reine sa sœur. Guillaume en courroux va s'asseoir sur un banc sans dire mot. Il tient sous son manteau son épée nue, et peu s'en faut qu'il coure sus à ceux qui le reçoivent si mal; mais, avant qu'il en ait le temps, on annonce l'arrivée de son père Aimeri.

Le sire de Narbonne est descendu au perron

avec Ermengart, la noble comtesse, quatre de ses fils et une suite nombreuse. Le roi Louis et la reine vont au-devant d'eux : chacun leur fait fête et les reçoit avec des cris de joie, Aimeri prend place sur un fauteuil à côté du roi de Saint-Denis, et la comtesse près de la reine. Les chevaliers s'assoient sur le pavé de la salle, où l'on respire le parfum de la rose et du lis, et où l'encens brûle dans les encensoirs. Les jongleurs ont pris leur vielle et l'allégresse est grande au palais; mais avant la fin du jour le plus hardi aura peur. L'empereur lui-même voudrait être à Paris et la reine dans sa chambre de Senlis; car Guillaume, le marquis au court nez, est assis là, seul, courroucé, marri, tout entier à sa colère et à son ressentiment. « C'est trop me tenir à l'écart, se dit-il, quand je vois ici mon père, mes amis, la noble mère qui m'a donné la vie et que je n'ai pas vue depuis six ans. C'est trop souffrir; c'est trop me laisser avilir et honnir! Si je ne prends ma revanche, j'en perdrai la raison. »

A ces mots, il se lève, toujours armé de son épée; il s'avance au milieu de la salle, et parle ainsi à haute voix, de façon à être entendu de tous : « Que le glorieux Jésus, ce roi de Paradis, sauve celle de qui je suis né, et le père chéri qui m'engendra, et tous mes frères et mes autres amis; mais qu'il confonde et ma sœur, la vilaine garce, et ce mauvais roi sans cœur, qui m'a si honteusement accueilli et m'a laissé en butte aux risées et aux mépris de sa cour! Quand j'ai mis pied à terre sous l'olivier, il ne s'est pas trouvé un de ses hommes, ni grand ni petit, pour me tenir mon destrier arabe. Par les saints que Dieu a bénis,

n'était mon père qui est assis là près de lui, je le pourfendrais de cette épée jusqu'à la poitrine! » Le roi l'entend et pâlit d'effroi ; la reine voudrait être à Paris, à Étampes ou à Senlis. Il n'est Français qui n'en soit consterné. Ils se disent l'un à l'autre : « Guillaume est en courroux ; il va faire quelque coup du diable. »

Quand Ermengart et Aimeri ont vu leur enfant, ils en ressentent une grande joie. Ils bondissent de leurs fauteuils et pressent Guillaume dans leurs bras. Ses frères aussi se jettent à son cou. Guillaume raconte à son père sa défaite, sa fuite, la mort de Vivien, la détresse où il a laissé Guibourc. « Elle m'envoya en ce pays, dit-il, pour demander secours à Louis, ce mauvais mécréant; mais à l'accueil qu'il m'a fait je vois bien qu'il est sans cœur. Par saint Pierre, je l'en ferai repentir avant mon départ, et lui, et ma sœur, la vilaine garce! » Le roi l'entend et devient tout soucieux. Les Français restent muets, et nul ne lui offre ses services. Ils se disent tout bas entre eux : « Qui pourrait y suffire? Il n'est chevalier si vaillant qui soit allé à son secours qu'on ait vu jamais revenir en France. Qu'il laisse là Orange ; qu'il l'envoie à tous les diables, et qu'on lui donne le Vermandois. »

Dame Ermengart rompt seule le silence. Elle s'écrie à haute voix : « Par Dieu, Français, vous êtes tous des lâches! et vous, sire Aimeri, le cœur vous manque en ce moment. Beau fils Guillaume, sois sans crainte. Par saint Pierre, j'ai encore un trésor si pesant que trente chars ne suffiraient pas à le porter. Je le donnerai tout entier sans en garder un besant à ceux qui se

mettront à ta solde. J'irai moi même combattre avec toi au premier rang, armée d'un haubert, le heaume en tête, l'écu au cou, l'épée au côté, la lance au poing. Si j'ai les cheveux blancs, j'ai encore le cœur dispos et allègre, et, s'il plaît à Dieu, j'aiderai mon enfant. Une fois armée, sur un coursier, il n'est païen, Sarrasin ni Persan qui tienne en selle, si je l'atteins de mon épée. » A ces mots, Aimeri sourit et soupire en même temps. Ses fils attendris versent des larmes.

Guillaume n'en restera pas là. Il est toujours au milieu de la salle; il regarde fièrement sa sœur, qui porte couronne d'or en tête; il regarde aussi d'un air irrité et la face embrasée de colère le roi Louis, qui est assis près d'elle : « Sire Louis, lui dit-il, voilà donc le salaire de mes peines! Quand Charlemagne eut perdu la vie et que la cour s'assembla à Paris, où se réunirent tous les barons de la contrée, tu allais être déshérité, tu allais perdre la couronne de France, quand je combattis pour toi, et quand je les forçai à la mettre sur ta tête; ce fut par crainte de moi qu'ils n'osèrent te la refuser. — Il est vrai, dit Louis, mais je t'en récompenserai aujourd'hui par le don d'un fief. — Oui, s'écria Blanchefleur, et sans doute à mon détriment? Bel accord vraiment, inspiré par les diables! Malheur à qui l'ose conclure! »

Guillaume l'entend, la regarde et lui dit : « Tais toi, chienne sans vergogne, rebut de Thibaut l'arabe! Ta parole ne vaut plus qu'on l'écoute. Quand tu manges rôts et ragoûts; quand tu bois en une coupe dorée ton vin, ton claret, tes breuvages épicés; quand tu savoures des gâ-

teaux de farine quatre fois blutée; quand la coupe à la main, auprès de la cheminée, tu t'échauffes et te brûles le sang à l'ardeur du feu, les appétits gloutons allument en toi la luxure, et, la face enflammée, tu demandes à Louis d'éteindre les désirs qui t'embrasent. Alors, ivre des plaisirs de la chair et rassasiée de ceux de la table, tu n'as souci ni de neige ni de gelée, ni des combats qu'il nous faut livrer, ni des souffrances qu'il nous faut endurer loin d'ici, sous les murs d'Orange, aux prises avec les mécréants. Il t'importe peu à toi de savoir comment vient le blé, mauvaise chienne, mauvaise ribaude, qui oses te prendre à moi devant le roi et trouver à redire dans mon langage. C'est la main des diables qui vient de te couronner ! » A ces mots, il s'approche d'elle, lui enlève sa couronne, et aux yeux de tous la jette à terre. Puis il met la main à l'épée, prend la reine par les cheveux et va lui couper la tête sans que personne ose l'arrêter, quand Ermengart l'arrache de ses mains. Elle étreint Guillaume, et son bras, et son épée. La reine s'enfuit échevelée et comme folle de terreur. Elle court se réfugier dans sa chambre, où elle tombe évanouie.

Blanchefleur est relevée par sa fille, la belle, la bonne, la sage Aélis. Aélis interroge sa mère; elle apprend d'elle la cause de son épouvante.

« Prenez soin, ma fille, que la chambre soit bien fermée et la grande barre bien fixée, car s'il entre, je suis morte. — Vous avez été trop osée, lui dit Aélis, d'avoir mal parlé à mon oncle, au meilleur homme qui jamais ceignit l'épée. C'est par lui que vous êtes reine et dame de toute la

France. Si vous lui avez dit quelque parole blessante, ce sont les diables qui vous l'ont inspirée.— Oui, ma fille, dit la reine. Vous êtes pleine de sens; bénie soit l'heure où je vous portai dans mes flancs! Vous avez dit vrai : c'est lui qui a fait ma grandeur, c'est à lui que je dois mes noms de reine et de dame. Que Dieu m'accorde la grâce de faire la paix avec mon frère. » La reine s'assied tout éplorée. Elle se lamente sur son malheur. Aélis demeure toute pensive, puis elle sort de la chambre sans songer à s'ajuster. On dirait une rose par une matinée de mai. Plus blanche que neige, elle a de si fraîches couleurs qu'en toute la France on ne trouverait pas sa pareille. Elle arrive dans la salle pendant que les Français s'entretiennent tout bas de la colère de Guillaume et le chargent de malédictions.

A la vue de la jeune fille, toute la cour se lève; chacun la salue. Le comte Aimeri la presse dans ses bras, et elle reçoit les baisers de ses quatre oncles. Grâce à elle le calme renaît. Ermengart se jette aux pieds de Guillaume et lui crie merci pour la reine. Le comte la relève, mais il n'est pas fléchi : « Avant ce soir, dit-il, j'aurai rabattu l'orgueil du roi. Sachez que je ne l'aime pas. » Il demeure toujours là, son épée nue à la main et la face embrasée de colère. Il parle et personne n'ose le contredire. Au silence qui règne dans la salle, on se croirait à la messe. A son tour la belle jeune fille vient se jeter aux pieds de Guillaume et l'implore en lui embrassant les genoux. « Grâce, beau sire, au nom du fils de Marie! me voici; disposez de moi comme il vous plaira, ordonnez à votre gré que

j'aie la tête tranchée ou qu'on me brûle sur un bûcher. Condamnez-moi à l'exil si c'est votre volonté. J'y consens; je ne demande rien; j'irai mendier loin de la France, pourvu que vous fassiez votre paix avec mon père et avec ma mère, qui pleure en ce moment à cause de vous et de sa vie ne retrouvera plus la joie. Si elle vous a offensé, ce fut dans un instant d'égarement. Pardonnez-lui pour cette fois, bel oncle, et si jamais elle se permettait une nouvelle offense, faites-moi brûler dans une chaudière bouillante. » A la voix d'Aélis, Guillaume s'attendrit : « Ma belle nièce, lui dit-il, que Jésus vous bénisse. Relevez-vous; c'est trop de peine. — Non, mon oncle, plutôt être enterrée vive que de me relever avant d'avoir apaisé votre colère et obtenu la grâce que j'implore! » Ermengart joint ses prières à celles de sa petite-fille : « Beau fils Guillaume, laissez votre folie; vous aurez satisfaction. Voyez, le roi se soumet à vos volontés; il vous promet secours et assistance. — Oui, dit le roi relevant la tête, à ses ordres. » Guillaume l'entend et se laisse enfin fléchir. Il se baisse, donne un baiser à la jeune fille et se rend à sa prière. La colère du comte est refroidie; sa parole s'adoucit et il remet son épée au fourreau. Deux chevaliers vont chercher la reine. La paix est faite, la joie se ranime, et le roi, en l'honneur de Guillaume, donne l'ordre de dresser sa table incrustée d'or. Voilà ce que le comte a gagné par son éclat, et c'est ainsi qu'il faut châtier les orgueilleux. On n'en saurait jouir si on ne les dompte de main de maître.

Tel est le tableau que nous prenons la liberté

d'admirer, n'en déplaise à ces juges d'un goût raffiné qui condamnent sans miséricorde toute la littérature du moyen âge : non assurément que cette peinture nous paraisse de tout point irréprocha ble, mais parce que, telle qu'elle est, elle nous frappe, nous émeut, nous prend par les entrailles, comme dit Molière. De plus, elle nous fait éprouver un plaisir historique, pour ainsi parler. Nous y voyons la vive et fidèle image des mœurs du temps, mœurs violentes et douces à la fois, où au milieu de brutalités de tout genre fleurissaient des sentiments de la plus exquise délicatesse. Ce Guillaume qui veut trancher la tête à sa sœur, après avoir épuisé pour l'injurier toutes les vilenies du langage, c'est le même qui, peu de jours auparavant, pour rassurer la tendresse inquiète de Guibourc, trouvait dans son cœur l'idée du serment chevaleresque que nous avons rapporté; c'est le même qui, la veille, tenait si bien sa parole, chez le franc bourgeois Guimard, en n'acceptant de son hospitalité que du pain grossier, de l'eau, et un lit de joncs et d'herbe fraîche. Ce Guillaume, qui, avant son départ d'Orange, a mis à mort plusieurs centaines de prisonniers païens, pour n'avoir point à les nourrir, qui, en passant par Orléans, a tué le châtelain et taillé en pièces nombre de bourgeois, nous venons de le voir attendri et désarmé par les prières d'Aélis, de cette belle jeune fille, de cette rose de mai, comme dit le poëte, qui obtient seule la grâce de sa mère. C'est surtout par de semblables scènes, par de semblables contrastes, copiés d'après nature, que l'épopée du moyen âge nous intéresse et nous touche. Elle nous of-

fre sans doute plus de vérité que d'art. Elle est réaliste, comme on dit aujourd'hui; mais c'est peut-être ce défaut même, puisque c'en est un, qui plaît dans l'épopée naturelle; et ce qui affadit l'épopée artificielle, si achevée qu'en soit la forme, c'est le caractère trop général, trop idéal de ses figures ou des sentiments dont elle les anime.

Mais sans insister sur ces questions de goût, bornons-nous à faire remarquer que jusqu'ici notre chanson est au fond d'une seule et même teneur, et que le récit en est très-simple et très-bien suivi. Sauf peut-être en la forme, nous n'y voyons, pour nous, rien à désirer, rien à retrancher. L'épisode même de la rencontre des deux frères, qui se combattent sans se connaître, se termine de facon à n'être point inutile, puisque Guillaume apprend d'Ernaut, quand les deux adversaires se sont reconnus, où est le roi Louis, et par conséquent dans quelle direction il doit continuer son voyage.

Et maintenant que notre héros a atteint son but, maintenant qu'il a promesse d'être assisté et par le roi son beau-frère, et par son père et sa mère, et par ses frères, l'action marche vers son dénoûment. Pour y arriver, elle pourrait sans doute se passer de Rainouart; elle s'en passait peut-être à l'origine, quoique rien ne le prouve; mais il nous semble, en ce cas, qu'elle y perdait singulièrement en variété et en intérêt. Sans Rainouart, le dernier tiers du poëme ne serait que la contre-partie du premier, rien de plus; Guillaume, vaincu la première fois, serait vainqueur la seconde, ou parce qu'il serait plus fort, ou parce qu'il serait plus heureux, c'est-à-dire le plus naturellement du

monde, mais de la façon la moins conforme aux habitudes de l'épopée, où les retours de fortune ne s'expliquent pas d'ordinaire aussi simplement.

Quelles sont donc à l'endroit de Rainouart les répugnances de la critique? Le comique de son rôle, dit-on, s'abaisse jusqu'à la bouffonnerie et par là compromet la dignité, la majesté de l'épopée. Les récits de ses faits et gestes détournent et fatiguent l'attention, etc. Il faut bien reconnaître ce qu'il y a de fondé dans ces observations, à savoir que toute la partie du poëme consacrée à Rainouart n'est point à la hauteur du reste, et qu'elle n'a pas été écrite par l'Arioste. Mais de là quelle conséquence? Celle-ci, seulement, au pis aller, que l'auteur d'*Aliscans* avait le génie plus sérieux que comique et réussissait mieux à émouvoir qu'à faire rire, chose de soi très-concevable. Sans même pousser aussi loin, on pourrait se borner à croire que tout n'est point de lui dans cette partie de son ouvrage, et qu'une main mal habile l'aura gâtée sous prétexte de la développer, en abusant, par exemple, du défaut de mémoire qu'il avait attribué à Rainouart. Mais de la disparate qu'introduit dans la composition cette espèce de géant sarrasin on n'est nullement autorisé à conclure qu'il y soit entré après coup et n'y figurât point dès l'origine. Le principe de la séparation des genres, si fort contesté de nos jours, était, selon toute apparence, inconnu du moyen âge, et lorsqu'il était appliqué, c'était, pour ainsi dire, par la force des choses. C'est ainsi, par exemple, que la chanson de Roland est tout entière sur le ton grave, parce que nulle part la situation ne se prêtait le moins du monde à la plaisanterie; mais dans

presque toutes les autres chansons de geste on ne voit point que les trouvères se soient fait faute de cette ressource, et on les voit même en user souvent d'une façon tout à fait inattendue. Leurs héros même les plus nobles ne sont point tout d'une pièce et se permettent le mot pour rire, voire quand ils ont crevé un œil à leur adversaire (1) ou lui ont fait avec le tranchant de leur épée une large et sanglante tonsure (2). Mais, en ce cas, le comique n'est qu'accidentel et dans l'expression seulement. Il est dans l'action et s'épanouit bien davantage lorsque les trouvères mettent en scène soit un vilain, soit même un personnage de noble origine, mais déchu ou n'ayant point encore le droit de porter l'épée, cette arme des chevaliers, soit enfin un infidèle, un Sarrasin. Dans ces diverses circonstances, ils ne manquent jamais de se donner carrière, avec plus ou moins de retenue, selon l'occurrence, mais sans manquer pour cela d'animer le personnage qu'ils traduisent ainsi en ridicule des sentiments les plus généreux et parfois les plus élevés.

Le portrait de Rainouart est l'un de ceux qui rentrent dans cette galerie, et, quoique très-chargé, il ne nous paraît au fond ni si mal dessiné ni si déplaisant qu'on le prétend, puisque nous allons jusqu'à croire que le crayon de Rabelais n'aurait point dédaigné certains traits de cette figure. Tel est notre sentiment en l'examinant en elle-même, et quand nous la considérons par rapport à la composition où elle est encadrée, si nous convenons

1. *Tu n'as plus qu'un guetteur sur ton donjon!*
1. *Tu peux dire la messe maintenant!* Etc.

qu'elle n'y tient pas nécessairement place, nous pensons cependant qu'elle n'y fait pas non plus l'effet d'un hors-d'œuvre. C'est d'abord un moyen généralement employé par nos anciens poëtes épiques que de faire concourir au triomphe de la foi chrétienne quelque Sarrasin ou quelque Sarrasine, qu'ils convertissent dans ce dessein. Le motif de la conversion n'est pas toujours absolument religieux, surtout du côté des Sarrasines; mais si la grâce n'opère point seule, les néophytes ne s'en montrent pas moins ardents, jusqu'à révolter le plus souvent par l'excès et par l'indélicatesse de leur zèle. On verra que Rainouart ne fait pòint exception à la règle, et pousse aussi très-loin, particulièrement à l'égard de son père, ce zèle de nouveau converti.

Il joue donc dans la chanson d'Aliscans le même rôle que tel de ses pareils dans telle autre chanson de geste, et, par ce côté encore, il fait partie d'une série de personnages qui sont comme moulés les uns sur les autres et dont il a été peut-être le prototype.

Le poëte d'ailleurs a pris le soin de le rattacher au héros principal par un lien étroit. Il se découvre à la fin que Rainouart est le frère d'Orable, c'est-à-dire de Guibourc ou de la comtesse d'Orange; et cette affinité, d'abord inconnue, entre lui et Guillaume, est un artifice dramatique dont l'auteur aurait pu tirer peut-être meilleur parti, mais dont l'idée seule prouve en faveur de son imagination.

Très-jeune encore, Rainouart a été enlevé à sa famille et vendu par des marchands au roi Louis, qui raconte assez plaisamment à Guillaume comment il l'a acheté à Palerme, au prix de cent

marcs, comment il se l'est d'abord attaché et l'a mis de sa suite, puis bientôt l'a pris en dégoût à cause de sa taille démesurée et, sans même le faire baptiser, l'a relégué à la cuisine, où il s'abrutit depuis sept ans et est devenu le jouet des queux et des écuyers.

Mais le moment est venu où ce jeune géant va sortir de sa longue patience, va prendre conscience de sa force et sentir se réveiller en lui, en dépit de son défaut de mémoire, les souvenirs de sa royale origine. C'est en ce moment même que le hasard l'offre aux regards de Guillaume. La force, qui a toujours été admirée et sans doute le sera longtemps encore, devait l'être surtout au moyen âge. Rainouart en est comme la personnification.

C'est un des Brontès ou des Polyphèmes de notre épopée. Semblable à ce Chernuble de Munigre qui figure dans la chanson de Roland (1), et qui portait en se jouant plus lourd fardeau que quatre bêtes de somme, il charge aisément sur son épaule une seille de quatre muids d'eau. Avec plus d'aisance encore il saisit, devant Guillaume, un écuyer qui vient de mettre sa patience à bout, lui fait faire deux tours et le laisse aller au troisième contre un pilier où il se brise. Cet exploit attire sur lui l'attention de notre héros et lui gagne son affection. Autant le roi Louis se soucie peu de Rainouart, autant le comte d'Orange le prend en gré. Il le demande donc au roi, qui lui en fait présent de la meilleure grâce du monde.

De son côté, Rainouart, qui ignore ce don, ne peut entendre sans émotion parler autour de lui

1. Tirade LXXVI.

de l'expédition qui s'apprête, de l'armée qui s'assemble, de Guillaume, ce héros tant vanté, qui doit en être le chef et la conduire en Aliscans. Le son des instruments guerriers qui retentissent bientôt à son oreille achève de le mettre hors de lui. Il pleure, il se lamente sur l'abaissement dans lequel il croupit. Puis, quand il apprend le départ de l'armée, il n'y tient plus, va trouver Guillaume et le supplie de l'emmener avec lui. Sa requête est d'abord des plus humbles. Il s'offre à tout faire, à garder les équipages, à préparer le manger et, en un besoin, à donner de rudes coups. Guillaume fait mine de résister : « Que viendrait faire à la guerre un truand, hôte de la cuisine, qui ne sait pas souffrir, qui n'a fait jusque là que manger, boire et dormir? » A ce coup d'aiguillon Rainouart tressaille. Il insiste, le prend plus haut, sur un ton plus noble, et Guillaume se rend à sa prière.

Il y a de l'art, au fond, dans ces premières scènes du rôle de Rainouart, un art visible et qu'on ne saurait nier. Cet art se manifeste jusqu'au bout, mais inégal, parfois malheureux dans le choix de ses moyens et dépassant le but pour vouloir trop bien l'atteindre. La tâche, à tout prendre, n'était point aisée. Il s'agissait, d'une part, de montrer que bon sang ne peut mentir (1), et, de l'autre, qu'on ne tombe point dans la boue sans en garder des souillures. C'est là évidemment que l'auteur a visé. Rainouart est fils et frère de rois; il l'a oublié trop longtemps; il se le rappelle enfin, et fait graduellement des efforts pour remonter au rang suprême d'où il est dé-

1. Voyez ci-après, p. 147, v. 10 à 19.

chu. Mais tout jeune il est tombé en servitude, dans des emplois abjects, dans les habitudes les plus basses, et de là un fardeau moral plus difficile à soulever que son lourd tinel ; car, comme le lui dit Guillaume :

Puis ke li hom se prent à truander,
Malvaisement se puet puis deporter (1).

C'est-à-dire ou à peu près : dès qu'on se prend à faire le truand, on est en bien mauvais chemin et l'on court risque de n'en point sortir. Aussi Rainouart, même après les exploits qui semblent en avoir fait un autre homme, n'est-il pas entièrement transformé. Il retournera volontiers à la cuisine qu'il a trop hantée pour n'y point revenir, et où il se sent plus à l'aise qu'à la table des barons. Tout paraît conspirer à lui rendre la réhabilitation plus difficile. Il est comme écrasé sous la matière et comprimé dans une épaisse enveloppe que ses bons sentiments ont peine à percer. Il est sans mémoire, on le sait déjà, et ce trait, s'il amène des répétitions fastidieuses, n'en est pas moins heureux à nos yeux. Il mange comme dix vilains, boit à proportion, et de là la facilité avec laquelle il s'enivre. Il faut ajouter qu'il n'a pas reçu le baptême. Plus tard, quand il sera chrétien, et même moine, jusque sous le froc, on le verra encore ressentir les effets de son organisation colossale et de son tempérament excessif (2).

1. Ci-après, p. 101.
2. Dans *le Moniage Rainouart.*

C'est pour lui, en sus de la servitude qui a avili sa jeunesse, un nouveau poids qui le fait souvent retomber, et il le sent bien quand il dit à Guillaume :

Se Diex voloit, je vaudroie amender :
Mal soit dou fruit ki ne veut méurer (1).

« Si Dieu le permettait, je voudrais m'amender. Au diable le fruit qui refuse de mûrir! »

L'auteur d'Aliscans ne s'est donc pas seulement proposé de faire rire en créant le personnage de Rainouart tel qu'il nous apparaît, ridicule, il est vrai, mais en même temps noble et héroïque. De ce contraste, il a voulu tirer une leçon morale. Les deux passages que nous venons de citer ne le démontrent-ils pas? A nos yeux, son but est visible et élevé. Si l'exécution n'est pas à la hauteur de l'intention, si même elle tombe, par malheur, dans le bas comique, on n'a point sujet de s'en étonner, habitué que l'on est à voir les figures les plus grotesques entrer dans la décoration des plus belles cathédrales contemporaines de notre poëme. L'art alors comportait ces disparates qui aujourd'hui nous semblent si choquantes; et voilà pourquoi rien ne nous paraît prouver que Rainouart ne fut point, dès l'origine, associé à la gloire du comte Guillaume.

S'il l'était en effet, comme nous sommes disposés à le croire, il y a tout lieu de penser aussi

1. Ci-après, p. 102.

que son rôle était alors moins chargé, et partant plus supportable. Successivement refondues dans des moules de plus en plus grands, les chansons de geste du premier âge ont dû subir en conséquence des additions qui n'ont pas été épargnées à notre poëme, on le sent bien ; et comme dans la première moitié il n'en paraît pas trop affecté, c'est sur la seconde, celle où figure Rainouart, qu'elles se sont sans doute concentrées.

Que la critique retranche, chose assez facile, ces développements excessifs et malheureux, qui consistent surtout en répétitions; qu'elle ferme les yeux sur certains défauts d'agencement trop visibles, sur telle situation mal expliquée, mal amenée, et le reste suffira encore pour faire honneur à notre poëte, et Rainouart sortira de cette révision non-seulement moins affublé de grossier ridicule, mais assez dégagé pour monter aujourd'hui encore sur un théâtre populaire, et y recueillir des applaudissements dans plus d'une scène de son rôle, à supposer qu'il se trouvât un comédien de sa taille pour le représenter.

Au nombre des scènes qui obtiendraient sans doute ce succès peut se placer, selon nous, celle où Rainouard pénètre à Laon, dans le moûtier Saint-Vincent, où il est accueilli à peu près comme un oiseau de proie qui s'introduirait dans une faisanderie. La scène n'est pas sans doute d'un comique délicat, mais il nous semble que Rabelais ne l'eût point dédaignée. Elle s'adapte bien au récit, ne l'interrompt pas longtemps, sert comme de prélude aux exploits

par lesquels Rainouart va se signaler en Aliscans, et le montre en peu d'instants tout entier, au physique et au moral, avec ses qualités et ses défauts, avec sa violence et ses sentiments généreux (1).

Une autre scène fort originale et d'un comique plus relevé est celle où Rainouart rencontre une troupe de couards que Guillaume a congédiés avec mépris, et en fait des braves malgré eux, par la terreur, c'est-à-dire en tirant parti, pour les ramener au champ de bataille, du mouvement même qui les en avait éloignés (2).

Ce sont les mœurs, avons-nous dit, qui nous intéressent le plus dans l'épopée naturelle, mais non pas toujours à première vue, éloignés que nous en sommes. Il faut, pour bien juger certaines situations, et surtout les situations comiques, se rapprocher par la pensée des temps dont elles datent, des lieux de leur origine, et se reporter au milieu des circonstances auxquelles elles empruntaient beaucoup de leur force ou de leur agrément. Par exemple, dans la société féodale, dont la nôtre est aujourd'hui à si grande distance, nul, s'il n'était chevalier, n'endossait le haubert, n'était armé de l'épée ou de la lance, n'avait l'écu au cou, ni le heaume en tête; et le chevalier, comme l'indique son nom, ne combattait pas autrement qu'à cheval. Aussi les trouvères tenaient-ils toujours à pied leurs héros populaires, et leur donnaient-ils les

1. Voyez ci-après, sommaire, p. *xl-xlij*, et texte, p. 106-112.

2. Ci-après, sommaire, p. *liij-lv*, et texte, p. 143-149.

armes les plus étranges, les moins usitées, tantôt une hache, tantôt un pilon, tantôt un mail, un fléau, un levier ou tinel. Moyen d'exciter le rire dont nos anciens poëtes ne se sont pas fait faute, qui, avec le temps, a perdu de son sel et demande aujourd'hui quelque réflexion pour être encore goûté.

L'auteur de la chanson d'Aliscans n'a pas manqué de tirer parti de cette simple et naturelle ressource. La manière dont il a pris soin d'accoutrer et d'armer Rainouart avait pour objet de former un contraste plaisant avec les exploits chevaleresques dont il le rend capable, avec les sentiments élevés dont il l'anime, et rien de ce contraste ne pouvait échapper aux yeux des contemporains. Les nôtres, qui se sont ouverts dans un monde d'aspect si différent, ne sauraient d'emblée aussi bien le saisir ; mais pour cela il leur suffit du moindre effort ; il leur suffit de regarder pour voir. Si l'on veut bien prendre cette peine, on estimera moins bas le rôle de Rainouart ; on le trouvera mieux conçu et plus significatif qu'il ne le paraît d'abord.

Certains effets y sont très-bien préparés, entre autres, la comparaison qu'il est amené à faire lui-même entre l'arme grossière et primitive qu'il s'est donnée, et celle qui distinguait les chevaliers. Avec quel dédain il fait fi de l'épée qu'il se laisse ceindre au côté, par la comtesse d'Orange, avant de partir pour la bataille ! Il la trouve si légère qu'il la jette à terre. « Dame, dit-il, à quoi peut me servir pareille arme ? M'en offrît-on quarante de la sorte, je

n'en donnerais pas un denier; mais, tant que je tiendrai mon levier à deux mains, il n'est païen que je ne renverse d'un coup, pour peu que je l'atteigne sur son heaume; et si je ne l'écrase lui et son destrier, je consens que Guillaume ne me donne plus à manger (1). » Mais plus tard, quand il aura brisé son tinel sur la tête du géant Haucebier, quand, réduit à frapper du poing, il se heurtera à cette épée tant dédaignée et songera à s'en aider, avec quelle joie naïve il en reconnaîtra la valeur : « Que cette arme entre bien! s'écrie-t-il, après avoir pourfendu deux ou trois mécréants. N'est-ce pas merveille qu'elle soit si petite et à la fois si puissante? Bénie soit la dame qui me la ceignit au côté (2)! »

Est-il interdit de penser qu'il peut y avoir là, sauf l'abstraction des termes, qui n'est point du temps, un hommage rendu à la civilisation et à ses moyens? En tout cas, il ne faudrait pas trop se presser d'y voir une flatterie à l'adresse de la chevalerie; car, dans le même temps, l'auteur prête à Rainouart un langage qu'on appellerait aujourd'hui démocratique. « Sarrasin, dit-il à l'un des chefs ennemis, veux-tu combattre avec moi dans ces prés? — Moi, répond le mécréant, me battre avec un homme *à pied*, et dont la défroque ne vaut pas deux deniers! Quelle folie! — Et qu'importent mes guenilles? reprend Rainouart. Le cœur n'est pas dans l'hermine; il est au ventre, où Dieu l'a mis. » Il ajoute, il est vrai :

1. Ci-après, sommaire, p. *liij-lv*, et texte, p. 136-137.
2. P. 204-205.

« D'ailleurs, si je suis pauvre à cette heure, je ne le serai pas toujours ! » Mais le trait n'en est pas moins lancé (1).

Le passage que nous venons de rapporter n'est pas le seul en son genre. Il est précédé d'un autre, où nous paraît déjà percer la même intention, celle de montrer combien le tinel de Rainouart laisse à désirer, quelque redoutable qu'il soit, ou, si l'on veut, de faire sentir les inconvénients de la force brute en même temps que ses avantages. Rainouart a délivré le comte Bertrand, le neveu de Guillaume au court nez, et avec lui plusieurs autres guerriers d'élite, que les Sarrasins tenaient captifs dans une de leurs embarcations. Les voilà sur le rivage, mais sans armes, sans chevaux. Le tinel de Rainouart a bientôt abattu tant de Sarrasins, qu'aucun jongleur n'en saurait dire le nombre : « Armez-vous, beaux enfants, s'écrie-t-il, voici des armes. Prenez-en à votre gré. — Oui, dit Bertrand ; mais il me faudrait encore un destrier pour aller au secours de mon oncle. — Patience, reprend Rainouart, vous en allez avoir un, vous et les autres. » Comme il parle ainsi, un païen s'en vient jouter près de lui. Rainouart lève son tinel, mais du même coup il écrase l'homme et le cheval. D'un second coup, il met en pièces quatre mécréants et leurs destriers tout à la fois. — « Voire, dit Bertrand, si vous y allez ainsi, nous ne serons remontés de notre vie ! — Je n'en puis mais, sire Bertrand. Ce tinel est pesant et les coups en sont

1. Texte, p. 202.

d'autant plus forts. Mais attendez un moment, voici venir un païen sur un cheval noir et bon coureur, jugez-en à son train. » L'instant d'après, et le païen et son coursier sont meurtris en un monceau. « Dieu! dit Bertrand, faut-il ainsi attendre? — Ce n'est pas merveille, sire Bertrand; quand j'ai une fois levé cette pièce de bois, elle retombe d'un tel poids que je ne saurais la retenir. — Eh bien, sire, frappez du bout, dit Bertrand, vous amoindrirez ainsi la force de vos coups. — Oui-da! reprend Rainouart, c'est une leçon. Me voici à l'école à cette heure! — Sire, fait Bertrand, vous nous avez délivrés; aidez-nous encore jusqu'à ce que nous soyons à cheval. Le comte Guillaume vous en saura bon gré. »

Ce n'est pas sans peine que Rainouart parvient à manœuvrer son tinel au gré de Bertrand. A la fin pourtant il y réussit, et, grâce à lui, chacun des sept cousins monte à cheval prêt à bien faire. Pour Rainouart, il s'en va frapper parmi les rangs pressés des Sarrasins, et en fait une telle occision que le sang des corps lui monte au talon. A chaque coup, il en abat sept ou huit. « Voilà de bons coups, se dit-il; ce n'est pas en heurtant du bout de mon tinel qu'il y aurait pareille foison. S'il ne tuait qu'un Turc à la fois, je ne l'estimerais pas cher. »

On ne peut se dissimuler que ce tinel, si cher à Rainouart, et qui lui inspire tant de confiance, encombre parfois le poëme, où il tient un peu trop de place; mais ce n'est pas sans raison que le trouvère le met souvent en jeu, car dans plus d'une rencontre il lui a fourni des traits qui

nous paraissent heureux. En voici encore un exemple entre autres :

Nous avons dit que Rainouart, qui se convertit tout d'un coup au christianisme, on ne sait trop pourquoi ni comment, se laisse entraîner fort loin par les élans de sa foi nouvelle. Mais comme il est d'un naturel généreux, il regrette l'instant d'après les excès de zèle auxquels il vient de s'abandonner, et dans un acte de contrition d'un comique naïf, c'est à son tinel qu'il s'en prend. Après avoir tué plusieurs des siens, qu'il a reconnus sur le champ de bataille; après avoir jouté contre son père même, qu'il a ménagé de façon à lui briser seulement trois côtes, il s'assied à l'écart sous un arbre, regarde son tinel, et le voit tout sanglant : « Hélas! dit-il, suis-je assez malheureux! J'ai tué mes proches, j'ai brisé les côtes de mon père, autant de péchés qui ne me seront jamais pardonnés. Mais que dis-je? c'est mon tinel qui a fait le mal. Maudite soit l'heure où il fut charpenté. » A ces mots, il le rejette loin de lui : « Va, dit-il, arme de malheur, je t'ai bien choyée, mais, à cette heure, je t'abandonne. Je m'en vais et te laisse ici. Jamais je ne te reporterai. » Mais comme il parle ainsi, il voit venir à lui, à la tête d'une horde de Sarrasins, un adversaire sans pareil. C'est un géant de quinze pieds de haut, revêtu de trois bons hauberts. Trois écus lui pendent au cou, et trois épées au côté. Il a en main un épieu au fer carré, trempé dans le venin d'un serpent de la pire espèce. A cette vue, Rainouart court à son tinel : « Ami, dit-il, faisons la paix. Voici un homme qui n'est

point des miens; il me faut jouter avec lui. Nous allons voir comment vous m'y aiderez. » Le tinel l'y aide très-bien, mais pour la dernière fois. C'est dans cette joute qu'il se brise, et qu'à son avantage et à son grand étonnement, comme nous l'avons déjà dit, il découvre la puissance de l'épée (1).

Rainouart découvre de même, mais cette fois à ses dépens, que le cheval ne fait pas le chevalier, et que, pour être digne de ce nom, il faut à la force ajouter l'adresse. Il tue un mécréant nommé Crucados qui, armé d'une masse pesante, semait la mort dans les rangs des chrétiens. Il le tue, mais, par aventure, épargne son cheval, un grand destrier d'Afrique, dont il se saisit pour le monter. Il est las, dit-il, de s'entendre appeler garçon et ribaud trottant à pied; mais il ne tarde pas à s'en repentir. Emporté par sa monture, il perd son tinel, tombe, est traîné dans la poussière, mais s'en venge bien en assommant d'un coup de poing le malencontreux destrier (2).

Ce ne sont pas là, à nos yeux, des inventions d'une bouffonnerie toute gratuite, et sous le rire il y avait un enseignement, un *chastoiement*, comme on disait alors. *Castigat ridendo*. C'est grâce à cet élément nouveau apporté par Rainouart dans la seconde bataille d'Aliscans qu'elle se distingue si bien de la première et n'en est plus seulement la contre-partie.

Cette seconde bataille une fois terminée, quand

1. Ci-après, texte, p. 198-201.
2. Texte, p. 184-186.

les Sarrasins sont vaincus, quand le comte Guillaume est vengé, une dernière leçon se dégage encore du rôle de Rainouart, leçon si marquée qu'il est à peine besoin de la faire ressortir et de la signaler à l'attention du lecteur. A la façon soudaine dont le comte d'Orange oublie les services que vient de lui rendre son terrible auxiliaire, au dépit, à la colère, au chagrin de Rainouart ainsi délaissé par celui qu'il vengeait tout à l'heure avec tant de peine et à travers tant de périls, qui ne sentirait que le trouvère a voulu mettre en action et montrer une fois de plus sous son triste jour la proverbiale ingratitude des grands?

A ces observations nous en pourrions aisément joindre d'autres; elles nous paraissent suffire, si on les juge fondées, pour justifier notre sentiment sur le personnage de Rainouart. Nous le reconnaissons, il ne tient pas à l'action par un lien nécessaire, mais il s'y rattache fort bien, et sans lui elle serait tout autre. Voilà pour le fond. Quant à l'exécution, si elle n'est pas toujours satisfaisante, elle n'est pas non plus aussi méprisable qu'on a bien voulu le dire, et si la partie du poëme ou notre géant sarrasin est presque toujours en vue ne vaut pas celles qui la précèdent, on y trouve cependant de nombreuses marques du talent naturel dont l'auteur était doué et dont il a si bien fait preuve, à nos yeux, dans les scènes que nous avons essayé de reproduire.

VI

On a à cette heure une idée générale du poëme tel que nous le publions, d'après le manuscrit le plus ancien qui soit parvenu jusqu'à nous, mais non assurément tel qu'il sortit de l'imagination du poëte qui, le premier, en gratifia ses contemporains. D'où cette question : entre les deux rédactions, la première et celle que nous reproduisons, quelle pouvait être la différence d'âge et la différence de forme? Si, comme nous l'avons dit déjà, en nous fondant sur le témoignage d'Orderic Vital, la rédaction primitive d'*Aliscans* remonte au moins au XIe siècle, il y a tout lieu de croire, par analogie, que le texte de cette rédaction était au nôtre à peu près comme le texte de la chanson de Roland, manuscrit d'Oxford, est à celui du même poëme, manuscrit de Paris. Donc, l'*Aliscans* était d'abord en assonances; donc il a été entièrement remanié, puisque nous ne le trouvons que rimé, et même avec une certaine recherche, notamment dans le récit des combats entre Rainouart et ceux de sa race. Aussi est-ce là, selon nous, que le poëme primitif a eu à subir les additions les plus malheureuses, ornées de ces rimes que les Provençaux appelaient *rimas caras* (rimes précieuses, rimes rares).

Indiquer plus au long et d'une façon plus précise par où se ressemblaient, par où différaient les deux rédactions dont il s'agit, c'est-à-dire, en somme, refaire celle qui est perdue, serait

une tâche trop conjecturale pour être utile, et trop longue, en tout cas, pour trouver place ici. Disons seulement pourquoi la rédaction que renferme ce volume nous paraît d'un siècle au moins postérieure à la première; en d'autres termes, pourquoi nous la datons de la fin du XII[e] siècle. C'est d'abord que l'écriture du manuscrit semble de cette époque; c'est, d'un autre côté, que la rédaction ne saurait être plus ancienne que le manuscrit, si nous ne nous abusons. Sans parler des inductions qu'on peut tirer à cet égard soit de la forme du poëme, soit de la langue dans laquelle il est écrit, voici notre principale raison pour en juger ainsi. Dans la grande scène du palais de Laon, où Guillaume, par les éclats de sa colère, frappe de terreur le roi et toute sa cour, on a pu remarquer le passage où le poëte fait ainsi parler les Français, mal disposés à aider le comte : « Qu'il laisse là Orange; qu'il l'envoie à tous les diables, et qu'on lui donne le Vermandois. » C'est précisément le Vermandois qui doit être assigné en douaire le jour même à la reine Blanchefleur, et de là l'exclamation qui lui attire une si cruelle avanie (1).

Pourquoi le Vermandois, et à quelle époque un trouvère pouvait-il songer à le mettre ainsi en jeu? Est-ce au temps où ce comté, soit seul, soit réuni à celui de Valois, se transmettait régulièrement d'hoir en hoir par succession non interrompue? Il n'y a guère d'apparence. Depuis le commencement du X[e] siècle jusqu'à la fin du XII[e], on ne voit pas place pour pareille idée,

1. Texte, p. 84.

qui n'aurait eu ni raison ni prétexte. Au contraire, à compter du jour où le Vermandois est réuni à la couronne par Philippe-Auguste, on comprend aisément qu'un poëte prête au roi l'intention d'en disposer, et s'empare volontiers du nom de cette récente conquête, qui lui fournit matière à allusion. Ce qui nous confirme dans ce sentiment, c'est le passage où le bourgeois Guimar annonce en ces termes au comte Guillaume la fête du couronnement de sa sœur :

Li rois i doit Blanceflor corouner;
Vostre seror, ki molt vos doit amer,
Vermendois doit en douaire doner,
La mellor terre que on puist deviser;
Mais ainc sans guerre ne pot nul jor ester (1).

De quelle guerre entend parler le trouvère, sinon de celle dont le Vermandois avait été l'objet entre Philippe-Auguste et Philippe d'Alsace? A nos yeux l'allusion est évidente, et, en ce cas, c'est après 1185, date du traité définitif qui assurait le Vermandois à la couronne de France, qu'aurait été rimée notre rédaction de l'*Aliscans*. Entre cette date et celle que l'écriture paraît assigner au manuscrit, nous ne pensons pas que l'intervalle soit bien long.

VII

Quelle a été depuis lors la fortune de la chanson d'Aliscans en France et à l'étranger? C'est

1. P. 77-78.



une question à laquelle nous ne pouvons plus répondre que sommairement après le grand travail bibliographique et historique de M. Léon Gautier sur la geste de Guillaume (1). Ce travail est à consulter et n'est point à refaire. Nous y renvoyons donc pour les détails, en nous bornant à signaler les points culminants de l'histoire de notre poëme.

Qu'il ait eu, au moyen âge, un grand succès, on n'en saurait douter. Le nombre des manuscrits qui nous en restent encore suffirait seul à l'attester. Nous en comptons jusqu'à douze, la plupart du XIIIe siècle, y compris peut-être celui que nous publions; le reste est du siècle suivant. Aucune autre chanson du même cycle ne nous en a laissé autant. Mais ces manuscrits ne diffèrent pas assez les uns des autres pour permettre de penser qu'une rédaction vraiment nouvelle ait succédé à celle dont nous offrons le texte, comme il est arrivé, par exemple, pour *Huon de Bordeaux*. Aussi notre poëme, même refondu, était-il trop primitif encore pour survivre à l'âge héroïque de notre histoire, tandis que la fantaisie et le merveilleux ont donné cette heureuse chance à *Huon de Bordeaux*. Dans le naufrage de l'épopée chevaleresque, ce qu'elle renfermait de plus grave a sombré, et ce qui a surnagé, c'est ce qu'il y avait de plus léger et de moins consistant.

C'est à peine si la prose a essayé, au XVe siècle, de continuer le succès dont la rédaction

1. *Les Épopées françaises*, T. III, p. 3-90, et sur *Aliscans*, en particulier, p. 434 et suiv.

poétique était encore en possession au siècle précédent. On ne connaît qu'une version en prose d'*Aliscàns*, et encore n'est-elle pas particulière à ce poëme. C'est une version cyclique, qu'on pourrait intituler, dit M. Léon Gautier : *Les Conquestes d'Aimeri et de Guillàume, son fils*. Elle fait partie de la compilation contenue dans le manuscrit français 1497 de la Bibliothèque impériale. M. Gautier en a extrait toutes les rubriques et cité des passages importants par lesquels on peut juger de la transformation étrange que le récit a subies en passant de vers en prose.

La vogue d'*Aliscans* paraît avoir eu plus d'étendue que de durée. Il est sûr, du moins, que cette chanson se propagea en Italie et en Allemagne, et l'on a des preuves incontestables de la popularité qu'elle y conquit. C'est d'abord un manuscrit conservé à Venise, dans la Bibliothèque de Saint-Marc (fr. VIII), et qui n'est qu'un texte italianisé de notre poëme; d'où il résulte que ce poëme même, sauf l'altération de la forme, fut chanté ou récité dans l'Italie du nord, au XIVe siècle sûrement, plus tôt peut-être. Guillaume et Rainouart furent ainsi des héros assez connus des Italiens pour que Dante pût les placer dans son *Paradis*, à côté du célèbre duc de Pouille et de Calabre, à côté de Robert Guiscard (1), et leur renommée se maintint plus longtemps peut-être au delà des Alpes qu'en deçà. C'est ce que paraît prouver la compilation en prose italienne des *Nerbonesi*, dont on conserve encore à Florence cinq manuscrits au

1. *Paradis*, XVIII, 46-48.

moins, qui datent l'un du XIV[e] siècle et les autres du XV[e] et du XVI[e] (1).

En Allemagne, à l'époque même où fut composée, selon nous, la rédaction d'*Aliscans* dont nous publions le texte, c'est-à-dire vers la fin du XII[e] siècle ou les premières années du XIII[e], vivait un Bavarois, à la fois guerrier et poëte, dont le nom, Wolfram d'Eschenbach, est aujourd'hui bien connu de tous ceux qui étudient la littérature du moyen âge. Un héros tel que Guillaume, un poëme tel qu'*Aliscans*, ne pouvaient manquer de plaire doublement à ce chevalier, à ce trouvère allemand; aussi dut-il savoir beaucoup de gré à son protecteur le landgrave Hermann de Thuringe de lui faire connaître l'un et l'autre, et de lui commander, comme il le fit sans doute, un poëme qui répandît en Allemagne la gloire du comte d'Orange. Wolfram commença ce poëme sous le règne du duc Hermann et l'acheva sous celui de son fils, Louis IV, dit le Saint, époux de sainte Élisabeth de Hongrie, c'est-à-dire après l'année 1216, date de la mort d'Hermann.

L'œuvre de Wolfram, qui a pour titre *Willehalm*, n'est autre chose qu'une imitation et même une copie plus ou moins libre, plus ou moins heureuse, de la chanson d'Aliscans. Rien ne paraît aujourd'hui mieux établi. M. Jonckbloet l'a démontré, et M. Léon Gautier a complété et rectifié

1. Voyez, pour l'indication de ces manuscrits, *les Épopées françaises*, T. III, p. 31 et suiv. Voyez aussi Melzi, *Bibliografia dei romanzi e poemi cavallereschi italiani*, p. 5-10.

sa démonstration (1). Les Allemands, grands admirateurs du *Willehalm*, l'ont cru longtemps original et inachevé. Il n'est ni l'un ni l'autre. Le second point ne paraît pas plus douteux que le premier, et c'est un Allemand qui a essayé de nos jours de le mettre en évidence. M. Gautier a adopté son opinion; nous l'adoptons aussi, mais sans accepter les raisons sur lesquelles elle s'appuie. « L. Clarus, dit M. Gautier, a pré-
« tendu, le premier, que le *Willehalm* n'était
« point une œuvre inachevée. Suivant lui, Wol-
« fram a abandonné à dessein la fin du texte
« français d'*Aliscans*, parce qu'elle ne lui sem-
« blait ni assez épique ni assez chevaleresque.
« L'auteur allemand s'irrite contre Renouart,
« contre ce personnage comique que Wolfram
« a eu raison *d'envoyer aux calendes grecques*. Le
« minnesinger, dit-il, a bien fait de se débarras-
« ser de ce trouble-fête. Il était trop poëte
« pour tomber dans la faute des romanciers
« français et diviser ainsi l'attention de ses lec-
« teurs entre Guillaume, qui la mérite si bien, et
« Rainouart, qui en est si indigne. C'est donc
« avec une admirable habileté qu'il a terminé
« son beau poëme par la disparition de Re-
« nouart (2). »

1. Voyez encore *les Épopées françaises* aux endroits déjà cités. Il serait au moins inutile de reproduire ici les arguments sans réplique sur lesquels se fonde cette démonstration. Nous ne reproduirons pas non plus l'analyse du poëme allemand et quantité d'indications ou d'appréciations relatives à ce poëme, qu'on trouvera réunies dans le travail de M. Gautier.

2. *Les Épopées françaises*, T. III, p. 38.

S'il s'agissait de l'œuvre de quelque bel esprit moderne, on se sentirait assez enclin à pencher du même côté que le savant critique allemand; mais ne faudrait-il pas une excessive bonne volonté pour se laisser persuader qu'un Bavarois, né au XIIe siècle, « qui ne savait ni lire ni écrire, » dit M. Jonckbloet, avait le goût assez délicat et assez raffiné pour rejeter si dédaigneusement le rôle trop comique de Rainouart? C'est là, à nos yeux, une hypothèse purement gratuite. Rainouart n'a pas de belles manières, on en convient, et n'est point plaisant à la façon des personnages de Térence; mais en cela quoi d'étrange et qui ne s'explique aisément par les mœurs du temps? Le contraire seul aurait droit de surprendre, et ce serait le cas de se récrier. « Wolfram, dit-on, était trop poëte pour tomber dans la faute des remanieurs français (comme si cette faute était démontrée!) et pour diviser l'attention entre Guillaume, qui la mérite si bien, et Rainouart, qui en est si indigne. » Que Guillaume mérite l'attention, on en demeure d'accord; mais il a été battu, et, s'il prend sa revanche, grâce à qui? Grâce à ce prétendu *trouble-fête*, qui est, après tout, le vengeur du comte, lequel se trouve fort bien de se l'être attaché. Et, dès lors, pourquoi le renvoyer aux *calendes grecques*, et pourquoi ne pas lui accorder la part d'intérêt qui lui revient si légitimement? Le beau trait de génie vraiment, l'admirable habileté, de l'égarer, de le perdre ou, si l'on veut, de l'escamoter, quand on n'en a plus que faire? Il fallait prendre un parti plus décidé et se passer entièrement de lui, puisqu'il était si déplaisant,

si importun. Trop de dédain pour Rainouart, trop d'admiration pour Wolfram, voilà par où pèche, selon nous, le jugement de L. Clarus, et, s'il faut dire pourquoi nous pensons cependant avec lui que le *Willehalm* n'est point inachevé, c'est que Wolfram, déjà fort en peine, comme on l'a établi, pour comprendre la partie sérieuse du poëme, l'était bien plus encore pour en saisir et pour en reproduire la partie comique. De là le sacrifice qu'il en a fait et la disparition inexpliquée de Rainouart. Le minnesinger en a usé ici, mais plus en grand, comme en usaient les jongleurs italiens à l'endroit de ceux de nos poëmes qu'ils ont popularisés dans leur pays. Quand ils ne comprenaient pas un terme, une expression, un vers, ils les remplaçaient par d'autres ou les supprimaient purement ou simplement. Il n'était pas aisé à Wolfram de supprimer complétement Rainouart. Ç'eût été bouleverser tout le poëme et réduire la seconde moitié, comme nous l'avons dit déjà, à n'être plus que la contre-partie de la première. Mais il s'en est débarrassé dès qu'il l'a pu, et cela, il faut le dire, avec une rare maladresse, par pure impuissance et non autrement. Telle est du moins la seule solution qui nous paraisse vraisemblable de ce petit problème d'histoire littéraire.

VIII

Pour terminer notre tâche, telle que nous l'avons bornée, nous n'avons plus qu'à indiquer les manuscrits qui renferment la chanson

d'*Aliscans*. Il nous en reste au moins douze, nous l'avons dit déjà, qui sont conservés, savoir : huit en France, deux en Angleterre, un en Suisse et un en Italie.

Des huit manuscrits de France sept sont à Paris, le huitième est à Boulogne-sur-Mer. Six des manuscrits de Paris appartiennent à la Bibliothèque impériale, le septième à celle de l'Arsenal.

C'est ce dernier manuscrit que nous avons pris pour base de notre publication. Nous pensons avec M. Jonckbloet que c'est le plus ancien; mais ne le fût-il point, nous lui aurions encore donné la préférence, à cause de l'ancienneté de la rédaction qu'il renferme. C'est le seul où chaque tirade monorime soit terminée par le petit vers de six syllabes que connaissent bien tous ceux qui ont lu la chanson de Roland, texte d'Oxford, ou le poëme d'Amis et Amiles. Ce vers final, qui ne rime point, comme on sait, avec les autres, et qui se termine d'ordinaire par une syllabe muette, s'il n'est pas toujours une marque d'antiquité, l'est ici en particulier. On peut s'en convaincre, en comparant, à ce point de vue, le manuscrit de l'Arsenal avec les autres. De deux choses l'une : ou le petit vers a été ajouté à notre texte, ou il existait primitivement, et les autres textes l'ont retranché. C'est cette dernière supposition qui est la vraie. Si la suppression eût été constante, le problème serait presque insoluble; mais les réviseurs en ont usé à cet égard suivant leur caprice, ou plutôt suivant leur commodité. Le petit vers n'étant plus de mode, selon toute apparence, ils

l'ont allongé quand ils l'ont pu, et on en retrouve le sens délayé à cet effet. Ainsi étendu, il prend la rime de la tirade, fait corps avec elle et ne se trouve plus dans cette espèce d'isolement qui lui a fait donner le nom de *vers orphelin*. Lorsque, au contraire, il n'a pu s'incorporer à la tirade, il a disparu entièrement. Il est donc sûr que de deux textes dont l'un renferme le petit vers et l'autre non, c'est le premier qui est le plus ancien.

M. Jonckbloet, qui a reconnu avant nous cette vérité, n'a cependant pas jugé à propos de publier le texte de l'Arsenal. Comme il associait dans sa publication la chanson d'*Aliscans* à d'autres poëmes du même cycle qui n'ont pas ou qui n'ont plus le petit vers final, il a craint une disparate. Nous n'avons point partagé ce scrupule. Tous les poëmes de la geste de Guillaume ne datent pas évidemment du même temps. Il importe donc peu qu'ils paraissent différer de forme ; il serait même à désirer qu'il y eût entre eux des différences assez sensibles pour permettre de les classer par là dans l'ordre où ils furent successivement composés.

Le manuscrit de l'Arsenal, malgré ses lacunes, nous a donc semblé le meilleur, à cause de son âge. Ce manuscrit, nº 185 des Belles-lettres françaises, est un petit volume en parchemin de la grandeur d'un in-12. Dans son état actuel, il renferme 273 feuillets écrits dont plusieurs sont fort endommagés. Incomplet par la fin, il l'est aussi çà et là dans l'intérieur. On y trouve ;

1º Du fol. 1 au fol. 118 vº, notre chanson d'*Aliscans* ;

2° Du fol. 118 au fol. 166, la chanson de *Loquiferne*, incomplète par la fin. Elle suit sans interruption celle d'*Aliscans*, sans que la séparation soit indiquée, même par une lettre ornée;

3° Du fol. 167 au fol. 257, *le Moniage Rainouart;*

4° Du fol. 258 jusqu'à la fin, une partie du *Moniage Guillaume;*

D'une exécution fort modeste, ce manuscrit nous semble dater du commencement du XIIIe siècle, au plus tard. Il a été sans doute écrit en Artois; c'est du moins ce que la langue et certaines habitudes orthographiques nous donnent à penser.

Nous avons comblé les lacunes du texte et rectifié les leçons vicieuses à l'aide de cinq manuscrits auxiliaires que désignent les lettres *b*, *c*, *d*, *e*, *f*; *a* désignant naturellement le manuscrit principal dont nous venons de parler. Voici l'indication de ces utiles manuscrits :

b, manuscrit de la Bibliothèque impériale, 1449 du fonds français (*olim* 7535⁴⁴ du fonds de Cangé). Ce manuscrit est du XIIIe siècle, et la chanson d'*Aliscans* s'y trouve du fol. 92 r° au fol. 142 v°. Elle est incomplète par le commencement.

c, ms. de la Bibl. imp., fr. 774 (*olim* 7186³). — XIIIe siècle. — Du fol. 81 r° au fol. 98 v°. La chanson est incomplète par le commencement et par la fin.

d, ms. de la Bibl. imp., fr. 2494 (*olim* 8202). — XIIIe siècle. — Du fol. 1 r° au fol. 165 v°. Petit manuscrit de même format que *a*, assez endommagé par le commencement et dont la langue

offre des particularités très-dignes d'étude. Quelques-unes s'accusent dès les premiers vers :

A ice *jor que la* delor *fu granz.*
Et la bataille orrible en Alachanz,
Li cuens Guillames i sosfri grant aanz.
Bien i feri li paulazin Betran (1).

Ice pour *icel*, comme plus loin *ne* pour *nel*, *de* pour *del*.

Alachanz pour *Aleschanz*. De même *acrier* pour *escrier*, *aploiter* pour *esploiter*, *atrangler* pour *estrangler*, *atoper* pour *estoper*, *estouper*; *acharnir* pour *escharnir*, *atoner* pour *estoner*, *achaper* pour *eschaper*.

Paulazin pour *palazin*. De même *mauléir* pour *maléir*, *chevaul* pour *cheval*, *avaul* pour *aval*.

Betran pour Bertran. De même *cevelles* pour *cervelles*, *maci* pour *merci*.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ces accidents de langage. Nous ne faisons que les signaler en passant.

e, ms. de la Bibl. imp., fr. 1448 (*olim* 7535). — XIIIe siècle. — Du fol. 216 r° au fol. 272 r°

f, manuscrit provenant de l'abbaye de Saint-Bertin et appartenant à la ville de Boulogne-sur-Mer. Il est conservé dans la bibliothèque de cette ville sous la cote : *Sancti Bertini*, 192. Au verso du feuillet 334 et dernier on lit cette mention finale :

1. Voyez encore un passage de ce ms., cité aux *Notes*, p. 297-298.

Chil livres fu fais l'an de grasse
M.CC. *et* .XX. *fiies* (1) .IIII.
Et .XV. *ans tout droit sans mentir,*
Le tierch samedi en avril.

C'est-à-dire que le manuscrit fut terminé au mois d'avril 1295. (1200, vingt fois 4 et 15.)

Ce manuscrit contient :

1° (du fol. 1 au fol. 20) les Enfances Guillaume;

2° (du fol. 21 au fol. 38 r°) le Couronnement Loéys;

3° (du fol. 38 au fol. 47 v°) le Charroi de Nismes;

4° (du fol. 47 v° au fol. 62 r°) la Prise d'Orange;

5° (du fol. 61 au fol. 81 v°) les Enfances Vivien;

6° (du fol. 81 v° au fol. 93 r°) le Covenans Vivien;

7° (du fol. 93 r° au fol. 140) ALISCANS, incomplet par la fin;

8° (du fol. 142 au fol. 158 v°) Loquiferne ou la Bataille Loquifer;

9° (du fol. 158 v° au fol. 207) le Moniage Renoart;

1. *Fiie* ou *fie*, fois. Ne pas lire *fiè* comme on l'a fait dans le T. VII du Glossaire de Du Cange, éd. Didot. *A la fie*, *à une fie*, à la fois, une fois. *Fie*, *fiie* et *feiée* ou *féie* sont des formes féminines du mot *fois*. On trouve de même en provençal *vegada* à côté de *vetz*. *Una vetz* et *una vegada* signifient également *une fois*. Le redoublement de l'*i* dans *fie* est ici un accident d'orthographe qui se retrouve dans tous les manuscrits artésiens. (*Juliien* pour *Julien*, par exemple.)

10° (du fol. 207 au fol. 301) Foulques de Candie;

11° (du fol. 301 au fol. 330) le Moniage Guillaume.

Il s'en faut bien que le manuscrit de Boulogne soit excellent. On y trouve beaucoup de fautes, mais aussi beaucoup de bonnes leçons à glaner.

Voici, d'après ce manuscrit, le commencement du *Charroi de Nismes* et de *la Prise d'Orange*, qui, sans doute, ont été composés en même temps et ne formaient originairement qu'une branche :

Oiés, seignor, Diex vos croisse bonté,
Li glorioz, li rois de majesté !
Plaist vos oïr del mellor baceler
Qui onques fust en la crestientés;
C'est de Guillaume, qui tant ot de bonté,
L'omme del mont, cen est la verité,
Qui plus fu onques travelliés et pené
Por essauchier sainte crestienté.
Plusor vos ont de Guillaume canté,
De Renouart et de sa grant fierté;
Mais chi endroit en ont il oublié
De ses enfances et de son grant barné,
Com il conquist Orenge la chité,
Et prist Guiborc au gent cors honoré,
Et baptisier le fist à .I. abé,
Et l'espousa en l'onor Damedé.
Et si orrés, se il vos vient en gré,
Comment prist Nimes par le charoi mené,
Par grant engien entra en la chité,
Que autrement n'i fust jamais entrés.

(Fol. 38 r°, col. 2.)

Le Charroi et *la Prise d'Orange* se font suite

dans le manuscrit. Il y a seulement une annonce du Jongleur en tête de la seconde partie. Il dit en parlant de Guillaume :

E Diex! Orenge n'a il encore mie,
Poi est de gent qui la canchon en die;
Mais vos l'orrés ains l'eure de complie.

(Fol. 47 v°, col. 2.)

De ces deux débuts il est facile d'induire que *le Charroi* et *la Prise d'Orange* sont postérieurs au poëme d'*Aliscans*. C'est un argument à ajouter à ceux que déjà nous avons essayé de faire valoir (1).

Ainsi nous avons fait servir à notre édition six des douze manuscrits de la chanson d'*Aliscans*. Voici l'indication de ceux que nous avons cru pouvoir négliger, ou qu'il nous était impossible d'utiliser :

I. Ms. de la Bibl. imp., fr. 368 (*Olim* 6985), XIVe siècle. — *Aliscans*, du fol. 189 v°, col. 3, au fol. 218 r°, col. 3.

II. Ms. de la Bibl. imp. fr., 24369 (*Olim*, La Vallière, 23), XIVe siècle. — Du fol. 195 au fol. 240 v°.

III et IV. Manuscrits d'Angleterre.

L'un de ces manuscrits, du XIIIe siècle, conservé au British Museum, Bibl. du Roi, 20, D. XI, renferme la chanson d'Aliscans, du fol. 134 au fol. 184. En voici les premiers vers :

1. Voyez encore aux *notes*, p. 299-300, un passage tiré du ms *f*.

A ice jor que la dolors fu grans
E la bataille orrible en Aleschanz,
Li quens Guillames i souffri granz ahanz.
Bien i feri li palazins Bertrans,
Gaudins li bruns et Guichars li vaillans,
Et Guielins li preuz et Guinemans,
Girars de Blaives, Gautiers li Toulousans,
Hunauz de Saintes et Fouchiers de Melans.
Sus touz les autres s'i aida Vivians;
En .XXX. *lieus fu rous ses jazerans,*
Ses escus frais, et ses elmes luisans
Encontre terre li est aval pendans.
VII. *plaies ot par ambe* .II. *les flans,*
De la menor morust .I. *amirans.*

Le second des manuscrits d'Angleterre a été acquis à Londres, si nous sommes bien renseignés, pour le compte de sir Thomas Phillips, et au prix de 150 livres sterling, le 6 février 1865, à la vente Savile (1), et en conséquence doit être conservé à Middlehill. Il était ainsi désigné dans le catalogue de cette vente : n° 16, *Norman french chansons commencing :*

Seignors et dames, por Deu or escoutez
Bone chanson, jamès telle n'orés.

fine early manuscript on vellum by an anglo-norman scribe, with capitals painted in red, in two

1. Le catalogue de cette vente avait pour titre :
« Catalogue of some most valuable and important early « mauuscripts, chiefly on vellum, collected, during the « reigns of Elizabeth and James I, by sir John Savile the « elder, sir Henry Savile and sir John Savile the younger. »
La vente a eu lieu chez S. Leigh Sotheby et John Wilkinson, Wellington street, Strand.

of which appear the arms of the owner « a lion rampant gules ». Sæc. XIII.

Ce manuscrit, que M. Paul Meyer a eu quelques instants entre les mains à l'époque de la vente, lui a paru bon; il contient : 1° *la Chevalerie Vivien*, 2° *Aliscans*. C'est un petit manuscrit de jongleur, dont M. Meyer nous a jadis adressé quelques extraits que nous allons reproduire.

Après les deux premiers vers cités ci-dessus on lit :

C'est de Guillaume le marchis au court nez,
Le mellor home qui de mere soit nés,
Ne qui des armes péust plus endurer.
Onc ne fina la soe granz bontés
Qu'il n'ait paiens à son pooir grevez.
Cen fu à Pasques, etc.

Au fol. 32, après *la Chevalerie Vivien*, commence Aliscans :

A icel jor que la dolors fu grans
Et la bataille orible en Aleschamps.....

Voici le passage où Guillaume s'emporte en invectives contre sa sœur (Cf. notre texte, p. 84, 85) :

« *Tais toi, dist il, pute lisse provée!*
« *Tiebaus d'Eraibe vos a asognantée,*
« *Et mainte foiz come putain folée.*
« *Quant tu menjues ta char et ta pevrée,*
« *Et bois ton vin à ta cope dorée,*
« *Clere poison a especes colée,*

« *Et quant tu tiens ta cope coverclée*
« *Delés le feu, pres de ta cheminée,*
« *Tant ies rotie que tote ies eschaufée*
« *Et de losure esprise et alumée,*
« *Et Loéys vos a si retornée,*
« .II. *foiz ou* .VIII. (sic) *desouz lui* [*de*] *folée;*
« *Quant de lousure estes bien saoulée,*
« *Et de mengiers estes bien saülée,*
« *Donc ne vos membre de noif ne de gelée,*
« *De grans batailles ne de la consurée*
« *Que nos sofrons en estrange contrée,*
« *Dedenz Orenge, vers la gent desfaée;*
« *Petit vos chaut que on vienge l'amblée.*
« *Pute malvaise, viex lisse abandonnée,*
« *Moult avez hui ma parole blasmée*
« *Et vers le roi m'aïde desloiée:*
« *Li vis déables vos ont or coronée!* »
Passa avant, del chief li a ostée,
Voiant Franceis, l'a à terre getée.

Le passage curieux qu'on trouve dans les manuscrits *d* et *f*, et que nous en avons extrait aux *notes*, p. 297 et suivantes, se retrouve dans le manuscrit de la vente Savile :

Mais il tot seus fist le chanp afiner
Si com porez oïr et escouter,
Si en la place voz plest à demorer.
Bien vos puis dire et por voir afermer
Proudon nė doit juglėor escouter,
Si ne li veot do sien por Deu doner,
Quar il ne set autrement laborer.
De son servise ne se peut il clamer;
S'on ne li donne, atant le laise ester.
Au vou de Luques le peut on esprover
Qui el mosteir li geta son soleir,
Puis le convint cherement rachater.

Les juglèors devroit on moult amer,
Quar il n'ont cure de toleir ne d'embler,
Ne de dolour ne de tritor mener;
Ainz aiment joie et desirent chanter.
On les soloit jadis moult ennorer;
Mais li malvais, li eschar, li aver,
Sel qui n'ont cure fors d'avoir amasser.
Et jor et nuit ne finent d'aüner,
Si faite gent font honor decliner.
Dex les maudie, que je nes puis amer.
Je ne lairai por eaus mon vieler;
Si lor en poise, si s'en voisent clamer :
As bons me teing, les mauvais laisse aler.

V. Manuscrit conservé dans la Bibliothèque de Berne, Lit. 296, in-4°.— XIII° siècle. (Catalogue de Sinner, III, 333 et suiv.).

VI. Manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, VIII (français), CIV, 5. (Voyez *Romwart*, p. 29 et suiv., et les *Épopées françaises*, III, 436-437.).

A ces indications, nous ne saurions rien ajouter d'essentiel qui ne se trouve déjà dans les travaux français ou étrangers, auxquels a donné lieu soit la geste de Guillaume, soit la chanson d'Aliscans, en particulier. Nous renvoyons à ces travaux, et particulièrement à celui de M. Léon Gautier, qui les résume tous, pour ne point étendre démesurément cette préface déjà si longue.



SOMMAIRE

Le jour de la bataille d'Aliscans, jour de deuil, bataille horrible, le comte Guillaume eut de grands tourments à souffrir. Là combattirent vaillamment et le palatin Bertrand, et Gaudin le Brun, et Guichard le Guerrier, et Gautier le Toulousain, et Hunaut de Saintes, et Fouchier de Mellant. Mais par-dessus tous se signala Vivien. En trente endroits furent rompues les mailles de son haubert, et quinze plaies lui déchirèrent les flancs, dont la moindre eût causé la mort d'un émir. — Il a tué bien des Turcs et des Persans, mais sans y rien gagner, tant sont nombreux les navires, les chalands, les dromons et les esquifs légers qui ont apporté les mécréants. Jamais homme vivant n'en vit si grand nombre. Le champ de bataille est couvert d'écus et d'armes, et retentit d'un affreux tumulte. P. 1.

Le comte Guillaume s'en va, piquant son cheval, à travers la mêlée. Son épée est teinte de sang et de sueur. Il rencontre en son chemin un émir et lui assène un tel coup sur son heaume fleuri qu'il lui pourfend la tête jusqu'aux épaules. Il tue ensuite Pinel, fils de Cador. Il frappe d'une main forte et vaillante; mais si nombreuse est l'armée des païens qu'il n'est personne sous le ciel qui n'en soit épouvanté. Voici Desramé, leur seigneur, sur sa cavale rapide. A côté de lui sont les empereurs de l'Inde, un

pays où l'on n'aime point Dieu. La lance dont il est armé a déjà donné la mort à plus d'un noble chevalier. On le voit souvent fendre la presse avec Tacon, fils de sa sœur. « Malheur à vous! s'écrie-t-il, vous serez tous mis à mort! C'en est fait aujourd'hui de la puissance de Guillaume. Pas un de ses hommes ne survivra à cette journée. » Le comte l'entend et en ressent une grande douleur. P. 1-2.

Le comte Guillaume voit mourir ses hommes; il en a le cœur navré; mais il ne peut les sauver. Il cherche Vivien, ne le trouve pas, et pense en perdre le sens. Dans sa colère il va frapper un païen, auquel il fait sentir le fer jusqu'aux épaules. En ce moment on eût pu voir tout Aliscans se couvrir de Sarrasins. Ils poussent de telles clameurs que la terre en est ébranlée. Ils se jettent avec fureur sur les nôtres, et alors s'engage une terrible lutte. Que de lances rompues, que d'écus brisés, que de hauberts troués! que de pieds, que de poings, que de têtes coupés! Que de morts qui s'amoncellent les uns sur les autres! Ils sont là gisants plus de vingt mille, et de cinq lieues on peut entendre les cris des combattants. Vivien lutte avec furie, mais il se voit près de mourir; il voit ses entrailles lui sortir du corps par trois ou quatre plaies. Vivien les rentre à deux mains, détache l'enseigne qui flotte au haut de sa lance, s'en étreint fortement les flancs, se remet en selle, pousse son cheval parmi les païens, et éclaircit leurs rangs avec son épée d'acier. Le plus hardi prend la fuite devant lui. Comme il les chasse du côté de la mer, il voit déboucher d'un vallon les hordes qui obéissent à Gorhant, nation étrange, hideuse, dont tous les hommes sont cornus par devant et par derrière; chacun d'eux porte une lourde masse chargée de plomb et de fer, qui leur sert d'ordinaire à chasser leurs bestiaux. Ils sont cent mille, les félons mécréants, et poussent d'affreux hurlements que la mer répète comme des éclats de tonnerre. Quand Vivien les voit ainsi faits, quand il les entend ainsi

hurler, ce n'est pas merveille s'il s'en effraye. Il tourne bride; mais il n'a pas fui la longueur d'une lance qu'il aperçoit devant lui un torrent aux eaux grondantes. Alors le noble comte sent bien qu'il vient de faillir ; il s'arrête, bat sa coulpe, s'accuse d'avoir fui, jure qu'il va faire payer cette faiblesse aux païens, et, piquant son cheval de l'éperon, il le pousse vers eux avec fureur. Aux premiers coups qu'il leur porte il leur fait sentir son épée jusqu'à la cervelle, mais eux le frappent de leurs masses et lui font jaillir le sang par les mailles de son haubert. Que Dieu ait pitié de son âme, car il est près de la mort; mais sa fin sera retardée jusqu'à ce que Guillaume arrive pour l'ensevelir. P. 2-4.

Voici Bertrand, que Dieu le bénisse ! Il a tué cent Turcs qui lui ont troué son écu et brisé son heaume vert. Son épée est toute tordue des coups qu'il a frappés. Il aperçoit ces bandes de vachers noirs et cornus comme le diable. Il hésite et n'ose en approcher. Il va retourner sur ses pas, quand il aperçoit Vivien qui s'escrime au milieu d'eux. Il l'entend qui crie : « Montjoie, chevaliers ! oncle Guillaume, cousin Bertrand, à l'aide ! Ah ! mortelle épreuve ! Dame Guibourc, vous ne me reverrez pas vivant; je suis perdu ! » — Bertrand pense en devenir fou ; il s'écrie en homme de cœur : « Vivien, mon neveu, ce serait lâcheté à moi de ne vous point venir en aide. Que je meure plutôt que de vous laisser sans secours. » Il dit et pique son destrier. Qui l'eût vu tailler en pièces les vachers et entasser les morts les uns sur les autres n'eût pu manquer d'estimer sa valeur à bien haut prix. — A force de frapper en tous sens, il éclaircit les rangs pressés des païens. Roland et Olivier n'eussent pas mieux fait. Il arrive près de Vivien et l'embrasse avec tendresse. Mais il le voit ruisselant de sang, et grande est sa douleur : « Vivien, lui dit-il, allez-vous reposer au bord de cet étang, sous l'ombre de cet arbre, je mourrai pour vous protéger. » Vivien l'entend et ne

peut relever la tête ; il s'évanouit trois fois, et n'était les étriers qui le maintiennent, il tomberait de son cheval. P. 4-5.

Au même instant voici venir le fort roi Haucebier, suivi de vingt mille païens. A cette vue, le comte Bertrand s'écrie : « Dieu, à qui tout obéit, Seigneur, secourez-nous s'il vous plaît! Cousin Vivien, il faut donc que je vous voie mourir et que moi-même je renonce à la vie! — Plus de repos à espérer, répond Vivien frémissant, frappons sur les païens jusqu'à la mort. Défendez-vous. Pour moi, vous ne me verrez pas survivre à cette journée. Ma fin approche; mais auparavant j'irai encore assaillir ces mécréants. » A ces mots, ils courent à de nouveaux combats, font tomber bras et têtes et bouillir les cervelles sous leurs coups. Nul n'ose lutter contre eux corps à corps; mais les païens dardent avec furie leurs lances et leurs épieux, et le cheval de Bertrand tombe mort sous lui. Plus de soixante Sarrasins accourent, qui se saisissent de Bertrand; Vivien l'arrache de leurs mains, mais à quel prix ! Le noble comte voit ses entrailles qui lui sortent du corps. On dirait un martyr. Le vaillant guerrier fait reculer les païens, frappe l'un d'eux à mort, s'empare de son cheval et le donne à Bertrand. Puis il lui dit : « Fuyez, pour Dieu ! ou sinon vous êtes mort. Hélas! que ne vois-je venir mon cher oncle ! S'il n'est plus, c'en est fait de nous tous ! Dieu seul pourrait nous sauver ! » P. 6-7.

Bertrand pousse un soupir et ne peut retenir ses larmes, tant est grande sa douleur. « Cousin, dit-il à Vivien, si je vous abandonne, si je prends la fuite, ce sera pour moi une honte éternelle. — Non, répond Vivien, allez chercher mon oncle là-bas en Aliscans, dans la mêlée où il combat, et dites-lui, pour Dieu, de venir à mon secours. — Je n'en ferai rien, répond Bertrand, tant que cette épée durera dans ma main, je vous aiderai contre les Sarrasins. » Alors tous deux recommencent encore à frapper sur les mécréants et à

les tailler en pièces. Il n'est païen qui n'en soit épouvanté. En ce moment, accourent à toute bride cinq comtes du pays des Francs, cousins de Bertrand et de Vivien : c'est le preux Gerard, c'est Gaudin le Brun, c'est Gui de Comarchis et Hues de Melant(1). Ils arrivent en poussant leur cri de guerre, et ces nouveaux combattants font perdre la vie à plus d'un Sarrasin. P. 7.

Les comtes sont vaillants ; ils sont parents et amis ; ils s'entr'aideront jusqu'à la mort. Mais c'est Vivien qui est le plus hardi. Sous les yeux de ses compagnons, il tue l'émir dont il a reçu ce jour même sa blessure la plus cruelle. Vivien ne l'a pas manqué : de son épée d'acier fourbi il a asséné un tel coup sur le heaume doré du païen, qu'il l'a pourfendu jusqu'aux épaules et l'a renversé sans vie. « Dieu ! quel guerrier ! s'écrient les comtes. Viens-lui en aide, Seigneur, dans ta miséricorde ! — Est-ce donc pour se jouer de nous, disent les Arabes, que les diables l'ont ressuscité, lui qui fut tué à midi ? Que de mal nous a fait la race d'Aimeri ! Guillaume a honni le roi Thibaut en lui enlevant dame Orable, sa femme, et en le dépouillant de sa terre. Si ces gloutons nous échappent ainsi, nous aurons bien mérité que Mahomet nous couvre de honte. Nous avons trop donné prise à leur orgueil ; mais avant ce soir Guillaume en portera la peine, et force lui sera de s'avouer vaincu. — Vraiment ! dit Bertrand, vous en avez menti ! » A ces mots, les sept cousins se jettent sur eux, et l'on eût pu voir là bien des écus faussés, bien des heaumes fendus, bien des hauberts troués. Les païens poussent de tels cris que de deux grandes lieues on entend cette tempête. Nos barons sont vainqueurs, mais avant peu ils seront tristes et marris, si le Seigneur Dieu n'y pourvoit. P. 7-9.

1. Le trouvère en annonce cinq et n'en nomme que quatre. Plus loin (p. 11), il en nomme six, outre Vivien et Bertrand.

Leurs ennemis sont en déroute. Mais voici Aérofle qui débouche d'une vallée à la tête de vingt mille mécréants. Les fuyards reviennent sur leurs pas et se joignent à lui. La mêlée sera terrible ; jamais les nôtres n'auront vu pire journée, et ils ne sauront tenir contre tant de gens. Les sept comtes sont assaillis par une volée de lances et de faussarts. Il n'en est pas un qui n'ait son écu brisé, son haubert troué et la chair entamée par quinze blessures. Ils se défendent en désespérés, et leurs épées font sortir les entrailles du corps à plus d'un païen. Mais à quoi bon ? ils ne pourront résister au nombre. Armé d'une hache acérée, Aérofle se jette sur Guichart et lui coupe son écu de part en part. La hache atteint l'échine du cheval et va s'enfoncer en terre. Guichart tombe et son cheval à côté de lui, bouche béante. Aérofle était grand et fort ; il n'en était pas de si fort que lui jusqu'à la mer Bétée excepté Rainouart, qui était le fils de sa sœur aînée, et Haucebier de Trimolée. Dès qu'il voit Guichart renversé, il le saisit par le haubert et le soulève comme un fétu de paille jusque sur le cou de son destrier. Là il le désarme. « Où es-tu, Bertrand? s'écrie Guichart. Oncle Guillaume, vous ne me reverrez plus ! » Bertrand l'entend, et jamais il ne ressentit pareille douleur. Il accourt avec ses compagnons ; mais c'est en vain qu'ils tentent de délivrer Guichart. Eux-mêmes sont faits prisonniers, excepté Vivien qui est frappé à mort. Toutefois, il ne tombe pas encore. Jésus ne le permet point. Avant de mourir, il vendra cher sa vie. Dieu ! quel malheur ! il ne fut pas de si vaillant homme depuis le temps de Jéremie. P. 9-10.

Il y a eu en Aliscans une terrible mêlée. Les Sarrasins ont pris Bertrand et le jeune Guichart, Gerart et Guion, Huon le Preux et le vaillant Gaudin. Ils ont lié d'une hart Gautier de Termes. « Bertrand, dit Vivien, ils vous emmènent donc, ces mécréants de race maudite, vous et Guichart, et Gerart, ces deux enfants ! Hélas ! en ce jour, Guillaume va perdre tout

son lignage. Dieu! pourquoi suis-je encore vivant? Pourquoi la mort ne me prend-elle point? Je me sens au corps, sous l'hermine, quinze plaies dont la moindre ferait mourir un cheval de bât. Mais, par l'apôtre qu'invoquent les pèlerins, avant que ces maudits païens emmènent leurs prisonniers, ils sentiront le tranchant de mon épée! » Vivien n'a plus d'écu, mais seulement un haubert à double maille et son heaume au cercle d'or, que les chiens de Sarrasins lui ont tout fracassé. Il réclame le baron saint Martin, saint André, saint Paul et saint Quentin, saint Nicolas, saint Pierre, saint Firmin, saint Herbert, saint Michel et saint Domin; il implore leur assistance contre les Sarrasins pour lui et pour Guillaume, le comte palatin de si noble race. P. 11.

Sa prière achevée, Vivien se sent plus fier que léopard ni lion. Il tire son épée et en frappe les païens à coups redoublés. Il atteint un neveu d'Aérofle et le pourfend jusqu'à l'arçon de sa selle. Après lui, il tue son frère Glorion; il met à mort Galafre et Murgant, et Rubion, et Fauseberc et Garsion son fils. Mais que lui sert? Ils sont si nombreux!

Voici Haucebier, d'au delà de Capharnaum. Il n'est pas au au monde de païen si félon. Sa force est si grande qu'il porterait bien une charretée de plomb. On ne vit jamais force pareille, excepté celle de Rainouart, qui le tuera plus tard, comme le raconte cette chanson : « Abandonnez-moi ce glouton, dit aux siens Haucebier en montrant Vivien. Je ne fais pas plus de cas de lui que d'un bouton, et n'était la crainte d'en être blâmé par Mahomet, je l'achèverais rien qu'avec un bâton. » Haucebier tient à la main un tronçon de lance; il en atteint le baron avec une telle fureur qu'il lui brise son haubert, transperce son hoqueton vermeil, et du coup le pénètre jusqu'au poumon. Vivien tombe. « Celui-ci nous laissera en paix, dit Haucebier; allons maintenant chercher Guillaume, emmenons-le prisonnier et

livrons-le à son ennemi Thibaut, pour qu'il tire de lui vengeance à son gré. » A ces mots ils piquent leurs chevaux et laissent Vivien gisant sur le sable. Le baron, en revenant à lui, aperçoit un destrier, y monte à grand'peine, le conduit sous un arbre, près d'une fontaine, met pied à terre et dit sa prière. Que Dieu reçoive son âme ! P. 11-13.

Vivien est en Aliscans, près de la mer, au bord d'un étang, à côté d'une fontaine aux eaux courantes. Ses yeux se troublent ; il change de couleur et nage dans son sang. Il fait au Seigneur l'aveu de ses fautes et l'implore humblement du fond du cœur : « Seigneur Dieu, dit-il, père tout-puissant, à qui toute créature doit la vie, votre force n'est jamais défaillante ; secourez mon oncle, si c'est votre volonté ! »

Que devient cependant le comte Guillaume ? Il combat en Aliscans contre les païens ; il en met à mort un grand nombre. Sa force ne l'abandonne pas ; mais plus il frappe, plus s'accroît devant lui la foule des mécréants qui adorent Tervagant. S'il eut peur en ce moment, que nul ne s'en étonne. Il réclame souvent Dieu et ses saints, et les prie de le garantir de la mort. P. 13.

Grande est la douleur en Aliscans. Le comte Guillaume a tant frappé de son épée sur les païens qu'il est tout couvert de sang et de sueur. De vingt mille hommes qu'il a amenés sur le champ de bataille, il ne lui reste que quatorze compagnons, qui sont sans force et blessés. Le comte Guillaume leur a dit : « Seigneurs, par Dieu notre créateur, soutenons la lutte tant que nous aurons vie. C'est notre dernière journée, je le vois bien, car nos meilleurs chevaliers sont tous morts ; je n'entends plus pousser notre cri de guerre. J'ai perdu Bertrand ; j'ai perdu la fleur de mon lignage. Ma défaite est sûre, mais, par saint Sauveur, tant que je vivrai, les païens n'auront point de repos. Je ne ferai pas honte à mes ancêtres, et les jongleurs ne diront pas dans leurs chansons que j'aie jamais reculé. » P. 14.

Le comte Guillaume fut un vaillant guerrier, et Dieu lui était en aide. Les quatorze compagnons qui lui restaient étaient blessés et n'avaient plus que peu d'heures à vivre; mais ils combattirent si bien qu'ils mirent en déroute un bataillon de Turcs.—Ils songent alors à leur sûreté et prennent la route d'Orange, lorsque sur leur gauche débouche une grande troupe de la race maudite. Ils sont dix mille sous la conduite du roi Baufumé. « Sainte Marie! s'écrie Guillaume, c'en est fait de moi! » Il excite cependant ses compagnons à se frayer passage à travers leurs ennemis, et lui-même, la lance à la main, pousse son cheval en avant. Il se signale par de terribles coups et fait fuir les païens devant lui; mais tous ses hommes sont taillés en pièces. Le voilà seul et sans aide. P. 14-15.

Le comte Guillaume prend le chemin d'Orange et se croit sauvé; mais une nouvelle troupe, débarquée tout à l'heure, débouche encore devant lui. « Le monde est-il donc plein de ces Turcs, dit Guillaume, que je ne vois hauteur qui n'en soit couronnée, plaine ni rivage qui n'en soient remplis? Maudites soient les garces qui les ont mis au monde, et plus maudits encore les gloutons qui les ont engendrés! Beau sire Dieu! prenez souci de ma vie! Dame Guibourc, vous ne me reverrez jamais! — Cheval, ajoute-t-il, vous êtes bien las; si vous aviez eu quatre jours de repos, je vous aurais encore lancé dans la mêlée; mais je vois bien que vous ne pouvez plus m'aider, et certes je ne saurais vous en blâmer, car vous m'avez bien servi tout le jour. Peu de moments se sont passés où je ne vous aie mis au galop et piqué de l'éperon. Je vous sais gré et vous rends grâces de votre service. Si je pouvais vous ramener à Orange, vous ne porteriez pas la selle avant vingt jours, vous ne mangeriez point d'orge qui ne fût vannée et deux ou trois fois passée au crible. Votre fourrage serait de bon foin de choix et fané en saison; vous ne boiriez qu'en vases dorés; vous seriez pansé quatre fois le jour et enveloppé

d'une couverture de prix. Mais quelle douleur pour moi si les païens vous emmènent en Espagne ! » Bausant l'a entendu et fronce les naseaux. Il le comprend comme ferait un homme, secoue la tête, fouille la terre du pied et reprend son souffle et sa vigueur. Le cœur lui revient; il hennit comme s'il sortait de l'écurie ferré de neuf. Quand Guillaume le voit ainsi remis, il en ressent plus de joie que s'il devenait possesseur de quatorze cités. P. 16-17.

Le comte Guillaume, voyant son cheval frais, l'engage dans une vallée qui conduit à Orange, quand sur sa droite s'avancent dix mille Sarrasins qui lui coupent le passage. Bon gré mal gré, il lui faut rebrousser chemin du côté d'Aliscans. Les païens le poursuivent à grand bruit. « Dieu, dit Guillaume, père spirituel, comme il est vrai que vous avez habité au sein de la Vierge, que vous êtes né d'elle le saint jour de Noël, que vous avez souffert la mort pour nous, que vous avez brisé les portes de l'enfer et en avez retiré ceux qui vivent maintenant de la vie éternelle, venez en aide à votre vassal ! Que je revoie encore dame Guibourc au cœur loyal, et l'empereur Louis, et Aimeri mon cher père, et ma noble mère Ermengart et mes frères bien aimés ! Si par votre grâce je sors sain et sauf de cette journée, la bataille de Roncevaux ne sera rien auprès de celle que je livrerai avant Noël à la race maudite des mécréants. » P. 17-18.

Le comte Guillaume se détourne pour entrer dans la montagne; mais derrière lui se précipitent un millier de païens qui le menacent de mort. Se jeter sur eux serait folie; mieux vaut tenter de regagner la campagne. Ainsi pense le comte Guillaume. Il revient sur ses pas, mais, en levant la tête, il aperçoit encore des païens derrière comme devant. Alors il dit une fière parole : « Par la foi que je dois à Guibourc qui m'est si chère, mieux vaut mourir que de ne point lutter encore une fois. » En tête des païens arrive Télamon sur son destrier Marchepierre : « Guillaume ! s'écrie le

mécréant, tu ne m'échapperas pas; tu vas mourir sous le fer de ma lance. » Le comte court sur lui. Le Sarrasin, aveuglé par le soleil, manque son coup, et Guillaume le frappe de telle sorte qu'il le pourfend comme une branche d'olivier. Télamon vide les étriers et tombe. Guillaume se saisit de Marchepierre; mais les païens le lui arrachent. Ils ont soulevé une telle poussière en poursuivant le comte qu'ils le perdent de vue. Guillaume se dérobe par un étroit sentier de la montagne, qu'un lévrier aurait peine à gravir. P. 18-19.

Du haut des rochers à travers lesquels il est monté, Guillaume voit de toute part les hordes sans nombre des mécréants. Le pays en était si couvert qu'il n'y avait passage ni gué où ne fussent postés mille chevaliers en armes pour l'empêcher de fuir. Que le Seigneur lui soit en aide! Il est perdu s'il tombe entre leurs mains. « Dieu! s'écrie Guillaume, vit-on jamais tant d'hommes réunis contre un seul? Sainte Marie, accordez-moi votre secours! » Guillaume met pied à terre; il frotte les flancs de son cheval et lui parle ainsi avec grande amitié : « Bausant, qu'allez-vous faire? Je vois vos flancs tout ensanglantés. Ce n'est pas merveille si vous êtes las après tant de travaux et de peines; mais, si vous succombez à la fatigue, c'est ma mort. » A ces mots Bausant hennit, fronce les naseaux, dresse l'oreille et s'agite. Quand le comte voit qu'il reprend vigueur, il se remet en selle et redescend vers Aliscans par une petite vallée. Là, au milieu des morts, il reconnaît l'écu de Vivien, et un peu plus loin il aperçoit Vivien lui-même, gisant sous un arbre. Il y court et le trouve, les mains en croix sur sa poitrine, et tout couvert de sang. Il avait couché son épée à côté de lui, battant sa coulpe de temps à autre et invoquant le Seigneur. Il n'avait plus sur lui rien d'entier. « Dieu! s'écrie Guillaume, quelle douleur pour moi! La perte que je fais aujourd'hui, je la pleurerai toute ma vie. Neveu Vivien,

depuis le jour où Dieu fit Adam, il ne se vit point d'homme de votre vaillance, et voilà que les Sarrasins vous ont tué. Terre, ouvre-toi et m'engloutis! Dame Guibourc, ne m'attendez plus. Je ne retournerai jamais à Orange! » — Le comte Guillaume pleure amèrement et se tord les poings et lamente son malheur. Personne ne saurait rendre sa douleur, tant elle est horrible et accablante. Il n'y peut résister, tombe de son destrier et s'évanouit. P. 19-23.

Il ne revient à lui que pour déplorer encore la mort de son neveu. « Vivien! dit-il, c'est votre courage qui vous a perdu; jamais vous n'avez reculé d'un pied devant les païens! Hélas! que ne suis-je venu quand il vivait encore. Il eût communié avec le pain bénit que je porte; il eût reçu le vrai corps de Dieu, et c'eût été pour moi une douce consolation. Dieu, daigne recevoir son âme, car il est mort à ton service en Aliscans, le preux chevalier! » A ces mots sa douleur éclate encore; il pleure tendrement, la tête appuyée sur sa main. « Neveu Vivien, fleur de jeunesse, ce fut pour ton malheur que ta grande prouesse se montra sitôt! Jamais homme si hardi ne monta en selle. Ah! Guibourc, ah! noble comtesse, quelle peine cuisante pour vous quand vous apprendrez la triste nouvelle! Si votre cœur ne se déchire pas dans votre sein, ce sera grâce à la Vierge, grâce à sainte Marie, ce refuge des pécheurs. » En parlant ainsi le comte Guillaume chancelle. Il baise la bouche toute sanglante de Vivien, cette bouche à l'haleine fraîche et douce comme canelle. En lui donnant ce baiser, il lui met les deux mains sur la poitrine. Il y sent palpiter un reste de vie. Un profond soupir s'en exhale. « Neveu Vivien, parle-moi! » dit le comte Guillaume, et en même temps il le serre dans ses bras et le couvre de baisers. Il se rappelle l'enfance de Vivien, le jour où il l'arma chevalier, et le serment que le jeune preux fit alors à Dieu de ne jamais reculer la longueur d'une lance en face des païens. « Voilà un

beau jour pour les Sarrasins, dit-il, et qui leur promet du repos. Les voilà délivrés de vous et de moi, et de mon neveu Bertrand, et de tous ces barons qui m'étaient si chers. Ils auront ma cité d'Orange et toute ma terre. Personne ne sera là pour leur disputer cette proie! » A cette pensée, le comte s'évanouit encore. P. 23-25.

Revenu à lui, il voit l'enfant qui avait un peu levé la tête. Vivien a entendu les paroles de son oncle et poussé un soupir de compassion. « Dieu! dit Guillaume, mes vœux sont exaucés! » Il embrasse l'enfant et lui demande : « Beau neveu, vis-tu encore? réponds-moi, de grâce. — Oui, mon oncle, mais à peine, et ce n'est pas merveille en l'état où je suis. — Neveu, dit Guillaume, as-tu fait usage dimanche de pain bénit et consacré par un prêtre? — Je n'en ai pas goûté, répond Vivien; mais je vois bien que Dieu m'a visité puisque vous êtes venu à moi. » Guillaume porte la main à son aumônière, il en tire du pain bénit, et dit à Vivien : « Maintenant confesse-toi à moi de tes péchés. Je suis ton oncle, ton plus proche parent après Dieu, le père tout-puissant. Je serai ici ton chapelain au nom du Seigneur. A ce baptême, je veux être ton parrain, et ainsi je serai plus pour toi qu'oncle ni frère. — Sire, dit Vivien, appuyez ma tête contre votre sein, donnez-moi de ce pain dont je suis affamé, et puis je n'aurai plus qu'à mourir. Hâtez-vous, mon oncle, car je sens le cœur qui me manque. — Ah! dit Guillaume, douloureuse requête! De mon lignage j'ai perdu tout le grain; il ne reste plus que la paille et le chaume, car mes barons sont morts. » Guillaume pleure toujours; il ne peut s'en rassasier.

Il soulève Vivien, le fait mettre sur son séant, et l'entoure doucement de ses bras. Alors l'enfant commence sa confession. Il avoue tous ses péchés sans rien oublier. Il se rappelle le vœu qu'il fit le jour où il porta les armes pour la première fois; il craint de

l'avoir violé dans cette dernière journée en reculant un moment devant une troupe de Sarrasins. Guillaume le rassure et le fait communier. Vivien bat sa coulpe, et ses dernières paroles sont un adieu pour Guibourc. Ses yeux se troublent, il pâlit et son âme s'exhale. Dieu lui donna le paradis pour séjour et le fit habiter avec ses anges. P. 25-27.

Quand Guillaume voit que tout espoir est perdu, ne pouvant emporter le jeune guerrier, il le couche sur son écu, le recouvre d'un autre écu, puis va pour monter à cheval; mais le cœur lui manque. « Par Dieu, Guillaume, se dit-il à lui-même, on faisait grand cas de vous, on vous louait et l'on vous appelait partout Fierebrace. C'est lâche qu'il faut vous appeler, pour laisser ici celui que vous devriez emporter et faire enterrer à Orange! » A ces mots, il court au corps de son neveu, le charge à grand'peine sur sa selle et remonte sur Bausant. P. 27-28.

Le comte Guillaume pense s'en retourner à Orange; mais, avant qu'il y arrive, de mortels dangers l'attendent, car il n'est ni voie ni sentier que ne couvre la race maudite. Il est reconnu, entouré par les païens et forcé d'abandonner le corps de Vivien. — Il prend la fuite; il est poursuivi. La nuit survient et le dérobe à la vue de ses ennemis; mais tous les chemins sont gardés : la retraite lui est coupée. Il retourne auprès du corps de Vivien et le veille jusqu'à l'aube du jour. Aux premières lueurs du soleil, il remonte à cheval, dit un dernier adieu à son neveu et part au petit pas pour ne point attirer l'attention. Mais il est bientôt forcé d'enfoncer les éperons dans les flancs de son destrier, et bientôt aussi il se trouve dans une vallée en face de quinze des chefs ennemis.

Combat de Guillaume contre les quinze païens. — Trois d'entr'eux seulement échappent à ses coups. Il reprend le chemin d'Orange, lorsqu'il voit encore devant lui sortir d'une embuscade deux redoutables Sarrasins : Aérofle et Danebur. — Nouveau combat à livrer. Il

s'engage. — Défaite et mort de Danebur. — Joute acharnée de Guillaume et d'Aérofle. — A la fin, le comte assène au païen un tel coup d'épée qu'il lui tranche une cuisse et le renverse à bas de son cheval. Il se saisit du destrier et s'en va laissant son ennemi à terre. Mais Aérofle le rappelle; il le supplie de lui rendre sa monture. Il la rachètera, dit-il, deux fois son pesant d'or, et promet de plus à Guillaume de lui rendre ses neveux qui sont aux mains des Sarrasins. — Refus de Guillaume. — Plaintes et regrets d'Aérofle : « Ah! Guillaume, s'écrie-t-il, quel cheval vous emmenez! Par Mahomet, on n'en vit jamais un meilleur. Son allure est si douce qu'elle ne lasse jamais. Il n'est montagne ni pente si rapide qui l'arrête. Infatigable à la course, il n'a jamais sué d'ahan. Jamais il n'a été ni saigné, ni ferré, et il a l'ongle plus dur qu'acier trempé. Hélas! Folatisse, tu m'as conduit à ma perte, et je ne t'en regrette pas moins. Mais c'est de toi que j'ai souci plus que de moi... Rends-le-moi, Guillaume! J'en passerai par où tu voudras. — Tu railles, je pense, dit Guillaume; mais, si Dieu m'aide, quand je te quitterai tu ne riras plus ni de moi ni de personne. » A ces mots il retourne vers lui, le trouve en pâmoison, lui enlève son épée et s'en sert pour lui couper la tête. Après quoi il le dépouille de son armure et s'en revêt. Ainsi équipé, il ressemble au Sarrasin. Puis il desselle et débride Bausant pour que les païens ne puissent pas le prendre et qu'il coure plus à l'aise, et, monté sur Folatisse, il se remet en route après s'être recommandé à Dieu. P. 28-42.

Guillaume savait toutes les langues; il parlait le grec et l'arabe, et par là ne courait pas le risque de se trahir. Mais Bausant, qui le suit sans frein ni selle, sera reconnu par les païens. Guillaume ne tarde pas à en rencontrer une troupe sous la conduite de deux chefs, Desréé et Baudus, fils d'Aquin. L'un dit à l'autre en apercevant le comte : « Vois-tu venir là-bas

ce guerrier à la riche armure, suivi d'un bausant au poil roux. On dirait Aérofle, mon cousin. Sans doute il aura tué Guillaume, car je reconnais bien le grand destrier du comte. — Par Apollon, répond Baudus, à sa façon de chevaucher on ne le prendrait guère pour un Sarrasin. » A ces mots, tous deux piquent leurs chevaux et courent au-devant de Guillaume. Le comte, qui parle leur langage, les informe qu'il vient de quitter non loin de là le roi Alipantin. « Vous allez trouver Guillaume mort, leur dit-il, c'est moi qui l'ai tué. On le dépouille en ce moment de son haubert. Pour moi, je m'en vais à Orange, où j'emmènerai nombreuse compagnie. Je compte y arriver ce soir et y prendre logis dès demain. » Cela dit, il passe outre ; mais les païens aperçoivent son hermine et ses chausses, et par là reconnaissent qu'il n'est point des leurs. « Ah ! Guillaume, s'écrient-ils, ah ! traître mâtin ! tu ne nous échapperas point ainsi ! — Par Dieu, gloutons, répond Guillaume, vous ne valez pas tous une vieille chambrière. Il n'y a pas à vous demander merci ; mais, s'il plaît à Dieu et au baron saint Pierre, je vais faire en sorte que l'un de vous soit bon à mettre en bière. » Il dit, court sur Desréé, lui enfonce sa lance dans le corps, et s'enfuit plus rapide que l'alouette. Baudus le poursuit, suivi de dix mille païens. Ils atteignent Bausant à une montée, le mettent en pièces et blessent le comte. Mais Guillaume a tant donné de l'éperon qu'il a devancé les païens d'une grande lieue. Alors, il se croit en sûreté, ralentit l'allure de Folatisse et s'arrête bientôt sous un arbre pour lui donner du repos. Mais voici encore les païens. Baudus, qui les a laissés derrière lui, accourt à toute bride et défie Guillaume. Le comte accepte la joute et désarçonne son ennemi ; mais, serré de près par les Sarrasins, il en démonte deux et reprend en toute hâte le chemin d'Orange. P. 42-48.

Plus de trente mille païens sont à sa poursuite ;

mais son destrier est si bon, que, s'il ne vient à tomber, il ne les redoute guère. Il les a laissés bientôt deux lieues derrière lui, entre dans une vallée, monte une roche et de là voit la tour et le clocher d'Orange, et Gloriette, son bon palais, et les solides murailles qu'il a fait élever. « Dieu! s'écrie le comte, avec quelle joie l'autre jour je suis sorti de ces murs, et que de vaillants chevaliers j'ai perdus depuis lors dont les services me manqueront à tout jamais. Ah! mortelle douleur! Ah! Guibourc, noble femme, quand vous allez savoir où j'ai laissé mes neveux qui m'étaient si chers, n'allez-vous point en perdre la raison? » A ces mots, le comte tombe évanoui sur le cou de son cheval; sans les étriers il tomberait à terre.

Revenu à lui, il prend un sentier qui le conduit jusqu'à la porte d'Orange. Là il appelle à haute voix le portier: « Ouvre-moi, abaisse le pont. Hâte-toi, frère, car il en est grand temps. » A cet appel si pressant le portier paraît sur la tourelle. Il ne reconnaît ni l'écu du chevalier, ni l'enseignequi flotte au haut de sa lance, ni le heaume vert, ni l'écu de quartier. C'est un ennemi, pense-t-il, qui veut entrer en traître et par surprise. « Arrière! dit-il à Guillaume. Par saint Jacques, si vous faites seulement un pas de plus, vous allez recevoir sur ce heaume un coup qui ne vous laissera pas à cheval. Hors d'ici, traître, car Guillaume va revenir d'Aliscans! M'avez-vous donc cru aussi simple qu'un berger? — Sois sans crainte, ami, répond le comte, je suis Guillaume. J'étais allé en Aliscans pour venger mon deuil et secourir Vivien; mais j'en ai été cruellement puni: mes hommes sont morts et je suis perdu sans ressource. » P. 48-49.

Le comte Guillaume a grande hâte. Il dit au portier : « Ami, ouvre moi la porte. Je suis Guillaume, n'en doute pas. — Attendez un moment, » répond le portier. Aussitôt il redescend de la tourelle, court à Guibourc et lui dit : « Noble comtesse, il y a là

dehors un chevalier revêtu d'une armure païenne et qui paraît sortir d'un combat, car ses bras sont tout ensanglantés. Il est d'une haute taille, d'une fière contenance, et dit qu'il est Guillaume au court nez. De grâce, ma dame, hâtez-vous de le venir voir. » Guibourc l'entend et change de couleur. Elle descend de son palais, vient aux créneaux au-dessus des fossés, et dit à Guillaume : « Guerrier, que demandez-vous? — Dame, répond le comte, faites-moi ouvrir la porte et abaisser le pont au plus vite. Vingt mille Turcs sont à ma poursuite; s'ils m'atteignent, c'en est fait de moi. Pour Dieu, hâtez-vous, noble comtesse. — Vous n'entrerez point, répond Guibourc; je suis toute seule et n'ai d'autre homme avec moi que ce portier, un clerc, des petits enfants qui n'ont pas dix ans, et nos dames, dont le cœur est en tristesse depuis le départ de leur maris qui sont allés avec Guillaume en Aliscans combattre les mécréants. On n'ouvrira ni porte ni guichet jusqu'au retour du noble comte Guillaume, mon bien-aimé. Que Dieu le protège! » Guillaume l'entend, baisse la tête et pleure d'attendrissement. Deux filets de larmes lui courent sur le nez. Il se redresse et dit à Guibourc : « Dame, je suis bien Guillaume. Comment pouvez-vous me méconnaître? Je suis Guillaume, n'en doutez pas. — Païen, répond Guibourc, vous en avez menti! et, par l'apôtre qu'on invoque aux prés de Néron, vous ôterez votre armure de tête avant qu'on vous ouvre la porte! » P. 49-50.

Le comte Guillaume a hâte d'entrer. Et pourquoi non? il a bien sujet de craindre quand il entend derrière lui trembler la terre sous les pas de la race maudite. « Noble comtesse, s'écrie-t-il, c'est trop me faire attendre. Ne voyez-vous pas toutes ces hauteurs se couronner de païens? — Vraiment! dit Guibourc, à ces paroles je ne reconnais pas Guillaume. Jamais païen ne lui causa d'effroi. Par saint Pierre! ni porte ni guichet ne s'ouvrira que vous n'ayez de-

sarmé votre tête et que je puisse vous envisager, car bien des gens ont le même parler. Suis-je blâmable d'agir ainsi quand je suis seule céans ? » Le comte l'entend, laisse tomber sa ventaille et lève son heaume. « Dame, dit-il, vous pouvez regarder maintenant, je suis bien Guillaume; laissez-moi entrer. » P. 50-51.

Guibourc va le reconnaître lorsqu'elle voit non loin de là passer une troupe de Sarrasins qui conduisent à Desramé deux cents prisonniers, tous jeunes bacheliers, et avec eux trente dames aux blancs visages. Ils sont chargés de chaînes et accablés de coups par ces païens que Dieu confonde. Dame Guibourc entend leurs cris; elle les entend implorer l'aide de Dieu; elle dit au comte : « Voilà bien la preuve que tu n'es pas Guillaume le baron, le fier bras tant vanté. Tu ne laisserais pas les païens emmener ainsi nos gens, les battre et les outrager si honteusement! Tu ne le souffrirais pas si près de toi! — Dieu! s'écrie le comte, comme elle me veut éprouver! Mais, dussé-je me faire couper la tête ou démembrer tout vivant, j'irai jouter sous ses yeux. Que ne ferais-je pour l'amour d'elle et pour l'amour de Dieu? »

Il relace son heaume, pique son cheval, court aux païens, transperce de sa lance le premier qu'il rencontre, tire son épée, fait voler la tête à un autre mécréant, en abat un troisième, puis un quatrième. Il répand l'épouvante autour de lui. Les païens prennent la fuite; les prisonniers sont libres. Guillaume poursuit les fuyards.

Guibourc le voit et commence à pleurer : « Venez, beau sire, s'écrie-t-elle, vous pouvez entrer maintenant. » A sa voix Guillaume revient sur ses pas, court aux prisonniers, les délivre de leurs chaînes, les achemine vers la porte d'Orange, puis il retourne à la poursuite des païens. P. 51-53.

Le comte les a bientôt rejoints; de quatre coups

d'épée il en abat six, ordonne aux autres de mettre pied à terre, les fait lier deux à deux par quatre d'entre eux et les dirige vers Orange. Guibourc, cependant, s'inquiète et s'émeut : « Sainte Marie, dit-elle, soyez en aide à Guillaume! Je vois toutes ces hauteurs couronnées de Sarrasins. Hélas! que faire? S'il meurt, ce sera par ma faute. Revenez, sire, s'écrie-t-elle, pour l'amour de Dieu! Laissez là ces Turcs et qu'ils aillent à tous les diables! »

Guillaume répond à cet appel; le voici revenu aux fossés. Là il met à mort tous les païens qu'il vient de défaire. En homme sage et avisé, il n'en garde pas un à nourrir. Le pont s'abaisse devant lui, et il entre dans la cité avec les chrétiens qu'il a délivrés, avec le butin qu'il a pris aux mécréants. Il ne s'est pas encore désarmé que trente rois sarrasins viennent camper sous les murs d'Orange et jurent de n'en point lever le siége avant un an. P. 53-55.

Dame Guibourc, tout éplorée, a désarmé Guillaume. Sous son haubert elle découvre quinze plaies; elle voit le bras du baron tout ensanglanté et sa face inondée de larmes. Elle le voit, et cependant ne peut en croire ses yeux. Est-ce bien à Guillaume qu'elle a fait ouvrir la porte? Si c'était lui, n'eût-il pas ramené ses compagnons, et le comte Bertrand, et le jeune Guichart, et le jeune Gui, et Gaudin de Pierrelée, et Vivien, et tous les barons du pays? Les jongleurs ne seraient-ils pas à sa suite? n'entendrait-on pas le son de leurs vielles et n'y aurait-il pas grande joie autour du comte?... « Non! tu n'es pas Guillaume, dit Guibourc, j'en suis toute effrayée. — Dieu! Sainte Vierge! dit le comte, c'est la vérité! ma vie s'usera désormais dans la douleur. Noble comtesse, pourquoi vous le celer? tous mes compagnons ont trouvé la mort en Aliscans. Il n'en est pas un qui n'ait la tête coupée, et moi j'ai pris la fuite; je n'ai pu tenir, et voici plus d'une grande journée que les païens sont à ma poursuite. » Guibourc l'entend et tombe pâmée,

et ne se relève que pour se lamenter : « Sainte Marie, reine couronnée, plût à Dieu être aujourd'hui morte et enterrée! Voici une douleur que je n'oublierai jamais tant que je serai sur terre! » P. 55-56.

Grande est la douleur dans la cité d'Orange. Guibourc pleure et bien d'autres avec elle. « Sire, dit la dame, où est Bertrand, et le jeune Gui, et Guichart le vaillant ? Où sont Gerart, Guinemant, et Gaudin le brun, et le preux Gauceran, et Vivien, le noble guerrier, et tous les barons du pays des Francs ? Rendez-les-moi vivants et sains et saufs! — Dame, répond le comte, ils sont morts en Aliscans. Ils n'ont cédé qu'au nombre : nous n'étions qu'un contre trente. Mes hommes morts, je restais seul, blessé, avec une armure en pièces; ne me blâmez pas si je suis revenu en fugitif. — Non, sire, je ne vous blâme pas, dit la dame honorée; que Jésus nous soit en aide! » P. 56-57.

Grande est la douleur au palais seigneurial. Les nobles dames pleurent leurs maris. Ce ne sont que cris et gémissements. « Ainsi, dit Guibourc, Bertrand est mort, et avec lui Gaudin le brun et Guichart le hardi, Gautier de Termes, et Gerart, et le preux et noble Guielin ? — Dame, ils vivent encore, répond le comte; ils sont aux mains des Sarrasins; mais Vivien le vaillant est mort. Il est mort dans mes bras, après s'être confessé, Dieu merci, et avoir communié avec de vrai pain bénit. Je vous rapporte ses adieux. — Que Notre Seigneur Jésus-Christ, dit Guibourc, mette l'âme du baron dans son saint paradis! C'est un grand deuil pour moi que cette mort si prompte. »

Elle laisse couler ses larmes : puis elle a parlé en impératrice : « Sire Guillaume, dit la noble Guibourc, ne perdez ni le sens ni le courage, et ne vous laissez point abattre ni mater par ces Sarrasins. Vos terres ne sont pas entre Orléans et Paris; c'est au milieu des Arabes qu'est votre manoir. Vous n'aurez pas quinze jours de paix à Orange tant que Thibaut ne

s'en sera pas saisi; mais il n'en sera pas le maître avant le jour du jugement, puisque vos neveux sont encore vivants, me dites-vous, puisque vous avez encore et des parents et des amis. Envoyez en France, à Saint-Denis, demander secours à votre beau-frère, le puissant roi Louis. Votre père Aimeri viendra aussi à votre aide, amenant avec lui tous ses fils et son lignage qui est si puissant. Marchez alors au secours de ceux que vous ont ravis les Sarrasins pour qu'ils ne les emmènent point captifs outre-mer. — Dieu! s'écrie Guillaume, fut-il jamais dame plus sage que cette comtesse! »

« Sire Guillaume, reprend-elle, point de faiblesse. Vous trouverez en France aide et assistance. A la nouvelle de votre détresse, Ermengart de Pavie, votre mère, que Dieu bénisse, et Aimeri à la barbe blanche auront bientôt réuni et les jeunes bacheliers, et les puissants barons de leur pays, et votre fière race qui compte tant de seigneurs. Ils viendront nous secourir dans cette terre maudite. — Sainte Marie! dit Guillaume, et comment les faire croire, quoi que je dise, à un pareil désastre? Dame Guibourc, douce amie, cette nouvelle ne parviendra pas en France qu'on n'y tiennne pour fou le messager qui l'y portera. Si je n'y vais moi-même, c'est peine perdue; mais je n'irais point pour tout l'or de Pavie. Ne serait-ce pas lâcheté et couardise de vous laisser ainsi à Orange seule et éplorée? — Sire Guillaume, dit Guibourc en pleurant, allez-y; je resterai à Orange avec les dames qui sont ici en si grand nombre. Chacune s'armera d'un haubert, portera le heaume en tête, l'épée au côté, l'écu au cou, et au poing l'épieu tranchant. Avec les chevaliers que vous venez de délivrer nous monterons sur ces murailles et nous saurons bien nous défendre, si les païens donnent l'assaut. Par saint Denis, il n'est Sarrasin, si je l'atteins d'une pierre, que je ne fasse choir à bas de son cheval! » Guillaume l'entend et la presse dans

ses bras. Tous deux s'étreignent avec amour et pleurent d'attendrissement l'un pour l'autre. Guibourc a tant prié Guillaume, qu'il ira en France : il le lui promet. P. 56-60.

« Sire Guillaume, dit la sage Guibourc, tu vas aller en France ; tu vas me laisser dolente et éplorée au milieu de cette race qui me hait, et toi, dans ce pays où tout abonde, tu verras mainte jeune fille aux fraîches couleurs, mainte dame de haut parage ; tu m'auras bientôt oubliée pour fixer là ton amour. Et pourquoi reviendrais-tu dans cette contrée où tu auras tant de fois souffert de la faim et de la soif, où tu auras enduré tant de peines et tant de soucis ?... » Le comte l'entend, la regarde, et les larmes lui montent du cœur aux yeux. Elles coulent si abondamment que le fourreau de son épée en est mouillé. Il presse Guibourc dans ses bras, il la reconforte, il la couvre de baisers : « Dame, lui dit-il, soyez sans crainte et fiez-vous à ma parole. J'en fais le serment : jusqu'à mon retour je ne changerai ni de chemise, ni de braies, ni de chausses, et ne me laverai point la tête. Je ne mangerai ni chair, ni ragoût ; je ne boirai ni vin ni breuvage épicé. L'eau seule apaisera ma soif, et je n'aurai d'autre nourriture que ce gros pain où l'on trouve la paille. Je ne coucherai point sur la plume et n'aurai pour abri ni draps ni courtines, rien que la couverture de ma selle et la robe que j'aurai emportée. Enfin, ma bouche n'en effleurera nulle autre jusqu'au jour où elle pourra de nouveau savourer les baisers de la vôtre. » Le comte à ces mots l'étreint tendrement, et il y eut alors bien des larmes versées. Folatisse, sellé, harnaché et couvert de fer, attend le comte à la porte du palais. Guillaume s'arme et part après avoir reçu les adieux de Guibourc. P. 60-63.

Le comte chevauche sans relâche. Il ne s'arrête qu'une nuit jusqu'à Orléans. Là, il passe la Loire et entre dans la ville. A sa vue, il n'est bourgeois qui ne s'inquiète de savoir où va ce chevalier en armes

et sans suite. Le châtelain court après lui et lui demande d'un ton hautain : « Qui êtes-vous, guerrier? Voleur ou espion peut-être? Je l'ignore; mais par Sainte Croix, si vous n'avez bon répondant, vous n'irez pas plus loin. » A ces mots, il s'approche, saisit la targe du comte et la tire d'un tel effort qu'il la lui arrache presque du cou. Guillaume ne souffrira pas cet outrage; il tire Joyeuse, sa bonne épée au pommeau d'or, en frappe le châtelain et l'étend raide mort. Grand émoi dans la ville; on court aux armes. Guillaume est assailli de toute part. « Si je les ménage, dit-il, ils ne m'épargneront pas, car ces gens de bourgs, une fois ameutés, ne connaissent plus de mesure. » A ces mots il s'élance sur eux et en fait carnage. Les bourgeois fuient et vident la place.

Ils courent vers le pont, où ils rencontrent une grande troupe de chevaliers. A leur tête était Ernaut de Gironde, le frère de Guillaume, le fils d'Ermengart de Pavie, la noble comtesse. Ernaut venait d'escorter le roi Louis et rentrait à Orléans. Les gens de la ville l'entourent. Il apprend d'eux qu'un chevalier qui vient de passer a mis à mort le châtelain et grand nombre de bourgeois, seulement parce qu'on lui demandait pourquoi il passait en armes. « Et quel chemin a-t-il pris? Le savez-vous? demande Ernaut. — Oui, beau sire, il se dirige vers Paris. »

Ernaut s'élance à la poursuite du chevalier et a bientôt rejoint Guillaume, qui chevauchait doucement, armé d'une lance arrachée à un bourgeois. « Par Dieu, vassal, lui crie Ernaut, vous êtes en mauvais pas! Il vous faut revenir à la cité pour y être jugé par les gens du roi. — C'est pour vous, répond Guillaume, que les choses tourneront mal. » Puis il pique son cheval et lui lâche les rênes. Les deux frères se rencontrent et brisent leurs lances; mais Ernaut a reçu un tel choc qu'il tombe de son cheval à la renverse. Ce que voyant, le comte lui dit :

« Par Dieu, vassal, il ne vous aime guère celui qui vous envoya joûter contre Guillaume d'Orange; mais rassurez-vous, il ne vous touchera plus, ce malheureux Guillaume qui jamais n'aura de repos. » Ernaut l'entend et reconnaît son frère à la taille et au parler. Il se relève, le saisit par l'étrier et lui baise plus de sept fois la jambe. Guillaume attendri lui rend son destrier et l'invite à se remettre en selle sans savoir qui il est. P. 63-67.

Jamais Ernaut ne ressentit plus vive joie : « Beau frère, d'où viens-tu? demande-t-il à Guillaume. C'est Ernaut que tu viens de renverser et qui se réjouit d'avoir reçu ce coup de ta main. Tu as failli me toucher dans le vif; mais, Dieu merci, je n'ai pas de mal. » A son tour, Guillaume est en grande joie; il descend de cheval et reçoit les baisers répétés de son frère; puis il lui fait part du désastre d'Aliscans, et de la détresse où il a laissé dame Guibourc dans la cité d'Orange. Ernaut l'écoute et reste lontemps sans répondre tant est grande sa douleur. P. 67-68.

Quand Guillaume voit que son frère ne lui répond pas, il ne peut s'empêcher de lui demander en pleurant : « Dites, beau frère, me viendrez-vous en aide? — Oui certes, sire; je serai à vous tant que j'aurai vie au corps. — Hé bien donc, ne tardez pas : mandez à Ermengart de Pavie, notre mère que Dieu bénisse, et à notre père Aimeri, de venir à mon secours contre les païens. Pour moi, je vais prier le roi Louis de me prêter assistance avec sa grande armée; mais je crains fort d'être éconduit. — Ne craignez rien, dit Ernaut. A Laon, la forte cité, se prépare une fête royale où viendra nombreuse jeunesse; vous y trouverez notre père et avec lui grande compagnie. Allez-y, sire, avec des sergents, des destriers arabes et des chevaliers à moi qui vous feront escorte. » Le comte Guillaume remercie Ernaut, mais sans accepter son offre.

Il prend congé de lui et se remet en route, s'arrête

une nuit à Étampes, et arrive à Laon un dimanche, à l'heure de manger, au sortir de la messe. Son entrée dans la ville est accueillie par des propos railleurs : « Quel est ce grand diable si haut perché sur son grand destrier ? Vit-on jamais rien de pareil ? » Ainsi parle le menu peuple. Guillaume se tait et passe outre. Parvenu devant le palais, il met pied à terre sous un olivier, l'épée au côté, mais sans heaume ni haubert. On le voit, on s'étonne, mais personne ne va à lui. Le comte n'a ni écuyer, ni garçon pour lui tenir son destrier. Il l'attache à un olivier, et autour de lui chacun s'effraye comme l'alouette devant le faucon. P. 68-71.

On court annoncer sa venue au roi Louis; on lui dépeint cet écuyer, ce chevalier, ce haut baron ; on ne sait qu'en dire, mais il n'a pas son pareil en France. Tout semble étrange et redoutable en lui, sa personne et son équipage. A cette nouvelle, le roi se signe et son visage s'assombrit. Les Français se mettent aux fenêtres pour regarder le comte. « Sanson, dit le roi Louis, allez-moi savoir qui est cet étranger. Enquerez-vous de son nom et de son pays, et revenez m'en informer; mais gardez-vous de me l'amener céans avant que je sache d'où il est. » Sanson obéit.

A ses demandes Guillaume répond : « Mon nom ne doit pas être celé en France. Je suis Guillaume au court nez, et je viens d'Orange. Je suis épuisé de fatigue; de grâce, tenez-moi mon cheval jusqu'à ce que j'aie parlé au roi Louis. — Sire, dit Sanson, souffrez un moment que j'aille là haut rendre compte au roi de mon message. Sire Guillaume, je reviens aussitôt. Pour Dieu, ne vous fâchez pas; c'est l'ordre du roi Louis. — Hâtez-vous, ami, répond Guillaume, et ne manquez pas de dire au roi que je suis dans la détresse. Je verrai bien à cette heure si jamais je lui fus cher. Qu'il vienne au-devant de moi avec ses puissants barons. Je saurai par là comment je suis aimé ; c'est dans le besoin que l'amitié s'éprouve. S'il ne le

fait, il n'y a plus à compter sur rien. — Sire, dit Sanson, je vais lui faire part de vos désirs. Il ne tiendra pas à moi qu'ils ne soient satisfaits. »

Sanson remonte près du roi : « Sire, lui dit-il, vous ne savez pas? C'est Guillaume, le redouté Guillaume! Il désire que vous alliez au-devant de lui. — Jamais! répond Louis, qu'il aille à tous les diables! Ne cessera-t-il pas d'être pour nous un sujet de peines et de soucis? Malheur à qui se réjouit de sa venue! » P. 71-73.

Le roi s'assied tout pensif. Damoiseaux et chevaliers descendent les degrés. Ils étaient là bon nombre, à qui le comte Guillaume avait donné des armures, des peaux de martres et d'hermines, des hauberts, des heaumes enrichis de pierres précieuses, des épées, des boucliers, de l'or et de l'argent, des palefrois, des destriers. Quand ils le virent dans un tel dénûment, aucun d'eux n'alla le baiser ni lui donner l'accolade. Ils ne le saluèrent que de railleries, de risées, de propos amers. Ainsi va de l'homme qui tombe en pauvreté : il cesse d'être servi, honoré.

« Seigneurs, leur dit Guillaume, il est mal à vous de me traiter ainsi. Je vous ai tous aimés, vous avez tous reçu de moi des services et des présents. Si je ne vous donne pas à cette heure, est-ce ma faute, quand j'ai tout perdu en Aliscans? Mes hommes sont morts; le peu qui m'en reste est aux mains des Sarrasins. Bertrand, mon neveu, est leur prisonnier avec Gerart, avec Gui, avec d'autres encore. Vivien n'est plus, et moi-même je suis couvert de blessures. Je ne sais pas mentir : j'ai pris la fuite. Il y a autour d'Orange cent mille païens. Desramé l'assiège avec trente des rois mécréants. Dame Guibourc, qui vous a tant aimés, vous fait prier par ma bouche de venir à son secours. Pour Dieu, seigneurs, ayez pitié d'elle, secourez-nous; ce sera une grande charité! » Ils l'entendent et ne lui répondent pas un mot. Ils le laissent là et remontent les degrés de marbre du palais. Guillaume

au court nez peut savoir maintenant comment le riche traite le pauvre. P. 73-74.

Voilà le comte tout seul sous l'olivier. « Dieu ! s'écrie-t-il, qu'on est peu de chose quand on en est réduit à la prière ! Si j'avais apporté de l'or et de l'argent, je serais honoré et chéri ; mais ils voient que j'ai besoin d'aide, et ne font pas plus de cas de moi que d'un ribaud. Ils ne veulent même pas recevoir mon cheval à l'écurie ! » A ces mots, il s'assied tout en courroux, met son épée sur son cheval et songe avec regret à sa femme.

Les chevaliers sont rentrés au palais. « Où est Guillaume ? leur demande le roi Louis. — Il est resté seul sous l'olivier. » Le roi va à la fenêtre. De là, il voit Guillaume en larmes. « Sire Guillaume, lui dit-il, allez à quelque auberge, faites bien panser votre cheval, puis revenez à la cour pour manger. Vous êtes venu en bien pauvre équipage que vous n'avez ni garçon ni écuyer pour vous déchausser. » Le comte est cruellement blessé de ce dédain. Il en aura vengeance. P. 74-76.

Il est tout entier à cette pensée qui l'agite, lorsqu'un franc bourgeois, nommé Guimard, lui offre l'hospitalité. Guillaume accepte, mais, fidèle au serment qu'il a fait à Guibourc, il refuse les mets délicats qui lui sont offerts, ne mange que de gros pain de seigle, ne boit que de l'eau et ne veut pour lit que de l'herbe fraîche et des joncs. Le lendemain, au lever, son hôte lui demande où il va. — « Au palais, répond Guillaume, pour prier le roi de me venir en aide, et malheur à qui m'éconduira ! — Sire, dit Guimard, que Dieu vous protége ! Vous allez voir une grande et pompeuse fête. Le roi doit y couronner Blanchefleur, votre sœur, à qui sans doute vous êtes bien cher. Il lui donne en douaire le Vermandois, la meilleure terre qui se puisse voir, mais qui n'a jamais connu la paix. — Eh bien, dit Guillaume, j'assisterai au contrat. On ne peut se passer de moi, car la France est

sous ma garde, et j'ai le droit d'y porter l'oriflamme en bataille. Et qu'ils s'avisent de me contredire en rien de façon à me mettre en courroux! J'aurai tôt fait de déposer le roi de France et de lui arracher la couronne de la tête! » Quand il l'entend ainsi parler, le bourgeois se prend à trembler de peur. Guillaume le quitte et se dirige vers le palais. P. 76-78.

Sous le bliaut dont il est revêtu, le comte s'est armé de son haubert, et il tient son épée cachée sous son manteau. Les portes s'ouvrent devant lui, et le voici venir dans la salle voûtée. Il y trouve grand nombre de princes, de comtes, de ducs, de chevaliers jeunes et vieux, et de grandes dames richement vêtues de soie et d'or. Il est bien reconnu, mais mal accueilli quand on le voit en si pauvre équipage. Pas un huissier qui le salue, pas même la reine sa sœur. Guillaume, en courroux, va s'asseoir sur un banc sans dire mot. Il tient sous son manteau son épée nue, et peu s'en faut qu'il ne coure sus à ceux qui le reçoivent si mal; mais, avant qu'il en ait le temps, on annonce l'arrivée de son père Aimeri. P. 78-79.

Le sire de Narbonne est descendu au perron avec Ermengart, la noble comtesse, quatre de ses fils et une suite nombreuse. Le roi Louis et la reine vont au-devant d'eux; chacun leur fait fête et les reçoit avec des cris de joie. Aimeri prend place sur un fauteuil à côté du roi de Saint-Denis, et la comtesse près de la reine. Les chevaliers s'asseoient, même sans tapis, sur le pavé de la salle, où l'on respire le parfum de la rose et du lis, et où l'encens brûle dans les encensoirs. Les jongleurs ont pris leur vielle, et l'allégresse est grande au palais; mais avant la fin du jour le plus hardi aura peur. L'empereur lui-même voudrait être à Paris et la reine dans sa chambre de Senlis; car Guillaume, le marquis au court nez, est assis là, seul, courroucé, marri, tout entier à sa colère et à son ressentiment. « C'est trop me tenir à l'écart, se dit-il, quand je vois ici mon père, mes amis, la

noble mère qui m'a donné la vie et que je n'ai pas vue depuis six ans. C'est trop souffrir; c'est trop me laisser avilir et honnir! Si je ne prends ma revanche, j'en perdrai la raison. »

A ces mots, il se lève, toujours armé de son épée; il s'avance au milieu de la salle et parle ainsi à haute voix de façon à être entendu de tous : « Que le glorieux Jésus, ce roi de Paradis, sauve celle de qui je suis né, et le père chéri qui m'engendra, et tous mes frères et mes autres amis; mais qu'il confonde et ma sœur, la vilaine garce, et ce mauvais roi sans cœur, qui m'a si honteusement accueilli et m'a laissé en butte aux risées et aux mépris de sa cour! Quand j'ai mis pied à terre sous l'olivier, il ne s'est pas trouvé un de ses hommes, ni grand ni petit, pour me tenir mon destrier arabe. Par les saints que Dieu a bénis, n'était mon père qui est assis là près de lui, je le pourfendrais de cette épée jusqu'à la poitrine! » Le roi l'entend et pâlit d'effroi; la reine voudrait être à Paris, à Étampes ou à Senlis. Il n'est Français qui n'en soit tout consterné. Ils se disent l'un à l'autre : « Guillaume est en courroux; il va faire quelque coup du diable. » P. 79-81.

Quand Ermengart et Aimeri ont vu leur enfant, ils en ressentent une grande joie. Ils bondissent de leurs fauteuils et pressent Guillaume dans leurs bras. Ses frères aussi se jettent à son cou. Guillaume raconte à son père sa défaite, sa fuite, la mort de Vivien, la détresse où il a laissé Guibourc. « Elle m'envoya en ce pays, dit-il, pour demander secours à Louis, ce mauvais mécréant; mais à l'accueil qu'il m'a fait je vois bien qu'il est sans cœur. Par saint Pierre, je l'en ferai repentir avant mon départ, et lui, et ma sœur, la vilaine garce! » Le roi l'entend et devient tout soucieux. Les Français restent muets, et nul ne lui offre ses services. Ils se disent tout bas entre eux : « Qui pourrait y suffire? Il n'est chevalier si vaillant qui soit allé à son secours qu'on ait vu jamais revenir

en France. Qu'il laisse là Orange; qu'il l'envoie à tous les diables, et qu'on lui donne le Vermandois. »

Dame Ermengart rompt seule le silence. Elle s'écrie à haute voix : « Par Dieu, Français, vous êtes tous des lâches! et vous, sire Aimeri, le cœur vous manque en ce moment. Beau fils Guillaume, sois sans crainte. Par saint Pierre, j'ai encore un trésor si pesant que trente chars ne suffiraient pas à le porter. Je le donnerai tout entier, sans en garder un besant, à ceux qui se mettront à ta solde. J'irai moi-même combattre avec toi au premier rang, armée d'un haubert, le heaume en tête, l'écu au cou, l'épée au côté, la lance au poing. Si j'ai les cheveux blancs, j'ai encore le cœur dispos et allègre, et, s'il plaît à Dieu, j'aiderai mon enfant. Une fois armée, sur un coursier, il n'est païen, Sarrasin ni Persan qui tienne en selle, si je l'atteins de mon épée. » A ces mots, Aimeri sourit et soupire en même temps. Ses fils attendris versent des larmes. P. 81-83.

Guillaume n'en restera pas là. Il est toujours au milieu de la salle; il regarde fièrement sa sœur, qui porte couronne d'or en tête; il regarde aussi d'un air irrité et la face embrasée de colère le roi Louis, qui est assis près d'elle : « Sire Louis, lui dit-il, voilà donc le salaire de mes peines! Quand Charlemagne eut perdu la vie et que la cour s'assembla à Paris, où se réunirent tous les barons de la contrée, tu allais être déshérité, tu allais perdre la couronne de France quand je combattis pour toi, et quand je les forçai à la mettre sur ta tête; ce fut par crainte de moi qu'ils n'osèrent te la refuser. — Il est vrai, dit Louis, mais je t'en récompenserai aujourd'hui par le don d'un fief.—Oui, s'écria Blanchefleur, et sans doute à mon détriment? Bel accord vraiment, inspiré par les diables! Malheur à qui l'ose conclure! »

Guillaume l'entend, la regarde et lui dit : « Tais-toi, chienne sans vergogne, rebut de Thibaut l'arabe! Ta parole ne vaut plus qu'on l'écoute. Quand tu

manges rôts et ragoûts; quand tu bois en une coupe dorée ton vin, ton claret, tes breuvages épicés; quand tu savoures des gâteaux de farine quatre fois blutée; quand, la coupe à la main, auprès de la cheminée, tu t'échauffes et te brûles le sang à l'ardeur du feu, les appétits gloutons allument en toi la luxure, et, la face enflammée, tu demandes à Louis d'éteindre les désirs qui t'embrasent. Alors, ivre des plaisirs de la chair et rassasiée de ceux de la table, tu n'as souci ni de neige ni de gelée, ni des combats qu'il nous faut livrer, ni des souffrances qu'il nous faut endurer loin d'ici, sous les murs d'Orange, aux prises avec les mécréants. Il t'importe peu à toi de savoir comment vient le blé, mauvaise chienne, mauvaise ribaude, qui oses t'en prendre à moi devant le roi et trouver à redire dans mon langage. C'est la main des diables qui vient de te couronner! » A ces mots, il s'approche d'elle, lui enlève sa couronne, et aux yeux de tous la jette à terre. Puis il met la main à l'épée, prend la reine par les cheveux et va lui couper la tête sans que personne ose l'arrêter, quand Ermengart l'arrache de ses mains. Elle étreint Guillaume, et son bras, et son épée. La reine s'enfuit échevelée et comme folle de terreur. Elle court se réfugierdans sa chambre, où elle tombe évanouie. P. 83.-85.

Blanchefleur est relevée par sa fille, la belle, la bonne, la sage Alix. Alix interroge sa mère; elle apprend d'elle la cause de son épouvante. « Prenez soin, ma fille, que la chambre soit bien fermée et la grande barre bien fixée, car s'il entre, je suis morte. — Vous avez été trop osée, lui dit Alix, d'avoir mal parlé à mon oncle, au meilleur homme qui jamais ceignit l'épée. C'est par lui que vous êtes reine et dame de toute la France. Si vous lui avez dit quelque parole blessante, ce sont les diables qui vous l'ont inspirée. — Oui, ma fille, dit la reine. Vous êtes pleine de sens; bénie soit l'heure où je vous portai dans mes flancs! Vous avez dit vrai : c'est lui qui a fait ma

grandeur, c'est à lui que je dois mes noms de reine et de dame. Que Dieu m'accorde la grâce de faire la paix avec mon frère. » La reine s'assied tout éplorée. Elle se lamente sur son malheur. Alix demeure toute pensive, puis elle sort de la chambre sans songer à s'ajuster. On dirait une rose par une matinée de mai. Plus blanche que neige, elle a de si fraîches couleurs qu'en toute la France on ne trouverait pas sa pareille. Elle arrive dans la salle pendant que les Français s'entretiennent tout bas de la colère de Guillaume et le chargent de malédictions. P. 85-87.

A la vue de la jeune fille, toute la cour se lève; chacun la salue. Le comte Aimeri la presse dans ses bras, et elle reçoit les baisers de ses quatre oncles. Grâce à elle le calme renaît. Ermengart se jette aux pieds de Guillaume et lui crie merci pour la reine. Le comte la relève, mais il n'est pas fléchi : « Avant ce soir, dit-il, j'aurai rabattu l'orgueil du roi. Sachez que je ne l'aime pas. » Il demeure toujours là, son épée nue à la main et la face embrasée de colère. Il parle, et personne n'ose le contredire. Au silence qui règne dans la salle, on se croirait à la messe. A son tour la belle jeune fille vient se jeter aux pieds de Guillaume et l'implore en lui embrassant les genoux. « Grâce, beau sire, au nom du fils de Marie! me voici; disposez de moi comme il vous plaira, ordonnez à votre gré que j'aie la tête tranchée ou qu'on me brûle sur un bûcher. Condamnez-moi à l'exil si c'est votre volonté. J'y consens; je ne demande rien; j'irai mendier loin de la France, pourvu que vous fassiez votre paix avec mon père et avec ma mère, qui pleure en ce moment à cause de vous et de sa vie ne retrouvera plus la joie. Si elle vous a offensé, ce fut dans un instant d'égarement. Pardonnez-lui pour cette fois, bel oncle, et, si jamais elle se permettait une nouvelle offense, faites-moi brûler dans une chaudière bouillante. » A la voix d'Alix, Guillaume s'attendrit : « Ma belle nièce, lui dit-il, que Jésus vous bénisse.

Relevez-vous; c'est trop de peine.— Non, mon oncle, plutôt être enterrée vive que de me relever avant d'avoir apaisé votre colère et obtenu la grâce que j'implore! » Ermengart joint ses prières à celles de sa petite-fille : « Beau fils Guillaume, laissez votre folie; vous aurez satisfaction. Voyez, le roi se soumet à vos volontés; il vous promet secours et assistance. — Oui, dit le roi relevant la tête, à ses ordres. » Guillaume l'entend et se laisse enfin fléchir. Il se baisse, donne un baiser à la jeune fille et se rend à sa prière. La colère du comte est refroidie; sa parole s'adoucit et il remet son épée au fourreau. Deux chevaliers vont chercher la reine. La paix est faite, la joie se ranime, et le roi, en l'honneur de Guillaume, donne l'ordre de dresser sa table incrustée d'or. Voilà ce que le comte a gagné par son éclat, et c'est ainsi qu'il faut châtier les orgueilleux. On n'en saurait jouir si on ne les dompte de main de maître. P. 87-90.

Ici le jongleur, anticipant sur son récit, l'interrompt un moment pour annoncer les exploits futurs de Rainouart au Tinel, *qui va bientôt entrer en scène. Il y comprend la* bataille de Loquiferne, *sujet de la chanson qui fait suite à celle d'*Aliscans. *A compter de ce moment, dit-il, l'intérêt de la chanson redouble. Il n'en fut point de telle depuis le temps de Machabée, comme on en pourra juger, ajoute-t-il, si l'argent ne manque pas.* P. 91-92.

Après le festin qui suit la réconciliation, la colère de Guillaume est sur le point de se réveiller. Il presse le roi Louis de lui venir en aide : « L'armée, dit-il, devrait déjà être à Châlons. — Nous en reparlerons, répond le roi, et vous saurez demain si j'irai ou non. » A cette réponse, Guillaume devient rouge comme un charbon embrasé. Il fronce la moustache, se baisse, prend un bâton et dit au roi : « Je vous rends votre fief. Je ne veux plus rien tenir de vous, et ne serai

désormais ni votre ami ni votre homme. — Garde ton fief, lui dit son frère Ernaut, et laisse le roi faire à sa guise. Mes frères et moi, nous t'aiderons, nous. Nous irons avec toi, nous conduirons vingt mille hommes en Aliscans, et mort aux païens si nous les y trouvons! » Le comte Aimeri ne trouve pas encore ce langage assez ferme. Son fils est sénéchal de France; il en a le gonfanon. On ne peut faillir à lui prêter secours sans qu'il ait le droit d'en tirer vengeance. C'est aussi l'avis d'Alix; c'est celui de la reine. Les paroles d'Aimeri, l'attitude menaçante de Guillaume, ont hâté la décision du roi. « Sire Guillaume, lui dit-il, pour l'amour de vous, je vais réunir mon armée, et vous pourrez emmener cent mille hommes; mais je ne saurais moi-même vous accompagner cette fois, car j'ai grand besoin de garder ma terre. De grâce, ne le prenez pas en mauvaise part. » Guillaume le remercie et lui dit : « Restez, sire Louis, je suffirai bien seul à conduire l'ost. » Le roi de France, sans plus tarder, fait mander ses hommes, et bientôt s'assemble sous les murs de Laon une grande et redoutable armée. P. 92-95.

Ce fut alors que Guillaume vit pour la première fois celui qui devait le venger. Un jour que le comte était dans la salle du palais, Rainouart y entre sortant de la cuisine. C'était un grand corps avec un regard de sanglier. Aussi beau qu'aucun bachelier de France, il n'avait pas son pareil pour porter les plus lourds fardeaux, était agile comme personne, et, dans l'occasion, savait se montrer preux et hardi. Le maître queux s'était avisé la nuit de lui raser la tête et de lui charbonner le visage avec la poêle, si bien qu'il était tout défiguré et barbouillé de noir. Ce que voyant, les écuyers se prennent à le bafouer, à le torcher rudement, à le bousculer en se le renvoyant l'un à l'autre. « Laissez-moi donc en paix, leur dit-il, ou, si vous m'échauffez les oreilles, par la foi que je dois à Dieu, l'un de vous va me le payer. Suis-je un fou pour vous servir de

risée? C'est un jeu de vilains que votre jeu, et qui n'est pas de mon goût. Laissez-moi; je ne vous attaque pas. — Tu parles comme un baron, répond l'un des écuyers. Ami Rainouart, apprends-moi donc à muser. » Et en même temps il lui donne sur la nuque un horion dont toute la salle retentit. « C'en est trop! » s'écrie Rainouart; puis il saisit l'écuyer par les bras, lui fait faire deux tours, le lâche au troisième, et l'envoie si roide contre un pilier qu'il s'y brise les côtes et que les yeux lui sortent de la tête. Il eût fallu voir alors la fureur des écuyers! Plus de cinquante d'entre eux courent s'armer de massues et se préparent à l'assommer, mais, d'un mot, Aimeri de Narbonne les arrête; il jure de faire crever les yeux à quiconque oserait s'attaquer à Rainouart. P. 95-96.

Le comte Guillaume s'en va demander au roi : « Quel est donc, sire, ce jeune homme que je viens de voir aux prises avec les écuyers? Il en a jeté un contre un pilier avec une telle violence qu'il lui a fracassé tous les membres. Par saint Denis, quel bras redoutable! — Je l'ai acheté sur mer, répond Louis, à des marchands qui me le firent payer cent marcs. Ils me dirent qu'il était fils d'un Sarrasin; mais pour lui, il n'a jamais voulu nommer son père. Il m'a suivi quelque temps; puis je l'ai relégué à la cuisine. » Guillaume l'entend, sourit et lui dit : « Sire Louis, donnez-le-moi; je vous en saurai gré et vous promets qu'il aura à manger en abondance. — Volontiers, dit le roi, je vous en fais don. » Guillaume, transporté de joie, se jette au cou du roi pour le remercier. P. 96-99.

Rainouart, cependant, regarde son tinel (1). Il le voit tout enfumé, le jette à terre de dépit, et si fort qu'il le brise en deux parts. Alors il se promet de s'en faire

1. *Tinel*, ou levier. Les deux mots sont synonymes et employés l'un pour l'autre, soit dans ce poëme soit ailleurs. Il s'agit ici du bâton, de la barre de bois avec laquelle Rainouart portait les seilles ou seaux d'eau.

un plus grand et plus massif, qu'il gardera, s'il peut, toute sa vie. Il y a bien sept ans qu'il désire se faire un tinel très-grand. P. 100.

Le roi Louis a réuni sous les murs de Laon une grande et redoutable armée de deux cent mille hommes. De la cuisine, Rainouart entend sonner les clairons; il entend les chevaliers s'ébattre dans la salle, s'entretenir de la campagne qu'ils vont entreprendre et répéter mainte fois le nom de Guillaume, qui va les conduire en Aliscans. Alors les larmes lui viennent aux yeux et il se lamente ainsi : « Hélas! n'ai-je pas sujet de pleurer ? Je devrais être roi d'Espagne et porter couronne, et il me faut ici garder la cuisine, faire le feu et écumer le pot! Jamais fils de roi fut-il plus avili ? Mais, sur ma tête, si je vis seulement un an, le roi Louis sera puni; je le ferai déposer et lui arracherai de la tête la couronne de France! » A ces mots, il s'assied tout en courroux.

Bientôt il entend que l'armée va se mettre en marche. Il court alors se jeter au cou de Guillaume et l'implore en ces termes : « Sire Guillaume, noble baron, pour l'amour de Dieu laissez-moi vous suivre. J'aiderai à garder les équipages. Je saurai bien aussi apprêter le manger, faire une poivrade et trousser une volaille. Nul en France ne s'en acquitterait mieux que moi. Je ne crains personne pour accommoder une pièce de viande, et, si l'on en vient aux coups, par la foi que je vous dois, vous pourriez bien emmener tel qui ne me vaudrait point. — Ami, lui répond Guillaume, il n'y faut pas songer. Tu ne pourrais supporter les fatigues de la guerre, ni les veilles, ni les jeûnes, habitué que tu es au feu de la cuisine, à manger souvent, à te rôtir les jambes, à humer le brouet dans la poêle, à laper le vin et à dormir tout le jour. Tu regretterais tout cela et périrais à la peine avant un mois; car dès qu'on s'est mis à faire le truand, on ne peut plus renoncer à cette vie.— Laissez-moi parler, reprend Rainouart. Sire Guillaume, je me veux éprou-

ver. Trop longtemps je me suis laissé hébêter; je n'y puis plus tenir. Je ne puis plus vivre en cuisine, et si Dieu le permet, je voudrais me relever de cet abaissement. Au diable le fruit qui ne veut pas mûrir! Si vous ne m'accordez ma requête, par saint Denis, j'irai seul me battre en Aliscans, sans chausses ni souliers. Je n'y porterai qu'un tinel que je ferai équarir, et vous me verrez tuer tant de Sarrasins que vous n'oserez les regarder. » Guillaume, touché de ses instances, lui permet de l'accompagner. Rainouart le remercie et va préparer l'instrument de mort sous lequel tomberont des milliers de mécréants. P. 100-102.

Il va dans un jardin couper un gros sapin qui couvrirait cent chevaliers de son ombre. Le roi de France ne le laisserait pas abattre pour cent marcs d'argent, car chaque jour il dîne et se repose sous cet arbre. Mais Rainouart veut s'en faire une arme contre les Sarrasins; il veut s'en servir pour affronter toute sa parenté, si elle refuse d'adorer Jésus-Christ. Il fait venir un charpentier. L'arbre est abattu, émondé et dolé à sept pans. Un forestier entend les coups de hache, accourt, menace Rainouart et le frappe. Rainouart saisit le forestier si rudement qu'il lui démet un bras. Il lui fait faire trois tours, le lâche au quatrième et le lance au haut d'un chêne, où il reste accroché les entrailles pendantes. « Comment te trouves-tu, bachelier? lui crie-t-il. Va donc me dénoncer au roi! » Puis il prend son tinel en chantant, le fait planer de bout en bout, le porte chez un forgeron, le fait ferrer par devant et garnir de grandes viroles, puis le rapporte par la ville au grand effroi de tous ceux qui le rencontrent. « Où va ce grand diable? se demande-t-on. On peut bien le nommer *Rainouart au tinel*. » Et de fait ce nom lui resta. Rainouart les rassure : « Mais point de railleries, leur dit-il, et que personne ne touche à mon tinel. » Il ne le donnerait pas pour quatorze cités, et telle est sa joie de le posséder qu'il le couvre de baisers.

« Sire Guillaume, dit Rainouart au comte, me voici tout prêt à vous servir. Allons-nous-en sans plus tarder. Par l'apôtre qu'on invoque aux prés de Néron, je vous livrerai les clefs de l'Espagne, malgré Thibault, malgré Desramé. Partons, noble comte, pour l'amour de Dieu. On vous désire fort à Orange. — Oui vraiment, » dit Guillaume. Et il ordonne aux siens de se préparer à partir le lendemain.

Préparatifs du départ. — Grand repas au palais, où Guillaume convie son hôte Guimard, lui, sa femme et son fils. Il les fait asseoir à ses côtés et reconnaît généreusement l'hospitalité qu'il a reçue du franc bourgeois. P. 102-105.

Il y a grand bruit au palais, et le vin n'y est pas épargné. Rainouart s'enivre et s'endort dans la cuisine d'un profond sommeil. Quatre écuyers en profitent pour lui dérober son tinel. Ils y attellent leurs chevaux de bât, le font traîner dans une écurie, et là le recouvrent de fumier. Mais ils le payeront cher. P. 106.

Le lendemain, avant le jour, l'armée se met en marche. Que de beaux écus à boucles, que de heaumes verts, que de hauberts galonnés, que de pennons flottant au haut des lances, que d'épieux tranchants, que de glaives et d'épées à la lame acérée, que de destriers bausants et pommelés ! Trompettes, clairons et cors d'ivoire retentissent de toute part. Grande est la rumeur par les prés sous la ville de Laon. Voilà l'armée en route. Le vieux comte Aimeri, Ermengart, le roi Louis, la reine et Guillaume au court nez chevauchent tous côte à côte. Alix les accompagna assez loin. P. 106.

La journée est belle et le soleil s'est levé brillant. Rainouart, qui dort toujours dans la cuisine, entend à la fin le son des cors et se réveille en sursaut. Il court nu-pieds après l'armée, arrive à un gué et y entre jusqu'au ventre. L'eau était fraîche et lui échauffé; son ivresse se dissipe, et il songe aussitôt qu'il a oublié son tinel. On ne vit jamais deuil pareil au sien.

Il retourne sur ses pas, et si vite qu'un destrier rapide ne l'eût pas atteint. Chemin faisant, il avise un pressoir et en prend l'arbre. Revenu à Laon, il gravit la montagne et ne parvient en haut qu'à midi sonné.

Alors il a une telle faim, qu'il en crève ou peu s'en faut. Il quitte le chemin et tourne à droite vers le moutier Saint-Vincent, une riche abbaye où vivent soixante moines tonsurés. On y célébrait ce jour même la fête de saint Vincent, et l'abbé donnait aux moines une grasse pitance de viandes, de pâtés, de rissoles et de poissons à la poivrade. Le feu flambait dans la cuisine, et le maître cuisinier était en train de piler de l'ail dans un mortier. Rainouart écoute; il entend les coups de pilon. L'odeur subtile qui se dégage du mortier lui entre au corps, et il se sent tout ragaillardi. « Ah Dieu! s'écrie-t-il, grâces vous soient rendues; me voici arrivé à bon port. Si vous me permettez de pénétrer dans ces murs, je mangerai quoi qu'il advienne, de cette cuisine qui s'apprête. » P. 106-108.

Il se dirige vers la porte, où il voit le portier ses clefs à la main. C'était un petit bossu perclus des deux hanches, dont la barbe blanche descendait jusqu'à la ceinture. Rainouart en se montrant à lui avec ses jambes brûlées, avec ses genoux rôtis, avec ses vêtements en lambeaux, lui fait l'effet d'un diable échappé de l'enfer. Il se hâte de rentrer dans l'abbaye; mais, avant qu'il ait pu faire retraite, Rainouart est à côté de lui. « Deux mots, l'ami, tu n'y perdras pas. — J'ai peur de vous, répond le portier. Vous m'effrayez plus que la foudre. » Rainouart le rassure. Le portier le remercie et se met à ses ordres. « Bel ami, lui dit Rainouart, je te chérirai si tu peux m'aider dans ma détresse. J'ai grand faim; je n'ai pas mangé depuis hier, fais-moi parler au maître cuisinier, ou au prieur, ou au frère du réfectoire. — J'ai votre affaire, dit le portier : deux pains, un bon quartier de fromage et plus d'un bichet de vin vieux.

Je vais vous les chercher pour apaiser votre faim. — A d'autres! répond Rainouart, tu veux m'en conter. Tu ne seras pas plutôt rentré que tu tireras les verroux après toi et me laisseras hucher longtemps avant de me répondre. Tu vas venir avec moi faire un tour là dedans ou, par saint Riquier, voilà un levier dont je te brise les os! »

Le portier, effrayé, consent à le laisser entrer. Les voilà dans la cuisine. « Que le Dieu qui nous jugera tous, s'écrie Rainouart, fasse le salut de ce maitre cuisinier et l'ait en sa sainte garde! Qu'il a bon air à manier ce pilon! S'il me voulait prendre pour compagnon, je le servirais jusqu'à son coucher; car je sais bien écorcher une anguille, faire le feu, fendre du bois, hacher la poirée à deux couteaux, faire des rissoles, dresser des écuelles, et, dans l'occasion, s'il s'agit de donner quelques bons coups, je paie comptant et sais fort bien me venger d'un mauvais homme. — Je n'ai que faire, répond le maître queux, d'un ribaud à la langue si bien pendue. Passez votre chemin. Le portier va me le payer pour avoir si mal barré sa porte. » A ces mots, il se baisse, prend une cuiller et en assène un tel coup sur la nuque du portier que le sang lui en coule jusqu'au talon. « J'ai trop attendu, » dit Rainouart, puis il saisit le cuisinier et le culbute dans le brasier, dont les tisons lui entrent au corps. Le cuisinier ne s'en relève pas. P. 108-110.

Rainouart tire deux oies de la broche et, sans prendre la peine de les découper, en arrache tous les membres, les sauce dans le mortier à l'ail et les mange sans l'aide de personne. Puis il avise un panier où il y avait plus d'un millier de rissoles, s'en rapproche et n'en laisse pas une à l'abbé seigneur du cloître. Quant Rainouart eut apaisé sa faim, ce fut le tour de la soif. Il en ressent une si ardente qu'il boirait un plein setier de vin. « Où sont les moines? demande-t-il au portier. Ont-ils fini leur office? — Ils sont au réfectoire, répond le portier, où ils pren-

nent leur repas. Vous avez mal fait de tuer le cuisinier et de manger les rissoles. — Il t'avait si fort blessé! dit Rainouart. Quels cent diables l'auraient pu souffrir sans courroux? Viens et montre-moi le prieur ou l'abbé. »

Le portier obéit. Ils entrent au réfectoire, et Rainouart s'écrie : « Que le seigneur Dieu qui nous donna la lumière accorde le salut à tous les moines ici présents! » Les moines le regardent sans lui répondre un mot. Rainouart aperçoit un cuvier plein de vin. Il prend un pot, l'y plonge et le vide d'un seul trait. Il contenait bien un grand setier. Le sommelier, outré, se saisit d'un pain et en assène à Rainouart un tel coup que le pain se brise en quatre morceaux. Mal en prend au sommelier. Rainouart le lance contre un pilier, et du choc lui fait jaillir les yeux de la tête. Les autres moines prennent la fuite, et Rainouart, après avoir bu à son gré, se dispose à quitter l'abbaye; mais à la porte il trouve les pauvres qui attendent la charité. « Sire portier, s'écrient-ils, vos moines auront-ils bientôt dîné? Faites-nous l'aumône. — Taisez-vous, mes enfants, leur dit Rainouart ému de compassion, vous aurez du pain avec l'aide de Dieu! » Puis il court au réfectoire, y trouve une grande corbeille qu'il remplit de pain et revient faire une large distribution aux pauvres gens, qui appellent les bénédictions du ciel sur ce généreux aumônier. P. 110-112.

Rainouart se remet en route à la recherche de son tinel. Arrivé à Laon, dans la cuisine du palais, il ne l'y trouve pas, à son grand désespoir et au grand contentement des écuyers, qui se rient de lui. Mais Rainouart ne supporte pas longtemps leurs railleries, et leur donne une si rude leçon qu'il les contraint à demander grâce et à lui rendre son tinel. Telle est sa joie de le retrouver, qu'il le remporte en chantant, lorsque le maître queux vient lui barrer le chemin. Il veut le retenir, le malmène, le traite de bâtard, et

lui ordonne de couper son tinel pour en allumer le feu. Rainouart, hors de lui, heurte le cuisinier du bout du tinel, le fracasse et l'étend roide mort à ses pieds. « Tu te tairas, glouton! lui dit-il. Je n'ai que faire à cette heure de garder la cuisine. Je vais au secours de ma sœur Orable; je vais aider Guillaume à délivrer son pays. Ce fut grande folie à toi de parler; tu aurais mieux fait de te tenir coi. » Il part à ces mots, suivi des écuyers, qui vont se plaindre de lui à Guillaume et lui dénoncer le meurtre du cuisinier. « Laissez-le tranquille, répond Guillaume. Pourquoi le poursuivre de vos risées et de vos railleries? Je ne le renverrai pas pour cela. » P. 112-116.

Le comte met son cheval au galop pour rejoindre Rainouart, qui lui crie : « Sire Guillaume, voulez-vous m'essayer? Voulez-vous jouter avec moi? — Nenni, beau frère; mais songez à cheminer. Je crains fort que vous n'alliez pas loin avec pareille charge. — Je la porterai fort bien, répond Rainouart. » Et il se met à trotter, à gambader devant l'armée en embrassant son tinel. Il le voit tout souillé par le fumier qui le recouvrait, pleure de chagrin, court à une rivière où il le lave, se dépouille de sa cotte pour l'essuyer, et, cela fait, la jette dans l'eau; il s'attire par là les huées de toute l'armée. Guillaume s'en courrouce : « Il vous châtiera, s'écrie-t-il, et tant pis pour qui sera frappé. Nul ne fera droit à sa plainte. » Le comte appelle Rainouart, lui fait don d'une grande tunique de biset pour remplacer celle qu'il vient de perdre, et lui recommande, si quelqu'un l'outrage, d'en faire bonne justice. Rainouart promet de n'y pas manquer.

Cependant, la fille du roi Louis a remarqué Rainouart, et en son cœur commence à l'aimer. « Voyez, dit-elle à sa mère, voyez quel beau bachelier! Je ne crois pas qu'il ait son pareil dans cette armée. Comme il porte bien son tinel! Qu'il me soit permis de lui dire adieu; je ne le reverrai plus, à mon grand regret.



Mon père a eu tort de le laisser partir. — Assez, ma fille, lui dit la reine. Je ne tiens pas à ce qu'il revienne jamais en ce pays. » — (Il y revint, pourtant, comme on le verra plus tard et avec une suite sans nombre. Il épousa la fille du roi; ce fut le comte Guillaume qui la lui donna pour épouse, et, certes, il ne la pouvait mieux marier. Rainouart lui fit porter couronne d'or, la fit couronner au palais de Cordoue et proclamer dame de toute l'Espagne.) — Malgré l'avis de sa mère, Alix fait signe à Rainouart de venir à elle, et Rainouart répond à son appel. La damoiselle l'enlace de ses bras et lui dit : « Frère, vous avez été longtemps en notre cour ; vous partez, je le vois bien. Mon oncle vous emmène. Si j'ai jamais rien fait qui vous ait peiné, je vous en demande pardon. » Alors elle l'embrasse. Rainouart lui pardonne, puis ils se séparent. P. 116-118.

A une halte de l'armée, Guillaume va pour reprendre son écu dans l'abbaye où il l'a laissé en venant à Paris ; mais il ne le retrouve plus. L'abbaye avait été brûlée. Le comte donne cent livres pour la relever ; le roi Louis en laisse cinquante, et Aimeri en offre quarante. P. 118.

L'armée arrive à Orléans et y prend ses logis. Le comte Guillaume fait réparation aux bourgeois des meurtres qu'il a commis dans la ville, et le lendemain, à l'aube du jour, il se remet en route, après avoir pris congé du roi Louis, qui cesse de l'accompagner. La reine et sa fille versent des larmes au moment de cette séparation. Aimeri s'en retourne à Narbonne avec dame Ermengart. Les quatre frères du comte lui promettent de le rejoindre bientôt sous les murs d'Orange avec tout ce qu'ils pourront réunir de gens. Pas un d'eux ne manqua à sa promesse. P. 119.

Annonce du jongleur qui fait à ses auditeurs le sommaire de la seconde partie de la chanson. — Ils apprendront comment Guillaume vengera Vivien ; comment

Rainouart au tinel délivrera Bertrand, Guielin et Guichart. Ils entendront le récit du combat de Rainouart et du géant Haucebier : Rainouart brise son tinel dans la lutte, mais ne laisse pas pour cela de fracasser la tête à ce Goliath. Sans l'épée que sa sœur Guibourc lui avait ceinte au côté, c'en était fait de Rainouart ; mais il songe à se servir de cette arme, d'un seul coup achève son ennemi, et par là frappe de terreur les Sarrasins, qui prennent la fuite. P. 119-120.

Le comte Guillaume presse son armée. Rien ne l'arrête, et après de longues journées de marche, arrivée en vue d'Orange, elle aperçoit une grande fumée ; elle voit le pays ravagé et la cité qui brûle. Les païens l'ont livrée aux flammes après l'avoir assaillie le matin même. Guibourc est dans son palais, revêtue d'un haubert, le heaume en tête et l'épée au côté. Il n'est pas une dame qui ne soit en armes aux fenêtres de la grande tour carrée. De là elles ont jeté des pierres qui ont brisé la tête à plus d'un Sarrasin. La tour d'Orange est si bien assise, qu'elle ne craint pas un assaut. Les païens ont sonné la retraite après avoir mis le feu à la ville, et ont pris le chemin d'Aliscans, où ils vont construire un engin pour battre et ruiner la tour. Desramé a juré par sa barbe que Guibourc sera traînée et jetée à la mer ; mais il pourra bien se parjurer lui et sa barbe. P. 120.

En apercevant la fumée qui s'élève de la ville, Guillaume s'est écrié : « Orange est en flammes ! Sainte Marie, reine couronnée, les mécréants emmènent Guibourc ! Aux armes, nobles guerriers ! » A ces mots, il pique son cheval et le lance vers Orange. Rainouart le suit à grand'peine, chargé de son tinel. L'armée se répand par tout le pays. Dame Guibourc, du haut de sa tour, voit flotter au vent des milliers d'enseignes ; elle voit de toute part étinceler des armures et chevaucher des destriers par rangs serrés. Elle entend retentir au loin le son des clai-

rons. Ce sont les mécréants qui reviennent déjà : elle le croit, et s'effraye, et se lamente en implorant la Sainte Vierge. « Ah! Guillaume, s'écrie-t-elle, comme vous m'avez oubliée! Noble comte, vous tardez trop : vous ne me reverrez plus! » A ces mots, elle tombe évanouie.

Revenue à elle, elle essuie ses larmes, et voit à la porte le comte Guillaume sur son destrier, et derrière lui Rainouart, agitant son grand tinel. « Noble dame, soyez sans crainte, s'écrie le comte, je suis Guillaume, celui que vous attendez. C'est l'armée de France que vous voyez chevaucher. Ouvrez la porte et recevez vos guerriers! » Mais Guibourc n'en croit pas ses oreilles. Elle veut voir les traits du comte. Guillaume délace son heaume, retire sa coiffe, et la comtesse le reconnaît bien à son nez mutilé, à la marque de la blessure qu'il reçut jadis devant Rome de la main d'Isoré de Monbranc. Aussitôt elle descend, court à la porte, l'ouvre et abaisse le pont. Le comte entre en pleurant, et Rainouart en traînant son tinel et en menaçant de mort les Sarrasins. Guillaume met pied à terre, Guibourc et lui s'embrassent tendrement. L'armée prend ses logis dans la cité et aux alentours. P. 120-123.

Rainouart est allé tout droit à la cuisine, où il a déposé son tinel. Dame Guibourc, qui l'a longtemps regardé, dit au comte : « Sire, quel est donc ce bachelier qui porte sur son épaule cette grande pièce de bois dont un cheval serait accablé? Quel homme est-ce? Il est bien fait de sa personne. Où l'avez-vous trouvé? — Madame, il m'a été donné en France par le roi. — Sire, ajoute Guibourc, ne manquez pas de le traiter honorablement. Il m'a tout l'air d'être de haute naissance. A-t-il reçu le baptême? — Non, madame, répond le comte, il n'est pas chrétien ; il a été amené encore enfant d'Espagne à Laon, où on l'a tenu sept ans à la cuisine, ce qui l'a tout hébété. A compter de ce moment je le remets en votre garde et

vous prie de veiller sur lui. — A vos ordres, » répond Guibourc. P. 124.

Le comte monte à son palais. En attendant le repas, il se met à la fenêtre, et Guibourc à côté de lui. Il voit venir plusieurs milliers de chevaliers en armes, fraîchement équipés et montés. Il les reconnaît à leurs bannières et s'écrie : « Dame Guibourc, voici Ernaut de Gironde avec tous ses barons ! Thibaut ni Desramé n'empêcheront pas que demain Bertrand ne soit délivré ! — Sire, dit la dame, nous verrons ce que vous ferez et comment vous vengerez votre neveu Vivien. » P. 124-125.

A peine Ernaut et ses gens ont-ils dressé leurs tentes sous les murs d'Orange que Guillaume voit venir Beuve de Comarchis avec six mille guerriers bardés de fer. D'autre part vient son père Aimeri, suivi de quatre mille braves chevaliers du Narbonnais. « Voyez, comtesse, dit Guillaume à Guibourc, voici mon père et voilà Beuve de Comarchis, dont les deux fils sont prisonniers avec Bertrand ; mais s'il plaît à Dieu, nous les aurons délivrés avant trois jours. » Guibourc en rend grâces au ciel et embrasse le comte. P. 125-126.

Bientôt après arrive Bernard de Brubant à la tête de trois mille chevaliers. « Dame Guibourc, dit le comte, voilà Bernard, voilà le père de Bertrand. Les Sarrasins ont commencé une mauvaise partie. Je leur ferai payer cher la mort de Vivien ! » — A ces mots, Guibourc lui dit en pleurant : « Sire, que Jésus vous soit en aide ! » P. 126-127.

Les forces de Guillaume vont croissant. Guibert, roi d'Andernas, ne tarde pas à se montrer avec cinq mille chevaliers. A cette vue, le comte presse Guibourc entre ses bras : « Dame, lui dit-il, ce n'est pas ici un semblant d'armée. Malheur aux barons de Bagdad ! malheur au roi Desramé, l'oncle de Fierabras ! malheur à Haucebier, à Goliath, à Baudus, à Aquin, à Butor d'Averse ! » — Belles paroles ! Mais le

comte ne sait pas que vaux et montagnes regorgent de mécréants. Il n'est Français qui puisse tenir contre cette race de Judas, n'était le tinel de Rainouart, qui est en la cuisine. P. 127-128.

Voici venir maintenant Aïmer le chétif. Il n'amène avec lui que sept cents chevaliers, mais il n'en a pas moins détruit, chemin faisant, une grande bande de mécréants qui revenait de faire du butin. « Noble comtesse, dit Guillaume, voici venir Aïmer le chétif, l'homme du monde que les Sarrasins redoutent le plus. Il me faut aller au devant de lui, le servir et l'honorer par-dessus tous, car jamais il ne laissa les païens en repos. » A ces mots, Guillaume monte à cheval, court à la rencontre d'Aïmer et va le presser dans ses bras. Mais c'est à grand'peine qu'il le décide à venir souper en son palais de Gloriette avec le comte Aimeri. P. 128.

Il est tard quand les barons prennent place à table. Rainouart sort de la cuisine pour les venir voir et, toujours armé de son tinel, va s'adosser à un pilier de la salle. « Sire, dit Aïmer à Guillaume, quel est donc cet homme que je vois là avec une pièce de bois sur son épaule, que cinq vilains auraient peine à porter ? Est-ce le diable qui en veut à notre vie ? Est-ce un enchantement que dame Guibourc nous a préparé ? — Non, répond Guillaume, ce jouvenceau est un don du roi Louis. Il n'a pas son pareil pour la force ; mais, par malheur, il se plaît trop à la cuisine, où les cuisiniers se gaussent de lui et l'ont tout rassoté. » Aïmer appelle Rainouart, qui ne se fait pas prier, et lui donne place à table à côté de lui. Là, il mange à plaisir et boit à longs traits, et si bien qu'il est ivre quand on relève les nappes. Belle occasion pour les écuyers de se jouer de lui ; mais Rainouart n'entend pas raillerie : il lève son tinel et met en fuite les plus braves. Le coup dont il les menaçait n'atteint qu'un marbre qu'il brise en deux. « Sire Guillaume, dit Aïmer, pareil homme

ne se trouve pas partout; gardez-le donc, et choyez-le bien et faites-nous-le venir en Aliscans. Si on peut le mettre aux prises avec les païens, il en fera tomber par milliers sous son tinel. — Oui, dit Rainouart, si je les rencontre, les païens sont morts, vous verrez! » Aimeri et Guillaume ne se tiennent point de rire en l'entendant; mais avant quatre jours ils le priseront à sa valeur et l'honoreront par-dessus tous. P. 129-131.

La cour se sépare. Les Français s'en vont à leurs tentes et Rainouart à la cuisine. Là, il se couche près du foyer, la tête sur son tinel, et, ivre comme il l'est, il ne tarde pas à s'endormir. Pendant son sommeil, le maître queux s'avise de lui allumer la moustache avec un tison. Réveillé en sursaut par la douleur, Rainouart bondit de rage, saisit le cuisinier par les flancs, le soulève comme un nouveau-né et le jette dans le brasier ardent. « Assieds-toi là, lui dit-il; ce fut pour ton malheur que tu m'allumas la moustache. Fils de putain, mauvais garçon, pensais-tu donc que je n'oserais te toucher par crainte de Guillaume au court nez? Ah! vraiment si, fûsses-tu un émir, car mon père en est un aussi; c'est le puissant Desramé qui a sous lui vingt chefs portant couronne et cent milliers de Persans et d'Esclers. J'ai pour neveu Thibaut, le beau guerrier, le plus brave Turc qui soit au monde. J'ai pour frères Iembus et Persaugué, et Clariau et Quarriau, et Outré et Malatrous, et Malart et Mauré, et Miraidiau et Morgant le féé, qui est plus noir que l'encre. Mes quinze frères sont tous couronnés; il n'en est pas un qui n'ait quatre royaumes. Moi seul, qui suis le dernier-né, je suis sans royauté. Mais je me lasse à la fin d'être ainsi bafoué; on me tient pour une brute; en brute j'agirai. Par saint Denis, c'est trop de hardiesse aussi d'avoir touché à ma barbe! » Il dit et se chauffe au bon feu, et y rôtit ses grandes jambes. P. 131-133.

Au point du jour, les autres cuisiniers, saisis d'épouvante, s'en vont droit à Guillaume dénoncer la mort de leur chef. Ils crient vengeance; ils chargent Rainouart de malédictions. Si le comte ne l'éloigne, ils refuseront de lui préparer son manger. Guillaume n'en fait que rire et dit aux cuisiniers : « Gardez-vous bien désormais de poursuivre Rainouart de vos railleries, ou vous le payerez cher. Comment diable! je ne me permets pas de le contrarier, et vous vous attaquez à lui! Dame, dit-il à Guibourc, allez près de Rainouart et amenez-le dans cette chambre. » La comtesse obéit.

Elle le trouve étendu dans la cuisine, la barbe en l'air, la tête appuyée sur son tinel. Elle s'assied près de lui et lui dit gracieusement : « Frère, venez-vous-en avec moi; je vous donnerai ma pelisse d'hermine et un manteau de martre, et nous nous entretiendrons de vous. — Volontiers, comtesse, répond Rainouart, car ces truands sont de la pire race, et l'envie me prend à chaque instant de les châtier. »

Il suit Guibourc dans sa chambre, et là, pendant que le comte et son armée s'apprêtent à retourner en Aliscans, elle le fait asseoir près d'elle et l'interroge avec bonté. « Rainouart, lui dit-elle, avez-vous frère ou sœur? — Oui, répond-il, j'ai, par devers la mer, tel frère qui est roi et une sœur plus belle que fée ou sirène. » Il dit et tient la tête baissée. Et Guibourc déploie son manteau pour l'en revêtir, car le cœur lui dit que c'est son frère. « D'où êtes-vous, ami? lui demande-t-elle encore. — Dame, dit-il, je ne vous répondrai que le jour où je serai revenu de la bataille après avoir grandement aidé Guillaume, s'il plaît à Dieu, le vrai justicier. »

Guibourc ne le presse pas davantage; mais elle va ouvrir un coffre d'où elle tire un blanc haubert qui appartint à l'émir Tournefier son oncle, et dont les mailles furent si bien serrées à la forge que nulle arme ne peut l'entamer. Qui le revêt n'a pas à craindre d'être

blessé. Du même coffre, Guibourc tire encore un chapeau d'acier si dur qu'il ne craint aucun coup, et une épée longue d'une toise, large comme la paume de la main, qui tranche le fer mieux que la faux ne coupe l'herbe. Guibourc la reçut en présent de Corsuble, le neveu de Haucebier. Elle la donne à son tour à Rainouart, au courageux Rainouart qui lui est cher. « Ami, lui dit-elle, ceignez cette épée à votre flanc gauche ; elle vous sera utile, si vous savez vous en aider. » Rainouart prend l'épée fourbie, la tire du fourreau, mais la trouve si légère qu'il la jette à terre. « Dame, dit-il, à quoi peut me servir pareille arme ? M'en offrirait-on quarante de la sorte, je n'en donnerais pas un denier; mais, tant que je tiendrai mon levier à deux mains, il n'est païen que je ne renverse d'un coup si je l'atteins sur son heaume; et, si je ne l'écrase lui et son destrier, je consens que Guillaume ne me donne plus à manger. »

Guibourc l'entend et court l'embrasser. Sa joie est extrême. Elle regarde Rainouart; elle le voit grand et beau, et se prend à penser qu'il est peut-être son frère ; mais elle n'ose le lui demander. Elle se sent émue et commence à pleurer. « Dame, dit Rainouart, soyez sans crainte. Ne redoutez rien pour Guillaume tant que mon tinel sera entier. — Ami, dit-elle, que Jésus vous soit en aide ! mais un homme sans armure ne peut tenir longtemps dans une mêlée, et il ne faut qu'un coup pour lui donner la mort. Laissez-moi donc vous armer, je vous en aimerai davantage. » Rainouart y consent. Guiburc lui fait endosser le haubert, lui lace la coiffe, et par-dessus le chapeau d'acier, qui lui enveloppe la tête comme un chapeau de feutre; mais elle ne lui attache pas la ventaille pour qu'il puisse respirer plus librement et qu'il aille plus à l'aise. Elle lui ceint l'épée, dont le fourreau est suspendu à un lacs de soie. « Il pourra, dit-elle, avoir recours à cette arme, si son tinel venait à se briser. » P. 133-138.

Quand Rainouart se voit en cet équipage, il de-

vient plus fier que lion ni sanglier. Il prend congé de la comtesse, mais pour retourner encore à la cuisine. Il y trouve foison de victuaille dont il prend largement sa part, et s'en va fièrement, en se léchant la barbe comme un chat, s'asseoir à la table de Guillaume. C'est à qui des chevaliers lui versera rasade, et après le dîner chacun d'eux s'essaye à lever son tinel. Mais nul n'y peut réussir. Guillaume lui-même parvient à peine à le soulever d'un pied au-dessus de terre, et encore n'est-ce pas sans mouiller son front. « Je vais vous aider, » dit Rainouart; et il s'avance l'épée au côté. Il eût fait beau le voir alors enlever le tinel, le faire tourner autour de sa tête, le faire passer d'une main dans l'autre et de haut en bas. L'épervier n'est pas plus maître de l'alouette. « Honneur au bras qui porte un tel levier! » s'écrie Guillaume. — « C'est trop tarder, dit Rainouart; il est temps de monter à cheval. J'ai peur que les païens ne s'enfuient et que je ne les puisse rejoindre. Si je réussis à leur faire sentir le poids de mon tinel, ils ne vaudront pas cher, et j'en aurai bientôt nettoyé le champ de bataille. » Guillaume l'entend et court l'embrasser, puis il fait sonner ses cors et ses clairons. L'armée s'apprête au départ. Elle se met aux champs. P. 138-141.

Guibourc, restée seule en son palais de Gloriette, voit se déployer au loin les rangs des chevaliers; elle voit flotter au vent leurs bannières, flamboyer aux rayons du soleil leurs heaumes verts, leurs targes, leurs écus brillants d'or. Elle entend les hennissements de leurs coursiers, et appelle sur tous ces guerriers les bénédictions du Dieu de gloire. P. 141.

Quand Guillaume est monté à cheval, c'est Rainouart qui lui a tenu l'étrier. Dans son empressement à suivre le comte, il a encore une fois oublié son tinel. « Rainouart, lui dit Guillaume à la montée d'un coteau, où est votre pièce de sapin? La voulez-vous donc laisser? » A ces mots, Rainouart s'arrache les cheveux, se lamente, se tord les poings. « Il faut que

vous ne m'aimiez guère, dit-il à Guillaume, pour me laisser oublier mon tinel. Par saint Denis, s'il reste où il est, vos épées ne vous serviront guère, non plus que vos lancettes et vos épieux d'acier! — Ne pleurez pas, lui dit Guillaume, je vais dépêcher un de mes écuyers, qui vous le fera apporter sans qu'il vous faille retourner sur vos pas. » C'est Gui, fils de Fouchier, qui est chargé de ce message. Il ne s'en acquitte pas sans peine. Il lui faut l'aide de sept sergents pour charger le tinel sur une charrette qu'il fait atteler de quatre chevaux afin de rejoindre plus vite l'armée. — Du plus loin qu'il aperçoit son levier, Rainouart court le reprendre. Il s'en saisit si vivement qu'il renverse la charrette et fait rompre le cou au limonier; puis, toujours courant comme s'il ne portait qu'une branche d'olivier, il s'en retourne près de Guillaume. P. 141-143.

Après deux jours de marche, l'armée arrive sur une hauteur d'où l'on aperçoit Aliscans et toute la contrée, et une armée de païens si grande que le pays en est peuplé à cinq lieues à la ronde. A ce moment, nombre de couards sont saisis d'effroi. Guillaume voit leur épouvante et leur parle un fier langage : « Seigneurs, une bataille redoutable s'apprête, et telle qu'on n'en vit jamais de plus horrible. Il s'agit de tenir bon. Que quiconque se sent de la couardise au cœur s'en retourne à l'instant dans son pays : je lui en donne le congé. » Les couards le prennent au mot avec joie, et, au nombre de plus de dix mille, ils abandonnent les vaillants. Maudite soit l'heure où pareilles gens naquirent! Ils s'en vont en pressant leurs chevaux de l'éperon; mais ils ne vont pas tarder à recevoir une mauvaise solde.

Rainouart les rencontre dans une vallée, au passage d'un pont. Il les prend d'abord pour des païens en fuite, et l'on eût dit qu'il avait trouvé un trésor, tant il en ressent de joie au cœur. Mais il regarde leurs armes et reconnaît bien alors que ce sont des chrétiens qui

lâchent pied. Il lève son tinel et va se camper devant eux. Mieux leur eût valu rencontrer le diable. « Où allez-vous? leur demande-t-il. — En France, prendre du repos, répondent les couards. Le comte nous a congédiés. Si nous pouvons retourner dans notre pays, nous nous y ferons baigner et ventouser. Nous y avons de bon vin, de bon poisson de mer et de bons châteaux pour nous y refaire. Avec Guillaume il n'y eut jamais que peines à endurer, et plus d'un a trouvé là une fin douloureuse. Viens-t'en avec nous; tu feras sagement. On te portera ton grand tinel. — A d'autres! dit Rainouart. Le comte Guillaume m'a donné le commandement de l'armée, et je lui en dois compte. Pensez-vous m'échapper comme des lièvres? Par saint Denis, vous ne vous en irez pas! » A ces mots, il lève son tinel et en abat cinq du premier coup, puis six, puis jusqu'à cinquante. Nul ne peut, nul n'ose lui résister. Un lion, un sanglier ne leur paraîtrait pas plus redoutable. Frappés de terreur, ils s'écrient : « Sire Rainouart, nous irons combattre avec toi en Aliscans. Si nous te faisons défaut, qu'on nous coupe les membres. Tu peux nous mener partout à ton gré. — Voilà parler, dit Rainouart. Je suis fils de roi; j'ai bien le droit de commander et de montrer orgueil et fierté! » Puis il commence à branler son tinel, et fait rebrousser chemin à cette mauvaise engeance. Il ne leur donne pas de répit qu'ils n'aient rejoint l'armée; puis il va trouver Guillaume et lui demande en grâce le commandement des couards. « Qu'ils le veuillent ou non, dit-il, je les rendrai hardis comme des sangliers. »

La troupe de Rainouart est accueillie par des huées. Mais il y a bientôt mis fin. « Laissez mes gens en repos, s'écrie-t-il, car par la foi que je dois à Guibourc, la femme du monde la plus digne d'être aimée, celle qui hier me ceignit cette épée au côté, si vous allumez ma colère, je vous ferai tâter de mon tinel. Il n'est si haut parmi vous à qui je ne fasse passer

l'envie de chanter. Je suis fils de roi, et en droit d'être fier. L'heure est venue demontrer ma force après m'être trop longtemps laissé rassoter. Foin du fruit qui ne mûrit pas, et honni soit qui ne s'amende. Je suis de sang royal, il m'en faut souvenir, car j'ai souvent ouï dire que bon sang ne peut mentir. — Comme il sait parler, ce diable-là! » se disent tout bas les Français, qui n'osent plus élever la voix. P. 143-147.

Païens et chrétiens sont en présence; ils se disposent à en venir aux mains. Guillaume divise son armée en sept corps de bataille. Rainouart est à la tête des couards, au nombre de dix mille. C'est Guillaume qui commande le second corps; avec lui est son père Aimeri. Dix mille guerriers les suivent. Sept mille autres obéissent à Beuve de Comarchis; ils forment le troisième corps. Le quatrième a pour chef Aïmer le chétif; le cinquième, Bernard de Brubant. (C'est le père de Bertrand, qui est à cette heure prisonnier des Sarrasins. Mais, si Dieu garde Rainouart et son tinel, il sera délivré, lui et les autres avant la fin du jour.) Guillaume a confié le sixième corps à Ernaut de Gironde et le septième à Guibert. Dieu! quels frères il avait là et comme chacun d'eux fit bien ses preuves! P. 147-149.

Le jour est beau et le temps est clair. Desramé est sorti de sa tente en compagnie de quinze rois couronnés. Il regarde du côté d'Orange et voit les Français en bataille. Il voit briller leurs armures et leurs enseignes de soie, et s'étonne, et se demande quelles peuvent être ces gens qu'il ne reconnaît pas. Un messager vient à lui, courant à toute bride et en grand émoi : « Sire Desramé, s'écrie-t-il, que tardez-vous à prendre les armes? Par Mahomet, c'est trop de confiance! Voilà Guillaume, le marquis au court nez, avec son père, toute sa puissante parenté et je ne sais combien de milliers de Français! » Desramé l'entend et entre en courroux. Son visage s'allume; il roule les yeux, lève les sourcils, grince des

dents et s'agite avec fureur. Nul ne le voit qui n'en soit épouvanté. Aussitôt les cors retentissent et sonnent à l'étendard. Les païens s'émeuvent, et peu d'instants après il y en a tant d'armés que le clerc le plus lettré ne le saurait dire. La vérité est qu'aucun homme au monde n'en vit jamais pareil nombre. C'est de cette race qu'est sorti Rainouart au tinel, et c'est à elle qu'il va se montrer si redoutable. P. 149-150.

Desramé s'est revêtu de son armure : « A cheval, s'écrie-t-il, et en avant ! Si je rencontre Guillaume, il n'en sera pas quitte à bon marché. » Comme les païens s'arment, un Turc arrive tout effrayé qui s'écrie : « Sire Desramé, mauvaise nouvelle ! Voici venir les Français en armes. Guillaume a amené avec lui un guerrier, l'homme le plus fort de la chrétienté, qui porte sur son épaule un grand merrain dont le poids accablerait deux chevaux de bât. Il se nomme Rainouart, à ce que j'ai ouï dire. Par Mahomet, il a l'air d'un fou furieux. Il n'a pas encore vingt-cinq ans ; mais je ne laisse pas de croire que nous périrons et que nous serons défaits de sa main. — Arrière, ribaud ! dit Desramé. Quand ils seraient cinq cents comme lui, je n'en donnerais pas un denier. Qu'on fasse sonner mes cors ! » Vous auriez pu alors, de plus de cinq lieues, entendre le son des olifants. Les émirs se séparent pour aller prendre leur place de bataille. L'armée païenne est divisée en neuf corps. Elle a pour chefs principaux Haucebier, Hector de Salorie, Sinagon, Maudus de Rames, Baudus d'Almerie, Aquin, père de Baudus. P. 150-155.

Les cors sonnent la menée. L'armée païenne court sur la nôtre, la rencontre et la bataille commencent. Le comte Aimeri et ses fils poussent leurs cris de guerre, et à ce moment il y eut mainte âme séparée de son corps.

Tableau de la bataille. (P. 154 à 221.)

Aquin et les siens sont refoulés à plus d'une portée d'arbalète. C'en serait fait d'eux si Baudus, fils d'Aquin, ne leur venait en aide. — Joute d'Aïmer, le chétif, contre Baudus. Défaite et mort de Baudus. Mais dix mille Arabes entourent le vainqueur. Il est perdu, ou peu s'en faut. Au cri de *Narbonne!* qu'il pousse en désespéré, ceux de son lignage accourent et le délivrent. Le comte Guillaume y fait merveilles. Les mécréants reculent si loin devant lui que Rainouart croit la bataille finie. Il a honte d'avoir tant tardé à se montrer : « Sainte Marie, s'écrie-t-il, faites que la lutte se maintienne jusqu'à ce que les Sarrasins aient senti le poids de mon tinel. » Il dit et court à eux, son tinel en arrêt. Qu'ils se gardent bien de lui ; car, s'il les atteint, c'est leur mort, quand ils seraient tous de fer massif. P. 154-158.

A la tête de sa troupe de couards dont il fait des braves, Rainouart se lance au travers des ennemis. D'un premier coup de tinel il en abat dix ; d'un second il en écrase autant. Ils tombent devant lui comme le pré devant la faux. « Frappez, barons ! s'écrie-t-il ; aujourd'hui sera vengé le noble Vivien, et malheur au roi Desramé ! Si je le tiens, c'est son dernier jour. » Comme il parle ainsi, un messager s'en vient près de Desramé ; « Que faites-vous ? s'écrie-t-il. Guillaume a amené avec lui un homme le plus fort du monde : c'est Rainouart au tinel, qui a déjà fait périr vingt mille des nôtres. Par Mahomet, sire, gardez-vous de lui ! — Tais-toi, vilain sans foi, s'écrie Baudus : si je le tiens, lui et Guillaume au court nez, je les rendrai à Desramé ou morts ou prisonniers. » Ainsi parle Baudus à son gré ; mais avant la nuit il aura affaire à Rainouart et apprendra à le connaître. P. 158-160.

Après ses premiers exploits, Rainouart se tire de la presse et pousse jusqu'aux navires des Sarrasins. Il les fracasse, et brise les mâts, et, appuyé sur son tinel, qu'il plonge dans la mer, d'un bond léger, d'un

saut de vingt-cinq pieds il s'élance à bord d'un chaland, de celui-là même où sont emprisonnés les neveux de Guillaume : le comte Bertrand et le jeune Gui, et le brave Guichart et Gaudin le brun, et Hunaut le rude jouteur et le preux Gautier de Termes, et Gerart de Comarchis, le beau chevalier. Rainouart trouve là dedans cinquante Turcs qu'il a bientôt confessés avec son tinel, et de façon que le mieux portant a tout le corps et les membres rompus. Il y trouve encore un prisonnier pieds et poings liés et les yeux bandés. C'est Bertrand. « Ami, lui dit-il, d'où êtes vous? — De France, répond Bertrand. Je suis neveu de Guillaume au court nez. Il y a quatre mois que les païens m'ont pris. S'ils m'emmènent en Arabie, comme je m'y attends, je n'en sortirai jamais. Que Dieu prenne pitié de mon âme, car c'en est fait du corps! — Sire gentilhomme, dit Rainouart, vous allez être délivré pour l'amour de Guillaume. » P. 160-162.

Bertrand est libre. Il prie Rainouart de délivrer aussi ses compagnons. Les voilà tous hors du chaland. Le rivage est couvert de Sarrasins; mais le tinel de Rainouart en abat tant et tant qu'aucun jongleur n'en saurait dire le nombre. « Armez-vous, beaux enfants, s'écrie-t-il; voici des armes. Prenez-en à votre gré. — Oui, dit Bertrand; mais il me faudrait encore un destrier pour aller au secours de mon oncle. — Patience, reprend Rainouart, vous en allez avoir un, vous et les autres. » Comme il parle ainsi, un païen s'en vient jouter près de lui. Rainouart lève son tinel, mais du même coup il écrase l'homme et le cheval. D'un second coup il met en pièces quatre mécréants et leurs destriers tout à la fois. — « Voire, dit Bertrand, si vous y allez ainsi, nous ne serons remontés de notre vie! — Je n'en puis mais, sire Bertrand. Ce tinel est pesant et les coups en sont d'autant plus forts. Mais attendez un moment, voici venir un païen sur un cheval noir et bon cou-

reur ; jugez-en à son train. » L'instant d'après et le païen et son coursier sont meurtris en un monceau. « Dieu ! dit Bertrand, faut-il ainsi attendre ? — Ce n'est pas merveille, sire Bertrand ; quand j'ai une fois levé cette pièce de bois, elle retombe d'un tel poids que je ne saurais la retenir. — Eh bien, sire, frappez du bout, dit Bertrand, vous amoindrirez ainsi la force de vos coups. — Oui da ! reprend Rainouart, c'est une leçon. Me voici à l'école à cette heure ! — Sire, fait Bertrand, vous nous avez délivrés ; aidez-nous encore jusqu'à ce que nous soyons à cheval. Le comte Guillaume vous en saura bon gré. » P. 162-165.

Ce n'est pas sans peine que Rainouart parvient à manœuvrer son tinel au gré de Bertrand. A la fin pourtant il y réussit, et, grâce à lui, chacun des sept cousins monte à cheval prêt à bien faire. Pour Rainouart, il s'en va frapper parmi les rangs pressés des Sarrasins et en fait une telle occision que le sang des corps lui monte au talon. A chaque coup il en abat sept ou huit. « Voilà de bons coups, se dit-il ; ce n'est pas en heurtant du bout de mon tinel qu'il y aurait pareille foison. S'il ne tuait qu'un Turc à la fois, je ne l'estimerais pas cher. » P. 165-168.

Cependant les neveux de Guillaume ont tant cherché leur oncle qu'ils finissent par le trouver. Ils l'ont reconnu aux rudes coups qu'il donne, à son grand corps, à son épée, à laquelle nulle arme ne résiste. Mais ils n'ont pas le loisir de se parler ni de s'embrasser. Ce n'est pas l'heure du repos. Vallées et montagnes sont peuplées de Sarrasins. Le comte et ses neveux vont ensemble aux combats. P. 168-171.

Voici le roi Margot de Bocident, monté sur une jument aussi noire que lui et recouverte d'un filet de soie blanche. Il porte un fléau dont la masse est entourée d'une peau de serpent si dure qu'elle ne craint arme de fer ni d'acier. Margot cherche Rainouart et se dépite de ne le point trouver. Il se rue sur les

Français et en tue tant qu'il veut. Le comte Guillaume court à lui, décharge sur son heaume un terrible coup d'épée, mais sans plus l'entamer que ne ferait un coup de vent. « Voici l'heure de ta mort, dit Margot, et ton Dieu ne te défendra pas. » A ces mots, il lève son fléau. Le comte fuit, et ce n'est pas merveille, car le fléau pèse autant qu'un muid de froment. Mais Rainouart survient à temps pour délivrer Guillaume. Il écrase Margot et sa jument. « Beau coup! dit le comte. Sire Rainouart, je vous en rends mille grâces, car j'étais perdu sans l'aide de Dieu et la vôtre. — Soyez sans crainte, répond Rainouart, les païens seront défaits. Pour moi, je n'épargnerai ni frère ni parent. Margot de Bocident était mon cousin. » P. 171-173.

Quand les Sarrasins voient mourir Margot, ils accourent pour le venger, au nombre de plus de dix mille. Le comte Guillaume est entouré, assailli; mais Rainouart le dégage. A voir les grands coups qu'il donne on ne dirait guère qu'il a lavé la vaisselle. Après avoir tué plus de huit cents païens, il sort de la presse, fatigué, harassé, fiche son tinel en terre et s'y appuie pour prendre un moment de repos. Les païens le voient, le croient à bout de force, l'environnent et lui lancent de loin des javelots. Il est blessé; il serait tué sans son haubert et son heaume qui le protégent. Bénie soit l'âme qui l'a revêtu de ces armes. P. 173-175.

Le païen Aenré, armé d'un mail d'acier, fait un grand carnage parmi les nôtres. Rainouart le voit, court à lui et ne le salue pas; mais il l'abat à ses pieds. C'était encore un de ses cousins. P. 175-176.

Voici maintenant Desramé en compagnie de quatre rois mécréants. Il cherche Guillaume et le trouve. Les deux guerriers se défient et joutent à l'épée. Desramé est blessé et désarçonné; mais les païens accourent par milliers, l'arrachent aux mains du comte et le remettent en selle. P. 177-180.

Borel et ses quatorze fils n'ont pas pareille fortune. Rainouart tue le père, tue les fils jusqu'au dernier, prend les fléaux dont ils étaient armés, en essaye un, et rejette avec mépris ces engins qui ne sont bons, dit-il, qu'à chasser les mouches. P. 180-182.

Pendant qu'il prend du repos sous un arbre à l'épais feuillage, survient une bande de Sarrasins conduite par le hideux Agrapart, sorte de bête sauvage qui a les yeux rouges comme charbon enflammé et les ongles d'un griffon. — Étrange combat d'Agrapart et de Rainouart. — Mort du païen. P. 182-184.

Rainouart tue encore le mécréant Crucados, qui, armé d'une masse pesante, semait la mort dans les rangs des chrétiens. Il le tue, mais par aventure épargne son cheval, un grand destrier d'Afrique, dont il se saisit pour le monter. Il est las, dit-il, de s'entendre appeler garçon et ribaud trottant à pied. Mais il ne tarde pas à s'en repentir. Emporté par sa monture, il perd son tinel, tombe, est traîné dans la poussière, mais s'en venge bien en assommant d'un coup de poing le malencontreux destrier. P. 184-186.

C'est le Sarrasin Valegrape qui trouve le tinel de Rainouart. Il ne peut le porter; il le traîne jusque sous un olivier, s'assied pour se rafraîchir et regarde beaucoup cette perche. Rainouart l'a vu, court à lui comme un loup et se ressaisit de son arme. — Longue et terrible lutte entre Rainouart et Valegrape. Ils se reconnaissent pour frères et font de vains efforts pour s'accorder, l'un au nom de Jésus, l'autre au nom de Mahomet. A la fin Rainouart tue Valegrape, mais il en a regret. P. 186-194.

Sous son redoutable tinel tombe aussi Grishart, d'outre l'Ile perdue. Le païen a une sœur, Flohart la géante, qui, armée d'une faux, tente de venger son frère. C'est à grand'peine que Rainouart s'en délivre. Elle lui arrache sa ventaille avec les dents et l'engloutit comme elle ferait d'un fromage. Rainouart,

effrayé par cette vieille fille d'enfer, voue son tinel à saint Léonard et à saint Julien. « Sire tinel, lui dit-il quand Flohart est étendue à ses pieds, je ne vous donnerais pas pour la cité de Troie, et toutefois les bons saints vous auront! » P. 194-198.

Desramé, en chevauchant par la mêlée, arrive près de Rainouart. Il ne le reconnaît pas; car Rainouart, accoutré comme il l'est, ne ressemble guère à un fils de roi. Mais il lui demande : « Qui es-tu? — Je suis Rainouart, l'homme de Guillaume, que j'aime en bonne foi. Si tu lui fais du mal, je t'en ferai aussi. — Rainouart, bel ami, je suis ton père, » s'écrie Desramé. Il l'adjure d'abandonner les chrétiens, de revenir à Mahomet. Mais Rainouart ne se laisse pas fléchir. Le père et le fils en viennent aux mains, et Rainouart, en frappant Desramé du bout de son tinel, lui brise trois côtes. L'instant d'après il s'en repent amèrement. Assis à l'écart sous un arbre, il regarde son tinel et le voit tout sanglant : « Hélas! dit-il, suis-je assez malheureux? J'ai tué mes proches parents; j'ai brisé les côtes de mon père. Autant de péchés qui ne me seront jamais pardonnés. Mais que dis-je? C'est mon tinel qui a fait le mal. Maudite soit l'heure où il fut charpenté! » A ces mots, il le rejette loin de lui : « Va, dit-il, arme de malheur, je t'ai bien choyée, mais à cette heure je t'abandonne. Je m'en vais et te laisse ici. Jamais je ne te reporterai. » P. 198-201.

Il dit, et dans le même temps voit déboucher une des hordes sorties des navires. Elle a pour chef le fort roi Haucebier, un géant de quinze pieds de haut, revêtu de trois bons hauberts. Trois écus lui pendent au cou, et trois épées au côté. Il a en main un épieu au fer carré, trempé dans le venin d'un serpent de la pire espèce. A cette vue Rainouart court à son tinel : « Ami, dit-il, faisons la paix. Voici un homme qui n'est point des miens. Il me faut jouter avec lui; nous allons voir comment vous m'y aiderez. » Puis,

s'adressant à Haucebier : « Sarrasin, d'où viens-tu? Veux-tu combattre avec moi dans ces prés? — Moi, répond Haucebier, me battre avec un homme à pied et dont la défroque ne vaut pas deux deniers! Quelle folie! — Et qu'importent mes guenilles? reprend Rainouart. Le cœur n'est pas dans l'hermine; il est au ventre, où Dieu l'a mis. D'ailleurs, si je suis pauvre à cette heure, je ne le serai pas toujours, et le temps viendra où je porterai couronne de roi. Je te défie; garde toi de mon tinel! » A ces mots, il le frappe; mais le païen n'en est qu'étonné, et le tinel de Rainouart se brise par le bout et perd une de ses viroles. Un second coup l'entame davantage, un troisième l'achève; mais le coup est mortel pour Haucebier. « Je n'ai rien gagné, dit Rainouart, puisque j'ai perdu mon tinel. » P. 201-204.

Assailli de toute part, Rainouart en est réduit à frapper du poing, et celui qu'il atteint a bientôt trouvé gîte. En s'escrimant ainsi, il se heurte à l'épée que Guibourc lui a ceinte au côté. Il la tire du fourreau, en frappe Goliath de Balesguer et le pourfend, frappe encore et abat deux autres mécréants : « Que cette arme entre bien! dit-il. Bénie soit la dame qui me la ceignit au côté! » Il continue et tant et si bien que les païens prennent l'épouvante et fuient en déroute jusqu'à leurs navires. Mais Rainouart a passé par là et tout est effondré. Une seule nef lui a échappé; Desramé s'y réfugie, met à la voile et part, conduit par le diable. « Beau père, lui crie Rainouart, revenez quand il vous plaira! » P. 204-205.

Les Sarrasins qui restèrent eurent mauvais logis. Ils s'en vont errant par le champ de bataille, saisis d'effroi, traqués, blessés par les nôtres. Ils rencontrent Baudus, un neveu de Desramé, un cousin de Rainouart. « Ah! sire Baudus, lui disent-ils, prenez pitié de nous. Le comte Guillaume est vainqueur; Desramé s'enfuit par mer. Il est en sûreté à cette heure, et nous, nous serons tous morts avant ce

soir. » Baudus les rassure, leur promet de les venger, et s'en va cherchant partout le marquis au court nez et le vassal au tinel dont on lui a tant parlé. P. 205-207.

Il ne tarde pas à se trouver face à face avec Rainouart. « Qui es tu, vassal? lui demande-t-il. Si tu crois à Mahomet, tu n'as rien à craindre; mais si tu crois à Jésus, tout l'or du monde ne te sauverait pas de la mort. — Je n'ai pas peur de me nommer : les Français m'appellent Rainouart; je suis fils du fort roi Desramé et beau-frère de Guillaume au court nez. — En ce cas, dit Baudus, tu es mon cousin. Crois à Mahomet et il y aura paix entre nous. — Jamais! répond Rainouart. — Es-tu donc celui qui nous a fait tant de mal aujourd'hui, celui que j'ai tant cherché et qui porte un tinel si redoutable? — Celui-là même, dit Rainouart. — Tant mieux, répond Baudus. Mais, frère, qu'as-tu donc fait de ton tinel, et comment le comte Guillaume te laisse-t-il aller ainsi nu-pieds comme un ribaud? Viens avec moi : tu partageras mes domaines, je tuerai Guillaume et les Français que tu as amenés ici; Mahomet sera glorifié et votre Dieu honni. — Assez! dit Rainouart, je n'en ferai rien, dût-on m'arracher les membres. Je crois en Dieu et en ses saintes bontés; je crois en la Vierge qui le porta dans ses flancs, et de ma vie je n'aurai autre croyance, car Mahomet ne vaut pas cher si ce n'est comme amas d'or. — En garde, donc! dit Baudus. — Que Dieu me protège, dit Rainouard », et les deux cousins en appellent aux armes. — Long combat de Baudus et de Rainouart. — Défaite de Baudus. P. 207-218.

Mais Dieu sauva la vie au païen; il ne voulut pas qu'il mourût sans avoir reçu le baptême. Cruellement blessé par Rainouart, Baudus lui crie merci et lui promet de se faire chrétien. Rainouart, transporté de joie et attendri jusqu'aux larmes, se jette au cou de Baudus. Il l'étreint dans ses bras et lui demande :

« Cousin, vous ai-je fort blessé ? — Oui vraiment, sire, je saigne beaucoup, hâtez-vous de m'ôter mon heaume. Mais, dussé-je en mourir, je vous pardonne. » Rainouart pousse un long soupir et désarme Baudus, puis tous d'eux s'asseoient sur l'herbe et se regardent doucement.

Portrait de Baudus : il n'y a pas de plus beau diable en enfer. Il se pâme dans les bras de Rainouart. Guillaume survient, apprend de Rainouart que Baudus est vaincu et veut être baptisé. Il en rend grâces à Dieu. Baudus demande à retourner dans son pays pour guérir ses blessures, et promet de revenir à Orange se mettre aux ordres de son vainqueur. Rainouart le lui accorde. Baudus tint sa promesse. P. 218-221.

Après avoir recueilli un immense butin dans les navires ennemis, les Français se livrent au repos ; mais Rainouart est debout et crie aux armes avant minuit. Guillaume fait donner la sépulture à Vivien et reprend avec son armée le chemin d'Orange. Rainouart est en tête, l'épée au poing, plus fier qu'un sanglier.

Incident. — Un vilain avait un champ de fèves, son seul espoir pour nourrir sa famille. Des mécréants l'ont envahi et ravagé; ils y campent encore. Le pauvre homme s'en vient à Rainouart et lui conte son malheur. Rainouart lui promet vengeance et réparation, et tient grandement sa parole. Il met à mort les envahisseurs du champ, et donne au vilain, pour prix de ses fèves, leurs chevaux et leurs armures. « Bon marché ! dit le vilain. Les fèves sont bien payées. Bénie soit l'heure où elles furent semées. » P. 222-226.

Retour à Orange. — Guillaume est rentré dans son palais, où un grand festin réunit les vainqueurs. Un seul est resté hors des murs : c'est Rainouart. Le comte ne s'avisera de songer à lui qu'après souper Oubli injuste et bien digne de blâme. Rainouart en est cruellement blessé. Qui donc a mis fin à la bataille

Qui a délivré les neveux de Guillaume prisonniers? Qui a tué tant de Sarrasins, tant de parents? N'est-ce pas lui qu'on délaisse maintenant si honteusement? P. 227.

Rainouart, courroucé et le cœur marri, s'en retourne en pleurant vers Aliscans. Des chevaliers le rencontrent qui lui demandent d'où il vient et ce qu'il a pour paraître si triste. A cette demande il laisse éclater sa douleur et sa colère, son regret d'avoir aidé Guillaume, d'avoir renoncé à Mahomet. Il va retourner dans son pays; il en reviendra à la tête de cent mille Sarrasins, et alors malheur au comte d'Orange, malheur à la France et à son roi! Outragé comme il l'est, Rainouart sera sans pitié. Il ne garde de doux sentiments que pour la belle Aélis et pour la comtesse d'Orange. — Un des chevaliers tente de l'apaiser et de le détourner de son dessein. Peine perdue, et qui tournerait mal pour le chevalier et pour ses compagnons, s'ils ne prenaient la fuite. Ils arrivent à Orange de toute la vitesse de leurs chevaux et courent au palais informer Guillaume de leur rencontre. « C'est Rainouart qui a raison, dit le comte, et moi qui ai fait une sottise. » P. 227-230.

Il se repent amèrement. Il envoie après lui vingt chevaliers pour le ramener; mais ils n'en tirent qu'injures et menaces, et, pour avoir voulu user de la force, ils rentrent à Orange plus vite encore qu'ils n'en sont sortis, croyant toujours Rainouart à leurs talons. P. 230-232.

Quand Guillaume apprend l'accueil fait à ses messagers, il sourit, demande son cheval et part, suivi de cent chevaliers. Guibourc aussi l'accompagne; il n'oserait sans elle aller affronter le courroux de Rainouart. Ils le rejoignent au bord de la mer, où il est monté dans une embarcation qu'il n'a su gouverner et qu'il a fait chavirer en s'aidant d'une perche pour prendre le large. Comme il maugrée en sortant de l'eau, sa perche à la main, Guillaume survient, l'ap-

pelle et essaye de fléchir son courroux. Il ne réussit qu'à l'irriter davantage. C'est Guibourc seule qui obtient la grâce du comte. « Dame, lui dit Rainouart en se jetant à son cou, je suis votre frère, je ne veux plus vous le céler. Je suis ce Rainouart qui fut enlevé au roi notre père. Je n'ai rien à vous refuser. J'oublie les torts de Guillaume, et de ma vie vous ne m'en entendrez reparler. »

Rainouart est réconcilié avec le comte. Il eût fallu voir comme on l'embrassait! On lui fera honneur dorénavant; mais lui, cependant, ne pourra jamais perdre l'habitude de s'aller chauffer à la cuisine P. 232-234.

Annonce du jongleur, qui comprend le reste de la vie de Rainouart : son baptême, — son mariage avec Aélis, — son adoubement comme chevalier, — sa lutte contre le géant Loquifer, — son moniage (1). P. 235-236.

Il y a grande joie à Orange et grand souper lorsque Guillaume y ramène Rainouart, qui prend place à table à côté du comte. On veut le servir le premier, mais il refuse cet honneur. Sa sœur se réjouit de le voir près d'elle et lui dit à ce propos d'aimables paroles. Mais lui ne se plaît guère en si haut lieu; il se sentirait mieux et plus à l'aise à la cuisine ou à l'étable. P. 236-237.

Après le souper, Guillaume demande à Rainouart s'il veut recevoir le baptême et croire en Dieu. — Plaisante réponse de Rainouart, qui n'en consent pas moins à se faire baptiser. P. 237-238.

Baptême de Rainouart. — Scène comique. Ses

1. Ces deux derniers et grands événements de la vie de Rainouart forment chacun le sujet d'une chanson qui a pour titre : l'une, *Loquiferne*, ou *la Bataille Loquifer*; l'autre, *le Moniage Rainouart*. Notre poëme se borne à les annoncer, tandis qu'il va raconter le baptême, le mariage et l'adoubement du frère de Guibourc.

parrains ne peuvent réussir à le tenir sur les fonts et l'y laissent tomber. — Après la cérémonie, le nouveau chrétien est revêtu des plus riches habits. « Sire Rainouart, lui dit Guillaume, vous serez, s'il vous plaît, mon sénéchal, et distribuerez aux Français que j'ai amenés ici le butin conquis en Aliscans. » — Distribution du butin, qui formerait la charge de quatre navires. Rainouart s'acquitte si largement de cette tâche qu'il est comblé de louanges et de bénédictions. P. 238-240.

Guillaume veut que Rainouart soit armé chevalier avant le départ des Français, pour qu'ils en puissent reporter la nouvelle au roi Louis. — Récit de l'adoubement. — Description de l'armure et du destrier du nouveau chevalier. P. 240-242.

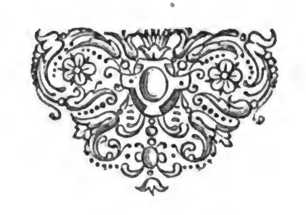
Une quintaine a été dressée par les soins de Guibourc pour éprouver l'adresse de Rainouart. Guillaume le prie de montrer, par un semblant de joute, comment il manie ses armes et son coursier. Rainouart s'en défend. « Attendons les Sarrasins, dit-il; c'est alors que vous me verrez jouter sans perdre mes coups. » Mais Guibourc l'en prie aussi. Il se rend à son désir, et, aux applaudissements de tous, atteint le but, le fracasse et le met à bas. P. 242-244.

Comme chacun fait fête à Rainouart, on annonce l'arrivée de Baudus. Il revient se mettre à la merci de son vainqueur, qui l'accueille à bras ouverts. Baudus et les siens reçoivent le baptême. P. 244-245.

Guillaume a le dessein de donner pour femme à Rainouart sa belle nièce Aélis. Il charge Ernaut et Bernart de Brubant d'aller en France la demander au roi Louis pour l'homme le plus vaillant du monde, pour le guerrier à qui est due la victoire d'Aliscans et qui régnera un jour sur toute l'Espagne. — Succès du message. — Aélis à Orange. — Noces de Rainouart et d'Aélis. P. 245-250.

Annonce du retour de Desramé et des exploits futurs de Rainouart. P. 251.

Départ d'Aimeri et de ses fils. — Départ des Français. — Il ne reste plus à Orange que cent hommes de valeur. Guillaume, dans cette solitude, devient muet et pensif; il pleure encore Vivien. La noble Guibourc le console tout de son mieux. « Qui a bonne femme, dit-elle, doit être en joie, et, s'il est bon, l'aimer du meilleur de son cœur, et croire ses sages conseils. Or, voici le sage conseil que je te donne. Il faut refaire Orange avec les trésors pris aux Sarrasins. Il y faut mander des ouvriers qui y viendront en foule. Tu referas la ville de telle sorte qu'elle sera à l'abri de toute atteinte, et, pour moi, je n'y épargnerai pas ma peine. — Dieu! dit Guillaume, quelle comtesse! Jamais au monde ne naîtra sa pareille. » Le comte suivit le conseil de Guibourc. Il restaura Orange du mieux qu'il put, et s'y fortifia derrière des murailles et de grands fossés. P. 251-254.



ALISCANS



ALISCANS

A ICEL jor ke la dolor fu grans
Et la bataille orible en Alicans,
Li quens Guillaumes i soufri grans ahans.
Bien i feri li palasins Bertrans,
Gaudins li bruns et Guichars li aidans,
Girars de Blaives, Gautiers li Tolosans,
[ᶜHunalt de Saintes] et Foukiers de Mellant.
Sor tos les autres s'i aida Vivians :
En .xxx. leus fu rous ses jaserans,
Et en son cors ot .xv. plaies es flans;
De la menor morust uns amirans.
Molt a ochis de Turs et de Persans,
Mès ne li vaut le pris de .ii. besans;
Car tant i ot de nés et de challans
Et des dromons [ᶜet des escois corans]
Ainc tant n'en vit nus hom tant soit vivans.
D'escus et d'armes est covers li Archans.
Grans fu la noise [ᶜdes felons] mescréans.

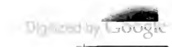
Li quens Guillaumes vait poignant par l'estor;

Ses brans fu tains de sanc et de suour.
Enmi sa voie encontre .I. aumachour;
Tel li douna parmi son elme à flour
Dusq' es espaules mist son branc de color.
Après ocist Pinel, le fil Cadour.
Li quens i fiert par force et par vigor;
Mais tant i ot de la gent paienor
Sou[s] ciel n'a home ki n'en éust paour.
Atant e vos Desramé leur signour
Sor la brahagne ki cort par grant vigor;
Si sont ot lui d'Inde l'enperéour,
C'est une gent ki vers Dieu n'ont amor.
Un espiel porte par molt ruiste fieror
Dont il ot mort maint gentil vavasor;
Lui et Tacon, le fil de sa seror,
En la grant presse a sovent pris son tor.
« Avois! s'escrie, tout morrés à dolour!
« Hui perdera Guillaumes sa valor;
« Ja de ses homes n'istra .I. de cest jor. »
Li quens l'oï, molt en ot grant tenror.

Li quens Guillaumes voit ses homes morir;
Forment l'en poise, mais nes puet garandir.
Vivien kiert, mais ne le puet véir;
Quant ne le trueve, le sens quide marir.
Par mautalent va .I. paien ferir;
Dusq'es espaules li fait le fer sentir.
Dont commencierent Sarrasin à venir,
Tout Alicans en véisciés covrir;
Tel noise mainent la terre en font fremir.
Hardiement vont les nos envaïr;
Là véisiés fier estor esbaudir,
Tant hanste fraindre et tant escu crossir,
Et tant hauberc derompre et dessartir,

Tant pié, tant poing, tante teste tolir,
L'un mort sor l'autre trebucer et chaïr.
Plus de .xx^{m}. en véisiés gesir;
Les cris puet on de .v. lieues oïr.
Et Viviens se conbat par aïr
Devers l'Archant, mais près est del morir,
Parmi ses plaies voit ses boiaus issir
En .III. lieus ou en .IIII.

VIVIENS est en l'alue de l'Archant,
Et sa boele li vait del cors issant;
A ses .II. mains le vait ens rebotant.
Il prist l'ensegne de son espil trencant,
Parmi les flans le vait fort estraignant.
Dont se rafice deseur son auferrant,
Entre paiens s'en va esperounant,
Au branc d'acier les vait adamagant.
Li plus hardis va devant lui fuiant;
Droit vers la mer les en maine ferant.
D'un val li sort la maisnie Gorhant;
[‘C'est une] gens dou plus divers samblant,
Tot sont cornu derire et devant.
Chascuns portoit une mache pesant,
[ʃTote] de plonc et de fer el tenant;
De tés plonmées vont leur bestes cachant.
.C^{m}. estoient li felon mescréant;
Si durement vont entr'aus glatisant
Ke la marine en va toute tounant.
Quant Viviens voit la gent Tervagant
De tel fachon et de si fait samblant,
Et ot la noise ke il vont [de]menant,
Si s'en esmaie ne m'en vois mervillant;
Arir[e] torne [ʃle cief] de l'auferrant.
N'ot pas fuï une lance tenant



Quant devant lui voit une aige bruiant;
Dont sot il bien passé ot convenant.
Li gentix quens s'areste maintenant,
A Damedieu va son gage rendant,
De sa main close aloit son pis batant:
« Diex, moie cope ke jou ai fuï tant;
« Ja le comperront li paien por itant. »
Vers les vachiers s'en [bvet] esperounant
Par moult très grant ravine.

VIVIENS torne, ke mais ne veut fuïr,
Vers les vachiers, qui Diex doinst encombrier.
A[s] prumiers cos les va si envaïr
Dusqe as cerveles leur fait le branc sentir.
Et cil des maches le fierent par aïr,
Parmi l'auberc li font le sanc issir.
Diex penst de s'ame que près est del morir!
Mais ne plaist Dieu k'encor doie finir
Dusqe Guillaumes ert à l'ensevelir,
K'en Aliscans se combat par aïr.
Es vos Bertran qui Diex puist benéir;
D'une compaigne ot fait .c Turs morir.
L'escu li eurent fait trauer et partir,
Et son vert elme derompre et desartir;
Tous fu torciés ses brans des cos ferir.
Quant les vachiers voit ensamble venir,
Li gentix quens ne fu mie à losir;
Ne sot ke faire, vers aus n'osa guencir,
Tant forment les redoute.

LI quens Bertrans voit venir maint vachier
De la maisnie au roi paien Gohier;
Tot sont cornu et noir comme aversier.
Li quens Bertrans n'i osa aproismier;

Nest pas mervelle, nus n'en doit mervellier,
Car tant dïable font moult à resoignier.
Si com il deut arire repairier,
Vivien voit enmi aus caploier
Où il escrie : « Monjoie, chevalier !
« Oncles Guillaumes, car me venés aidier.
« Bertrans cousin, com mortel encombrier !
« Dame Guiborc, ne me verés entier ;
« Près est ma fins, n'i a nul recouvrier. »
Bertrans l'entent, le sens quide cangier,
Dont a parlé à loi d'un homme fier :
« Viviens niés, or fais trop ke lanier,
« Quant ne vos voi entre paiens aidier ;
« Bien vueil morir se ne vos puis aidier. »
A icest mot a brocié le destrier.
Ki li véist ces vachiers detrencier,
L'un mort sor l'autre verser et trebucier,
Bien le déust aloser et prisier.
Tant fiert Bertrans et devant et derier
Ke la grant presse fist molt aclaroier ;
N'i convenist Rollant ne Olivier.
Voit Vivien, si le cort enbracier ;
Trestout sanglent le commence à basier.
Li quens Bertrans le voit si fort sainnier,
Le sanc vermel fors de son cors raier,
S'il fu dolans nus n'en doit mervellier.
« Viviens niés, dist Bertrans au vis fier,
« Car vos alés lés cel estanc coucier,
« [¢Desor cel arbre que voi là onbroier]
« Et or morrai por vos escausgaitier,
« Quant si vos plaies ne finent de sainier. »
Viviens l'ot, ne puet son cief drecier,
.III. fois se pasme sor le corant destrier ;
Ja chaïst jus ne fuisent li estrier.

A tant e vos le fort roi Hauchebier,
Si ot des paiens .xx. mile.

Li quens Bertrans voit Haucebier venir,
En sa compaigne de Sarrasins .xx. mil.
« Diex, dist li quens, ki tout as à baillir,
« Secor nos, Sire, se toi vient à plasir !
« Niés Vivien, or vos venrai morir,
« Et moi méisme ne porrai garandir. »
Viviens l'ot, si commence à fremir;
Dist à Bertran : « N'avons mais nul losir;
« Tant ke vivons, alons paiens ferir.
« Ja de cest jor ne me venrés issir;
« Garisiés vos, je sui près de fenir,
« Mais ains irai Sarrasins envaïr. »
A icest mot resont alé ferir ;
Testes et bras font des cors departir,
Et ces cerveles en contremont boulir.
Paiens nel voit ki les ost envaïr;
Lancent leur lances et espiex par aïr,
Desous Bertran font son ceval morir.
Plus de .lx. le coururent saisir,
Mais Viviens leur vait des mains tolir.
Mais grant angoisse l'en convient [b à] souffrir :
Parmi ses plaies voit ses boiaus issir
Li gentix quens ki [bien semble] martir.
Miellor vasal ne puet nus hom véir;
Par droite force fait les paiens sortir
Plus d'une lance et arire fuïr.
Viviens voit son cousin mal baillir,
Un paien fiert si k'il le fist morir;
Le ceval prent, Bertran le fist saisir,
Et il i monte, Diex le puist benéir !
Dist Viviens : « Pensés de vous garir,

« Fuiés vos ent, por Dieu le Saint Espir,
« Ou, se che non, il vous convient morir.
« Las ! ke ne voi mon chier oncle venir,
« Ke Sarrasin ne peurent onqes chirir.
« Se il est mors, tos nos convient morir,
« Car n'est nus hom ki nos puist garandir
« Fors Damediex ki tout a à baillir. »
Bertrans l'entent, si geta .i. souspir,
De pitié pleure, il ne s'en puet tenir;
Molt grant dolor demaine.

« Niès Vivien, ch' a dit li quens Bertrans,
« Se je vous lais et je m'en vois fuians,
« Honte en aurai et reprovier tos tans.
— Non aurés, niés, dist Viviens li frans.
« Querés là val mon oncle en Aliscans,
« En mi l'estor ù il est combatans;
« Por Dieu li dites k'il me soit secorans.
— Non ferai, niés, ch' a dit li quens Bertrans;
« Tant com el poing me puist durer li brans,
« Vos serai jou vers Sarrasins aidans. »
Lors vont ferir andoi es mescréans,
Si leur detrencent les costés et les flans;
Paiens nel voit ki n'en soit esmaians.
E vos .v. contes à esperons brocans;
Leur cousin furent, de la terre des Frans.
L'uns fu Gerars li preus et li vaillans,
Gaudins li bruns, li preus et li aidans,
De Coumarchies Guielins li poisans,
Et si i vient quens Hues de Melans;
Fierement vinrent leur ensengnes crians.
Lors renovele uns estours molt pesans;
Mains Sarrasins perdi illuec son tans,
Ki Dieu ne voloit croire.

GRANS fu l'estors, par verté le vos di.
Preu sont li conte, parent sont et ami,
Ne se fauront tant com il soient vif;
Mais Vivien ting jou au plus hardi.
Devant les contes a ocis l'aupatri
Ki le jor l'ot navré et mal bailli
Parmi le cors de son espil forbi;
Ce fu la plaie ke plus li a nuisi.
Mais Viviens ne l'a pas meschosi;
Tel li douna del branc d'acier forbi
Desor son elme, ki à or fu forbi,
Dusq'es espaules l'a fendu et parti;
Mort le trebuce en l'Archant envers mi.
Dient li conte : « Diex, qel vasal a chi !
« Secor le, Sire, par la toie merchi ! »
A icest mot s'escrient Arabi;
Dist l'uns à l'autre : « Mal sommes escarni;
« Li vis diable ont cestui resorti
« Quant il fu mors très ier à miedi.
« Maint mal ont fait li linage Aimeri :
« Guillaumes a le roi Tiebaut houni,
« Quant dame Orable sa feme li toli
« Et de sa terre trestot le dessaisi.
« Se cist glouton nos escapent ensi,
« Molt devons estre de Mahoumet honi.
« Trop leur avons leur orguel consenti;
« Mais, ains le vespre ke il soit enseri,
« S'en tenra molt Guillaumes à honi
« Et à mavais recréant et failli.
— Voir! dist Bertrans, vos i avés menti ! »
Lors les requirent li.VII.cousin ami.
Là véissiés tant fort escu croissi,
Tant elme faindre, tant hauberc desarti.
Tel noise mainent paien et Sarrasin

Et tel tempeste li cuivert de put lin
De .II. grans lieues a on la noise oï.
Cele bataille ont li [bnoz] desconfi ;
Mais dusqe à poi seront grain et mari,
Se Damediex n'en pense.

Grans fu la noise, li cris et la huée.
Icele esciele fu tost desbaretée,
Quant Aerofles leur sort d'une valée
A tout .xx^{m}. de gent de sa contrée.
La gens fuians est ad lui retornée ;
Ja i aura dolereuse mellée.
Ainc n'acointierent li [bnoz] pieur jornée,
Car à tés gens auront poi de durée.
Sor les .VII. contes est leur force tornée,
Lancent leur lances et fausars à volée ;
Ni a celui n'ait la targe fausée,
L'auberc rompu et la char entamée,
En .XV. lieus et plaïe et navrée.
Cil se desfendent comme gent aïrée ;
Cascuns si tient el poig destre l'espée,
As paiens caupent maint poing, mainte corée,
A maint en font chaïr la boelée.
De chou k'il chaut ? ja n'i aront durée,
Car de paiens est trop grans l'aünée ;
Mainte sajete leur ont traite et bersée.
Es Aerofle des vaus de Puisfondée ;
Tient une hace ki bien fu acerée,
Vient à Guicart, tele li a dounée
[bQue] par derire a sa targe caupée
Et son ceval très parmi l'eskinée.
De chi en terre est la hace colée ;
Ele i entra une aune mesurée.
Guichars chaï envers en mi la prée,

Et ses chevaus lés lui, geule baée.
Quant Aerofles voit la sele versée,
(Grans fu et fors, s'ot la broigne endosée;
N'ot si fort homme dusqe en la mer Betée,
Fors Rainouart, fiel sa seror l'aisnée,
Et Haucebir de puis de Trimolée :
Cil sont fort à mervelle.)

Quant Aerofles voit Guicart abatu,
(Il fu molt grans et de fiere vertu,)
Guicart saisistpar l'auberc c'ot vestu;
Ausi le lieve com .i. rain de festu
Deseur le col de l'auferrant gernu.
Par droite force li a son branc tolu.
Guicars s'escrie : « Bertran niés, où es tu?
« Oncles Guillaumes, or m'avés vos perdu. »
Bertrans l'entent, ainc si dolans ne fu.
Tout li .vi. conte i sont poignant venu;
Li .iii en fierent le paien sor l'escu;
Mal soit de cel ki [l'en] ait reméu.
Sovent refiert cascuns del branc molu
Parmi son elme, mais n'enpire .i. festu.
Li autre .iii. ont si fier estor rendu
Ochis i furent .l. mescréu.
De chou ke chaut, quant ne sont secoru?
Car de paiens sont tot li canp vestu,
Molt grant damages est [as noz] avenu,
Car tot no conte sont pris et retenu,
Fors Vivien k'il ont à mort feru,
De .xv. espiex parmi le cors feru;
Mais ne chiet mie, k'il ne plaist à Jhesu.
Ains k'il i muire sera moult chier vendu.
Diex, quel damage! Si hardis hom ne fu
Très le tans Jeremie.

En Alischans ot mervilleus hustin.
Bertran ont pris paien et Sarasin,
Guichart l'enfant, Gerart et Guielin,
Huon le preu et l'alosé Gaudin;
Gautier de Termes ont loié d'un saïn.
Dist Viviens : « Bertrans, sire cousin,
« Or vous en mainent li glouton de put lin,
« Guichart l'enfant et Gerart le meschin !
« Las! hui perdra Guillaumes tot son lin.
« Diex, por quoi vif, quant ne me prent la fin?
« Tex xv. plaies ai el cors sous l'ermin
« De la meneur morust .i. fort ronchin;
« Mais, par l'apostle que quierent perelin,
« Ne l'en menront li cuivert de put lin,
« Ains sentiront de mon branc l'acherin. »
N'ot point d'escu, mais hauberc doublentin
Et son vert elme, [ſqui le cercle ot] d'or fin,
Et tot li eurent dequassé li mastin.
Il reclama le baron saint Martin,
Et saint Andrieu, saint Pol et saint Quentin,
Saint Nicolai, saint Piere et saint Fremin,
Et saint Herbert, saint Mikiel, saint Domin,
K'il le maintigne vers la gent Apollin,
Et dant Guillaume, le comte palasin,
Qui est de fiere geste.

Quant Viviens ot finé s'orison,
Dont fu plus fiers que lupart ne lion,
L'espée traite, fiert paiens à bandon.
Fiert i. neveu Aerofle le blon;
Elmes n'escus n'a vers lui garison,
Tot le fendi deschi ke en l'archon,
Gambes levées l'abat mort el sablon.
Et puis ochist son frere Glorion

Et Galafer, Murgant et Rubion,
Et Fauseberc et son fil Garsion.
De chou ke chaut? trop i a d'aus fuison.
Es Haucebier d'outre Cafarnaon;
En tot le mont n'a paien si felon.
Ciex Haucebiers fu de si haut renon
Qu'en paienime partout en parloit on.
Plaist vos oïr .I. poi de sa fachon?
Plus avoit force ke .XIIII. Esclavon,
Demie lance ot de lonc el caon,
Et une toise ot par flans environ,
Espaules lées, ne samble pas garchon,
Les bras furnis, les poins carrés en son.
Demi pié ot entre les iex dou front,
La teste grosse et des cheveus fuison;
Les iex ot rouges, espris comme carbon.
Une carée porteroit bien de plon;
Fors Renouart, ainc ne fu si fors hom,
Ki puist l'ocist, si com dist la canchon.
Dist Haucebiers: « Laisiés moi cest glouton;
« La soie force ne vaut mie .I. bouton.
« Se n'en avoie reproce de Mahon,
« Ja l'averoie tué à .I. baston. »
En sa main tient d'une lance .I. tronchon;
Par tel aïr en jeta le baron
Tot li desront le hauberc fremillon,
Et trespercha son vermel auketon,
Et li enbati el cors dusqe au poumon.
Viviens chiet, ou il vausist ou non.
Dist Hauchebiers: « De cestui pais avon;
« Ens en l'Archant Guillaume querre allon
« Et à nos nés en prison le meton;
« Son anemi Tiebaut le presenton
« A son plasir en prenge vengison. »

Lors s'en tornerent, brochant à esperon,
Vivien laisent gisant sor le sablon.
Li ber se drece quant vient de pamison,
Devant lui garde, s'a véu .I. gascon;
A molt grant paine li monta en l'archon,
Vient en l'Archant sous .I. arbre roont,
Sous .I. estanc, d'aige i avoit à fuison.
Là descendi, si a dit s'orison;
Ke Diex reçoive s'ame!

Viviens est en l'alues de l'Archant,
Joste la mer par dalés .I. estant,
A la fontaine dont li rui sont corant.
Li oiel li torblent, la colour va muant,
Li sans i flote, ki del cors li descent;
Tout ot le cors et le hauberc sanglent.
A Damedieu va sa coupe rendant,
Et doucement de vrai cuer reclamant.
« Diex, dist il, Sire, vrais peres omnipotent,
« Par qui est toute créature vivant,
« La toie force ne va mie faillant;
« Secor mon oncle, se toi vient à commant. »
De Vivien lairomes à itant;
Une autre fois i [serons] repairant.
Si vous diroumes del bon conte vaillant
Ki se combat molt fort en Aliscant
Contre paiens. Moult en va ochiant,
La soie force ne va mie faillant;
Mais ke plus fiert [tant] plus li va croisant
Icele [gens] ki aoure Tervagant:
Ce li est vis ke tos jors va croisant.
S'il ot paor, nus n'en [soit] mervillant;
Dieu et ses sains va sovent reclamant
Ke de mort le garise.

En Aliscans fu molt grans la dolor.
Li quens Guillaumes tient le branc de color;
Tant ot feru sor la gent paienor
Le cors ot taint de sanc et de suour.
De xx^{m}. homes k'il mena en l'estor
N'ot que .XIIII.; cil n'ont point de vigor,
Navré en sont à mort tout li plusor.
Li quens Guillaumes leur a dit par amor :
« Por Dieu, signeur, le nostre créator,
« Tant com vivons, maintenons bien l'estor.
« Li cuers me dist ja n'istrons de cest jor,
« Car tout sont mort no chevalier millor.
« N'oi mais crier nostre ensengne Francor,
« Mors est Bertrans, dont ai au cuer dolor,
« De mon lignage ai perdue la flor.
« Or sai je bien jou en ai le piour
« De la bataille; mais, par saint Sauvéor,
« Tant com je vive, n'aront paien sejor;
« Ja n'en auront honte mi ancisor.
« Ne chanteront en vain li gogléor
« Que jou de terre i perde plain .I. tor
« Tant ke je soie en vie. »

Li quens Guillaumes ot molt la char hardie,
Et Damediex li estoit en aïe.
N'ot ke .XIIII. de toute sa maisnie,
Cil sont navré, moult est courte leur vie;
Mais tant ferirent en leur connestablie
C'une bataille de Turs ont desconfie.
Adont quidierent aler à garandie;
Droit vers Orenge ont leur voie aqueillie,
Quant à senestre leur sort grans gens haïe.
.X^{m}. estoient à bataille establie;
Rois Baufumés les chaele et les guie.

« Diex, dist Guillaumes, dame Sainte Marie,
« Or voi jou bien ke ma vie est fenie ! »
Tient une lance où l'ensegne flanbie,
Dist à ses houmes : « Chi n'aiiés couardie ;
« Vés de paiens vostre voie jongie ;
« Se ceste gent aviens resortie
« Et nos la marche delà eusens saisie,
« Jamais de nos n'averoient baillie. »
A icest mot a l'ensengne drechie,
Le ceval broche, s'a le regne laissie.
Et li .XIIII. cascuns « Monjoie » escrie ;
Deseur paiens ont leur ire vengie.
Là ot d'espées molt grant carpenterie
Ke li [noz] font sor la gent de Persie.
Li quens Guillames son espil i enplie
En .I. paien qui tenoit Urgarie ;
D'ame et de cors li a fait departie.
Puist traist l'espée ki d'or est enheudie,
Cho est Joiiouse, où durement se fie ;
Tout en fendi .I. Turc jusqe en l'oïe,
Puis a ochis Caem de Valermie.
Bien fiert li quens, car mautalens l'aigrie ;
Au branc d'acier laidement le chastie.
Paiens nel voit qui à l'autre nel die :
« Cist vis déables ledement nos manie ;
« Qui l'atendra ja n'aura garentie
« Qu'à cele espée maintenant ne l'ocie. »
En fuie tornent, s'ont la place guerpie,
Tote la voie ont au conte vuidie ;
Li plus hardiz n'i vosist estre mie.
Guillaume outrerent plus d'une grant treitie ;
Mais tuit si home furent mort à hachie,
Toz piere à piece fu leur char detranchie.
Or n'a Guillaumes mès secors ne aïe.

QUANT *dant Guillaumes ot Sarrasins outrez,*
Droit vers Orenge fu ses chemins tornez.
Bien s'en cuida aler à sauvetez
Quant par devant li sailli Josuez,
Cil de Mautiste, les fils Matusalez.
Avec els fu Corsuble et Ahenré,
Le filz Tibert, d'Odierne Esmerez.
.X^{m}. estoient as verz hiaumes jemez,
A hantes roides, às gonfanons fermez;
Tot maintenant ierent issu des nez.
« *Dex, dist Guillaumes, qui en croiz fus penez,*
« *Quex vis déables en ont tant assemblez?*
« *Je cuit des Turs est li monz estordrez*
« *Que ne voi tertre qui n'en soit toz rasez,*
« *Pleins ne riviere qui n'en soit arestez :*
« *Mar des putains tant en ont chaelez,*
« *Pis des glotons qui les ont engendrez !*
« *Biau sire Dex, de ma vie pensez.*
« *Dame Guibors, jamès ne me verrez !*
« *Cheval, dist il, moult par estes lassez;*
« *Se vous fussiez* .IIII. *jorz sejornez,*
« *Ja me refusse as Sarrasins mellez,*
« *Si m'en vengasse, quar à tort sui navrez;*
« *Mès or voi bien qu'aidier ne me poez.*
« *Si m'aïst Dex, n'en dois estre blasmez,*
« *Quar tote jor moult bien servi m'avez.*
« *Petit fu ore ne fussiez galopez*
« *Et coréuz, poinz et esperonez :*
« *De ton service te rent merciz et grez.*
« *S'estre péusses à Orenge menez,*
« *N'i montast sele devant* .XX. *jorz passez,*
« *N'i mengissiez d'orge ne fust purez,*
« « .II. *foiz ou* .III. *o le bacin colez,*
« *Et li fourages fust jentil fein de prez*

« Tot esléuz et en seson fenez;
« Ne béussiez s'en vessel non dorez;
« Le jor fussiez .IIII. foiz conréez
« Et de chier poile trestoz envelopez.
« Se en [Es]paigne es des paiens menez,
« Si m'aïst Dex, moult en serai irez. »
Baucent l'oï, si a fronci le nés;
Ausi l'entent com s'il fust hom senez.
La teste crolle, si a des piez hoez,
Reprent s'aleine, tost est revigorez;
Cuer li revint, si est tot recovrez.
Ausi henist come s'il fust gitez
Fors de l'estable et de novel ferrez.
Quant vit Guillaumes qu'il est revigorez,
Ne fust si liez por .XIIII. citez.

LI *quens Guillaumes senti frès son cheval,*
Droit vers Orenge est guenchi tot .I. val.
Par devers destre li sailli Brodual,
O lui .X^m. de la gent criminal.
N'i a celui qui n'ait lance poignal
Et riche enseigne de peile et de cendal.
Grant noise font li gloton desloial,
Guillaume tolent et le pui et le val;
Devers Orenge n'a point de son ostal.
Quant voit li quens que il ne puet fere al,
Vers l'Archant torne par .I. petit bochal.
Paien l'enchaucent et font grant batestal.
« Dex, dit Guillaumes, biau pere esperital,
« Qui en la Virge préistes vostre ostal,
« De li nasquistes au saint jor del Noual,
« Et puis soufristes por nos mort criminal,
« Dou lait infer brisastes le portal,
« Ciaus en gestastes ki en puis n'eurent mal,

« Tout sont en gloire par vie demanal ;
« Si com c'est voirs, si aidiés vo vasal,
« K'encore voie Guiborc au cuer loial
« Et Loéis, l'enperéor roial,
« Et Aimmeri, mon chier pere carnal,
« Et Ermengart, la france natural,
« Et mes chiers freres ki sont enperial.
« Ainc tel bataille ne fu en Rainceval,
« Se Diex me save et get de cest jornal,
« Ke jou ferai ains le nativital
« Sor la gent de put' aire. »

Li quens Guillaumes torna vers la montaigne.
Au dos l'encauchent .m. paien estrange;
N'i a celui n'ait pingnon ou ensegne,
Tot le manacent à ferir en l'entraigne.
« Diex, dist li quens, saint Maihieu de Bertaigne,
« En Aliscans ai perdu ma compaigne ;
« Jamais n'ert jors ke mes cuers ne s'en plaigne.
« Ichi m'encaucent tel .m. paien estrange
« De moi ocirre n'i a cel ki se faingne ;
« D'aus voi cover[s] et les puis et le plaigne.
« S'entr'aus m'enbat, fait ai male gaaigne,
« Car n'i vaurroit ma force une castaigne ;
« Trop en y a, li cors Dieu les soufraigne !
« Se je delà puis avoir la campaigne
« Et cis cevaus desous moi ne mehaigne,
« Bien m'en iroie parmi .i. val sardaingne,
« Car je sai bien k'il sont de Buriaingne.
« Diex, je ne sai qel part mon ceval maingne,
« Car en la mer n'ai prest calant ne barge,
« Et, se je i entre, je criem trop ne m'i baigne.
« Miex vueil morir entre paiens d'Espaigne
« K'en cele mer noiaisse. »

Li quens Guillaumes est retornés arire
Tout contreval dalés une jonciere.
Rous ot les las de l'elme de Baiviere,
Sa targe fraite n'i ot plain pié d'entiere,
Sa broigne ert route dont la maaille est dobliere.
Li quens Guillaumes a levée la ciere
Et voit paiens et devant et derire
Plus de .x^{m}. ; n'i a celui n'ait baniere,
Ou gonfanon, ou pingnon, ou crupire.
Li quens Guillaumes a dit parole fiere :
« Foi que [dje] doi Guiborc, qui molt ai chiere,
« Miex vuel morir ke une fois n'i fiere. »
Devant les autres, parmi une jonciere,
Vient Telamons, poingnant sor Marcepiere.
« Guillaumes, crie, n'i garirés, treciere,
« Anqui morrés à ma lance pleniere!
— Diex! dist li quens, chi n'a mestier proiere.»
Il li trestorne parmi une jonciere.
Li paiens faut, car li solaus li crieve,
Et li marchis le fiert de tel maniere
Elmes ni haubers [dn'i] vaut une flekire;
Ausi le fent com .I. rain d'oliviere.
Li paiens chiet, si guerpi l'estriviere.
Li quens Guillaumes a saisi Marcepiere;
Mais tant l'aprochent cele gent pautoniere
K'il li tolirent en mi une jonciere.
Au sablonnoi font lever tel pourire
Guillaume perdent, tant fu grans la fumiere.
Li quens s'en torne une estroite quarire,
D'une montaigne apoie la costiere;
Molt i éust à faire une levrire
Quant li quens ot puïe la rochiere,
Dont a véu mainte compaigne fiere
De cele gent averse.

Li quens Guillaumes fu de molt grant aïr;
Molt par fu sages, car bien savoit guencir
Et ou besoig .i. Sarrasin ferir.
C'est grans proece, ce dist, de lui garir;
Mavais tornois fait maint home morir.
Puis k[e] il voit k'i ne puet avancir
Et ke sa force ne li puet esforcir,
S'il plus demeure, por fol se puet tenir,
Quant por .i. cop en veut .c. requellir.
Bien vos puis dire, por voir et sans mentir,
Ainc nus hom d'armes ne puet tés fais souffrir
Com fist Guillaumes, qui Diex puist benéir.
Molt se pena tos tans de Dieu servir
Et de sa loi ensaucier et tenir;
Ainc n'ot .i. jor vers paiens de losier.
Quant les tenoit, nes faisoit pas langir,
Nes faisoit mie en sa prison jesir,
Ainc n'en fist un à raechon venir,
Mais à droiture l'ame dou cors issir.
Por chou nel porent ainc Sarrasin chirir;
Mais nostre Sires le veut si maintenir
Ke ses sains angles tramist à sen fenir,
Et si est sains; Diex l'a fait benéir
En paradis celestre.

Or fu Guillaumes ens el tertre montés;
[Voit des paiens les grans mons arasés];
Tos li paiis en estoit si peuplés
K'il n'i avoit ne passage ne gués
Où il n'éust .m. cevaliers armés,
Tot por Guillaume, k'il ne soit escapés.
Or li aït li rois de maïstés;
Mar iert baillis s'il puet estre atrapés.
« Diex, dist li quens, ki en crois fu penés,

« Ainc por .I. homme n'en vi tant amassés.
« Sainte Marie, [bet] car me secourés! »
Lors descendi Guillaumes au cort nés;
Son ceval frote les flans et les costés,
Après l'apele par molt grant amisté.
Et dist Guillaumes : « Bauchant, qel le ferés?
« Molt voi vos flans tos .II. ensanglentés.
« N'est pas mervelle se vous estes lassés,
« Car trop par estes travelliés et penés;
« Se tu recrois, à ma fin sui alés. »
Bauchant heni, si a fronci del nés,
Drece l'oreille, si est escous assés.
Quant voit li quens k'il est revigorés,
Isnelement est ens archons montés.
Li quens Guillaumes fu sages et menbrés;
Tout .I. vaucel est vers l'Archant tornés.
Bauchans ne fu ne poins ne galopés.
En contreval pent ses elmes gemés;
Li las sont rout, si les a ranoués.
Ses escus est en .XXX. lieus traués,
De toutes pars frais et esquartelés,
Ses blans haubers derous et depanés.
En .XV. lieus fu ens el cors navrés;
Desous l'auberc li est li sans betés
[Ens] en son cief li est ses elmes entrés,
Ses brans d'acier soilliés, ensanglentés;
Bien pert à lui de bataille est tornés.
Une bruine et .I. vens est levés,
De la pourire est li tans oscurés;
Li quens Guillaumes n'ot pas ses volentés,
En l'Archant vient cor[e]chiés et irés.
De paiens mors est li cans [darotez].
L'escu chosist Vivien l'alosés;
Bien le connut, forment est dementés.



Par devers destre s'est li quens regardés;
Vivien voit gesir dalés .I. gués
Desous .I. arbre k'est foillus et ramés.
Parmi le cors ot .XV. plaies tés
De la menor morroit .I. amirés.
Li quens le voit, molt en est esfraés;
Vers lui vait l'ambléure.

Li quens Guillaumes va cele part poignant;
Molt fu iriés et plains de mautalent.
Vivien trueve sous .I. arbre gisant
A la fontaine dont li dois sont bruiant,
Ses blances mains sor son pis en croisant.
Tot ot le cors et le hauberc sanglant
Et le viaire et l'elme flanboiant;
Sa cervele ot deseur ses iex gisant;
Encoste lui avoit couchié son brant.
D'eure en autre va sa coupe rendant
Et en son cuer Damedieu reclamant,
A sa main close aloit son pis batant;
N'avoit sor lui d'entir ne tant ne quant.
« Diex, dist Guillaumes, com ai mon cuer dolant!
« Recéu ai hui damage si grant
« Dont me daurai en trestout mon vivant.
« Niés Vivien, de vostre hardement
« Ne fu mais hom puis ke Diex fist Adan.
« Or vos ont mort Sarrasin et Persant;
« Terre, car ouevre, si me va engloutant!
« Dame Guiborc, mar m' irés atendant;
« Ja en Orenge n'ere mais repairant. »
Li quens Guillaumes va durement plorant
Et ses .II. poins l'un en l'autre torgant;
Soventes fois se claimme las, dolant.
De sa dolor mais ira nus parlant,

Car trop le maine et orible et pesant.
Au duel k'il maine si chaï de Bauchant,
Contre terre se pasm[e].

Li quens Guillaumes fu iriés et dolans;
Vivien voit ki gisoit tos sanglans.
Plus souef flaire ke baumes ne encens,
Sor sa poitrine tenoit ses mains croisans,
Parmi le cors ot .xv. plaies grans;
De la menor morust uns Alemans.
« Niés Vivien, dist Guillaumes li frans,
« Mar fu vos cors ke tant par ert vaillans,
« Vostre proece et vostre hardemens
« Et vo biauté ke si ert avenans.
« Niés, ainc lions ne fu si combatans;
« Vos n'estiés mie estos ne mal querans,
« N'onqes ne fustes de proece vantans,
« Anchois estiés dous et humelians
« Et sor paiens hardis et conquerans.
« Ainc ne doutastes ne roi ne amirans;
« Plus avés mort Sarrasins et Persans
« C'onques nus hom nen fist de vostre tans.
« Niés, che t'a mort c'onqes nen fus fuians
« Ne por paiens .i. seul pié reculans;
« Or te voi mort par dalés ces Archans.
« Las! ke n'i ving tant com il fu vivans?
« Del pain ke j'ai fust acumunians,
« Dou vrai cor Dieu fust par ce connisans;
« A tos jors mais en fuisse plus joians.
« Diex, reçoif s'ame par tes dingnes commans,
« K'en ton service est mors en Aliscans
« Li chevaliers honestes. »

Li quens Guillaumes son grant duel renouvele;

Tenrement pleure, sa main à sa maisele :
« Niés Vivien, mar fu, jovente bele,
« Ta grant proece ki tant estoit novele ;
« Si hardis hom ne monta onqes sor sele.
« Haï ! Guibor, contesse, damoisele,
« Quant vos serés ceste [blasse] novele,
« Molt serés quite de quisant estincele ;
« Se ne vos part li cuers sos la mamele,
« Garans vos ert [bcele] virge pucele,
« Sainte Marie, qui maint pecchieres apele. »
Li quens Guillaumes por la dolor cancele,
Vivien baise tot sanglant la maisele,
Sa tenre bouce k'est douce com canele.
Met ses .II. mains amont sor la forcele,
La vie sent qui el cors li sautele ;
Parfont dou cuer sospire.

« NIÉS Vivien, che dist li quens Guillaumes,
« Quant t'adoubai en mon palais, à Termes,
« Por vostre amor en donai à .c. elmes,
« Et .c. escus, et .c. targes noveles,
« Et escarlates, et mantiaus et gouneles ;
« A leur voloir eurent armes et seles.
« E ! Guiborc, dame, chi a froides noveles,
« Ceste dolor porrés tenir à certes.
« Vivien niés, parles à moi, men pers. »
Li quens l'enbrace par desous ses aseles,
Molt doucement le baise.

GUILLAMES pleure ki le cuer ot iré,
Parmi les flans tient l'enfant acolé,
Molt doucement l'a plaint et regreté :
« Vivien, sire, mar fu vostre biauté,
« Vo vaselage quant si tost est finé.
« Je vos nouri doucement et soué ;

« Quant jou à Termes vos oi armes doné,
« Por vostre amor i furent adoubé
« .C. cevalier tout d'armes conraé.
« Or vos ont mort Sarrasin et Escler,
« Chi voi vo cors plaié et decopé !
« Ciex Diex ki a par tout sa poesté,
« Ait de vostre ame et merchi et pité,
« Et de ces autres ki por lui sont finé,
« Ki par les mors sont tot ensanglenté !
« [[b]En] convenant éus à Damedé
« Ke ne fuiroies en bataille campel
« Por Sarrasin plaine lance [[d]de lé];
« Biaus sire niés, petit m'avés duré !
« Or seront mais Sarrasin reposé,
« N'aront mais garde en trestot mon aé,
« Ne [[f]ne perdront] mais plain pié d'ireté,
« Quant de moi sont et de vos delivré,
« Et de Bertran, mon neveu l'alosé,
« E dou barnage ke tant avoie amé.
« Encor aront Orenge ma cité,
« Toute ma terre et de lonc et de lé;
« Jamais par homme ne seront contresté. »
Li quens se pasme, tant a son duel mené.
Quant se redrece, s'a l'enfant regardé
Ki .I. petit avoit son cief levé;
Bien ot son oncle oï et escouté.
Por la pité de lui a souspiré.
« Diex, dist Guillaumes, or ai ma volenté ! »
L'enfant enbrace, si li a demandé :
« Biaus niés, vis tu, por sainte carité ?
— Oïl voir, oncle, mais poi ai de santé;
« N'est pas mervelles, car le cuer ai crevé.
— Niés, dist Guillaumes, dites moi verité
« Se tu avois pain benoït usé

« Au diemence, ke prestres eust sacré ? »
Dist Viviens : « Je n'en ai pas gosté;
« Or sai jou bien que Diex m'a visité
« Quant vos à moi venistes. »

A s'amosniere mist Guillaumes sa main,
Si en traist fors de son benoït pain
Ki fu sainés sor l'autel Saint Germain.
Or dist Guillaumes : « Or te fai bien certain
« De tes pecchiés vrai confès aparmain.
« Je suis tes oncles, n'as ore plus prochain,
« Fors Damedieu, le [[b]verai soverain];
« En lieu de Dieu serai ton capelain,
« A cest bautesme vuel estre ton parin,
« Plus vos serai ke oncles ne germain. »
Dist Viviens : « Sire, molt ai grant fain
« Ke vos mon cief tenés dalés [[c]vo] sain,
« En l'onour Dieu me donés de cest pain,
« Puis [[d]me] morrai ore endroit aparmain;
« Hastés vos, oncles, car molt ai le cuer vain.
— Las ! dist Guillaumes, com dolereus reclaim !
« De mon lignage ai perdu tout le grain;
« Or n'i a mès ke le paille et l'estraim,
« Car mors est li barnages. »

GUILLAUMES pleure, ne se puet sauoler.
Vivien fist en son devant ester,
Molt doucement le prist à acoler.
Dont se commence l'enfes à confesser;
Tot li gehi, n'i laissa ke conter
De che k'il pot savoir ne ramenbrer.
Dist Viviens : « Molt m'a fait trespenser
« Au jor que primes deuç mes armes porter,
« A Dieu vouai, ke l'oïrent mi per,

« Ke ne fuiroie por Turc ne por Escler,
« Ke de bataille ne me verroit torner
« Lonc d'une lance, à tant le vuel esmer,
« Ke mort u vif [bm'i] porroit on trover ;
« Mais une gent me fist hui retorner
« Ne sai com lonc, car ne le sai esmer.
« Je criem mon veu ne m'ai[en]t fait fauser.
— Niés, dist Guillaumes, ne vous estuet douter.»
A icest mot li fait le pain user,
En l'ounor Dieu en son cors avaler.
Puis bat sa coupe, si laissa le parler,
Mais ke Guiborc li rova saluer.
Li oiel li torblent, si commence à muer.
Le gentil conte a pris à regarder
K'il le voloit de son cief encliner :
L'ame s'en va , n'i puet plus demorer.
En paradis le fist Diex hosteler,
Aveuc ses angles entrer et abiter.
Voit le Guillaumes si [bcommence à] plorer;
Or set il bien n'i a nul recovrer.
L'enfant coucha en son escu boucler,
Quar il voit bien ne l'en porra porter;
D'un autre escu le vet acoveter.
Si com il dut sor son cheval monter,
Li cuers li faut, si le covint pasmer;
Quant se redresce moult se prist à blasmer :
« Par Dieu, Guillaume, on vos soloit loer
« Et par la terre Fierebrace apeler ;
« Mais or me puis por recréant clamer
« Quant celui lais k'en déusse porter,
« Si le fesise en Orenge enterer.
« Jou me deuisse anchois laissir tuer
« Et le mien cors et plaier et navrer. »
Lors queurt l'enfant fors des escus oster,

Sor Bauchant monte sans point de demorer.
Molt ot grant paine de son neveu lever;
De droit ahan le convient il suer
Quant le mist sor sa sele.

Lr quens Guillaumes monta sans detrier;
Vivien leve au col de son destrier,
Car à Orenge s'en quida repairier;
Mais ains aura .I. mortel encombrier,
Car il n'i trueve ne voie ne sentier
Ne soit coverte de la gent l'aversier.
Quant il choisirent le marchis au vif fier
Joste l'Archant ù devoit repairier,
Seure li keurent plus de .XV. millier.
« Diex, dist Guillaumes, ki tout as à baillier,
« Or n'i ai blasme *sel me convient lessier.* »
Paiens li crient et prenent à huchier :
« Jus le metrez, par Mahon, pautonier!
— Dex, dist Guillaumes, com or puis enragier! »
Le cheval broche des esperons d'acier,
Isnelement est retornez arrier,
De desoz l'arbre le re[s]t alez couchier,
Si le covri de l'escu de quartier,
Puis est montez en l'auferrant corssier.
Lors commença à fere .I. duel plenier.
« Biau niés, dist il, moult vos avoie chier;
« Se je vos lès nus n'en doit merveillier
« N'en doie avoir honte ne reprovier,
« Car n'est hom nez qui t'en osast porter. »
Atant s'en torne, si commence à seignier.
Et cil li vienent et devant et derrier.
« Dex, dist Guillaumes, or ai de vos mestier;
« Secorez, Sire, le vostre chevalier! »
Lors esperone par delez .I. rochier.

Paien li crient : « N'en irez, losengier !
« Ja vostre Deu ne vos aura mestier,
« Ne vos porra secorre ne aidier. »
Li quens Guillaumes n'a cure de plaidier,
De foïr pense, et cil de l'enchaucier.
Li soleuz besse, si prist à anuitier,
Et l'avesprée commence à espoissier.
Et Sarrasin font le chemin gaitier
Et les destroiz et le païs plenier ;
N'i passera li marchis au vis fier
S'il ne se velt fere tot detranchier.
A Vivien est retornez arrier,
La nuit le guete deci à l'esclairier.

LI *quens Guillaumes soz l'arbre retorna,*
Tote la nuit o son neveu veilla.
Si bons chevaus ne but ne ne menja.
Li quens remonte dès que l'aube creva,
A Damedeu son neveu commanda,
Desor Baucent .IIII. *foiz le besa.*
Sachiez de voir à enviz le lessa,
Au departir moult tendrement plora,
Sovente foiz ariere regarda.
La nuit fu coie et la lune leva,
A l'anjornant .I. *petit espoissa.*
Soef chevauche, quar forment se douta.
L'aube est crevée et li jorz esclaira,
Et Sarrasin Guillaume ont perçut ja ;
Il li escrient : « Danz gloz, or i parra
« De vostre Deu com il vos aidera ! »
Lors l'acuillerent et deçà et delà.
Et li dus fuit qui pas ne s'oublia ;
En poi de terre Baucent les trespassa.
Li quens Guillaumes à esperons s'en va ;

En son .I. val .XV. rois encontra.
Quant voit li quens que plus paiens n'i a,
Escordement Damedeu reclama.
Très bien s'afiche, parmi els s'en ira,
Et, se Deu plest, outre s'en passera.
Cuer li revint, hardement recovra;
Sains Esperit la force li doubla.
Ne tant ne quant li quens ne s'esmaia,
Les .XV. rois .I. point ne redouta.
Le cheval broche, la resne li sacha;
Tint une lance que en l'Archant trova;
Hante fu roide et li fers en trancha.
Devers les rois Baucent esperona;
Or le garisse cil qui le mont cria,
Et qui Adam de la terre gita,
Et sa moillier de sa coste forma,
Et en la virge pucele s'aombra,
Et el deserz .XL. jorz jeuna!
Ainz qu'il soit outre grant estor i aura;
S'il en estor[t], por voir dire porra
Onques nus hom de tele n'eschapa.
Fiere chançon, qui oïr la voudra
Face moi pès, si se traie en ençà;
Ja en sa vie mès si bone n'orra.

LI *quens Guillaumes fu moult de grant aïr;*
Ainz home d'armes ne pot tel fès sofrir.
Il voit très bien n'a mestier de foïr,
Car de paiens vet la terre covrir,
De totes parz assembler et venir;
Ne voit passage qui soit à son pleisir,
Fors par les rois qui sont de grant aïr.
« *Dex, dist Guillaumes, qui te lessas morir,*
« *En sainte croiz et drecier et cloufir,*

« Et de la lance enz el costé ferir,
« Si voirement com ce vousis soufrir
« Por le tuen pueple à raençon venir,
« Si com c'est voirs, Sire, par ton pleisir
« Si me deffent hui cest jor de morir,
« Que à Orenge puisse encore venir
« A la contesse qu'est de moi en desir.
« Baucent, dist il, s'or me puez ava[n]cir
« Que je poïsse delà cel mont saisir,
« Bien m'en iroie, se Dex vient à pleisir;
« Mès en ces .xv. me covient ainz ferir,
« Quar par le mielz m'en estuet à issir.
« Or me convient mon corage efforcir;
« S'au brant d'acier m'i pooie asentir,
« Je les cuit bien, se Dex plet, desconfir,
« Puis en iromes belement, à loisir.
« Se à Orenge vos poèe tenir,
« Je vos feroie à grant henor servir. »
Baucent l'entent, si commence à henir.
« Dex! dist Guillaumes, or ai ge mon desir
« Quant je ne voi mon cheval alentir. »
L'escu enbrace com hom de grant aïr,
Droit vers Orenge fet le baucent guenchir.
Or porrez ja fiere bataille oïr;
Jhesu le puisse secorre et maintenir!

LI *quens Guillaumes a Baucent galopé,*
Son escu a devant son piz torné,
Brandist la lance à gonfanon fresé.
Les .xv. rois sont parti et sevré;
Li .VIII. li vienent, li .VII. sont aresté.
Cil [ſqui] Guillaume ont prumier encontré
C'est Matamars et li rois Gasteblé,
Et Agians et li viex Tenpesté,

Et Balfumé, ki niés ert Desramé,
Et Aerans et ses freres Aerné;
L'uitisme fu li fors rois Coldoé.
Tout cil ferirent Guillaume l'aduré
Sor son escu k'il ont rout et traié
Et le hauberc desrout et despané.
En .IIII. lieus l'ont ens el cors navré,
Mais de Guillaume n'ont mie remué
Nient plus k'il eusent à une tor hurté.
Li gentiex quens en a .I. asené,
C'est Matamars, le frere Cosdroé;
Toutes ses armes li ont petit duré.
Le cuer li a en .II. motiés sevré,
Ganbes levées l'a mort acraventé.
Puis trait Joiouse au poing d'or noelé,
Un autre roi a lues le cief caupé;
Le tirc fiert si k'i l'a mort soviné,
Et puis le quart et le quint a tué.
Le [siste] encontre, si l'a tant fort hurté
Ke dou ceval l'abati tout pasmé.
Ains k'il chaïst a son escu [[f]conbré],
Le sien geta, [[d]celui] a acolé,
Lors s'en torna fuiant parmi I. pré.
Et li .II. roi sont si espaonté
Ne l'aprocaissent por plain val d'or comblé.
Andoi l'encauchent, mais ne l'ont habité.
Bien s'en alast li quens à saveté,
Quant li .VII. roi se sont [[d]tuit] escrié :
L'uns fu Bocufles et l'autre Carboclé,
Li tiers Oribles et li quars Aristé,
Li quins Ebrons, li sistes Josué,
Le [[b]seme] apelent d'Odierne Esmeré;
Fiex fu Tiebaut, chou est la verité.
Isnelement a le conte escrié :

« Sire Guillaumes, dist li rois Esmeré,
« Por quoi m'as tu à tort desireté
« Et pris ma terre outre ma volenté,
« Et mes .II. freres, ke tant avoie amé,
« Batis tu tant en ton palais listé
« Ke de leur sanc en coururent li gué?
« De vostre teste me sera amendé. »
Et dist Guillaumes : « Vos dites niceté.
« Puis que li hom n'aimme crestienté,
« Et il het Dieu et despit carité,
« N'a droit k'il vive, je [le] di par verté,
« Et ki l'ocist s'a destruit .I. malfé. »
Esmerés l'ot, s'a tout le sanc mué;
A cel[ui] mot a son ceval hurté,
Et tout li .VI. li vienent abrivé
Ke tout le fierent sor son escu listé.
A poi ne l'ont à la terre adenté;
Mais Damediex a le baron tensé.
Li doi derire si ont Bauchant navré,
L'uns en la crupe et l'autres el costé,
Grans mervelle est k'i ne l'ont mort geté;
Mais ne plot Dieu le roi de maesté.
Li quens Guillaumes leur fait son branc privé;
Qui il ataint à plain cop entesé
Mar querrè mire, tost l'aura mechiné.
Les .XV. rois a si mal atiré
Ke il n'en sont ke .III. vif escapé.
Or a Guillaumes bien son cors esprové;
Ainc mais nus hom ne fist tel poesté,
Quant .XV. rois a par son cors maté
Et combatus toute jor ajorné;
Mais l'en [[b]le] trueve [[b]dedenz] l'autorité :
Ainc ne fu hom de la soie bonté
Com fu li quens d'Orenge.

A icest cop l'a Guillames bien fait;
Bien s'en alast à Orenge entresait,
Quant par devant li saillent doi agait,
C'est Aerofles et Danebur ki brait.
« Diex, dist Guillames, com chi a mauvais plait!
« N'est pas merveille se jou or me dehait;
« Mais neporquant molt belement m'en vait.
« Diex, pardonés chou que vos ai mesfait!
« Se por ces fui, iche seroit molt lait;
« Après ma mort seroit mes oirs retrait.
« Bauchant, dist il, vos l'avés molt bien fait,
« De moi servir vos voi tos jors entait
« Et encor estes, la merchi Dieu, en ait;
« Chi voi venir .II. rois tout cest agait,
« Il m'i convient combatre. »

QUANT li doi roi ont Guillame véu,
Bien le connurent, seure li sont couru;
Guillame apelent, si sont arestéu :
« Glous, orguillos, or sont vo jor venu!
« Molt vos avomes cachié et porséu;
« Mar es garant de vostre roi Jhesu
« Ke ne perdés le cief de sor le bu.
« Mains gentil roi as mort et confondu;
« Or t'en seront li guerredon rendu. »
Et dist Guillames : « Ainc tel honte ne fu;
« Poi priseront mais paien vo vertu
« S'ensamble à moi vos estes combatu.
« Non pas ensamble, mais cascun par soi mu;
« S'ensi le faites, à pris sera tenu.
« Laisiés m'aler, rien ne vous ai tolu,
« Et se vos ai de noient irascu,
« Droit vos ferai de ma main, nu à nu,
« Soit à juïse ou en aige ou en fu,

« K'en Alischans ai plus de vous perdu. »
Dist Daneburs : « Ne vos vaut .I festu.
« Mort as mon frere le roi Marcepalu,
« Mil paien sont par toi mort et vencu;
« Ja cis damages ne sera mais rendu.
« Mais, se ja m'ame ait de Mahon salu,
« Ne mangerai ne nen aurai béu
« Très ke je t'ai ou mort ou recréu
« Ou par la geule à .I. arbre pendu. »
Lors point et broce son auferrant gernu,
Guillame fiert devant sor son escu,
Desous la boucle li a fraint et fendu
Et son hauberc desmaillié et ronpu ;
Lés le costé li mist l'espil molu.
« Diex, dist Guillames, quel cop m'a cis feru!
« Ainc mès n'oi tel par homme mescréu.
« Son espil ai près de ma car sentu;
« Mais, [se] Dieu plaist, chier li sera rendu.»
Par tel aïr l'a Guillames feru
Deseur son elme, ki est à or batu,
Tot li trencha com .I. rain de séu,
Ke la cervele li a jus espandu.
« Glous, dist Guillames, or avés trop coru;
« Ton serement as molt bien atendu ;
« El puis d'infer iras o Bugibu,
« Aveuc ton Dieu Mahom[et] et Cahu ;
« Là demenras ta paine. »

QUANT Aerofles vit Danebur morir,
Tel duel en ot del sens quida issir.
« Gloutons, dist il, ne poés mais fuïr;
« Tout l'or dou mont ne vous puet [b garantir].
« Or vos convient cest roit espil sentir ;
« Ja en Orenge ne porrés mais vertir



« A la putain ke jou doi tant haïr,
« Ki mon neveu Tiebaut a fait honir,
« Por ton cors seul, et dou paiis fuïr
« Outre la mer et Orenge guerpir.
« Se dou tort fait ne vos fas repentir,
« Jamais roiaume ne puisse jou tenir,
« Mais se ten Dieu voloies relenquir
« Et Mahomet aourer et servir.
— Diex, dist Guillames, ke porrai devenir?
« Cest Sarrasin voi de si grant aïr
« Ainc de son cors n'en poi mais nul véir;
« Si est armé n'a garde de morir,
« Et de m'espée ai fait l'acier croissir.
« Mon ceval voi le sanc dou cors issir,
« Bien senc [b soz moi] ke près est de chaïr,
« Et de paiens voi cel tertre covrir.
« Aïe, Diex, ki tot as à baillier!
« Or en est il afaire. »

GUILLAMES a le paien regardé,
Molt le voit grant et corsu et quarré;
De lui fu graindres .I. [d grant] pié mesuré.
De chieres armes ot son cors adoubé,
Si ot sus lui tel destrier sejorné
Ki porteroit .I. chevalier armé,
De plain eslais, [tot] .I. jor ajorné,
Ne l'en batroient li flanc ne li costé.
Li quens Guillames l'a forment goulousé;
Dieu reclama coiement, à celé :
« Glorieus sire, par la toi[e] bonté,
« Peres propisses, ki me fesistes né,
« Consentés moi par la vostre bonté
« Ke jou éusse cel destrier abrievé !
« Se à Orenge l'en avoie mené,

« Je [[b]nel] rendroie por tote m'ireté. »
Le roi paien a li quens apelé :
« Sarrasin frere, di par ta loiauté,
« Ke t'ai mesfait ki m'as cuelli en hé ?
« Se je t'ai riens ne tolu ni enblé,
« Droit t'en ferai tot à ta volenté ;
« Molt hautement vos sera amendé. »
Dist Aerofles : « Ne me vient pas en gré
« Ke paiens croie la sainte Trinité,
« Ne vo bautesme, ne vo crestienté,
« Ne ke Jhesus ait point de poesté.
« S'ensi le crois com jou l'ai devisé,
« Ke en la Virge n'éust humanité,
« Jou te lairoie aler à saveté
« Dusqe à Orenge, la mirable cité,
« Si le rendrai mon frere Desramé
« Et ta moillier, au roi Tiebaut l'Escler :
« Par tel maniere serons nos acordé.
« Oil, autrement ne puet estre amendé.
— Voir, dist Guillames, trop m'avés demandé ;
« [[b]Je ne]l feroie por toute m'ireté.
« [[b]Voir mie]x vaurroie le cief avoir copé
« Et piece à piece tot mon cors desmenbré
« Ke jou guerpisse le roi de maïsté.
« Tout che ke tu as dit et devisé
« Desdi jou bien en l'ounor Damedé,
« Sel desfendrai à mon branc aceré. »
A cel mot se desfient.

DIST Aerofles : « A moi, Guillame, entent :
« Je me combat à toi, et sés comment ?
« Crestientés k'ele ne vaut noient,
« Ki sor son cief le met, à tort le prent,
« Et le bautesme i met jou ensement

« Ke il ne vaut plus c'un trespas de vent.
« Toutes vos messes ne li Dieu sacrement,
« Li mariage ne li nochiement,
« Vos orisons ne vo espousement,
« Ne cele loi ke tienent vostre gent,
« N'est pas droiture, ains est soudoiement;
« Ités créance vient par encantement.
« Diex est lassus deseur le firmament;
« Il n'a chà jus de terre plain arpent,
« Ains est Mahon à son commandement.
« Iciex nous done et l'orage et le vent;
« Lui doit on croire et faire son talent
— Glous, dist Guillames, de tot chou vos desment.»
Li quens s'abaisse, vers la terre s'estent,
Voit une lance, de son cheval le prent;
Lors s'entrevienent andoi molt fierement.
Mais li cevaus Guillame va molt lent,
Et Folatisse comme quarriaus destent.
Andoi se fierent [disi] très durement
Ke li escu sont perchié à l'argent.
Ainc des haubers n'eurent desfendement;
Lés les costés sont li fer en present.
Poi se blechierent, navré sont neqedent;
N'i ot celui n'i ot le cors sanglent :
Molt fu bele la joste.

Li quens Guillames et li paiens josta;
Leur escus perchent, cascuns haubers fausa,
Et li uns l'autre dedens le cors navra
Si ke li sans contre terre en raia.
De grant aïr li uns l'autre hurta,
Leur çaingles rompent, cascuns poitraus quassa.
Gambes levées Guillames trebucha
Et Aerofles à terre reversa.

Cascuns des elmes [benz] el sablon ficha
Si ke li cercles et li nasiaus brisa,
Et par leur bouces li clers sans [dlor] raia.
Ainc des destriers nus ne se remua;
Cil au paien haini et braidouna;
Sele eut el dos où molt fort çaingle a,
Si bien se tient onqes ne deboucla.
Li Sarrasins prumerains releva;
Grans fu et fors, [bmès] onqes Dieu n'ama;
Traite a l'espée et l'escu enbracha.
Si com Guillames contremont se drecha,
Parmi son elme li paiens l'asena,
Quanque en ataint contreval en raia.
Li brans d'acier .i. poi escantela;
Mors fust li quens, mais fors dou cief torna,
Et nostre Sires ki le baron tensa.
« Diex, dist Guillames, quele espée chi a!
« Fors Durendal milleur el siecle n'a. »
Dist Aerofles : « Dans glous, or i parra
« De vostre Dieu com il vos aidera. »
Isnelement l'autre cop entesa,
Ja ref[e]rist, mais li quens se hasta,
Dou branc d'acier ruste cop li dona
Parmi son elme, mais point ne l'enpira;
Tout son escu devant escantela.
Voi[t] le li quens, grant mautalent en a;
Lui et s'espée durement [en] blasma:
« Par Dieu, Joiouse, tort eut ki vos loa;
« Quant Carlemaine à Ais vos me douna,
« Voiant François, molt forment vos loa:
« N'est tele espée, ce dist, fors Durendal;
« Maudehait ait jamais vos prisera! »
A poi à terre li quens ne le geta.
Dist li paiens: « Mavaisement vos va;

« Ki fist t'espée, mavaise le forga. »
Il tient s'espée ki luist et verdoia,
Par grant vertu contremont li drecha.
Ja referist, mais li quens le hasta;
Par tel aïr le brant li envoia,
Toute sa force od le branc abouta
Ke son escu li fendi et copa.
Par grant vertu l'espée avala,
Toute la quisse del cors li desevra.
Plus d'une toise li paiens cancela.
Voi[t] le Guillames, molt grant joie en a,
Molt hautement Damedieu en loa
Et sa mere Marie.

Li quens Guillames a le paien véu
Ki tient l'espée et enbrachié l'escu;
Molt le vit grant et hideus et corsu,
De lui fu graind[r]es le cief o l'elme acu:
Forment redoute son branc d'acier molu.
Li ber reclaimme le digne nom Jhesu.
Il tient l'espée qui Charlemaine fu;
Par tel aïr a le paien feru
Devers senestre, entre cors et l'escu,
Toute la quisse li dessevra dou bu;
Enpain[t] le bien, envers l'a abatu.
Voi[t] le Guillames, grant joie en a éu.
« Glous, dist Guillames, fol plait avés méu;
« Perdu avés la vostre grant vertu.
« Faites escace de frainne ou de séu,
« N'irés en lieu ne soit aperchéu
« Ke vos avez Guillame connéu. »
Lors a saisi le bon destrier gernu;
Li quens i monte par l'estrier d'or batu,
Et li destriers li randone menu.

« Diex, dist Guillames, c'or m'avés secouru,
« Or n'ai mais garde de paien mescréu. »
Atant s'en torne, le Turc lait estendu.
Dist Aerofles : « Guillames, où vas tu?
« Parole à moi par t'ame. »

Dist Aerofles : « Guillames, entendés,
« Parlés à moi, gentiex quens onourés;
« Por l'amor Dieu, mon ceval me rendés.
« Je sai molt bien ke je sui afolés,
« Ne ja de chi ne serai remués
« Se je n'en sui en litiere portés.
« Bien l'avés point, or le me ramenés;
« Molt richement ert vers vos rachatés :
« De l'or d'Arabe sera .II. fois pesés,
« Et vos neveus tos quites raverés
« K'en prison ont Sarrasin en nos nés. »
Guillames quide ke ce soit fausetés,
Por lui traïr soit ensi apensés;
Dist au paien : « De folie parlés;
« Je nel rendroie por .XIIII. cités,
« Ains m'en irai et vos i ramanrés. »
Ot l'a Aerofles, por poi n'est forsenés;
A haute vois s'est li fel escriés :
« Ahi! Guillames, com fait cheval avés!
« Par Mahomet, le milleur en menés
« Ki onqes fust véus ni esgardés :
« Tant amble tost et tant par est soués
« Hom ki sus siet ne puet estre lassés,
« A pui n'à tertre ne seroit encombrés,
« Ne s'i tenroit .I. oisiaus enpenés.
« Onqes por corre ne peut estre lassés,
« Ne por ahan ne fu ainc tressués,
« Ne ainc ne fu ne saigniés ne ferrés;

« Ongles a dures plus ke achiers temprés.
« E ! Folatille, tant jor vos ai gardés !
« Tu m'as porté où je suis afolés ;
« Mais neqedent molt sui de vous irés,
« De vos me poise plus ke de moi assés.
« Car le me rent, Guillames au cort nés ;
« Jou en ferai toutes vos volentés.
— Glous, dist Guillames, je quit vos me gabés ;
« Si m'aït Diex, quant de moi partirés,
« Moi ne autrui jamais ne gaberés. »
Isnelement est vers lui retornés,
Et li paiens est de dolour pasmés ;
N'est pas mervelle, car à mort est navrés.
De son ceval est li quens aclinés,
Le brant d'acier li a deschaint dou lés ;
De celi meisme li fu li ciés copés.
Or est li quens auqes aséurés ;
Del bon ceval est tost gambe aterrés,
Il prist les armes, si s'en est conréés ;
Le paien samble, quant il s'en fu armés.
Isnelement est el cheval montés,
Vient à Bauchant ki molt estoit lassés,
Le frain li oste, la sele et le poitrés.
Por çou le fait li marchis au cort nés
K'il ne soit pris de paiens ne d'Esclés,
Et miex corra, et miex ert delivrés.
Lors s'en torna, s'est à Dieu commandés.
Grigois parole, bien en fu latimés,
Sarrasinois resavoit il assés ;
De tos langages estoit endoctrinés.
Va s'en Guillames, n'est pas aséurés ;
Bauchant le sieut sans frain et desselés.
Aïe, Diex, ki en crois fus penés !
Par lui fu puis si [[d]formant] atrapés

Et des paiens [[d]conus] et avisés,
Si en ot molt grant paine.

VA s'ent Guillames parmi la terre estrange;
Car ainc n'i ot .I. jornel de gaaingne,
Mais puis, et roches, et pieres de cartaingne.
En Alischans a perdu sa compaigne
Et ses neveus, dont li deus li engraigne,
K'en leur prison ont Sarasin d'Espaigne;
N'en isteront por roi ne por cataigne.
Se Renouars, ki maint paien mehaigne,
Ne les en jete, fait ont male bargaigne.
Vait s'ent li quens, poignant par la campaigne;
Bauchans le sieut, ki molt durement saigne.
Si com Guillames entra en une plaine,
Encontré a les Turs de Buriaigne,
Ciaus de Palerne et ciaus de Gorcacaigne.
Si les conduit Desréés d'Argolaigne,
Baudus li fel à la fiere compaigne.
N'ot plus felon dusqe as pors d'Almaigne;
Ainc en sa terre n'ot [[b]ne] linge ne lange;
Cheval ot bon, et en sa lance ensegne.
Et Desréés chevaçoit une alfaigne.
Le conte quirent, dont il ont grant engaigne;
Quant il le voient, l'uns à l'autre l'ensegne :
« Ki est or ciel ki vient cele campaigne?
« Armes a riches et de molt bone ovraigne;
« Alons li tost encontre. »

DIST Desréés Baudus li fix Aquin :
« Vois tu celui ki là vient cel chemin?
« Uns sors bauchans le sieut tot son train,
« As armes samble Aerofle mon cosin;
« Je quit mort a le conte palasin,

« Cel au cort nés, le felon de put lin.
« Bien reconnois son grant bauchant rufin,
« Ki là le sieut en laisse à tel brin. »
Et dist Baudus : « Par mon dieu Apollin,
« Au chevauchier samble mal barbarin. »
Lors esperounent andoi li Sarrasin,
Guillame vienent devant ens el cemin.
Li quens parole à aus en leur latin
K'il a laissié le roi Alipantin
Ens el ceval dalés .I. pin onbrin :
« Là troverés Guillame mort sovin ;
« Je l'ai ochis à mon bran acerin.
« Ja le desarment del hauberc doublentin,
« Et je m'en vois, s'en menrai Acarin,
« Et Danebur, et son frere Caïn
« En ma compaigne, et le roi Florentin,
« Amis de Cordes et le fier Vuacarin,
« Et Haucebier le frere Estormarin ;
« Car à Orenge vaurrai estre au serin,
« Guiborc prendrai et le palais marbrin,
« Bien i porrai herbergier le matin. »
Lors s'en passe outre et tient le cief enclin.
Et li paien ont véu son ermin,
Et les .II. cauces ki furent de sanguin ;
Par chou perçurent ne fu pas leur voisin.
« Avois ! escrient, n'en irés mie ensi.
« Haï ! Guillames, fel traïtres mastin,
« Com vos savés de honte ! »

Li Sarrasin sont de pute maniere ;
[[b]Marchis Guillaume] connurent par derire.
Voient l'ermine ki pent vers l'estrievire,
Et de sa cauce ert rote la laniere,
Cele de fer dont la [[c]maille] estoit noire ;

Sor l'esperon ert reversée arire;
La cauche pert ki n'estoit pas entire.
Voient Bauçant ki le sieut par derire;
Dont seurent bien c'ert li quens Brachefiere,
« Avois! escrient, fel traïtres boisiere!
« Ne passerés à pui ne à riviere. »
Od le li quens, si dist parole fiere :
« Par Dieu, glouton de mavaise maniere,
« Ne vos pris tos une ville cambriere,
« Car je voi bien n'i a mestier proiere;
« Mais, se Dieu plaist et le baron saint Piere
« De l'un de vos ferai ja une biere. »
Point Folatille ki plus saut de levriere,
Fiert Desréé devant à l'encontriere.
Ne li vaut pas l'escu .i. ais baniere,
La ville broigne, le rain d'une fleciere;
Parmi le cors mist la lance pleniere.
Ains ke li glous ait guerpi l'estriviere,
Saisist li ber l'espil od la baniere,
Plus tost s'en torne ke aloe menuiere.
Baudus l'encauce parmi une jonciere,
Et bien .x. mile de la gent aversiere;
Bauchant enchaucent au pui d'une rochiere,
Tout le detrencent cele gent pautoniere,
Et le marchis navrerent.

Li quens Guillames s'en va sor Folatisse.
Baudus l'encauce, ki durement se prise,
Ciex de Palerne et ciex de Valaquise,
Et cil d'Espaigne et cil de Montfelise,
Et cil de Sutre et cil de vers Larise.
Devant les autres le sieut par grant cointise
Baudus li fel ki son ceval atise.
Et ciex s'en va qui a à garandise

Le roi de glore ki tot le mont justice.
Li quens Guillames n'a garde en nule guise,
Se ne chiet Folatise.

VAIT s'ent Guillames li marchis au cort nés.
Tout sont si homme ochis et decaupé
Et si neveu tot .VII. enprisonnés;
Ja n'en istront au jor de leur aés
Se il n'en sont par Rainouart getés,
[bKi] encor est à Laon la cités
[bEn la cuisine] où il a conversé :
Par celui erent li prison delivrés.
Après le conte sont paien aroutés,
Par puis, par tertres ont point et galopés;
Mais li marchis a tant esperouné
C'une grant lieue a paiens trespassés,
Dont li est vis k'il soit à saveté.
Tot belement Folatise a mené;
Le sien Bauchant a forment regreté.
Li quens s'areste sos .I. arbre ramé
Por son ceval, tant k'il ait estalé;
Ains k'il éust tot son estal finé,
Voit de paiens tot le tertre rasé.
[Devant] les autres .I. arpent mesuré
Venoit Baudus, le frain abandouné;
A haute vois a Guillame escrié :
« Sire Guillames, on vos a tant loé
« K'il ne fu hom de la vostre bonté,
« Tornés à moi tant ke aie à vos josté.
— Diex, dist li quens, par la toie pité,
« Cis glous lechieres m'aura hui tant pené?
« La soie cache m[e] a forment grevé,
« Car par lui ont paien Bauchant tué;
« Forment m'en poise, car molt l'avoie amé;

« Mais, par mon chief, ja sera comparé »
Vers le paien a son ceval torné,
Puis laisse corre, le frain abandoné.
De plain eslais se sont entrecontré,
Leur escu sont et perchié et troé;
Mais des haubers n'i ot maaille fausé.
Les lances brisent, li fust en sont quassé.
Li quens Guillames a le paien hurté,
Ganbes levées l'abat en mi le pré,
Puis tent la main, s'a le ceval cobré.
Mien ensientre, ja l'en éust mené;
Mais Sarrasin li sont près del costé
Plus de .XL., de ferir entesé.
Voit le Guillames, s'en a le sanc mué;
Au bon ceval a [blues] le cief copé :
Ne veut ke l'aient Sarrasin ni Esclé.
Au tor franchois a .II. Turs desmontés;
Dont s'en torna, n'i a plus demoré,
Droit vers Orenge a son cemin torné.
Or le conduise Jhesu de maïsté!
Li Sarrasin ont Baudu remonté;
Lors sont paien venu et assamblé,
Si ont entr' aus [et] dit et devisé,
Et tot li roi ont Mahomet juré
K'i ne lairont ne passage ne gué
Dusk'i l'aront en Orenge enserré;
Puis le prendront par fine poesté,
Si le rendront leur signer Desramé,
Tiebaut d'Arabe, k'il a desireté
Et de sa feme honi et vergondé.
Mais, se Dieu plaist, le roi de maïsté,
Ja ne venront anchois .I. an passé
K'il averont .I. encombrier itel,
Se Diex garist Renoart au tinel

Ki est en la quisine.

VA s'ent Guillames ki n'a soig datargier;
Paien l'encaucent plus de .xxx. millier.
[bMès li marchis siet si sor bon destrier],
Si ne li chiet, ne les doute .I. denier.
.II. lieues grans de pas à penoier
A trespassé la gent à l'aversier;
En .I. val entre, [si] puia .I. rochier,
Et voit d'Orenge le tor et le clocier,
Et Gloriete, le bon palais plenier,
Les murs d'araine k'il ot fait batillier.
« Diex, dist li quens, qui tot as à baillier,
« A com grant joie m'en issi avant ier,
« Puis ai perdu maint vaillant chevalier
« Où je n'aurai mais nul jor recovrier!
« Haï! Guibor, gentil france moillier,
« Quant vos sarés cel mortel encombrier
« De mes neveus ke j'avoie tant chier,
« Je quit li dex vos fera esragier. »
Li quens se pasme sor le col dou destrier;
Ja alast jus, ne fuissent li estrier.
Lors s'en torna poignant tot .I. sentier,
Dusqe à Orenge ne vaut rengne sacier,
Vient à la porte, s'apela le portier;
A haute vois commencha à huchier :
« Ouvre la porte, lai jus le pont glacier;
« Haste toi, frere, molt en ai grant mestier. »
Quant li portiers l'oï ensi coitier,
Sor la tornele s'est alés apoier;
Ne counut mie son auferrant corsier
Ne de l'ensengne k[e]i vit baloier,
Ne le vert elme, ne l'escu de quartier;
Quida que fust de la gent l'aversier

Ki les vausist traïr et enginnier.
Dist à Guillame : « Or vos traiés arier,
« Car, par saint Jake à qui je vuel prier,
« S'un seul petit vos voi plus aprocier,
« Tel vous donrai sor cel elme vergier
« [bQue del cheval vos feré trebuchier].
« Alés vos ent, traïtres losengier ;
« Guillames doi[t] de l'Archant repairier.
« Quidiés vos ore ke soiemes bergier? »
Et dist li quens : « Amis, ne t'esmaier ;
« Je sui Guillames, li marchis au vis fier,
« Ki en l'Archant ala son duel vengier
« Por Vivien et secorre et aidier.
« Reçut i ai .I. dolereus loier :
« Mort sont mi home, n'i ai nul recovrier ;
« Ochis sont à haschie. »

Li quens Guillames s'est durement hastés ;
Dist au portier : « [bAmis,] la porte ouvrés ;
« Je sui Guillames, ja mar le meskerrés. »
Dist li portirs : « .I. petit vos souffrés. »
De la tornele est molt tost avalés,
Vint à Guiborc, si haut est escriés :
« Gentiex contesse, dist il, car vos hastés,
« Là defors est uns chevaliers armés.
« D'armes paienes est ses cors conraés,
« Estrangement est grande sa firtés,
« Bien resamble home ki d'estor soit tornés,
« Car je vois tos ses bras ensanglentés ;
« Molt par est grans sor son ceval armés,
« Et dist k'il est Guillames au cort nés.
« Venés i, dame, por Dieu, si le venrés. »
Ot le Guibors, li sans li est mués ;
Ele descent dou palais segnorés,

Vient as crestiaus amont sor les fossés,
Dist à Guillame : « Vasal, ke demandés? »
Li quens respont : « Dame, la porte ovrés
« Isnelement et le pont avalés;
« Car chi m'encauce Baudus et Desramés
« Et .xx. mil Turs à vers elmes gemmés;
« Se chi m'ataignent, je sui à mort livrés.
« Gentiex contesse, por Dieu, car vos hastés. »
Et dist Guibors : « Vasal, n'i enterrés;
« Toute sui seule, n'ai ot moi home nés,
« Fors cest portier et .i. clerc ordenés,
« Petis enfans, n'ont pas .x. ans passés,
« Et de nos dames, ki le cuer ont irés
« Por leur maris, ne sai où sont alés,
« K'aveuc Guillame alerent au cort nés
« En Aliscans, sor paiens desfaés.
« N'i aura porte ne guicet desfermés
« Dusqe Guillames [ert] arire tornés,
« Li gentiex quens ki de moi est amés;
« Diex le garise ki en crois fu penés! »
Ot le Guillames, s'est vers terre clinés;
De pitié pleure li marchis au cort nés,
L'aige li cort fil à fil sor le nés.
Guiborc rapele quant fu amont levés :
« Ce sui je, dame, molt grant tort en avés,
« Molt m'esmervel ki desconu m'avés;
« Je sui Guillames, ja mar le meskerrés. »
Et dist Guibors : « Paien, vos i mentés,
« Mais, par l'apostle c'on quiert en Noiron prés,
« Anchois sera vostres ciés desarmés
« Ke vos ovre la porte. »

Li quens Guillames se hasta de l'entrer;
N'est pas mervelle, car bien se doit douter,

K'après lui ot le cemin fresteler
De cele gent ki nel puent amer.
« France contesse, dist Guillames li ber,
« Trop longuement me faites demorer;
« [bVez de paiens toz ces tertres raser].
— Voir, dist Guibors, bien oi à vo parler
« Ke mal doiés Guillame resambler:
« Ainc por paien nel vi espaonter;
« Mais, par saint [dPiere], ke je doi molt amer,
« Ne ferai porte ne guichet desfermer
« Deske je voie vostre cief desarmer,
« Et sor le nés la bouce as iex mirer,
« Car s'entresanlent plusieurs gens au parler.
« Chaiens sui seule, ne m'en doit on blasmer. »
Ot le li quens, lait la ventaille aler,
Puis haut leva le vert elme gemé.
« Dame, dist il, or poés esgarder;
« Je sui Guillames, car me laisiés entrer. »
Si com Guibors le prent à raviser,
Parmi le canp voit .c. paiens aler.
Corsu d'Urastes les fist de l'ost torner;
Par aus faisoit Desramé presenter
.CC. chaitis, ki tot sont baceler,
Et .xxx. dames od les viaires clers.
De grans chaienes les eurent fait noer;
Paien les batent, qui Diex puist mal doner!
Dame Guiborc les a oï crier
Et hautement Damledeu reclamer;
Dist à Guillaume : « Or puis je bien prover
« Que tu n'ies mie dan Guillaumes le ber,
« La fiere brace qu'en soloit tant loer :
« Ja n'en lessastes paiens noz genz mener
« Ne à tel honte batre ne devorer;
« Ja nes sofrisses si près de toi mener!
— Dex, dist li quens, com me velt esprover!

« Mès par celui qui tot a à sauver,
« Je ne leroie por la teste à coper,
« S'en me devoit trestoz vis desmembrer,
« Que devant lui ne voise ore joster.
« Por soe amor me doi je bien grever,
« Et la loi Deu essaucier et monter,
« Et le mien cors traveillier et pener. »
L'elme relace, puis let cheval aler,
Tant com il puet desoz lui randoner,
Et vet paiens ferir et encontrer.
Le premerain a fet l'escu troer
Et le clavain derompre et desafrer;
Parmi le cors fist fer et fust passer,
A autre part a fet l'enseigne outrer,
Jambes levées l'a fet mort craventer.
Puis tret l'espée qu'il toli à l'Escler,
A .I. paien fist la teste voler,
L'autre porfent deci el cerveler
Et puis le tierz a fet mort reversser.
Le quart fiert si qu'ainz ne li lut parler.
Paien le voient, n'i ot qu'espoonter;
Li .I. à l'autre le commence à conter :
« C'est Aarofles, li oncles Cadroer
« Qui vient d'Orenge essillier et gaster;
« Corrociez est, moult l'avons fet irer
« Quant nos ne fumes en Aleschans sor mer :
« Je cuit que chier nos fera comparer. »
An fuie tornent por lor vie sauver,
Toz les prisons ont coi lessiez ester.
Li ber Guillaumes les suit por decoper,
Et cil li fuient qui n'osent demorer.
Voit le Guiborc, si commence à plorer;
A haute voiz commença à crier :
« Venez, biau sire, or i poez entrer. »
Ot le Guillaumes, si prist à retorner,

Vers les prisons commenc[e] à galoper,
L'un après l'autre vet toz deschaener,
Puis les en rueve dedenz Orenge entrer.

QUANT *li quens ot les prisons delivrez*
Et vers Orenge les ot acheminez,
Après paiens s'est ariere tornez;
Toz les ataint li destriers abrivez.
Li quens ot tret li brans qui fu letrez,
A .IIII. *cox en a* .VI. *craventez.*
A voiz paiene s'est li quens escriez :
« *Filz à putein, les chevaus me lerez,*
« *Si les aura mis oncles Deramez;*
« *Chascuns sera en sa chartre gitez.*
« *Moult durement s'est vers vous aïrez*
« *Por la bataille dont li estes faussez.* »
Paien s'escrient : « *Si com vos commandez;*
« *Fetes, biau sire, totes vos volentez.* »
A pié descendent, ez les vos desmontez;
Desor cheval n'en est .I. *sol remez.*
Li dui les .II. *ont par les poinz noez,*
Ainz n'en i ot que .IIII. *delivrez.*
Cil ont les autres devant els amenez,
Droit vers Orenge es les acheminez.
« *Dex, dist Guiborc, est Guillaumes faez*
« *Qui par son cors a tant enprisonez?*
« *Granz pechiez fet qu'il ne soit encombrez;*
« *Sainte Marie, et car le secorez!*
« *De paiens voi toz ces tertres rasez;*
« *Lasse, dolente, chetive, que feré?*
« *Se il i muert, c'est par mes foletez.* »
Ele s'escrie : « *Sire, quar en venez!*
« *Ahi! Guillaumes, franc marchis au cort nez,*
« *Por amor Deu qui en croiz fu penez,*

« Lessiez ces Turs, trop les avez grevez :
« A vis déables soient il commandez! »
Et dist Guillaumes : « Si com vos commandez. »
Ez vos le conte qu'est venuz as fossez;
Devant la porte s'est li bers arestez
O sa grant proie, dont il i ot assez,
Et de vitaille .xv. somiers trossez.
Toz les paiens a ensemble enenglez
Devant la porte entre pont et le guez;
Là les a toz ocis et demanbrez.
De ce fist moult que sages et membrez
Qu'à norreture n'en a il nul lessez.
Dont fu la porte overte et defermez
Et li granz ponz tornéis avalez.
Li quens i entre dolenz et abosmez,
Et les chetis qu'il ot desprisonez,
Et li hernois as paiens desfaez,
Et la vitaille et li vins et li blez.
Puis ont les pons en contremont levez
Et les granz portes et les huis bien barrez,
A granz chaenes ont les portax fermez.
Ainz que Guillaumes se fust bien desarmez
Vit de paiens les tertres encombrez;
Mès ja n'iert prise la mestre fermetez
S'il n'ont ançois cels dedenz afamez.
Devant la porte se sont logiez es prez
Tiebauz d'Arrabe et li rois Aenrés,
Li rois Faburs et li rois Esmerez,
Li rois Borrel et li rois Mautriblez,
[Li] rois Aiax et li rois Josuez.
Avec els fu Haucebiers l'amirez
Cil de Mautiste, li filz Matusalez :
.XXX. rois furent que Persant que Esclez,
Jusqu'à .I. an fu li sieges jurez,

N'en partiront por vent ne por orez
S'iert prise Orenge et li murs craventez.
Mès Renouars les fera parjurez,
Se Dex li sauve son grant tinel quarrez.
Mar i entrerent paien en cel regnez;
Ainz que il soient le mois d'aoust passez,
N'i voudroit estre li meillor arivez
Por trestout l'or d'Arabe.

Or ont paien Orenge avironée,
La terre ont arse et environ gastée.
Guillames a sa teste desarmée;
Dame Guibors li a deschaint l'espée,
L'elme li oste, dolente et esplorée,
Après li traist la grant broigne safrée.
Sos le hauberc li fu la chars crevée
En .xv. lieus et plaïe et navrée;
Toute sa brache avoit ensanglentée.
L'aige dou cuer li est as iex montée
Et de la face li est aval coulée.
Voi[t] le Guibors, s'a la color muée.
« Sire, dist ele, je sui vostre jurée,
« A la loi Dieu loiaument esposée;
« Por vos sui je crestiene clamée
« Et en sains fons batisé[e] et levée,
« D'oile et de cresme en Dieu regenerée;
« Ne me doit estre vo parole véé[e].
« Mais d'une chose [[b]sui moult espoentée]
« Ke je vos ai la porte desfermée.
« [[d]S'éust Guillames sa] compaigne amenée,
« Bertran le conte à la chiere menbrée,
« L'enfant Guichart, ki bien fiert de l'espée,
« Et Guielin, Gaudin de Pierelée,
« Et Vivien, de qui je sui irée,

« Et li barnages de la terre salvée,
« Cist gougléor fuissent à l'asanlée,
« Mainte viele i éust atenprée;
« Entor lui fust grans joie demenée.
« N'es pas Guillames! toute en suis esfréé[e].
— Diex, dist li quens, sainte Virge honorée,
« Che k'ele dist est verités provée;
« A grant dolor ert mais ma vie usée.
« France contesse, n'i a mestiers cellée,
« Ma compaignie est tote à mort livrée,
« En Alischans, là fu desbaretée,
« Nul n'en i a n'ait la teste copée,
« Afuïs sui, n'i poi avoir durée;
« Turc m'ont cachié plus d'une grant jornée. »
Od le Guibors, à terre chiet pasmée;
Quant se redrece, forment s'est dementée.
« Haï! dist ele, com suis male éurée!
« Or puis je dire je sui eschaitivée,
« Tante jovente est par moi afinée.
« Sainte Marie, roïne coronnée,
« Car fuise jou or morte et enterée!
« Ma grans dolors n'ert jamais oubliée
« Tant com jou ere en tere. »

MOLT fu li deus en Orenge pesans;
Pleure Guibors, des autres ne sai quans.
« Sire, fait ele, où est remés Bertrans,
« Et Guielins, et Guichars li aidans,
« Gautiers de Termes, Gerars et Guinemans,
« Gaudins li bruns et li preus Joserans,
« Et Viviens, li gentix combatans,
« Et li barnages de la terre des Frans?
« Rendés les moi sains et saus et vivans.
— Dame, dist il, mort sont en Alischans.

« Devers la mer, par devers les Archans,
« Trovames Turs, Sarrasins et Persans,
« Cex de Palerne et tos les Dragolans,
« Et ciaus de Sutre et tos les Agoulans,
« Ciaus de Matiste, les fiex Matusalans.
« Bouriaus i fu od ses .XIIII. enfans,
« Et Desramés, et Haucebiers li grans;
« S'i ot bien .XXX. [et] rois et amirans,
« Et .C. millier de paiens mescréans.
« Nos i ferimes à nos espiex trencans;
« Molt le fist bien li palasins Bertrans,
« Gerars, mes niés, de Commarchis li frans,
« Guichars li preus, Gaudins li combatans.
« Sor tous les autres le fist miex Viviens;
« Car ainc ne fu por Sarrasins fuians,
« Par nule force .I. plain pié reculans.
« Mais des paiens fu la plantés si grans,
« Et tant en vi es nés et es calans,
« Et en dromons, en galies corans,
« Ainc tant n'en vit nus hom ki soit vivans:
« D'escus et d'armes fu covers li Archans,
« Contre .I. des nos i ot .XXX. Persans.
« Mort sont mi home, n'en est nus escapans,
« Et jou méismes navrés parmi les flans,
« K'en .XXX. lieus fu rous mes jaserans;
« De mon escu n'oi entir que deux pans,
« Tous fu quassés mes vers elmes luisans,
« Sor les espaules par les las fu pendans;
« Ne m'en blasmés, si je m'en ving fuians.
— Non fas jou, sire, Jhesus nos soit aidans! »
Dist la dame honorée.

GRANS fu li deus el palais segnoris;
Les gentix dames plorent por leur maris,

Li dex esforce et li plors et li cris.
Et dist Guibors : « Est dont Bertrans ocis,
« Gaudins li bruns, et Guichars li hardis,
« Gautiers de Termes, et Gerars li marcis,
« Et Guielin, li preus et li gentis ?
— Nenil voir, dame, [[b]ainçois] est cascuns vis;
« En une nef les tienent paiens pris,
« Mais mors i est Viviens li hardis.
« Anchois i ving ke il fust defenis;
« Bien est confès, la Damedieu merchis,
« Communiés de vrai pain benéis.
« Sos .i. estanc le trovai tos maris,
« Desous .i. arbre ki ert biaus et foillis;
« Salus vos mande, n'en vuel estre entrepris. »
Et dist Guibors : « Damedieu Jhesus Cris
« Il mece s'ame en son saint paradis !
« Molt ai grant duel quant si tost est fenis. »
L'aige des iex li chiet aval le pis.
Puis a parlé à loi d'enperéis.
« Sire Guillames, dist Guibors la gentis,
« Or ne soiés ne fous ni esbahis,
« N'envers paiens recréans ne matis.
« N'avés pas terre entre Orliens ne Paris,
« Anchois manés el rengne as Arabis;
« Ja en Orenge n'aurés pais .xv. dis
« Desqe Tiebaus en [[b]estera] saisis;
« Mais ce n'ert ja dusqe au jor dou juïs,
« Quant ti neveu sont vif, [i]ce me dis,
« Et encor as et parens et amis.
« Mande secors en France, à Saint Denis,
« A ton serouge, le fort roi Loéis.
« Et si venra tes pere Naimeris;
« En sa compaigne amenra tos ses fis
« Et son lignage, ki tant est poestis.

« Si secor ciaus ke Sarrasin ont pris
« Ke nes enmainent outre la mer chaitis.
— Diex, dist Guillames, ki en la crois fu mis,
« Fu onqes dame tant éust sages dis
« Com a ceste contesse ?

— Sire Guillames, ne vos esmaiés mie ;
« Va t'ent en France por secors et aïe
« Quant le saura Ermengars de Pavie,
« La vostre mere, que Jhesus benéie,
« Et Aimeris à la barbe florie,
« Tost manderont bele bacelerie
« Et par la terre la rice baronie,
« Ta fiere geste, ki tant est segnorie,
« Secorront nos en la terre haïe.
— Diex, dist Guillames, dame sainte Marie,
« Par tantes fois arai leur ost banie,
« La gent de France penée et travellie ;
« Ja nen kerront, por chose que leur die,
« Ke ma compaigne soit si morte et perie.
« Dame Guiborc, bele suer, douce amie,
« Ceste parole n'ert ja en France oïe
« Par messagier c'on nel tigne à folie.
« Se je n'i vois, ne me vaut une alie ;
« Ja autrement n'ert ceste ovre furnie.
« Mais jou n'iroie por tout l'or de Pavie ;
« Par cel apostle c'on quiert en Roumenie,
« Mavais seroie et plains de couardie
« Se en Orenge vous avoie laissie
« Seule, si esgarée.

— Sire Guillames, dist Guibors en plorant,
« Car i alés, par le vostre commant,
« Je remanrai en Orenge le grant

« Aveuc les dames, dont il a [[b]céenz] tant.
« Cascune aura le hauberc jaserant
« Et en son cief le vert elme luisant,
« Et à sa coste aura chaint le bon branc,
« Au col l'escu, el poing l'espil trenchant.
« Si sont chaens chevalier ne sai quant
« Ke delivrastes de la gent Tervagant;
« Deseur ces murs monterons là devant,
« Bien desfendrons se Turc vont assaillant.
« Jou ere armée à loi de combatant.
« Par saint Denis, que je trai à garant,
« N'i a paien, Sarrasin, ne Persant,
« Se je l'ataing d'une piere en ruant,
« Ne le convingne chaiir de l'auferrant. »
Od le Guillames, Guiborc va enbraçant.
Par grant amor se vont entre acolant,
Li uns por l'autre va de dolor plorant.
Tant va Guibors Guillame depriant
K'en France ira, ce li a en convent,
Tot por le secors querre.

« SIRE Guillames, dist Guibors la senée,
« Or t'en iras en France l'alosée,
« Or me lairas dolante et esgarée
« Entre tel gent dont ne sui pas amée,
« Et tu iras en la terre asasée.
« Mainte pucele i venras coulorée
« Et mainte dame par noblece acesmée;
« Je sai très bien tost m'auras obliée,
« Tost i sera vostre amors atornée.
« Et ke querriés en iceste contrée
« Où vos avés tante paine endurée,
« Tant faim, tant soif, et tante consirrée ? »
Od le li quens, s'a Guiborc esgardée;

L'aige dou cuer li est as iex montée,
Lés le menton sor le bliaut doblée;
Moillié en ot le forel de l'espée.
Guiborc enbrace, si l'a reconfortée;
Mol[t] l'a sovent basie et acolée.
Dist li quens : « Dame, ne soiés trespensée;
« Tenés ma foi, ja vos ert afiée
« Ke je n'aurai cemise remuée,
« Braies ne cauces, ne ma teste lavée,
« Ne mangerai de char ne de pevrée,
« Ne buevrai vin ni espesce colée
« A maserin ne à coupe dorée,
« Se aige non, icele m'ert privée;
« Ne mangerai fouace buletée,
« Fors le gros pain où la paille ert trovée;
« Ne ne girrai sor coute enplumée,
« N'auerai sor moi lincuel encortinée,
« Fors la [bsuere] de ma sele afeutrée
« Et icel robe com j'aurai enportée.
« Ne [bja] ma bouce n'ert à autre adesée,
« S'iert de la vostre basie et savorée
« En cest palais dont la cors est pavée. »
Lors l'a li quens basie et acolée;
Adont i ot mainte larme plorée.
Sor Folatise fu la sele posée
Et li frains mis, la testiere nouée.
Toute ert la crupe de fer acovetée;
Bien ot armé le pis et l'escinée;
Fort l'ont estraint d'une [sor]çaingle lée;
Sor le palais li tint on à l'entrée.
Et li quens s'arme sans nule demorée:
En son dos a une broigne endosée,
Cele au paien qu'il ocist en la prée:
Molt par est rice, de fin or est safrée.

Quant li quens l'ot vestue et endossée,
Son elme lace, s'a la coiffe bendée
A .XIII. las d'une soie goutée;
Ainc n'ert plus rice dusqe à la mer Betée,
S'iert Aerofle de puis de Valfondée,
A qui li quens ot la teste coupée.
Grans fu Guillames, s'ot la brache quarrée;
Dame Guibors li a çainte l'espée,
Li clers Esteves a sa targe aportée;
Li quens le prist, s'a la guige acolée,
Puis s'en avale de la sale pavée,
Vint au perron de l'olive ramée.
Toute sa gens est aveuc lui armée;
Monte el ceval ki la crupe ot quarrée.
Dame Guibors dist parole senée.
« Sire, dist ele, vos m'avés espousée,
« A l'ounor Dieu benoïte et sacrée,
« Por vos sui jou crestiene clamée,
« Toute ma terre te fu abandounée;
« Si com tu sés ke je t'ai foi portée,
« Ramenbre toi de ceste lasse née. »
Puis l'a basie et bien aséurée.
Molt doucement l'a li quens confortée
Et sa maisnie a à Dieu commandée.
De Guiborc proie k'ele soit bien gardée,
Et la cité vers Sarrasins tensée.
Dont fu la porte ouverte et desfermée;
Li quens s'en ist .I. poi ains l'ajornée.
Après lui ont la porte refremée
A grans chaïnes d'anbes pars bien serrée.
Li quens cevauce belement, à celée.
Devant le jor espessa l'ajornée;
Si comme l'aube [[b]parut] et fu crevée,
Voit de paiens une compaigne armée

Ki ont la terre vers Tolete [bpraée].
Li quens Guillames a la route esquivée,
A destre torne parmi une valée.
Cil li demandent à molt grant alenée:
« Ki estes vos? Gardés n'i ait celée. »
Li quens respont, s'a la lange tornée,
Grigois parole, s'a [bsa reson] muée:
« C'est Aerofles dou pui del Valfondée,
« Entor Orenge vois gaitant [bla contrée]
« K'il ne s'en isse Guillaumes à emblée. »
Quant paien l'oent, se li font enclinée;
Atant s'en tornent, se n'i font devisée.
Li quens Guillames trespassa une prée,
Entre .II. mons, ens en une valée,
Bien a li quens sa voie acheminée.
Ciex le conduie ki fist ciel et rosée,
Et sa mere Marie!

Va s'ent Guillames, li marchis fiere brace,
Sor Folatise, son bon destrier d'Arabe.
Sovent regrete Guiborc au cler visage;
L'aige des iex li moille son viaire.
Passa .I. tertre, s'acuelli son voiage;
Molt li greva au col se pesans targe.
Li quens cevauce, qui Diex croisse barnage;
Forment manace la gent de mal lignage.
Tant va li quens par plains et par boscage
[bQue une nuit ne prist il herbergaje];
Ce li est vis dou reparier trop targe.
Il ne redoute ne biau tans ne orage,
Ainc n'aresta à plain ne à boscage,
Ains cevauche à grant force.

Va s'ent Guillames, qui Diex soit en aïe,

Ainc c'une nuit ne prist herbergerie ;
Vient à Orliens, l'aige passe à navie,
Puis est montés ou destrier de Persie,
Parmi la vile sa voie a acuellie.
« Et ù va cis armés sans compaignie ? »
Borgois nel voit ki à l'autre ne die.
Li castelains a la nouvele oïe,
Après Guillame point parmi la cauchie ;
Il li demande par molt grant estotie :
« Ki estes vos ? Vasal, nel celés mie.
« Ne sai se estes roberes ou espie ;
« Mais, par la foi ke doi sainte Marie
« Et sainte crois que on aeure et prie,
« Se vos n'avés molt bone avouerie,
« N'en partirés, sel tenrés à folie. »
Lors point avant, s'a la targe saisie ;
Envers lui l'a par tel aïr sachie
Por poi dou col ne li a esrachie.
« Glous, dist Guillames, li cors Dieu te maudie !
« A molt grant tort m'as or contraloïe.
« Laisse ma targe, si feras cortoisie ;
« Molt l'ai portée, forment m'a travellie.
« Cevaliers sui, si faites vilonnie ;
« Si m'aït Diex, n'ai soig de gaberie. »
Li castelains fu plains de felonie,
Ke plus li quens envers lui s'umelie,
Tant li fait plus d'orguel et d'estoutie ;
Molt le porsache par sa targe florie.
« Diex, dist li quens, ki tot as en baillie,
« De .cm. Turs m'avés savé la vie,
« Et .i. seus hom me laidenge et chastie,
« De sa parole me laidist et cunchie,
« Et si vieument me laidenge et manie !
« Miex vuel morir ke je ne le chastie. »

Trait a s'espée ki d'or est enheudie,
Ce fu Joiouse ù durement se fie,
Le castelain en fiert desous l'oïe.
Dusqe ens ou pis li est l'espée glacie;
Mort le trebuce. [[b]La vile est estormie],
As armes corent, la blans cloce est bondie.
[[b]Guillaumes torne devant une abaïe];
Mainte sajete ont sor lui descochie,
En son hauberc et en l'escu fichie
Et el ceval; mais il ot garandie
La coverture dont la maille est trelie.
Lors dist li quens: « Dame sainte Marie,
« Hui en cest jor me soiés en aïe!
« Or voi je bien ke née est la folie;
« Se jes deport, ne m'esparneront mie,
« Car gens de borc sont de grant aatie;
« N'i a mesure puis k'ele est estormie. »
A icest mot leur fait une envaïe,
Au branc d'acier les detrence et esmie.
Là n'ot mestier Guillames couardie.
Li borgois fuient, s'ont la place guerpie,
Droit vers le pont ont leur voie acuellie;
Encontré ont molt grant cevalerie,
De Loéis ert sevrée et partie.
Ernaus estoit en cele cevauchie,
Ciex de Geronde, ki tant ot baronie;
Frere ert Guillame à la ciere hardie,
Si le porta Ermengars de Pavie,
La contesse honourée.

Grans fu la noise, et li cris esforcha.
Li quens Guillames durement s'aïra;
Ainc des borgois [[s]nes] .I. seul n'espargna,
Plus de .L. au branc en detrencha,

Toute la rue vers le pont les cacha.
Isnelement arire retorna
D'ont primes muet, qe plus ne demora;
Le grant cemin vers Estampes s'en va.
E vos Ernaut ki en Orliens entra;
Grans compaignie de chevaliers mena;
De Loéis venoit k'il convoia.
La gens d'Orliens entor lui s'aüna.
« Sire, font il, molt malement nous va;
« Un chevaliers, ki par ichi passa,
« Le castelain, biaus sire, ochis nos a
« Et de borgois tant ke conte n'i a,
« Por seulement ke on li demanda
« Por quoi armés par ichi cevaucha. »
Et dist Ernaus : « Savés qel part il va ?
— Oïl, biaus sire, vers Paris s'en torna
« Sor .i. ceval ainc plus grant n'esgarda;
« Tous est covers de fer, ce nos sambla. »
Ernaus l'entent, ses armes demanda,
L'auberc vesti et son elme laça,
Isnelement en .i. ceval monta,
Prist son escu, une lance enpoigna,
Ensamble od lui .x. chevaliers mena,
D'Orliens issi, ke plus ne demora.
Guillame ataint; belement cevaucha,
Tient une lance c'un borgois esracha.
Ernaus le voit, hautement l'escria :
« Par Dieu, vassal, mavaisement vos va;
« A la cité vos convient venir ja :
« La gent le roi illuec vos jugera. »
Et dist Guillames : « [bMal ait por vos] ira. »
Point Folatise, le regne li lascha.
Ernaus ses freres vers lui esperouna
Tant com cevaus [de]sous lui randouna.

Se vont ferir, l'un l'autre n'espargna;
Les lances brisent, la plus forte quassa.
Li quens Guillames si sen frere hurta
Ki dou ceval envers le trebucha.
Voit le li quens, si le contralia :
« Par Dieu, vasal, molt petit vos ama
« Ki à Guillame joster vos envoia,
« Celui d'Orenge, ki ja repos n'aura.
« Plus dolans hom ne but ne ne manga;
« Ja li marchis plus ne vos touchera. »
Son ceval prist, et si le ramena.
Ernaus l'entent, tos li sans li mua;
Au grant cor[s]age et as dis l'avisa,
De son cier frere molt s[e] esmervella.
Il sailli sus, par l'estrier l'enbracha,
Plus de .VII. fois la gambe li baisa.
Voit le Guillames, de[s] iex dou cief ploura;
De ce c'ot fait molt forment l'en pesa,
Mais de son frere mie recounut n'a.
Son ceval tint, et se li presenta;
Par grant amor à monter li rova
Li marchis Fierebrace.

QUANT Ernaus eut Guillame connéu,
Lors fu si liés ainc mais si liés ne fu;
Il li escrie : « Biaus frere, d'ont viens tu ?
« Je sui Ernaus ke tu as abatu,
« Molt par sui liés quant ton cop ai sentu,
« Or sai je bien tu es de grant vertu;
« A poi ne m'as parmi le cors feru,
« Mais je n'ai mal, merchi au roi Jhesu. »
Guillaumes l'ot, grant joie en a éu.
Cascuns osta dou cief son elme agu.
[Descent] Guillames del [bbon] destrier gernu.

Ernaus le baise et sovent et menu
Les iex, la face, et le col et le bu.
Devant sa bouce met Guillames l'escu;
Ainc à la soie ne toucha nu à nu.
Li cevalier i sont poignant venu;
Quant le counurent, cascuns li rent salu.
Communaument sont à pié descendu
Defors Estampes ens en .I. pré herbu;
Là sont assis sous .I. arbre foillu.
Li quens Guillames leur a tout connéu
Le grant damage k[e] il ot recéu
En Alischans où la bataille fu :
« Mort sont mi homme, mes neveus ai perdus ;
« Bertran ont pris Sarrasin mescréu,
« Gaudin le brun et Guichart retenu
« Et .V. des autres, dont molt sui irascu.
« Devant Orenge sont à siege venu;
« N'i a laissié ne jouene ne cenu,
« Fors seul la gaite [ᵇet] .I. clerc asolu.
« Et .C. caitif sont aveuc remanu,
« Je les toli à .I. roi mescréu;
« Tant par sont foible n'ont force ne vertu.
« Cascune dame a le hauberc vestu,
« L'espée chainte, el cief l'elme agu,
« La lance ou poing et à son col l'escu.
« Poi ont vitaille, vin et forment molu;
« Se en brief terme ne sont tost secoru,
« Prise er[t] Orenge, arse et bruïe en fu. »
Ernaus l'entent, tout a le sanc méu;
D'une lieue n'a .I. mot respondu,
Tant ot au cuer grant ire.

QUANT voit Guillames Ernaus ne respont mie,
Ne puet muer k'en plorant ne li die :

« Dites, biaus freres, ferés me vos aïe?
— Oïl, voir, sire, je ne vos faurai mie,
« Tant com jou aie dedens le cors la vie. »
Et dist Guillames : « Dont ne vos targiés mie;
« Faites savoir Ermengart de Pavie,
« La nostre mere qui Jhesus benéie,
« Et Aimeri à l[a b]arbe florie,
« K'il me seceurent vers la gent paenie.
« A Loéis irai tout sans faillie,
« Proierai lui, por Dieu le fil Marie,
« K'il me seceure ot sa grant ost banie;
« Mais je criem molt ke il ne m'escondie,
« K'i ne [bme] carge sa rice baronie. »
Dont dist Ernaus : « Ne vos esmaiés mie;
« A Montlaon, la fors cité garnie,
« [bLà doit tenir .I. feste joïe],
« Molt i aura de la bacelerie,
« De Vermendois en i aura partie,
« Mes pere i ert à molt bele maisnie.
« Alés i, sire, ne sai ke plus en die;
« Menés sergans et destriers de Surie,
« Vos cargerai et ma cevalerie. »
Li quens Guillames doucement l'en merchie,
Mais n'en menra le vaillant d'une aillie.
Ernaut baisa par molt grant druerie.
Li quens Guillames a sa voie acuellie,
Dusqe à Estampes n'a sa regne sachie;
La nuit i gut et prist herbergerie,
Puis remonta, s'a sa voie acuellie.
Sa targe mist à une renderie;
Ains ke retort sera arse et bruïe,
Car fus i prist ki destruit l'abéïe,
Ains ke [tornast] arire.

Li quens Guillames pense de l'esploitier;

Son elme torse et son hauberc doblier.
Tant a erré sor l'auferrant destrier
Un diemence, à eure de mangier,
Si com la gent venoient dou mostier,
Entre en Laon Guillames au vis fier.
Parmi la rue commence à chevaucier;
Bien sambla hom ki venist d'ostoier.
Molt le gaberent garçon et pautonier
Por le ceval k'i virent si plenier;
Dist l'un à l'autre : « Cis semble bien lanier;
« Ainc mais nus hom ne vit si grant destrier;
« Déable l'ont si haut fait encroier.
« Vois com est grans, combien samble aversier! »
Li quens se taist, n'a cure de tencier,
Entre s'en passe, n'en vaut nul araisnier.
Devant la sale avoit .I. olivier;
Là descendi de l'auferrant destrier.
Si garnement n'estoient pas entier,
Ains sont derout et devant et derier;
Chaint ot l'espée dont li poins est d'ormier.
François le voient, n'i ot k'esmervellier,
Mais n'i ot nul nel laissast estraier.
Sus el palais le vait .I. mes nonchier,
K'il ot véu là fors .I. escuier,
Ainc ne vit hom nul si grant cevalier;
S'il fust armés, bien samblast saudoier :
« Je quit k'en France il vient por calengier.
« Ainc mais ne vit nus hom prince si fier;
« Si grans corsages fait molt à resoignier. »
Loéis l'ot, prist soi à mervellier;
De Dieu de gloire se commence à saignier,
De chou k'il ot [[b]prist soi à enbronchier].
Sus as fenestres voit Franchois apoier
Por esgarder le conte.

Li quens Guillames descendi au perron,
Mais n'ot ot lui escuier ne garçon
Ki li tenist son destrier Aragon;
Li ber l'atace à l'olivier roon.
Cil ki le voient sont en molt grant friçon;
Plus le redoutent que l'aloe faucon.
A Loéy ou palais le dist on
K'il a aval descendu ou sablon
[b.I. escuier, bien resamble baron] :
« Ne sai s'il est chevalier ou haus hom;
« En toute France n'a nul de sa fachon.
« Grant a le cors, le vis et le menton,
« Le regart fier assés plus d'un lion;
« Chaint a l'espée dont d'ormier est li poing.
« Amené a .I. destrier Aragon,
« Maigre a la teste, si a gros le crepon;
« Bien ataindroit à l'olivier à son.
« Molt a bon frai[n], d'or i a maint boton,
« Et la sele est de l'ouevre Salemon.
« Uns haumes pent devant à son arçon,
« Et derriers a son hauberc fremillon,
« Mais n'a entor forrel ne gambillon;
« Blance est la maille assés plus d'auketon,
« Et s'en y a de rouge com carbon.
« Molt par sont grant andoi si esperon;
« La broce a près .X. pans tout environ.
« Si a vestu .I. mavais siglaton
« Et par deseur .I. ermin pelichon.
« Haut a le nés par deseur le gernon,
« Et gros les bras, les poins quarrés en son,
« Simple viaire et ceveus à fuison;
« A grant mervelle resamble bien felon. »
Franchois l'entendent, si en sont en fraiçon,
N'i a celui n'en baisse le menton.

Dist Loéis : « Car m'i alés, Sanson,
« Puis me venés renoncier la raison.
« Bien enqerés ki il est, et son non,
« Et d'ont il est et de qel region ;
« Puis revenés arire. »

Dist Loéis : « Sanses, car m'i alés,
« Si gardés bien chaens ne l'amenés
« Dusqe je sace de qel terre il est nés.
« Tex puet il estre, sachiés par verités,
« Mar le véimes entrer en cest rennés.
« Alés tost, frere, gardés ne demorés.
— Sire, dist Sanses, si com vos commandés. »
Il s'en torna, s'avala les degrés,
Vien à Guillame, se li a demandé :
« Com avés non ? De qel terre estes nés ?
« Et si me dites de qel terre venés.
— Voir, dist Guillames, aparmain le saurés.
« Ne doit en France mes nons estre celés :
« Jo ai à non Guillames au cort nés,
« Si ving d'Orenge, durement sui lassés.
« Vostre merchi, cest ceval me tenés
« Tant ke jo aie à Loéi parlé.
— Sire, dist Sanses, .I. petit me souffrés ;
« Je irai lassus el palais signorés,
« Au roi sera mes mesages contés.
« Sire Guillames, aparmain me raurés ;
« Por Dieu vos pri ke ne vos aïrés :
« Chi m'envoia Loéis li senés. »
Et dist Guillames : « Amis, or vos hastés,
« Dites le roi, ja mar li celerés,
« Ke je sui chi povres et esgarés.
« Or venrai jo s'onqes fu mes privés.
« Contre moi vigne et ses rices barnés ;

« Or saurai jo comment je sui amés.
« A la besoigne est amis esprovés.
« Se dont nel fait, n'i a plus séurtés.
— Sire, dist Sanses, je li dirai assés;
« Mon vuel, fera li rois vos volentés. »
Il s'en torna, el palais est montés,
Et dist au roi : « Sire, vos ne savés ?
« Chou est Guillames, ki tant est redoutés;
« Par moi vos mande k'encontre lui alés. »
Loéis l'ot, vers terre est clinés;
Dist à Sanson : « Alés, si vos saés,
« Ke ja par moi ne sera ravisés;
« A vis déables soit ses cors commandés!
« Tant nous aura travelliés et penés;
« Ce n'est mie hom, ains est .I. vis maufés.
« Maudehait ait ens el cors et el nés
« Qui il est bel ke chi est arivés. »
Li rois se siet dolans et trespensés.
Cil damoisel avalent les degrés
Et chevalier, dont il i ot assés,
[bCui] li quens ot [bles garnemenz] donés,
Les piaus de martre, les ermins engolés,
Et les haubers et les elmes jemmés,
Et les espées et les escus bouclés,
L'or et l'argent, les deniers monéés,
Les palefrois, les destriers sejornés.
Quant il ce virent k'il ert si esgarés,
Onqes n'i fu baisiés ne acolés;
Mavaisement fu li quens salués,
Mais par contraire fu sovent apelés,
Et d'uns et d'autres escarnis et gabés;
Soventes fois fu li quens rampronés.
Ensi va d'omme ki chiet en povertés;
Ja n'ert cheris, servis ne honorés.

Et dist Guillames : « Signeur, grant tort avés ;
« Je vos ai tos [[b]et] servis et amés,
« Mains grans avoirs par maintes fois donés,
« Deniers et robes maintes fois presentés ;
« S'or ne vos doing, n'en doi estre blasmés,
« Car en l'Archant fui tos desbaretés.
« Mort sont mi homme, molt en sont poi remés ;
« Bertrans i est, mes niés, enprisonés,
« Gerars et Guis, et des autres assés ;
« Ocis i est Viviens le senés,
« Et jo méismes sui en .vi. lieus navrés.
« Ne sai k'en mente, en fuies sui tornés,
« De ma grant perte sui forment adolés.
« Entor Orenge a .c. mile d'Esclés ;
« Asise l'a li fors rois Desramés,
« Ensamble od lui .xxx. rois desfaés ;
« Dusqe à .vii. ans est li sieges jurés.
« Dame Guibors, ki tant vos a amés,
« Par moi vos mande ke vos le secorés.
« Por Dieu, signer, prenge vos ent pité ;
« Secorés nos, grant aumoune ferés. »
Quant il l'oïrent, mos ne li fu sonés,
Guillame laissent, es les vos retornés ;
El palais montent par les marbrins degrés.
Li gentix hom est estraiers remés.
Anqui saura Guillames au cort nés
Com povres hom est dou riche apelés,
S'il est avant ou arire boutés.
De chou si dist li vilains verités :
Ki le sien pert assés chiet en vieutés ;
C'est sans [nule] dotance.

Or est Guillames tos seus sos l'olivier.
Tot le guerpissent et laisent estraier ;

Ainc n'i remest sergant ne chevalier.
Anqui saura Guillames au vis fier
Com povres hom puet au riche plaidier.
« Diex, dist Guillames, ki tot as à baillier,
« Com par est viex qui il convient proier.
« Se je aportaise et argent et ormier,
« Cil m'ounoraissent et tenissent bien chier;
« Por ce k'il voient ke d'aide ai mestier,
« Me tienent vil com autre pautonier,
« Nis establer ne veulent mon destrier. »
Li quens s'asist, n'ot en lui c'aïrier;
Sor son ceval a mis son branc d'acier,
Soventes fois regrete sa moillier.
Ens el palais entrent li cevalier.
Rois Loéis les prist à araisnier :
« Où est Guillames, li marchis au vis fier,
« Ki tant nos fait pener et traveillier ?
— Remés est seus desous [.I.] olivier. »
Loéis prist .I. baston d'aliier,
A la fenestre s'est alés apoier.
Il voit Guillame plorer et larmoier,
Il l'apela, sel commence à hucier :
« Sire Guillames, alés vos herbergier;
« Vostre ceval faites bien aasier,
« Puis revenés à la cort por mangier.
« Trop povrement venés or cortoier,
« Ke vos n'avés garçon ne escuier
« Ki vos servist à vostre descauchier.
— Diex, dist li quens, com or puis esragier
« Quant ciex se paine de moi contraloier
« Ki me déust aloser et prisier,
« Desor tous hommes amer et tenir chier !
« Mais, par celui ki tout a à jugier,
« Se jo me puis en cel palais fichier,

« Ja ne venra ains demain anutier
« De ceste espée, dont li poins est d'ormier,
« Li quit jo faire la teste roeignier,
« Et maint des autres parmi le cors fichier.
« Mar m'i mostrerent ni orguel ne dangier;
« Ains ke me parte vuel à aus consellier,
« Par tel maniere, se je puis esploitier,
« Ke mon corage en vaurrai esclairier. »
Lors commencha les iex à rouellier,
Les dens à croistre et la teste à hochier;
Molt ot au cuer grant ire.

Or fu Guillames sor l'olivier ramé;
Assés s'oï laidir et ranprosner.
Forment l'en poise, mais nel puet amender,
Ke Loéis fait son huis si garder
Ke n'i pot hom ne issir ne entrer,
Tout por Guillame ki tant fait à douter.
Voit le li quens, le sens quide derver;
De mautalent commence à tressuer.
Uns frans borgois, Guimars l'oï nomer,
Ot lui le maine, si l'a fait osteler,
Et son ceval ricement establer.
A haute table le fist la nuit souper;
Mais ainc li quens n'i vaut de char goster
Ne de blanc pain une mie adeser;
Gros pain de [[b]segle] fist li quens aporter,
De cel mainga, si but aigue au boucler.
Li frans borgois li prist à demander:
« Sire Guillames, gentix, nobles et ber,
« Si bel mangier volés vos refuser?
« Por quoi le faites? Ne le devés celer;
« Se vos volés, je[l] ferai amender.
— Nenil voir, sire, ains fait molt à loer;

« Mais à Orenge, quant je m'en dui torner,
« Plevi [[b]ma fame] Guiborc, od le vis cler,
« [[b]N'en] gousteroie, chou li vuel afier,
« Tant com fuïse arire retornés;
« Vostre merchi, ne vos en doit peser. »
Od le li ostes, si commence à plorer;
A cele fois si l'ont laissié ester.
Après mangier font les napes oster,
Au gentil comte font .I. lit atorner
De riche keute et d'un drap d'outremer,
Mais ainc Guillames n'i vaut dormir aler;
Fresche herbe et joins fist li quens aporter,
En une cambre s'est alés adoser,
Sour sa suère va s'ent li quens cliner.
Vers sa moillier ne se veut parjurer.
Onqes n'i pot dormir ne reposer.
Li quens Guillames se hasta dou lever,
A l'oste fist son hauberc aporter,
Son branc d'acier n'i vaut mie oublier,
Son hauberc vest et a chaint le branc cler.
« Sire, dist l'ostes, où devés vos aler?
— Voir, dist Guillames, bien le vos doi conter:
« Jo irai lassus à Loéi parler
« Por le secors requerre et demander;
« Mais, par celui ki tout [a] à saver,
« Teus le me puet escondire et véer
« Et ma parole et ma raison blasmer,
« Mien ensientre, li ferai comperer.
— Sire, dist l'ostes, Diex vos laist bien aler!
« Grans est l'orguex ke venrés assambler:
« Li rois i doit Blanceflor corouner;
« Vostre seror, ki molt vos doit amer,
« Vermendois doit en douaire doner,
« La mellor terre que on puist deviser;

« Mais ainc sans guerre ne pot nul jor ester.
— Voir, dist Guillames, jo ere au deviser.
« De tout en tout l'estuet par moi aler,
« Car douce France doi jo par droit garder
« Et en bataille l'oriflanbe porter ;
« Et, se de rien me veulent contrester
« Par quoi vers aus me facent aïrer,
« Le roi de France quit je tost desposer,
« Et de son cief fors la corone oster. »
Quant li borgois l'a oï si parler,
De la paor commencha à trambler.
Et li marchis n'i vout plus demorer;
De l'ostel ist, si s'en prist à aler
Vers la sale vautie.

Li quens Guillames est de l'ostel issus.
Sous son bliaut fu ses haubers vestus,
Et tient son branc sous son mantel repus.
Haut ou palais est li marchis venus ;
Ainc n'i ot huis ki li [bféist refuz].
En mi la sale vient li quens irascus,
Molt i trova princes, contes et dus,
Et chevaliers, [et] jouenes et cenus,
Et hautes dames vestues de bofus,
De dras de soie, de paile à or batus.
Li quens Guillames fu bien recounéus,
Mais malement est entr'aus rechéus.
Por ce k'il ert si povrement vestus,
N'i ot huisier ki li desist salus,
Nis la roïne, dont assés fu véus ;
C'est sa sereur, amer le déust plus.
De tout en tout i fu mescounéus.
Voit le Guillames, forment fu irascus ;
Deseur .I. banc s'ala séoir tous mus.

Sous son mantel tenoit son branc tout nus ;
Petit en faut ne leur est courus sus.
Ains ke li quens se soit d'illuec méus,
Est Aimeris au perron descendus ;
En sa compaigne avoit .LX. escus.
Grans fu la noise et li cris et li hus ;
Franc s'estormisent, es le[s] vos sailli sus.
Contre Aimeri s'en est li rois issus.
Or croist Guillame sa force et sa vertus :
S'Aimeris puet, bien sera secourus,
Li sires de Nerbone.

Au perron est descendus Aimeris
Et Ermengars, la comtesse gentis.
Aveuc li ot les .IIII. de ses fis,
Ernaut le preus, Buevon de Coumarcis ;
S'i fu Guibers et Bernars li floris,
Mais n'i ert pas Aïmers li caitis :
En Espaigne est entre les Sarrasis
U se combat et par nuit et par dis.
Ains ke Aimeris fust el palais vautis,
Li vint encontre ses genres Loéis
Et la roïne, ki molt ot cler le vis.
Molt fu li quens baisiés et conjoïs,
Et Ermengars, la comtesse gentis,
La france dame, ki tant mal a sentis.
El faudestuef ont Aimeri assis,
Dejoste lui le roi de Saint Denis.
Et la comtesse sist lés l'enpéerris ;
Ele ert sa fille, si com dist li escris.
Li cevalier ont les sieges porpris
Aval la sale, ainc n'i quisent tapis.
Souef i flaire et la rose et li lis,
Et li encens est ens encensiers mis.

Cist gougléor ont leur vieles pris.
Grans fu la joie el palais segnoris;
Molt i avoit et de vair et de gris,
Mais, ainc le vespre ke li jors soit fenis,
Aura paour trestous li plus hardis.
Nis l'enpere[re] vauroit estre à Paris,
Et la roïne en sa cambre à Senlis;
Car dans Guillames au cort nés li marchis
Tous seus se siet, corechiés et marris,
Iriés et fiers et tous mautalentis.
« Diex, dist li quens, or sui je trop tapis
« Quant je voi chi mon pere et mes amis,
« Ma france mere dont fui engenuis,
« Ke je ne vi .vi. ans a acomplis.
« Trop ai souffert, molt sui viex et honis;
« Se ne m'en venge, ja esragerai vis. »
A icest mot est li quens sus saillis;
Ainc de s'espée ne fu ses poins guerpis.
En mi la sale vint devant Loéis,
Haut a parlé, bien fu de tos oïs:
« Jhesu de gloire, li rois de paradis,
« Save celi de qui je fu nasquis,
« Et mon chier pere dont fui engenuis,
« Et tos mes freres et mes autres amis,
« Et il confonde cel mavais roi faillis,
« Et ma serour, la putain, la mautris,
« Par qui je fui si vieument recuellis
« Et en sa cor gabés et escarnis.
« Quant descendi sous l'olivier foillis,
« Ainc de ses hommes n'i ot grant ne petis
« Ki me tenist mon destrier arabis;
« Mais, par les sains ke Diex a benéis,
« Ne fust mes pere ki lés lui est assis,
« Ja le fendisse del branc dusqe el pis. »

Ot le li rois, li sans li est fuïs,
Et la roïne vausist estre à Paris
Ou à Estampes, ou el borc de Senlis.
N'i a Franchois ne soit tos esbahis;
Dist l'uns à l'autre : « Guillames est maris;
« Ja fera diablie. »

QUANT Ermengars a véu son enfant
Et Aimeris, molt en furent joiant;
Del faudestuef saillirent maintenant,
Guillame embracent et derire et devant.
Si autre frere le vont molt acolant,
Baisier le veulent, il le[u]r va desfendant,
La soie bouce de la lor esquiant.
Par le palais s'en vont enbaudisant;
Li un ont joie, li autre sont dolant.
Li quens Guillames va son pere contant
Le grant damage k'a éu en l'Archant,
Ke li ont fait Sarrasin et Persant,
Et tout ainsi com s'en ala fuiant,
De tos ses hommes n'amena .I. vivant :
« Et Vivien laissai mort sor l'estant,
« A la fontaine dont li dois sont bruiant. »
Si com paien le vinrent encauchant
Et enmenerent le palasin Bertran,
Et Guielin, et Guichart le vaillant,
Gerart de Blave, Gautier le Toulosant,
Huon de Santes, et Garnier l'Alemant :
« Guiborc laissai en Orenge plourant;
« Là l'ont asise li paien mescréant;
« .XV. roi sont et .XIIII. amirant.
« Dedens Orenge va vitaille faillant.
« En cest paiis m'envoia por garant
« A Loéis, cel mavais mescréant;

« Mais je voi bien [ᵇque] cuers li va faillant ;
« En[s]en sa cort me fait vilain samblant.
« Mais, par l'apostle ke quirent penéant,
« Ains ke m'en parte, le ferai tot dolant,
« Et ma seror, le putain, recréant. »
Loéys l'ot, si s'en va enbrunchant;
Lors vausist il ke il fust à Dinant.
Et Franchois furent tout mu et [tout] taisant;
De lui aidier n'i a nul ki s'en vant.
Li uns à l'autre le va souef disant :
« Qel vif déâble porroi[en]t soffrir tant ?
« Ainc n'i alerent chevalier tant vaillant
« C'onques en France fuisent puis repairant.
« Mar acointames Guillame à son beubant;
« Car laist Orenge, as maufés le commant,
« S'ait Vermendois dusqe as pors de Vuisant. »
Par le palais [ᵇfurent] mu et taisant;
N'i à celui, tant ait le cuer vaillant,
Por lui aidier en ost passer avant;
Tout furent mu, li petit et li grant.
Por Bertran pleure dant Bernart de Brubant,
Et Bueves pleure por Gerart son enfant.
Dame Ermengars fu droite en son estant;
A haute vois va la dame escriant :
« Par Dieu, Franchois, tout estes recréant.
« Aimeris sire, or te va cuers faillant !
« Biaus fiex Guillames, ne te va esmaiant,
« Car, par l'apostle que quirent penéant,
« Encor ai jo .I. tresor si très grant
« Ne le menroient .xx[x]. car cariant;
« Tout le donrai, ja n'i lairai besant,
« As saudoiers ki s'iront combatant,
« Et je méismes i serai cevauchant,
« L'auberc vestu, lacié l'elme luisant,

« L'escu au col et au costé le brant,
« La lance el poing, el prumier cief devant.
« Por ce se j'ai le poil cenu et blanc,
« S'ai je le cuer trestot lié et joiant,
« Et, se Dieu plaist, aiderai mon enfant;
« Car, par l'apostle ke quirent penéant,
« Puis ke armée serai sor l'auferrant,
« N'i a paien, Sarrasin, ni Persant,
« [[d]Se] le consieu de m'espée trenchant,
« Ne le convigne chaoir de l'auferrant. »
Aimeris l'ot, souef en va riant
Et de pitié en son cuer souspirant,
Et tout li fil de leur iex larmoiant.
A Aimeri vait li cuers en croissant.
Li quens Guillames ne se va demorant;
Dusqe à petit parlera en oiant
A Loéi de France.

Or fu Guillames en la sale pavée;
Sus son mantel tint estrainte s'espée.
Sa vestéure fu toute despanée,
Braies ot noires, cemise deslavée.
Et si avoit la teste hur[e]pée,
Ample viaire, nés haut, chiere levée,
Et grans fors poins et la brace quarrée.
Lonc ot le cors et la poitrine lée,
Les piés vautis et la gambe formée.
Entre .II. iex ot molt large l'entrée;
Bien plaine paume i avoit mesurée.
N'ot si fier homme dusqe en la mer Betée.
Sa sereur a fierement regardée,
Ki d'or estoit la teste corounée;
Lés le roi sist ki l'avoit esposée.
Li quens l'esgarde de molt grant aïrée;

De mautalent a sa chiere enbrasée,
En haut parole, s'a la chiere levée :
« Loéi, sire, chi a male saudée.
« Quant à Paris fu la cours asamblée,
« Ke Charlemaine ot vie trespassée,
« U il tenoient tot chil de la contrée,
« De toi fust France toute desiretée,
« Ja la corone ne fust à toi donée,
« Quant je soffri por vos si grant mellée,
« Ke, maugré aus, fu en ton cief posée
« La grans corone ki d'or est esmerée.
« Tant me douterent n'osa estre véé[e];
« Mavaise amor m'en avés or mostrée. »
Dist Loéis : « C'est verités provée;
« Or vos en ert l'ounors guerredonée. »
Blancheflor l'ot, s'est molt haut escriée :
« Voire, dist ele, [bs'iere] desiretée !
« Or ont déable faite ceste acordée ;
« Mal cief puist prendre par qui est porparlée! »
Guillames l'ot, si l'en a regardée.
« Tas toi, dist il, pure lise provée!
« Tiebaus d'Arrabe vos a asoignantée,
« Et maintes fois com putain defolée;
« Ne doit mais estre vo parole escotée.
« Quant vos mangiés la char et la pevrée,
« Et ton vin bois à la coupe dorée,
« La puison clere et l'espisse colée,
« Mangiés fouace .IIII. fois buletée;
« Quant vos tenés la coupe coverclée
« Joste le fu, dalés la ceminée,
« Tant com vos estes rostie et escaufée,
« Et de luxure esprise et enbrasée,
« La glotornie vos a tost alumée;
« [Et] quant la chiere vos est si enflamée,

« Et Loéis vos a bien retornée,
« .III. fois ou .IIII. desous lui defolée;
« Quant de luxure estes bien so[o]lée,
« Et de mangier et de boire asasée,
« Ne vos ramenbre de noif ne de gelée,
« Des grans batailles et de la consieurée
« Ke nous souffrons en estrange contrée,
« Dedens Orenge, vers la gent desfaé[e];
« Petit vos chaut comment vingne la blée.
« Pute mavaise, pute lise provée,
« Molt auras hui ma parole blasmée,
« Devant le roi l'a[ura]s tu desloée;
« Li vif diable vos ont or corounée ! »
Passa avant, del cief li a ostée,
Voiant Franchois, l'a à ses piés jetée.
Isnelement mist sa main à l'espée,
Parmi les treces l'a li marchis cobrée;
Ja li éust la teste tost coupée,
Ja par nul homme ne li fust devéé[e]
Quant Ermengars li a des poins ostée;
Guillame embrace et le poing et l'espée.
Et la roïne s'en va escavelée,
Toute esmarie, bien resamble dervée.
Ens en sa cambre s'en est fuiant tornée,
De la paor chiet à terre pasmée.
Sa bele fille l'en a sus relevée,
C'est Aelis, la preus et la senée,
Une pucele, plus est bele ke fée.
Les iex a vairs, la face colorée;
Il n'ot plus bele dusqe en la mer Betée.
« Dame, dist ele, où fustes vos alée ?
« A grant mervelle vos voi esp[o]antée.
— Par ma foi, fille, je doi estre afolée.
« Li quens Guillames est en ceste contrée;

« Je le trovai en la sale pavée,
« Et mon chier pere à la barbe mellée,
« Ma france mere, qui Diex a amenée;
« S'ele ne fust, je fuisse desmenbrée.
« Li quens Guillames, k'est de grant renomée,
« Au roi avoit aïe demandée;
« Por seul itant ke je li ai véé[e]
« Me deut avoir or la teste colpée.
« Gardés, ma fille, la cambre soit fremée
« Et la grant barre apoïe et serrée;
« Car, s'il i entre, à mort [[b]serai] livrée.»
Dist Aelis : « Trop par fustes osée
« Quant à mon oncle avés dist rampronée,
« Au melleur homme ki onqes chainsist l'espée.
« Et par lui estes roïne coronée,
« De toute France dame et avouée;
« En ceste hounor estes par lui posée;
« S'avés dit chose ki à lui desagrée,
« Li vis diable vos i ont aportée. »
Dist la roïne : « Fille, molt [[b]ies] senée;
« Benoit soit l'eure k'en mes flans fus portée.
« Ce ke tu dis est verités provée,
« Par lui suï jou essauchie et montée,
« Roïne et dame par la terre clamée.
« Or m'otroit Diex la soie destinée
« Ke vers mon frere puisse estre racordée
« Et ke je soie si vers lui amendée
« Ke ceste faide puist estre pardonée. »
Atant se siet la roïne esplourée,
Sovent se claimme lasse, maléurée.
Et Aelis est forment trespensée;
De la cambre ist toute desafublée.
La rose samble en mai la matinée;
Ele est plus blance ke [[b]n'est] noif sor gelée,

Et de color ensi bien luminée
K'en toute France, ki tant est longe et lée,
Nule tant bele ne puet estre trovée.
Vestue estoit d'une porpre roée;
Sa crine fu de fil d'or esmerée.
Grant noise oï en la sale pavée;
Franchois disoient coiement, à celée:
« La roïne a Guillames vergondée;
« Se lui léust, par lui fust afolée.
« Mauvaisement l'a Loéis tensée.
« Chier dut avoir Orenge comparée;
« A maléur fust ele onqes fondée,
« Tante jovente est par lui afinée!
« Or esgardés com a la teste lée!
« Mavaise esperite li est el cors entrée.
« Véés com a cele ciere enbrasée!
« Ains ke la cors soit auqes desevrée,
« Ert cele espée fierement achatée
« Et de nos tos tainte et ensanglentée.
« Pléust à Dieu, ki fist ciel et rousée
« Ke il fust ore outre la mer Betée,
« Ou en Egipte, en terre desertée,
« Ou en palagre, en haute mer salée,
« Une grant pirre entor son col noée;
« Lors seroit France del maufé delivrée. »
Atant es vos la pucele senée;
Toute la cors est contre li levée.
François le voient, cascuns l'a saluée.
Quens Aimeris l'a en ses bras cobrée,
Et si .IIII. oncle l'ont forment acolée;
Por la pucele est la cors acoisée.
Dame Ermengars, la comtesse ounorée,
Devant Guillame est as piés presentée;
Por la roïne li a merchi crié[e].

Li quens s'abaisse, si l'a amont levée.
« Dame, dist il, buer fuissiés onqes née !
« Par cele foi ke je vos ai portée,
« Ja ne venrés ankenuit l'avesprée
« J'aurai dou roi abatu la posnée;
« Sachiés je ne l'aim mie. »

Or fu Guillames en la sale vautie;
De mautalent a la face rougie.
Il tient l'espée tote nue sachie;
Par le tenant l'avoit ferm enpoignie.
Assés parole, ne trueve ki desdie;
Il font ke sage, ne le mescrés vos mie,
Car teus péust esmovoir la folie
K'il le fendroit treschi k[e] en l'oïe.
N'i a si cointe, ki tant ait baronie,
Ki sa parole ne sa raison desdie.
Rois Loéis tint sa chiere enbronchie;
Toute la sale fu si coie et serie
Ke s'on éust la messe commenchie.
Atant es vos la pucele ensegnie;
Vestue fu d'un paile de Surie,
Les iex ot vairs, la face ki rougie;
Dou parage est de la geste enforcie,
De le plus fiere ki onqes fu en vie.
La damoisele fu molt bien ensegnie;
Vint à Guillame, ains n'i quist compaignie.
Devant lui est la bele ajenoillie,
Le pié li a et la gambe enbrachie :
« Merchi, biaus sire, por Dieu le fil Marie !
« Vois chi mon cors, fai ent ta commandie;
« Se il te plaist, la teste aie trenchie,
« Ou je soie arse et en carbon bruïe,
« De toute France, se toi plaist, essillie;
« N'en quir avoir vaillissant une aillie,

« Ains m'en irai, povre, lasse, mendie,
« Mais k'à mon pere soit l'acorde otroïe
« Et à ma mere, ki por vos est marie!
« Jamais nul jor, je quit, ne sera lie;
« Quant vos desdist, ce fu grans derverie.
« Pardonnés li, biaus oncles, ceste fie;
« S'ele est si ose ke jamais vous desdie,
« Ardoir me faites en caudiere boulie. »
Od le Guillames, li cuers li atenrie;
I li a dit doucement sans fa[i]ntie :
« Ma bele niece, Jhesus vos benéie!
« Levés vos ent, trop estes travellie.
— Non ferai, oncles; miex vuel estre enfouie
« Ke je me lieve dusqe m'ert otroïe
« Li acordance, et vostre ire apaïe. »
Dame Ermengars molt doucement l'en prie :
« Biaus fil Guillames, por Dieu le fil Marie,
« Ne fai au roi en sa cort vilonie,
« Por seul ta niece, ki tant est segnorie;
« C'est la plus bele de toute ta lignie.
« Et Aimeris, tes pere, le chastie.
« Biaus fiex Guillames, laissiés vostre folie;
« Vo volentés sera toute acomplie :
« Véés, le roi envers vous s'umelie
« Et vos promet et sa force et s'aïe. »
Loéis l'ot, s'a la teste drechie :
« Voire, voir, sire, tout à sa commandie. »
Guillames l'ot, li cuers l'en asouplie;
Il s'abaissa, la pucele a baisie,
Sa volenté bonement li otrie.
La damoisele doucement l'en merchie.
Or est en lui molt [ˁs'ire] refroidie,
Et sa parole bonement adouchie.
Dedans le fuerre a s'espée estoïe;

Ernaut le baille et il l'a recuellie.
Molt en est lie Ermengars de Pavie;
Por la roïne a molt tost envoïe
.II. cevaliers ki sont de Ponterlie,
Et s'i ala li dus de Hong[he]rie
Ensamble od lui Garins de Lombardie;
Cil l'amenerent en la sale vautie.
Li quens Guillames l'a par la main saisie,
Puis li a dit : « Bele suer, douce amie,
« Forment me poise ke vos ai laidengie;
« Ensi va d'homme qui mautalens aigrie :
« Molt a tost dit et fait grant estoutie.
« Voiant la cort, en ferai amendie.
— Sire, dist ele, je n'en sui pas marie;
« Ja n'i aura honte ne vilonie.
« Mes freres estes, molt m'en sui repentie
« Se j'ai dit cose dont m'aiés en haïe;
« Miex vaudroie estre fors de France cachie.
« J'en soufferrai, se volés, tel hascie,
« De cest palais m'en irai despoillie
« Dusqe au mostier Saint Vincent l'abéie. »
Lors s'ajenoille, à ses piés s'umelie;
Le pié li a et la gambe baisie.
Li quens Guillames l'en a amont drechie;
L'acorde est faite et leur ire apaïe.
Or est la cors durement esbaudie,
Grant joie mainent et signer et maisnie;
Por Guillame est la cort molt esforcie.
Li rois commande sa table soit drecie,
Cele ki ert à fin or entaillie,
Cou a Guillames conquis par s'estoutie.
Ensi va d'omme qui orguilleus chastie:
Ja n'en gorra, se bien ne le maistrie.
Or fu la cors molt forment esbaudie,

Cil gougléor mainent grant druerie;
Molt par i ot grant feste.

GRANS fu la joie sour le palais plenier.
Li rois a fait sa grant table drechier,
Cele ki est dorée à eschekier.
L'aige cornerent à .I. cor menuier;
Quant ont lavé li baron cevalier,
Aval la sale s'asient au mangier.
Aimeris sist de joste sa moillier,
Au maistre dois, en l'estace prumier,
Et Loéis, ki France a à baillier,
Sist dalés lui; molt le doit avoir chier.
Lés lui sa [fille] ki molt fait à prosier,
C'est Aelis, où il n'ot k'ensegnier;
Il n'ot si bele desci k'à Monpellier.
Puis l'espousa Rainouars à moillier,
Et prist la terre treske au regne Trufier;
A [s]on tinel puis ocist Haucebier
En Aliscans, el grant estor plenier,
Et delivra dant Bertran le guerrier
Et .VI. des autres de la gent l'aversier.
Huimais canchons commence à esforcier;
Ains tel ne fu dè[s] le tans Macabier,
Com vos orrés, se ne faillent denier,
De Rainouart ki ocist Loquifer,
Le plus grant home ki montast sor destrier.
Là conquist il une loke de fer
K'il ne dounast por .M. livres d'ormier.
Maint Sarrasin en fist puis baaillier,
De Loquiferne abati le clocier,
Ke Sarrasin avoient fait drecier,
S'i establi .I. segnoril mostier
Por la loi Dieu lever et essaucier.

Maint paien fist à no loi batisier;
Diex l'en rendi molt glorieus loier;
Aveuc ses angles fist s'ame herbergier.
A no canchon devons or repairier;
Bien soit de l'ame ki la fist commencier.
As tables sient cil baron chevalier;
.C. damoisel i furent boutillier.
De riches mes n'estuet il pas plaidier;
Tant en y a ke l'en nes puet prisier.
Li quens Guillames, li marcis au vis fier,
Manda son oste Guimart et sa moillier;
De joste lui les assist au mangier;
Molt forment les honeure.

GRANS fu la noise en la sale à Laon.
Molt vient as tables oisiaus et venison;
Ki qe mangast la char ne le poison,
Onqes Guillames n'en passa le menton,
Ains manga torte [[c]et] but aige à fuison.
Molt s'esmervellent cevalier et baron.
Les napes ostent escuier et garçon,
Li quens Guillames mist le roi à raison:
« C'as enpensé, li fiex au roi Charlon?
« Me secorras vers la geste Mahon?
« Ja déust estre li os à Chaalon. »
Dont dist li rois: « Et nos en parleron,
« Et le matin savoir le vos lairon,
« Ma volenté se jo irai ou non. »
Guillaumes l'ot, rougist comme carbon,
De maltalent a froncié le gernon.
« Comment diable, dist il, s'en [[d]parlerons]?
« Est ce la fable du tor et del mouton?
« Or voi je bien moi tenés por bricon. »
Il s'abaissa, si a pris .I. baston,

Et dist au roi : « Vostre fief vous rendon ;
« N'en tenrai mais vaillant .I. esperon,
« Ne vostre amis ne serai ne vostre hom,
« Et si venrés, ou vous vueilliés ou non. »
Ernaus se drece, ki rous ot le gernon ;
Dist à Guillame : « N'aies pas [dmarison] ;
« Li rois dira son talent et son bon.
« Retien ton fief, car nos tot t'aideron ;
« Jo et mi frere ensamble o toi iron
« Et .xx^{m}. hommes en Aliscans menron.
« Mort sont paien se nos les i trovon. »
Dist Aimeris : « Foiblement en parlon ;
« A no pooir tot aidier li devon,
« Et bien doit France avoir en abandon ;
« Senescaus est, s'en a le gonfanon.
« Aidier li doient par droite esgardison ;
« Ki li faurra, s'en prenge vengison.
« Trop est mes fiex à escarnier haus hom ;
« Mais, par l'apostle c'on quirt en pré Noiron,
« Mais c'on ne le tenist à traïson,
« De tos les princes de France le roion
« Feroie met[tre] .VI^{xx}. en ma prison ;
« Teus est or sires ki sambleroit garçon.
« Blasmer doit on orguilleus et felon. »
Aelis l'ot, si respondi son bon :
« Aimeris sire, bien ait or tel raison ;
« Ki li faudra, ja n'ait il raençon
« C'on ne le pende plus haut ke .I. laron. »
Dist la roïne à la clere fachon :
« Aimeris sire, par le cors saint Simon,
« N'aurai en France vaillant .I. esperon
« Ne soit Guillame tout à son abandon,
« Mais bien leur poist ou nés et el menton. »
Loéis l'ot, si drecha le gernon ;

Ja parlera, [btot à lor] garison,
A ciaus dou fier linage.

Quant Aimeri oi Loéis parler,
Riens ke i vuelle ne li ose véer.
Guillaume voit, le sens quide derver,
Le vis li voit esprendre et alumer;
S'il ot paour, ne l'estuet demander,
Car son lignage voit devant lui ester.
Le cief enbrunce, si commence à penser;
Tel paor a ke n'osa mot soner.
Voit le Guillames, le sens quida derver;
Par maltalent le prist à apeler.
« Loéis sire, dist Guillames li ber,
« Quant on te vaut dou tot desireter
« Et fors de France et chacier et jeter,
« Je te reting et te fis corouner;
« Tant me douterent ne l'oserent véer.
« Et à mon pere te fis ma suer douner;
« Plus hautement ne la poi marier,
« Ne jou ne sai en nul sens esgarder
« Où tu [cpéusses mellor feme trover].
« Quant tu véis que je t'oi fait monter,
« Par droite force la corone porter,
« Tos les barons fis à tes piés aler,
« N'i ot si cointe ki l'osast refuser,
« [dTu me valsis quite France clamer];
« Mais je ne vauc envers toi meserer;
« Ains me laissaise tos les menbres colper.
« Tu me juras, ke l'oïrent mi per,
« Ke, s'en Orenge m'asaloient Escler,
« Ne me fauriés tant com peusiés durer;
« Mais or vos voi envers moi parjurer. »
Loéis l'ot, si commence à plorer;

Par grant amor commencha à parler :
« Sire Guillames, molt faites à loer;
« Por vostre amor ferai jo m'ost mander,
« De par ma terre venir et assambler,
« E .c^m. hommes porrés à vos mener.
« Je ne puis mie à ceste fois aler;
« Grant mestier ai de ma terre garder.
« Vostre merchi, ne vos en doit peser. »
Et dist Guillames : « Ce fait à merchier.
« Loéis sire, ne vos quir remuer;
« Bien saurai l'ost et conduire et mener. »
Li rois de France ne veut plus demorer,
Ains fait ses os semonre et aüner,
Desous Laon venir et ajoster.
Là véissiés maint pavillon fermer,
Trés et aucubes et drecier et lever,
Ces fus esprendre, ces quisines fumer,
Ces venisons es quisines porter,
Et ces estives et ces grailles souner;
A grant mervelle sont bel à escoter.
.CC^m. hommes i puet on bien esmer
Tos desfeublés por leur armes porter.
Grans fu li os, molt par fait à doter.
Ens el palais fu Guillames li ber;
Parmi la sale commence à esgarder,
De la quisine voit Rainoart torner,
Parmi .I. huis ens en la sale entrer.
Grant ot le cors et regart de sangler;
En toute France n'ot plus bel baceler
Ne si très fort por .I. grant fais porter,
Ne miex séust .I. pierre jeter.
Si grant fais porte, sans mençoigne conter,
C'une carete i a molt à mener,
Et s'est isniaus, n'a en France son per,

Preus et hardis, quant vient à l'asambler.
Li maistres keus si l'avoit fait touser,
A la paele noircir et carbouner
Trestout le vis li out fait mascurer.
Cil escuier le prisent à gaber,
De grant torchas le prisent à ruer
Et l'un sor l'autre et espandre et bouter.
Dist Rainoars : « Car me laissiés ester,
« Ou, par la foi ke je doi Dieu porter,
« Se envers vos me faites aïrer,
« Leqel ke soit le ferai comperer.
« Sui jo or fous qui on doive gaber ?
« Vilainement poés vo ju mener ;
« Certes, je n'ai cure de vo juer ;
« Laissés m'en pais, ne vos ruis adeser. »
Et dist li uns : « Or as tu dit ke ber ;
« Rainoars frere, car m'apren à muser »
A icest mot li lait la paume aler,
El haterel li va grant cop doner,
Si ke la sale fist toute resoner.
Dist Rainoars : « Or puis trop andurer. »
Par les .II. bras l'a Rainoars conbré,
.II. tours le torne, au tierc le lait aler,
Si roidement le fiert à .I. piler
Le cuer li ront et se li fist crever,
Et de la teste an .II. les iex voler.
Dont véisiés escuiers forsener ;
Plus de .L. en coururent armer,
A grans maçues le veulent lapider,
Quant Aimeris commencha à jurer
Saint Nicholai qui il doit aourer :
« N'i a si cointe, se li voi adeser,
« Ke ses .II. iex ne li face crever. »
Par itant l'ont trestot laissié ester.

Li quens Guillames va le roi demander :
« Sire, dist il, ki est cis baceler
« Ke orendroit vi as escuiers meller?
« A ces pilers l'en vi .I. si jeter
« K'il li a fait tos les menbres frouer;
« Par [[b]saint Denis], il fait molt à doter. »
Dist Loéis : « Je l'acatai sor mer,
« As marchéans .C. mars en fis doner;
« Ensamble od moi l'en fis à pié aler.
« Et il me dirent fix fu à .I. Escler;
« Soventes fois li ai fait demander
« Ki ses pere est, mais ains nel vaut noumer.
« Por ce k'est grans, ainc ne le poi amer;
« En ma quisine l'ai [[b]puis] fait demourer,
« Autre mestier ainc ne li vaic doner,
« Ainc nel veil faire batisier ne lever.
« .IIII. muis d'aige li ai véu porter
« En .I. tinel et sor son col torser;
« Il a molt [très] grant force. »

GUILLAUMES a Rainoart regardé;
Molt le vit grant et corsu et quarré.
Tos est nus piés, si drap sont enfumé;
En la quisine ot lo[n]c tans conversé.
Li maistres keus l'avoit la nuit tousé,
De la paele noirci et carboné;
Le vis ot noir et tot descouloré.
Jouenes hom ert, n'ot pas .xx. ans passés;
Gernon li poignent selonc le sien aé.
Molt estoit biaus, mais on l'a asoté;
En toute France n'ot nul de sa biauté
Ne si hardi, tant preu ne si osé.
Mais une tece l'a forment enpiré :
Ja tant n'auroit une cose amenbré,

Ains, c'on éust une traitie alé,
Ke maintenant n'éust tout oublié.
Se ce ne fust, saciés de verité
N'éust tel homme en la crestienté.
Li escui[e]r l'ont enpoint et bouté,
Molt grans torchas ont au vasal jeté.
Et si tenoient molt grans bastons quarrés;
Se bien osaisent, il l'éusent tué
Por leur compaing qui il avoit tué;
Mais Aimeris l'ot de la mort tensé.
Et d'aguillons l'ont durement bouté
Ke de sa char ont le sanc degouté.
Dist Rainoars : « Or ai trop enduré;
« Par saint Denis, mar mi avés navré;
« Li aguillon seront chir comperé. »
Par les [b.II.] bras en a .IIII. cobré,
Si durement l'un sor l'autre jeté
Por .I. petit leur cuer ne sont crevé.
Quant Loéis a François escrié :
« Or tost, signer, caciés fors cel malfé. »
Rainoars l'ot, le roi a molt douté,
Fuiant s'en torne, et François l'ont hué;
En la quisine en vint tout [d'ire] enflé,
Après lui a l'uis clos et [bbien] barré.
A la maisiere a son tinel trové,
Dont mainte seille ot à son col porté;
Sainte Marie a Rainoars juré
Ke, s'il i vienent, tout seront afronté,
Ja ni aura haut ne bas deporté.
Ainc puis n'i ot François tant [balosé]
Ki vers lui voist ne ki l'ait abité,
Tant forment ont Rainoart redouté.
Guillaumes a Loéi demandé
Qués hom il ert et ù il l'ot trové.

Li rois respont k'il l'avoit achaté
As marcéans .c. mars d'argent pesé,
Desous Palerne où erent arivé :
« Et si me dirent fiex ert à .I. Escler.
« Ensamble od moi l'en ai chà amené.
« Por ce kel vi si grant desmesuré,
« Ne sai k'en mente, molt l'ai cuelli en hé ;
« Ne l'ameroie por toute m'ireté.
« En ma quisine a lo[n]c tans conversé
« Plus de .VII. ans, et si sont tot passé.
« Assés souvent li a on demandé
« Ki il estoit et de quel parenté,
« Mais ainc ne vaut dire la verité.
« Sovent m'a dit et maintes fois rové
« Ke le fesise batisier et lever,
« Mais jo li ai tout adès devéé.
« Il est haus hom, je[l] sai de verité ;
« En ma quisine là est tous asotés.
« Autant mangüe com .X. vilain barbé ;
« Mais de sa force n'a nul homme sous Dé
« En paienime ne en crestienté.
« Molt par est fel et plains de cruauté ;
« Je ne gart l'eure k'il m'ait escervelé. »
Guillaumes l'ot, s'en a .I. ris jeté ;
Le roi apele, si l'a araisouné :
« Loéy sire, par la vostre bonté,
« Dounés le moi, si vos en saurai gré ;
« Par cele foi ke doi à Damedé,
« Je li donrai à mangier à plenté. »
Et dist li rois : « A vostre volenté ;
« Je le vos doing, sire, par amisté. »
Li quens Guillaumes l'en a moult merchié ;
Ne fust si liés por une grant cité,
Le roi en a par amor acolé.

Rainoars a son tinel regardé;
Forment l'en poise quant le vit enfumé,
Par maltalent l'a à terre jeté
Si durement ke par mi l'a froué,
En .II. moitiés rompu et tronchouné.
Molt durement a Rainouars juré
K'il vaudra faire plus grant et plus quarré,
Sel gardera, si puet, tout son aé.
Bien a .VII. ans ke il a desiré
D'un molt grant tinel faire.

Rois Loéis ne se vaut oublier;
De par sa terre a fait ses os mander,
Desous Laon venir et aüner.
.CC^{m}. hommes i péust on trover
Tos desfensables por leur armes porter;
Grans fu li os, bien fait à redouter.
En la quisine fu Rainouars li ber;
Desous Laon ot ces grailles soner,
Et en la sale ces cevaliers jouer,
Et l'un à l'autre de l'ostoier parler.
Soventes fois ot Guillaume noumer
Ke en l'Archant doit toute l'ost mener;
Des iex dou cief commencha à plorer,
Par soi méisme se prist à dementer.
« E! las, dist il, bien devroie plorer,
« [^{b}C. milliers d'omes] deuse en cest ost mener,
« Rois d'Espaigne estre et coroune porter,
« Et or m'estuet la quisine garder,
« Et le fu faire et la char escumer!
« Ainc fiex de roi ne vi si aviler;
« Mais, par mon cief, se .I. an puis durer,
« Roi Loéi ferai jo tout irer,
« De toute France le ferai desposer
« Et de son cief fors la corone oster. »

Lors s'est assis, n'ot en lui c'aïrer.
Quant il oï ke l'ost devoit esrer,
Devant Guilame en est venus ester ;
Si fu nus piés, n'ot cauche ne soller.
Très devant lui s'est alés acliner ;
Se li conmence doucement à mostrer :
« Sire Guillames, gentix, nobles et ber,
« Por amor Dieu, laissiés [m']o vos aler.
« Si aiderai le harnois à garder ;
« Trop bien saurai le mangier conréer
« Et faire .i. poivre et .i. oisel torner ;
« En toute France nen a mie mon per ;
« Je ne criem homme d'une char conraer.
« Et, se ce vient à ruistes cos douner,
« Par cele foi ke je vos doi porter,
« Pior de moi i porriés bien mener. »
Et dist Guillames : « Amis, laissiés ester.
« Ne porriés mie le grant paine endurer,
« Les nuis villier et les jors jéuner ;
« En la quisine as apris à caufer,
« Sovent mangier et ces mustiaus toster
« Et le brouet des paeles humer,
« Le pain repondre et par matin disner,
« Et le vin boire, engloutir et laper,
« Et tote jor dormir et reposer.
« Se de tot chou te convient consirer,
« Ja ne porroies .i. mois entir durer ;
« Puis ke li hom se prent à truander,
« Malvaisement se puet puis deporter. »
Dist Rainoars : « Or me laissiés parler.
« Sire Guillames, je me vuel esprover ;
« Trop longement m'ai laissié asoter,
« Si m'aït Diex, nel puis mais endurer.
« Ja en quisine ne quir mais converser ;

« Se Diex voloit, je vaudroie amender :
« Mal soit dou fruit ki ne veut méurer.
« Se le congié [bne] me volés douner,
« Par saint Denis qui je doi aourer,
« Seus i irai, qui k'en doie peser,
« En la bataille, en Aliscans sor mer,
« N'i porterai ne cauce, ne soller,
« Fors .I. tinel ke je ferai quarrer.
« Tant me venrés de Sarrasins tuer
« Nes oseriés véoir ni esgarder. »
Od le Guillames, sel prist à apeler,
Puis li otroie le congié de l'aler.
Et Rainoars l'en prist à merchier ;
D'iluec se torne, n'i vaut plus demorer.
Le sien afaire ne vaut pas oublier ;
De grant barnage se prist à porpenser
Dont puis morurent .M. Turc et .M. Escler.
En .I. gardin va .I. sapin coper ;
Ciex qui il ert ne li osa véer.
Molt par ert gros, ou monde n'a son per ;
.C. cevalier s'i puent aombrer.
Li rois de France ne le laissast coper
Ki li vausist .C. mars d'argent doner ;
Car cascun jor s'ala illuec disner
Rois Loéis et son cors deporter.
Et Rainoars le prist à esgarder,
Dedens son cuer forment à gouloser.
« Hé Diex, dist il, ki te laissas pener
« En sainte crois por ton pule saver
« Ki cest bel arbre porroit de chi oster
« Molt seroit bons as Sarrasins tuer.
« Jel vel avoir, qui q'en doie peser ;
« Tout mon parage en vaurrai afronter,
« Se Jhesu Crist ne veulent aourer. »

Un carpentier i ala amener,
Sel fist trencier et ses brances oster.
.XV. piés ot, si com j'oï conter;
A .VII. costieres l'a bien fait roonder.
Li forestiers oï les cos doner;
Là vint corant, quanque il peut randoner,
A haute vois commencha à crier :
« Fil à putain, mar l'osastes penser !
« Ki vos rova le bos à essarter?
« A Loéi vos irai encuser,
« Ki vos fera à cevaus traïner. »
Prist .I. baston, Rainoart va fraper
Ke de la teste li fait le sanc voler.
Dist Rainoars : « Vos m'avés fait sainier;
« Mar me feristes, par le cors saint Omer ! »
Jete les poins, sel vait as bras cobrer;
Si durement le vait à lui tirer
Del cors li fait l'espaule desevrer,
.III. tours le torne, au quart le lait aler.
Deseur .I. cainne le fai[t] haut encrouer
Et les boiaus arere traïner.
Rainouars crie : « Comment t'est, baceler?
« Alés au roi la parole conter
« Ke Rainoars fait son bos tronchoner. »
Prist son tinel, si commence à chanter.
De cief en cief le fist rere et planer,
Vient à .I. fevre, sel fist devant ferrer,
Et à grans bendes tout entor viroler.
Ens el tenant le fist bien réonder;
Por le glacier le fist entor cirer
Ke ne li puisse fors des poins escaper.
Quant il l'ot fait bien loier et bender,
.V. sous avoit, si li ala doner;
Dedens la forge ne vaut plus demorer,

Son tinel prist, mist soi ou retorner.
Tout chil s'en fuient ki li voient porter;
Grant paour ont de lui.

QUANT li tineus Rainouart fu ferés,
Aval la vile s'en est aceminés.
Tout chil le fuient qui il a encontrés;
N'i a .I. seul n'en soit espaontés,
Li plus hardis est en fuies tornés.
Et Rainouars est el palais entrés;
Son tinel porte dont n'est pas encombrés.
Grans fu et lons et par devant quarrés,
Et si estoit de fer molt bien bendés.
Ainc plus fiers hom ne fu de mere nés;
A grant mervelle fu de tos redoutés.
Dist l'un à l'autre : « Où ira cis maufés?
« Voirement c'est *Rainoars au tinel.* »
Ainc puis cis nons ne li fu remués.
Et Franc l'esgardent environ de tos lés
Et dient tout : « Signeur, or esgardés;
« Ainc mais ne fu fous si desmesurés.
« Sainte Marie, où fu cis fus trovés?
« Fuions nos ent, ja nous aura tués. »
Rainouars dist : « Or ne vos effraés;
« Mais je vos prie, por Dieu, ne me gabés,
« Et mon tinel vos pri ke ne m'enblés,
« Car je vos di [ſmoult] tost le comperrés.
« Je ne sui mie dou tout à vos remés.
« Si m'aït Diex, si bone arme n'avés;
« Jo nel donroie por .XIIII. cités. »
Lors si l'acole et le baissa assés.
Il en apele dant Guillame au cort nés;
Rainouars dist : « Or sui tos aprestés;
« Sire Guillames, envers moi entendés :

« De vo service sui tous entalentés,
« Alons nos ent, ke trop i demorés;
« Ja déussiés avoir les pors passés.
« Par cel apostle c'on quiert en Noiron prés,
« De toute Espaigne vos quir rendre les clés;
« Ne le garra Tiebaus [n]i Desramés.
« Gentix quens sire, por Dieu car en alés;
« Dedens Orenge estes molt desirés.
— Voir, dist Guillames, c'est fine verités.
« Or gart cascuns demain soit aprestés
« Et de l'aler garnis et conréés. »
François respondent : « Si com vos commandés. »
Par toute l'ost en est li cris levés;
Dont véissiés ces haubers desforrés,
[[b]En ces hiaumieres] ont les elmes boutés
Et des espées racheinent leur baudrés;
Lacent pignons, escus ont enarmés,
Leur chevaus ont torchiés et conraés,
Fuerre et avaine leur dounent à plentés.
Ens el palais fu molt grans la clartés;
.L. cierges i avoit enbrasés,
Et estaveus plus de .xxx. alumés.
Et li mangiers fu molt bien conraés.
Assis se sont quant cascuns ot lavé;
As maistres tables sist la flors des barnés.
Là fist Guillames ke frans et honourés,
Ke dant Guimar et son fil a mandés
Et sa moillier au gent cors honorés;
De joste lui les asist lés à lés.
Li siens osteus fu bien guerredonés
Quant .cç. mars li sont la nuit dounés,
Et .II. destriers et .II. mul sejornés,
Et bon mantiaus et bliaus engoulés.
Dist li borgois : « .V[c].merchis et grés ;

« Diex me doinst vivre k'encor vos serve assés.
— Voir, dist Guillames, de moi estes amés. »
Grans fu la noise el palais [[b]segnorez];
Bien sont servi de vins et de clarés.
Cele nuit fu Rainoars enyvrés;
En la quisine s'endort tous enversés.
Encoste lui li fu ses fus enblés.
.IIII. escuier des miex enparentés
Ont leur ronchis et mis et atelés;
En une estable fu mis et traïnés,
Puis fu de fiens molt bien acovetés.
Mais mar le prirent, chier sera comperés.
La court se part, s'en vont à leur ostés.
Devant le jor, ains ke parust clartés,
Depart li os environ de tous lés;
Les escuiers ont pluseur aresnés.
Là véissiés tant bel escu bouclés
Et tant vers haumes et tant haubers safrés,
Et tant pignons en ces lances fermés,
Et tant espiex trencans et afilés,
Et tante glaive et tans brans acerés,
Et tant destrier bauchant et pomelés.
Cornent buisenes, s'ont leur grailes sonés,
Ces cors d'ivoire ont hautement cornés;
Grans fu la noise desous Laon es prés.
Li os s'aroute, es les acheminés.
[[f]Quens] Aimeris, [[f]li] viels hom et barbés,
Et Ermengars de qui il fu amés,
Et Loéys, et Guillaumes au cort nés,
Et la roïne ki molt avoit biautés,
Tout cil chevaucent ensamble lés à lés.
Et Aelis les convoia assés;
Ses oncles a baisiés et acolés.
Biaus fu li jors et li solaus levés.

En la quisine est Rainoars remés;
Là se dormoit por chou k'ert enyvrés.
Les cors oï, si saut sus effraés;
De la grant noise fu si fort trespensés
Ke ses tineus i fu tost oubliés;
Après l'ost est tous descaus aroutés.
Tous prumerains vint courant à .I. gués,
Desci au ventre est par dedens entrés.
L'aigue fu froide et il ert escaufés;
Dont primes est Rainoars desyvrés.
De son tinel s'est adont ramenbrés;
Lors fait .I. duel jamais si grant n'orrés.
Il s'en retorne, n'i est plus arestés;
Nel ratainsist .I. destriers abrievés.
A .I. caillau est ses piés ahurtés
Si roidement li sans en est volés.
Lors a tel duel à poi k'il n'est dervés;
Plus de .c. fois se commande as maufés
Por son tinel ki estoit oubliés.
Un pressoir trueve dont li vins fu ostés,
Le tortoir prist, à tot s'en est tornés,
Vient à Lauon, s'a les tertres montés,
Et quant vint sus, si fu midis sounés.
Lors eut tel fain à poi k'il n'est enflés;
Le chemin lait, s'est à destre tornés,
Vit Saint Vincent le mostier et le nés,
Et les clociers et les pumiaus dorés,
Une abéie de grant nobilités;
.LX. moines y avoit corounés.
Le jor i fu sains Vincens celebrés
Et fu la feste; si leur dona l'abés
Riche pitance de char et de pastés,
Et de rousoles et de poisons pevrés.
En la quisine fu li fus alumés;

Li maistres keus a les aus pestelés.
Quant Rainouars a les cous escoutés
Ke li pestiaus ot au mortier dounés,
Li flairs l'en est dedens le cors entrés;
Quant le senti, tos est rengenerés.
« Hé Diex, dist il, t'en soies auourés!
« A molt bon port sui ichi arivés;
« Se Diex me done ces murs aie passés,
« De cest mangier ki là est aprestés
« Mangerai jo, qui k'en poist ens el és. »
Envers la porte en est errant alés,
Vit le portier qui en tenoit les clés.
Petis estoit, si ot perdu un lés,
Clos de .II. hances, et s'estoit bocerés;
La barbe avoit dusqe au neu dou baudré,
Et s'ert si blance com estoit flors en pré.
Vit Rainouart ki estoit strumelés,
Les jambes arses et les jenous tostés;
Tous ses drapiaus ot rous et despanés;
Déables samble d'enfer soit escapés.
Et li portiers en fu si esfraés
Ne l'atendist por .M. mars d'or pesés;
Envers la porte en est fuiant tornés.
Et Rainouars s'est de courre hastés;
Ains [kel] portiers fust par dedens entrés,
S'est Rainouars dalés lui acostés :
« Amis, parlés à moi, preu i aurés. »
Dist li portiers : « Tant sui espaontés
« Plus vos redout ke foudre ne orés;
« Grant paour ai ke vos ne m'estranglés. »
Dist Rainouars : « Soiés aséurés,
« Ke ja par moi n'i serés adesés. »
Et ciex respont : « Diex vos en sache grés;
« Vo commant ferai, sire. »

Dist Rainouars : « Biaus amis, » au portier,
« Si m'aït Diex, je t'ai merveilles chier,
« Se tu me pues de mon besoing aidier.
« Jo ai grant fain, je ne mangai dès ier;
« Fai moi parler au maistre quisinier,
« Ou au prieus ou au refroiturier. »
Dist li portiers : « Bien vos sai consellier;
« Jo ai .II. pains ki sont de provendier,
« Et de formage plus y a d'un quartier,
« Et de vis vin plus y a d'un pichier,
« Ke m'envoierent ersoir cil dou cloistrier,
« Sel vos donrai por vo fain estanchier. »
Dist Rainoars : « Baras n'i a mestier;
« Che m'est avis tu me veus enginnier.
« Se tu te pues en cel palais fichier
« Et les postis après toi verillier,
« Assés sovent me laisseras huchier,
« Ne me venroies à piece renonchier.
« Od moi venras laiens esbanoier,
« Ou, par la foi ke je doi saint Richier,
« Je te donrai tel cop de cest levier
« Je te ferai trestos les os brisier. »
Dist li portiers : « Por Dieu, ne me touchier;
« Je irai devant et vos venrés derier. »
Vers la quisine s'en vienent le frapier;
Rainouars rist quant il le vit clocier.
Ainc ne finerent si vinrent au fouier,
Et Rainouars commencha à huchier :
« Ciex Diex de glore ki tout a à jugier
« Il saut et gart ce maistre quisinier !
« Bien li avient cis pestiaus à hocier.
« Si me voloit od soi acompaignier,
« Jel serviroie dusqe son descaucier;
« Car je sai bien anguilles escorcier,



« Faire le fu et la buisse taillier;
« A .II. coutiaus la porée hachier,
« Faire rousoles, escueles drecier,
« Et, se ce vient à rustes cos paier,
« Jel di por voir, je me sai bien aidier;
« D'un mavais home me sai molt bien vengier. »
Et dist li keus : « N'ai soing de pautounier
« Ne de ribaut ki sace losengier;
« Alés vo voie, je n'ai de vous mestier,
« Et li portiers le compenra molt chier;
« Mar i laissa la porte à veroillier. »
Il s'abaissa, si a pris .I. cuillier,
Le portier fiert parmi le hanepier,
Li sans en chiet dusqe au talon derier.
Dist Rainouars : « Or puis trop detrier;
« Mar le feristes, par le cors saint Legier! »
Il prent le keu, sel trebuce el brasier
Ke les tisons li fist ou cors ficier;
Morir l'estuet, ne se peut redrecier.
Et Rainoars va .II aues sachier
Fors de l'espoi; ainc nes vaut detrenchier,
Mais tous les membres en va jus esrachier,
Si les touelle en l'aillie ou mortier;
.II. en manga, ainc n'i quist parchonier.
Garda sor destre, s'a véu .I. panier
Où de rousoles avoit plus d'un millier.
Et Rainouars les ala aprochier,
Si en manga assés sans nul dangier;
Ainc à l'abé n'en vaut une laissier
Ki ert sires dou cloistre.

QUANT Rainouars ot son cors sauoulé
De[s] bone[s] aues k'il ot laiens trové
Et de l'aillie ke il i ot humé,

Lors eut tel soif de vin ou de claré
K'il en béust .I. sestier mesuré;
Au portier dist : « Où sont li moine alé ?
« Ont il encor leur service finé ? »
Dist li portiers : « Ja en orrés verté ;
« Il sont laiens ou refroitour entré,
« Illuec mangüent li gentil ordené.
« Mal avés fait dou keu c'avés tué
« Et des rousoles ke vos avés usé. »
Dist Rainouars : « Il t'avoit si navré,
« Qel .C. diable n'en fuissent aïré ?
« Vien, si me mostre le prieus ou l'abé. »
Et ciex respont : « A vostre volenté. »
El refroitoir en sont errant entré,
Et Rainouars s'est molt haut escrié :
« Ciex Damediex ki nos done clarté
« Il saut ces moines ki chi sont aüné ! »
Cil l'esgarderent, mot ne li ont souné.
Et Rainouars a .I. cuvier trové
Tout plein de vin novelement paré;
Il prist .I. pot, si l'a dedens bouté,
Mist à sa bouce, en son cors l'a coulé,
A .I. seul trait en a but plain plomé
Ki bien tenoit .I. sestier mesuré.
Le cevelier en a forment pesé;
Il tient .I. pain de forment buleté,
Fiert Rainouart, tel cop l'en a doné
En .IIII. pieces l'a tout esquartelé.
Dist Rainouars : « Vos m'avés asené ;
« Mar m'i feristes, par la foi ke doi Dé ! »
Il prent le moine, si l'a à soi tiré,
Par tel aïr à .I. piler hurté
Andoi li oiel li sont dou cief volé.
Li autre moine sont en fuies torné.

Et Rainouars s'aprocha au claré;
Tant en a but com il li vient en gré.
Dist au portier : « Assés ai chi esté;
« Alons nos ent, fait ai ma volenté. »
De la porte issent, s'ont les povres trové
Ki à la porte atendent carité.
Trestout hucierent : « Sire portiers, por Dé,
« Aront à piece vostre moine disné?
« Dounés nos de l'aumosne. »

QUANT Rainouars oï la povre gent
Ki dou pain ruevent por Dieu omnipotent,
Selonc sa loi molt grans pités l'en prent.
Il leur a dit : « Taisiés vos, bel enfant;
« Vos en aurés, se Diex le me consent. »
El refroitoir en est courus atant.
Une corbelle trova mervelles grant;
Plus de .c. pains i a mis maintenant,
Et de quartiers le va toute comblant.
As povres vint tost et isnelement;
Dou pain leur done à tous molt largement,
Et au portier rendi le remanant.
La povre gent hucent isnelement :
« Ciex Damediex, ki maint en Bailliant,
« Cest aumosnier garisse longuement!
« Ainc ne vi si preudoume. »

POR son tinel retorna Rainouars;
Dusqe à Laon en vint plus ke le pas.
En la quisine [s'vint corechous et las],
Quist son tinel, mais il nel trova pas.
Quant ne le trueve forment se claime las,
Ses ceveus ront et depece ses dras.
Li escuier en demainent leur gas.

Dist Rainouars à l'un : « Tu le m'enblas;
« Ren le moi tost, ou ja le comperras. »
Et ciex en jure saint Pol et saint Vaas
K'il n'en set mie, puis en sourrit en bas;
Et li .II. autre li fierent de torchas.
Dist Rainouars : « Vos en faites vos gas.
« Par saint Denis, n'i a mestier baras!
« Fil à putain, mauvais laron Judas,
« Vos estes tout de la gent Goulias;
« Mais, par la foi ke je doi saint Thomas,
« Miex vos venist ke fussiés à Damas
« Ou en Arrabe, k'est delà Caïphas,
« En la prison Corsu de Belinas. »
Il les saisist tos .IIII. par les bras,
Li .III. en rue contre terre à .I. tas
Si durement près n'ont les menbres quas.
Li quars s'escrie : « Merchi, par saint Tomas!
« Rainouart sire, ton tinel raveras;
« Jo irai pruec et tu chi m'atendras.
— Tai, glous, dist il, ja [ᵇnel] remueras;
« Mais, par mon cief, aveuc moi [ᶠt'en] viendras,
« Et cist .III. autre, n'i a mestier baras,
« Maugré ton nés, là le m'ensegneras,
« Là où il est maintenant m'i menras,
« Ou, se ce non, par mon cief, ja morras
« De pieur mort que ne fist Caïfas
« Ki desmenbra Calife de Baudas. »
Deseur son col les jeta comme ras,
Et cil li dounent sovent grans hatiplas.
Vient à l'estable, ses rua à .I. tas;
Et cil reversent le fins et le marcas,
Le tinel truevent, ki ert acovetas;
[Movoir nel] peurent mie.

Rainouars voit le fumier reverser;
A haute vois se prist à escrier :
« Fil à putain, trop me faites ester;
« Alés moi tost mon tinel aporter,
« Esplotiés tost, penés vos de haster,
« Et, se nel faites, poés le comperer.
« Par cel Signor ki le mont [ſfait] salver,
« Se plus vers vos me faites aïrer,
« Ja ne porra l'un de l'autre gaber
« A mes .II. poins ne vos voise estrangler. »
Quant il oierent Rainouart si parler,
De grant paour commencent à trambler.
Le tinel prendent, si le quident lever,
Mais entr' aus .IIII. nel peurent remuer.
Dont commencerent Rainouart à crier :
« Venés i, sire, nel poons remuer. »
Entre leur dens prirent à rimeter :
« Maléois soit ki cest fust doit porter! »
Rainouars quert, ki en ot desirer,
Ausi le lieve com .I. rain d'oliver.
Tel joie en ot k'il commence à chanter;
Ce li est vis ke poi péust peser.
De l'estable ist, met soi ou retorner.
Li maistres keus vient devant lui ester;
Molt laidement le prist à apeler :
« Musars, dist il, où devés vous aler?
« Miex vos venist les hastes à torner,
« En la quisine dalés le fu caufer
« Et le brouet des caudieres humer,
« (Quant tu voloies bien pooies disner),
« K'en autre terre mesaise endurer. »
Dist Rainouars : « K'en avés à parler?
« A vos ke tient, vasal, de mon aler?
« Quidiés ke voise vostre char escumer?

« Ains te lairoie ans .II. les iex crever. »
Et dist li keus : « Mar l'osastes penser;
« Or te voiel jo sor les iex commander
« Ke cel tinel ailles tost decoper,
« Si en ferai nostre fu alumer
« Et nos paeles de cel fer estouper,
« Et nos crokès refaire et ratirer.
« Fil à putain, on vos devroit tuer. »
Quant Rainouars s'oï bastart clamer
Et par contraire si vieument ramprosner,
Et son tinel laidir et devourer,
Tel duel en a le sens quide derver.
De mautalent commence à tressuer,
Son tinel lieve à loi de baceler
Par tel aïr ke tout le fait branler,
Del bout devant va son maistre hurter
Si ke les jambes li fist an .II. voler
Et la cervele espandre et craventer;
Devant ses piés le fist mort reverser.
« Tai, glous, dist il, laise ton ramprosner!
« N'ai mais ke faire de quisine garder,
« Ains aiderai Oreble od le vis cler,
« Ele est ma suer, si le doi molt amer,
« Et dant Guillame sa terre à aquiter.
« Molt grans folie vos en fist or parler;
« Miex vos venist taire et quoi ester. »
Lors s'en torna, s'acuelli son errer.
Li escuier [[b]en] sont alé monter;
Après Guillame pensent d'esperouner,
Mais Rainouart n'osoient abiter :
Plus le redoutent ke lion [[b]ne] sangler.
De lui s'en vont à Guillame clamer
K'i les vaut ore à Monlaon tuer,
Le maistre keu fist or les iex voler,

Si le feri le cuer li fist crever.
Et dist Guillames : « Dont le laissiés ester;
« Nel devez mie escharnir ne gaber.
« De fol et d'ivre se doit l'en bien garder:
« Ne vos chaut mès del vallet assoter,
« Tost porriez envers lui meschiver.
« Ja por ice ne[l] feré retorner. »
Encontre lui commence à galoper.
Et Rainouars li prist à escrier :
« Sire Guillaumes, volez vos bohorder
« Et essaier comment je sai joster?
— Nenil, biau frere, mès pensez de l'errer.
« Je me criem moult que ne puissiez aler;
« Cist fus vos poise, feré le vos mener.
— Nenil voir, sire, moult le puis bien porter. »
Lors commença devant l'ost à troter.
Qui le véist et saillir et treper
Et son tinel besier et acoler,
De grant merveille li poïst remembrer.
Soillié le voit, si commence à plorer,
Vient à une eve, si le corut laver,
Puis tret sa cote sel prist à essuier.
Ne la volt puis vestir ne endosser,
El plus parfont del gué la vet ruer.
Lors le commence tote l'ost à huer.
Li quens Guillaumes s'en prist moult à irer,
Saint Julien commença à jurer,
Se Rainouars nes vet del fust fraper,
Ne mengera de pein à son disner
Ne ne serra joste lui au soper.
La fille au roi l'en prist à regarder,
Enz en son cuer moult forment à amer.
Dist à sa mere : « Vez com biau bacheler!
« Je ne cuit mie qu'en cest ost ait son per.

« Bien li avient cist tinel à porter ;
« A Deu de gloire le puisse commander :
« Nel verré mès, tant me puet plus peser.
« Mal fet mi pere quant il l'en let aler. »
Dist la roïne : « Fille, lessiez ester :
« Ja nel ruis mès en cest païs entrer. »
Mès puis i vint, si com m'orrez chanter,
O si grant gent l'en nes poïst esmer.
La fille au roi prist à fame et à per ;
Li quens Guillaumes la li fist espouser.
Ne la péust nul leu mielz marier,
Puis li fist il corone d'or porter,
Et el paleis de Cordres coroner ;
De toute Espaigne la fist dame clamer.
Voire chançon plest vos à escouter?
Se vos tant fetes que la voille chanter,
Jamès plus voire ne vos diront jugler.

BIAX *fu li jorz et li soleus leva ;*
Li quens Guillaumes devant l'ost chevaucha,
Et Rainouars moult près de lui ala.
Son tinel porte que moult forment ama ;
Soillié le voit, durement l'en pesa,
Grant duel demaine, tendrement en plora,
Cort à une eve, moult très bien le lava,
Trete a sa cote, jentement l'essuia,
N'en vesti mie, en l'eve la gita.
Son tinel prist, .IIII. foiz le besa,
Desor l'espaule à son col le leva.
Trestote l'ost meintenant le hua.
Voit le Guillaumes, merveilles l'en pesa,
A sa voiz clere hautement lor cria :
« Certes, dist il, il vos chastiera,
« S'il en fiert .I., ja mar s'en clamera ;

« Mal dahez ait qui ja droit l'en fera. »
Dient François : « Com mauvès ban ci a,
« Quant à .I. fol nos abandonera.
« Maloiet soit li rois quil nos dona,
« Et qui bel est qui avec nos ira. »
Od le Guillaumes, Rainouart apela,
Une gonele de biset li douna ;
Molt estoit lée, plus d'une grant toise a.
Puis li commande ki riens li mesfera,
S'il n'en prent droit, jamais ne l'amera.
Rainouars jure ke tos les dontera,
A son tinel si les chastoiera
Ke [[b]li] plus cointes tot son commant fera.
Li quens Guillames ensi li otroia.
La fille au roi, Aelis, le guia,
Et Rainouars au tinel i ala.
La damoisele de ses bras l'acola.
« Rainouars, frere, dist ele, entendés chà :
« En nostre cort avés esté piecha,
« Mais or voi bien mes oncles vos menra ;
« Se j'ai fait cose ki onqes t'anoia,
« Merchi t'en cri. » Adonqes l'acola.
Et Rainouars trestout li pardona ;
Atant s'en torne, de li se desevra.
Li grailles sone et li os s'arouta.
A droite none tote [[b]se] herberga,
Et le matin par main se movera.
Par l'abéie Guillames s'en ala,
Mais de sa targe mie trovée n'a,
Car l'abéie estoit arse piecha.
Por le refaire .C. libres i douna,
Et Loéys .L. en i laissa,
Et Aimeris .XL. en presenta.

Tant va li os k'à Orliens s'en entra;
Defors la ville et dedens ostela.
Li quens Guillames as borgois amenda
Dou castelain que il ocis leur a
Et des borgois, si com on esgarda;
Et l'endemain, si com li aube creva,
Par bone amor s'en parti et sevra.
Rois Loéis plus ne le convoia,
De lui parti, à Dieu le commanda.
Et la roïne molt doucement plora;
Ele et sa fille au partir se pasma.
Dans Aimeris à Nerbonne s'en va,
Dame Ermengart ensamble lui mena.
Li .IIII. fil cascuns s'en repaira;
Au departir Guillames les baisa
Ens en la face, mais la bouce esquia,
Ainc de la sieue nu à nu n'adesa.
Cascuns des freres molt bien l'aséura
A tant de gent com il avoir porra
Es vaus d'Orenge à lui rasamblera;
Verités fu, ainc nus ne l'en fausa.
Cançon bien faite ki oïr le vaura
Face moi pais et si se traie chà;
Onqes gogleres de melleur ne canta :
Si com Guillames Vivien vengera,
Et Rainouars, ki le tinel porta,
Le palasin Bertran desprisona,
Et Guielin et Guichart desloia;
[[b]Com au déable Haucebier combatra]:
Parmi ses armes son grant tinel brisa;
Grant duel i ot quant il fraint et quassa,
Mais neporquant trestot l'escervela.
Ne fust l'espée ke Guibors li cercha
K'il avoit çainte, [[c]dont] il se ramenbra,

A .I. seul cop Golias en trencha,
Mors fust le jor ; mais si les esmaia
Ke trestot s'en fuïrent.

Li quens Guillames a sa voie hastée ;
Droit vers Orenge a s'ost acheminée.
Tant ont erré cascun jor à jornée,
Ainc por orage n'i ont fait demorée,
Ne n'aresterent por noif ne por gelée,
Des vaus d'Orenge ont coisi la fumée,
Voient la terre ke paien ont gastée
Et la cité k'il ont arse et brulée.
Assali eurent à cele matinée.
Au grant palais de la sale pavée
Estoit Guibors, s'ot l'auberc endousée,
Le haime ou cief et au costé l'espée ;
Ainc n'i ot dame ne fust le jor armée
Haut as fenestres de la grant tor quarrée.
Li cevalier ont la porte gardée.
Lassus fu grans et ruste la mellée ;
Les dames ont mainte piere jetée,
Maint Sarrasin ont la teste quassée
Ki gisent mort sovin, geule baée.
La tors d'Orenge est en tel lieu fondée
Ne crient asaut une pome parée.
Pai[e]ne gent ont soné la menée,
D'Orenge issirent, s'ont la vile alumée,
Droit vers l'Archant s'ont leur voie arotée
Por faire engin dont la tors fust quassée
Et la grans tors par terre traïné[e].
Rois Desramés a sa barbe jurée
Ke Guibors ert à cevaus traïnée
Et en la mer noïe et esfondrée ;
Mais je quit bien sa barbe ert parjurée.

Li quens Guillames a véu la fumée;
Dist à ses hommes : « Orenge est enflambée!
« Sainte Marie, roïne corounée,
« Guiborc enmainent la pute gens dervée!
« Or tost, as armes, france gent honorée! »
Un graille sone, et l'os s'est adoubée.
Li quens Guillames sa ventaille a f[e]rmée,
Saut ou destrier à la crupe tieulée;
A la senestre li sist molt bien l'espée.
L'escu au col, l'oriflambe levée,
Vient à Orenge poignant de randonée.
Et Rainouars tient la perce quarrée;
Après le sieut à molt grant alenée.
Li os s'espant tout aval la contrée.
Dame Guibors fu en la tor montée;
Devers senestre a sa chiere mirée,
Voit tante ensengne vers le ciel ventelée,
Et tant vert elme, tante targe roée,
Et tante lance, tante broigne safrée,
Et tante ensengne de paile geronée.
Cil bon destrier ont grant fierté menée,
Sonent cil graille par molt grant alenée,
Des armes est la terre estincelée;
Rengié cevaucent à bataille serrée.
Dame Guibors s'en est espaontée;
Quida ke fuisent de la gent meserrée
Ki ja se fust de l'Archant retornée.
La gentix dame s'est forment dementée,
Sainte Marie a forment reclamée:
« Haï! Guillames, com m'avés oublié[e]!
« Gentix quens sire, trop faites longe estée,
« Grant pecchié fais ki chi m'as adosée.
« Or sai jo bien à mort ere tornée;
« Ne venrés mais vo moillier espousée,

« Por vostre amors m'iert la teste copée
« Et ma cars arse à la porre ventée,
« Ou jo serai en la mer afondrée
« Une grant pierre entor le col ruée;
« Comment k'il prenge, n'en puis estre escapée
« Ke je ne soie à dolour lapidée. »
A icest mot chiet à terre pasmée.
Li clers Esteuenes l'en a sus relevée;
Grant doleur demenerent.

Dame Guibors se drecha en estant;
A son bliaut va ses iex essuant
Et voit Guillame venir sor l'auferrant
Et Rainouart à son tinel corant,
De l'une main en l'autre paumoiant;
Devant la porte sont andoi atendant.
La gentix dame se va espauentant
Por Rainoart k[e] ele vit si grant;
N'i a celui ne s'en voist esmaiant.
« Par foi, fait ele, or n'avons mais garant;
« C'est .I. diable ki là tient chou perchant. »
Li quens Guillames se siet sor l'auferrant,
Et voit Orenge ki encor va ardant;
Li quens en pleure, s'en ot le cuer dolant.
A la fenestre voit Guiborc le vaillant
Ki se devoit armer d'un jaserant;
Li quens Guillames l'apela en oiant:
« France comtesse, ne soiés pas doutant,
« Je sui Guillames k'avés desiré tant;
« C'est l'os de France ki chi vient cevauçant.
« Ovrés la porte, recevés vostre gent. »
Dame Guibors li respont maintenant:
« Sire, dist ele, ostés l'elme luisant;
« Je me criem molt de la gent mescréant,

« Si voiel véoir ton vis et ton semblant,
« Car pluseur homme s'en vont entresanlant,
« Et de parole sont aukes conisant.
— Voir, dist li quens, tot à vostre commant;
« Parlé avés comme dame sachant. »
L'elme deslace, la coife va ostant.
Dame Guibors l'esgarde apertement,
Voit sor le nés la boce aparisant
Ke li ot fait Isorés de Monbrant
Très devant Rome en la bataille grant;
Li quens l'ocist si kel virent .VII^{c}.
« Diex, dist Guibors, trop me vois delaiant. »
Vient à la porte isnelement courant;
Tost l'a overte, le pont va abaisant.
Li quens i entre de pitié larmoiant,
Et Rainouars son tinel traïnant
Et Sarrasins et paiens manechant.
Li quens descent, Guiborc va enbrachant:
« Dame, dist il, tenés vo covenant. »
Lors le baisa .X. fois en .I. tenant,
Et ele lui molt tenrement plorant.
Guillames mande ke l'os voist tost logant,
Et il si firent, tot se vont desarmant.
En la cité et defors li auquant
Molt belement s'alerent herbergant
Et mainte aucube de paile traïnant.
De la vitaille orent à remanant
Ki est venue après aus cariant;
Grant plenté en avoient.

Li quens Guillames est el palais montés;
Il et Guibors se tinrent lés à lés.
Ses destriers fu en l'estable menés;
A mangier ot quant il fu abuevrés.



En la quisine est Rainoars entrés ;
El plus bel lieu fu ses tineus posés.
Dame Guibors le regarda assés ;
Molt le vit grant, s'est jouenes ses aés ;
Gernon li poignent, n'ot pas .xx. ans passés.
« Sire, dist ele, ki est cis bacelers
« Ki a son col porte cest fust quarrés ?
« Tos en seroit .I. cevaus encombrés.
« Estrangement est or bien cotelés
« Et par derire et devant roondés ;
« Sainte Marie, où fu cis fus trovés ?
« Ainc tel ne vit [nus hom de mere nés].
« Cil ki le porte est plus ke forsenés.
« Sire Guillames, por Diex, ne me celés,
« Qés hom est il ? molt est bien figurés ;
« Où le trovastes ? D'ont vos fu amenés ?
— Madame, en France me fu dou roi donés.
— Sire, dist ele, por Dieu, bien l'onorés ;
« Je quit molt bien de haute gent est nés,
« De fiere geste, il et ses parentés ;
« Ne sai s'il est batisiés ne levés.
— Nenil voir, dame, n'est pas crestienés.
« A Monlaon fu d'Espaigne amenés ;
« En la quisine a puis .VII. ans estés
« Petit enfant, k'en i est asotés ;
« Mais or vos pri ke vos le me gardés.
— Sire, dist ele, si com vos commandés. »
En Gloriete est Guillames montés ;
Encor n'est pas ses mangiers aprestés.
A la fenestre s'est li quens acostés,
Lés lui Guiborc de qui il fu amés.
Par defors Termes s'est li quens regardés ;
De cevaliers voit .IIII. mile armés,
Les hantes droites, les gonfanons fermés,

A nueves targes, as destriers sejornés.
Biaus fu li jors, car pleniers fu l'estés;
[ʃEt] de leur armes fu [ʃmoult] grans la clartés.
Ernaus i fu, li preus, li alosés,
Ciex de Geronde ki tant est redoutés.
Li quens Guillames le reconut assés;
As grans banieres les a bien avisés.
« Dame Guibors, dist li quens, or véés:
« Vés là Ernaut et ses riches barnés;
« Ne le garra Tiebaus ne Desramés,
« Demain sera Bertrans desprisonés.
— Sire, dist ele, or venrons ke ferés,
« Com Vivien no neveu vengerés. »
Ains ke Guillames ot ses dis parfinés,
Sont descendu desous Orenge es prés,
Tendent leur loges et pavillons et trés.
Or croist Guillame force.

ENTREME[N]TIERS k'il ont leur trés bastis
Et establerent et cevaus et ronchis,
Guillames voit desous .I. pin hautis
Et voit venir Buevon de Commarchis,
En sa compaigne .VI. mile fervestis
As hantes roides, à confanons trelis,
A nueves targes et destriers Arabis.
D'autre part vient ses peres Aimeris
A [ʃIIII.] mile de bone gent hardis;
De Nerbonois cevalier sont gentil.
Li quens Guillames les a molt bien choisis;
Dame Guiborc le moustra la gentil:
« Véés, comtesse, là vient en cel larris
« Une compaigne, si ont tot pignons bis;
« Chou est mes peres, li bons quens Aimeris,
« Et d'autre part Buevon de Commarchis,

« Ki en prison a anbes .II. ses fis
« En Alischans, où li Turc les ont pris
« Aveuc Bertran, dont mes cuers est maris.
« Mais, se Dieu plaist, ki en la crois fu mis,
« Nos les raurons ains ke past le tiers dis,
« Ne le garra Tiebaus li Arabis,
« Ne Desramés s'il [ʃne s'en] est fuïs.
— Diex, dist Guibors, je vos en rent merchis.»
Guillame enbrace au cort nés le marchis,
Les iex li baise, et la bouce, et le vis.
Et cil descendent sous Orenge es laris.
Or croist la force Guillame le marchis;
Mais dusqe à poi sera molt esbaudis
Quant ert venus Aïmers li caitis;
Ciex prist la terre de Saint Marc de Venis
Sor les paiens d'Espaigne.

ENDEME[N]TIRS que cil vont herbergant,
K'il vont ronchis et cevaus establant,
Guillame esgarde par dalés .I. pendant
Et voit venir dant Bernart de Brubant,
En sa compaingne maint cevalier vaillant.
.III. mile furent, cascuns ot jaserant
Et bon escu et bon destrier corant.
« Dame Guiborc, dist li quens en riant,
« Vés là Bernart ki là vient cevauçant;
« Bien le counois à cel destrier bauçant,
« Sor tos les autres a molt le cors [ᵇplus] grant.
« Cou est li peres au palasin Bertrant.
« Mar i juerent Sarrasin et Persant;
« Chier leur quit vendre la mort [ᵇde] Viviant
« Ke laissai mort deseur l'erbe en l'Archant,
« A la fontaine dont li dois sont bruiant.
« Quant m'en parti, molt oi le cuer dolant. »

Ot le Guibors, de pitié va plorant.
« Sire, dist ele, Jhesus vos soit aidant ! »
Li quens Bernars est descendus atant
Desous Orenge en .I. pré verdoiant.
Li cevalier vont molt tant descendant,
Et escuier et garçon et serjant;
De leur trés tendre se vont forment hastant.
Or va Guillame molt grant force croisant;
Se Sarrasin ne s'en torne[nt] fuiant,
Mar virent onqes la mort de Viviant,
Car Rainouars en fera maint dolant
A son tinel k'il aimme.

QUOIQE François tendent leur trés à las,
Li quens Guillames a regardé en bas
De Gloriete, son palais principas,
De la montaigne delà Constantinas,
Et voit Guibert ki rois ert d'Andernas.
De cevaliers amenoit .I. grant tas;
.V. mile furent as armes et à dras,
As confanons et à bons cevaus cras.
Guillames tient Guiborc entre ses bras:
« Dame, dist il, cest os n'est mie à gas;
« Mais, par le cors au baron saint Tomas,
« Mar i entrerent li baron de Baudas,
« Rois Desramés, li oncles Ferabras,
« Et Haucebiers, et li rois Golias,
« Baudus li fel, Aqin et Atenas,
« Butor d'Averse, ki samble Satanas. »
Li quens devise, mais il ne savoit pas
Ke tant i ot dou linage Judas
Ke tot li val et li mont en sont ras.
N'i ot François ne s'en tenist por las,
Se ce ne fust le tinel Rainouart

Ki ert en la quisine.

Li quens Guillames se prist à regarder
Et voit venir le caitif Aïmer.
N'ot qe .VII^{c}., à tant les puis nombrer,
De cevaliers ki tot sont baceler.
Desconfis ot paiens devers la mer,
Une grant route ki venoit de préer;
Ainc n'i laissierent .I. seul à decoper.
Molt grant eschec en faisoit amener,
Cevaux et armes ki molt font à loer,
Et de vitaille .CC. somiers trossés,
Et .C. caitis ke fist desprisoner.
Li quens Guillames le prent à aviser,
Dame Guiborc le commence à mostrer :
« Gentix comtesse, dist Guillames li ber,
« Vés là venir le caitif Aïmer,
« L'omme del mont, por voir le puis conter,
« Ke Sarrasin puent plus redouter ;
« Contre celui me convient il aler
« Et deseur tos servir et honorer,
« Car ainc paien ne laissa reposer. »
Sor Folatise va Guillames monter,
Contre Aïmer pense d'esperoner;
Brace levée le courut acoler.
Dedens Orenge le va ot lui mener
En Gloriete, son palais principel ;
Mais Aïmers ne li vaut créanter,
Defors les autres fist sa gent osteler.
Quens Aimeris fist sa gent ajoster ;
Grant joie i ot quant vint à l'asambler.
Et dist Guillames : « Un don vos voiel rover,
« A moi prengiés cest prumerain souper. »
Il li otroient, ne li vuelent véer,

Mais à grant force i mainent Aïmer.
En Gloriete fist on l'aige corner;
Li cevalier vont ensamble laver.
Dame Guibors ne se vaut oublier,
Aimeri va la touaile porter
Et à ses fiex por leurs mains essuer.
De hautes vespres s'asient au souper.
De la cuisine ist Rainoars li ber;
Son tinel porte, nel vaut pas oublier,
A .I. piler s'est alés adoser
Por le barnage véoir et esgarder.
Aïmers prist Guillame à demander.
« Sire, dist il, ne me devés celer
« Qés hom est ciex ke je voi là ester
« En cele sale, dejoste ce piler.
« Un grant mairin li voi au col lever,
« Bien i auroient .V. vilain ke porter;
« Est ce diables ki nos voielle tuer ?
« Je quit Guibors nos veut tos encanter. »
Et dist Guillames : « Ains est .I. baceler,
« A moi le fist rois Loéis douner.
« Ainc de sa force ne vit nus hom son per,
« Mais trop desire en quisine à caufer,
« Le fu à faire [[b]et] la car escumer;
« Forment m'en poise quant tant li voi amer.
« Cil keu le gabent tot le font asoter. »
Aïmers l'ot, si l'a fait apeler,
Et Rainoars ne se fist pas bouter;
Dejoste lui l'a assis au souper.
Derir son dos mist son tinel poser;
Cil damoisel s'asamblent por [l'] enbler.
Dist Rainoars : « Laisiés mon fust ester;
« Car, par la foi ke je doi Dieu porter,
« N'i a si cointe, se l'i voi adeser,

« Ke ne li face chierement comperer,
« Et de la teste ans .II. les iex voler. »
Cil cevalier l'acuellent à gaber
Et de fort vin sovent à abuevrer;
Il le font [dou] tout ivre.

JOSTE Aïmer va Rainouars séir;
Derir son dos mist son tinel gesir.
Mangier li fist Aïmers à loisir
Et à grans trais le fort vin englotir;
Tant l'en donerent tout l'ont fait estordir.
Après mangier font les napes cuellier,
Rainouart prisent entr'aus à escarnir;
Cil esçui[e]r li prendent à laidir,
De grans torcas et jeter et ferir.
Et Rainouars cort son tinel saisir.
« Gloton, dist il, trop vos puis consentir. »
Le tinel lieve à .II. mains par aïr.
Quant cil le voient, s'acuellent à fuïr.
Et Rainoars n'en pot nul consievir;
Se fiert .I. marbre, par mi l'a fait croissir
K'aval la sale fist les pieches saillir.
Dist Aïmers : « Cis vos fera fuïr.
« Frere Guillames, molt le devés chirir;
« Faites le nos en Aliscans venir.
« Se as paiens se pooit asentir,
« A cel tinel en feroit .M. morir. »
Dist Rainouars : « Par foi molt le desir;
« Et moi et aus laissiés moi convenir,
« Mais ke mon tinel aie. »

GRANS fu la noise el palais demenés.
Quant mangié ont et béu à plentés,
Les napes traient, cascuns en est tornés.

Et Rainoars fu forment enivrés;
Des escuiers fu enpains et botés
Et de torcas et ferus et rués.
Et Rainoars en est molt aïrés;
Par maltalent fu ses tinés levés.
Ains nus nel vit n'en soit espauontés;
Li plus hardis est en fuies tornés.
Et li cos est dou tinel avalés,
Si fiert .i. marbre, ke par mi est froués,
En .ii. moitiés rous et esquartelés.
Dist Rainouars : « Signer, car atendés;
« Se vos éust ataint cis fus quarrés,
« Il vos éust malement confessés. »
Dist Aïmers, li preus, li alosés :
« Sire Guillames, por Dieu car le gardés,
« A vo pooir, biaus frere, l'onourés,
« De quanqe il veut faites ses volentés;
« Car n'a tel homme en .xiiii. cités.
« En Aliscans en soit ot vos menés;
« Se as paiens pooit estre ajostés,
« A cel tinel en verriés .m. tués. »
Dist Rainoars : « Se je sui assamblés,
« Mort sont paien, si ke vos le venrés. »
Aimeris l'ot, si en a ris assés,
Et li marchis Guillames au cort nés;
Mais, ainc k'il voient les .iiii. [[b]jors] passés,
Ne tenront mie Rainoart en vieltés,
Ains ert sor tos prisiés et honorés.
Cil cevalier avalent les degrés,
La cors depart; François vont à leur trés
Et li auquant ou borc à leur ostés.
Quens Aimeris est ses lis aprestés
En une cambre où molt avoit biautés;
Toute nuit fu de Guiborc tastonnés.

En la quisine est Rainoars entrés,
Joste le fu s'est couchiés tos lassés.
Dejoste lui fu ses tineus posés,
Son cief mist seure quant basié l'ot assés;
Tost s'endormi, car tos ert enivrés,
Pance levée, se gist tos enversés.
Li maistres keus i fist com faus provés,
Ki ses gernons li a au fu ullés,
A .I. tison espris et alumés.
Quant Rainouars se senti escaudés,
Grant angoise ot, si saut sus esfraés;
Sachiés de voir molt par fu aïrés.
Le keu saisist très parmi les costés,
Ausi le lieve com il fust noviaus nés,
El fu le gete ki est grans enbrasés,
Ke de carbons fu tos acovetés;
En petit d'eure fu tos ars et brulés.
Dist Rainoars : « Chi endroit vos séés.
« Mar m'i avés mes gernons alumés,
« Fiex à putain, mavais garçons provés!
« Qidiés vos dont ne fuise tant osés
« Ne vos touchasse por Guillame au cort nés?
« Voir, si fesise, si fusiés amirés.
« En est mes peres li fors rois Desramés,
« Ki desous lui en a .xx. corounés
« Et .c. milliers qe Persans qe Esclers.
« Si est mes niés Tiebaus, li biaus armés,
« Li mieudres Turs ki puist estre trovés.
« Et s'est mes freres Iembus et Persaugués,
« Et Clariaus, et Quarriaus, et Outrés,
« Et Malatrous, et Malars, et Maurés,
« Et Miraidiaus et Morgans li faés,
« Ki plus est noirs ke aremens triblés.
« Mi .xv. frere tot sont roi coronés;

« N'i a celui n'ait .IIII. roiautés,
« Fors seul ke moi ki en sui li mains nés,
« Ce poise moi ke je sui asotés;
« A fol me tienent, je ferai k'asotés.
« Par saint Denis, trop fus desmesurés
« Quant à ma barbe touchastes n'à mon nés. »
Adont s'en cort, s'est au bon fu caufés,
Se grans mustiaus et rostis et tostés.
Il et ses fus si jurent lés à lés,
Car tant fort l'aimme, c'est fine verités,
K'il nel dounast por .IIII. roiautés.
[ᶠAins que del jor aparust la clartés,
Li autre keus dont laiens ot asés]
Voient le maistre ki est ou fu jetés;
En fuies tornent, n'en i est nus remés,
Droit à Guillame es les vos tos alés.
« Sire Guillames, font il, or entendés :
« Rainouars a vostre keu escaudés.
« Dedens le fu est très ersoir rués,
« Et char et os tout en cendre brulés;
« Ja vos mangiers n'ert par nos conraés.
« As vis déables soit ses cors commandés!
« Ne gardons l'eure k'i nous ait afrontés
« A cel tinel ki est grans et quarrés.
« Tos en seroit .I. cevaus encombrés;
« Pléust à Dieu k'i fust tos decopés,
« Et il méismes en la mer afondrés.
« Se il vit longes, il fera mal assés,
« Car teus déables ne fu onqes mais nés;
« Diex nos en gart, ki en crois fu penés! »
Li quens Guillames s'en est ris et gabés,
Et dist as keus : « Dès or mais vos gardés
« Ke il n'i soit escarnis ne gabés;
« Mien ensientre, [ᵇbien tost] le comperrés.

« Comment diable! je ne sui si osés
« Ke jel desdie, et vos le ramprosnés! »
Dist à Guiborc : « Dame, car i alés;
« En cele cambre ot vos le m'amenés. »
Dist la comtesse : « Si com vos commandés. »
Par le palais en est li cris levés
Ke Rainouars, ki tant est forsenés,
A ars le keu ki tant ert bien senés.
Quant François l'oent, es les vos esfréés;
Trestot s'en espauentent.

DAME Guibors s'en va en la quisine;
Rainouart trueve gisant, barbe sovine.
Son tinel ot couchié desous s'eschine,
Ke il amoit plus ke vallés meschine.
Dame Guibors fu molt de france orine;
S'asiet lés lui, belement le doctrine :
« Venés ent, frere, en ma cambre perine;
« Je vos donrai mon pelichon ermine,
« Et si arés mantel de sebeline,
« Puis me dirés auqes de vo covine.
— Volentiers voir, comtesse palasine.
« Cil pautonier sont de molt pute orine;
« Je ne gart l'eure k'en face desepline. »
Dedens sa cambre l'en maine la roïne,
Et Rainouars son tinel en traïne.
Franchois l'esgardent de la sale perine;
Dist l'uns à l'autre : « Véés, por sainte Eline,
« Com Rainouars samble male racine;
« Ja mangeroit .II. paons et .I. cinne. »
Rainouars tient son tinel de sapine,
En la cambre entre ensamble la roïne;
Andoi s'asisent par deseur la cortine.
Riche est la cambre et bien painte marbrine;

Li solaus luist par dedens la verrine.
Guibors fu sage de la loi sarrasine.
« Rainouars, frere, dist ele, or adevine
« S'onqes éus suer, frere ne cosine. »
Dist Rainouars : « Oïl, vers la marine
« Si ai .I. roi et une suer cosine;
« Ainc n'ot si sage dusqe as pors de Cambrine,
« Et s'est plus bele ke fée ne serine. »
Adont se taist et tient la chiere encline.
Et Guibors ouevre son mantel de porprine,
Se l'afubla, car ses cuers li destine,
Car chou estoit ses freres.

Li quens Guillames fait haster son mangier,
Car en l'Archant se vaurra repairier.
Li jors est biaus, si prist à esclairier.
Dont se leverent par l'ost li cevallier;
La messe oïrent li pluseur au mostier,
Puis s'en monterent haut el palais plenier.
Li quens Guillames a fait par l'ost nonchier
Après disner pensent de l'esploitier,
En Alischans s'en vaurra repairier.
Dont véissiés Franchois apareillier,
Les seles metre et torser maint somier.
En Gloriete fu Guibors au vis fier,
En une cambre ki molt fait à prisier.
Rainouart prist forment à losengier,
Samblant li fist com sel vausist baisier,
Molt belement le prist à asraisnier :
« Amis, d'ont estes? [bnel] me devés noier.
— Dame, dist il, nel vos voiel acointier
« Dusqe à cel' eure ke [bj'ere] au reparier
« De la bataille et de l'estor plenier;
« Car, [bse] Dieu plaist, [ble verai] justicier,

« Je [[b]i] vaurrai Guillame molt aidier. »
Dame Guibors nel vaut plus araisnier;
Un escrin va molt tost deverillier,
Si en traist fors .I. blanc hauberc doublier
Ki fu son oncle l'amirant Tornefier.
D'or et d'argent estoient li quartier;
Par tel maniere fu serrés au forgier
Ne crient cop d'arme vaillisant .I. denier;
Ki l'a vestu ne doute meshaignier.
Puis en ataint .I. dur capel d'acier;
N'a sous [c]iel arme ki le peust enpirier.
Puis prist .I. branc dont li poins est d'acier;
Une grant toise i puet on enbrachier,
S'ot plaine pame de lé à .I. bouier.
Plus trence fer ke faus ne fait erbier;
Encontre lui n'a nule arme mestier.
El fu Corsuble, le neveu Haucebier;
Puis le douna à Guiborc la moillier
Por une plaie, n'en vaut autre loier.
Or l'aura ciex qui ele aimme et tient chier,
C'est Rainouars au vrai corage entier.
Dame Guibors fait forment à prosier;
A Rainouart est revenue arier,
Cortoisement le prist à asraisnier.
« Amis, dist ele, saurés armes baillier?
« Caint ceste espée à ton flanc senestrier;
« Mestier t'aura, se tu t'en sés aidier. »
Rainoars prist le branc forbi d'acier,
Trait l'a dou fuerre, si le senti legier
[Jeta le à] terre, si le rueve estoier.
« Dame, dist il, ceste ne m'a mestier;
« De teus .XL. ne donroie .I. denier.
« Par saint Denis à qui je doi proier,
« Puis ke tenrai as .II. mains mon levi[e]r,

« N'i a paien [[b]tant se doie] prisier,
« Se jo l'ataing parmi l'elme vergier,
« K'à .I. seul cop ne l'estuet trebuchier;
« Se je n'oci et lui et le destrier,
« Jamais Guillames ne me doinst à mangier. »
Ot le Guibors, si le cort enbrachier;
Molt par [en] a grant joie.

DAME Guibors fait forment à loer.
Rainouart voit de devant lui ester,
Molt le voit grant, molt fu biaus baceler,
Car il n'avoit en tot le mont son per.
Li cuers li dist, si le prist à penser
Ke c'est ses freres, mais nel vaut demander;
Pitiés l'en prist, si commence à plorer.
Dist Rainouars: « Dame, laissiés ester;
« Car, par la foi ke je vos doi porter,
« Ne vos convient de Guillame douter
« Tant com entiers puist mes tinés durer.
— Amis, dist ele, Jesus te puist saver!
« Hom nus sans armes puet molt petit durer;
« Puis ke ce vient en estor au capler,
« De molt peu d'armes le puet on mort jeter.
« Mais or vos voiel encor[e] demander
« Ke tu me sueffres ton cors à adouber;
« A tosjors mais te vaurrai plus amer. »
Dist Rainouars: « Ne le te quir véer. »
Guibors li va le hauberc endoser.
Molt par fu grans, en l'ost n'avoit son per,
En la largece puet .II. hommes entrer,
Quarriaus ne lance n'en puet maaille fauser.
Desos sa cote le fist si enforrer
Ke on n'i puet de jor maaille mirer.
La coife lace, puis mist le capeler;

A .xv. las li va Guibors fremer;
Après le fist si bien envoleper
Com .I. capel de feutre acoveter;
Mais la ventaille ne li vaut pas noer,
S'il a mestier, por le miex essoufler,
Et ke delivres en puist li ber aler.
Chaint li l'espée ke molt fait à loer;
Fers ne aciers ne li puet contrester.
D'un las de soie fait le fuerre fermer
A l'espauliere, por le branc fors jeter.
Puis li commence belement à mostrer
Ke, se il voit le sien tinel quasser,
Au branc d'acier porroit il recovrer;
Mais ce gart bien nel mece en oublier.
Dist Rainouars : « Bien m'en saurai garder. »
Quant Rainouars se senti si armer,
Plus se fait fier ke lions ne sangler;
Son tinel prist, n'i vaut plus demorer :
« Dame, dist il, or me laissiés aler.
— Voir, dist Guibors, bien le voiel créanter. »
Ele li cort la cambre desfermer.
Et Rainouars n'i vaut plus arester,
Parmi la sale commencha à aler.
De son [bmestier] ne se vaut oublier,
Vers la quisine commencha à aler,
L'espée chainte, va le haste torner.
Son tinel drece tot droit à .I. piler.
Ernaus le mostre à son frere Aïmer :
« A grans mervelles fait cis hom à douter;
« Qués [bvis] diables porroit à lui durer?
« Mal resamble hom ki car doive escumer;
« Bien li avient cis tinés à porter.
— Voir, dist Guillames, on se vient hui clamer
« K'il arst ersoir le keu après souper.

— Dehait qui chaut, ce a dit Aïmer.
« Gardent soi mais li autre de gaber,
« K'il i porront molt tost amescever. »
En Gloriete fist on l'aige soner;
Cil cevalier s'en alerent laver,
Aval ces tables asient au disner;
Bien sont servi, n'en estuet [ᶠnus] parler.
Et Rainoars s'en va au fu caufer
En la quisine, chaint le branc d'acier cler,
L'auberc vestu, el cief le capeler.
Son tinel drece par dalés .i. piler;
Bien resambloit forestier por enbler
Ki ait sa bice prise por acorer.
Quant li keu voient venir le baceler,
En fuies tornent, n'i osent demorer,
Tout le foier li ont fait delivrer,
Tant forment le douterent.

En la quisine s'en entra Rainouars;
Assés i trueve [ᵇet] grues et mallars,
Et venison, poison, saumons et bars.
Il en a pris à mangier des plus cras,
Et si huma de saveur plain .i. vas;
Le col d'un cinne a pris, ki estoit fars
D'ues et de poivre et de pieches de cars.
Son tinel prist desous son destre bras,
De la quisine en ist plus qe le pas;
Por la saveur se lece comme chas.
Plus se fait fier ke lions ne lupars,
Vient à la table, ne fu mie couars,
Devant Guillame asist le mes eu bas.
Franchois le voient, s'en demainent leur gas;
De .xv. pars li tendent leur hanas,
Boire li font à fuison et à tas.

En mi leur sale, ki fu faite à compas,
Mist son tinel, ke de boire fu las.
De la table ist Aïmers et Bernars,
Ernaus li rous, et Guibers d'Andernas;
Au tinel vienent, s'i asaient leur bras,
Mais [bnel méussent] por tot l'or de Baudas,
Et ciex le lieve ki paiens n'ama pas.
Dient François : « Tu es .I. Satanas;
« Se tu bien veus, tot le mont conquerras.
— Par saint Denis, signeur, dist Rainouars,
« (Ne sai se estes de Paris ou d'Arras)
« Se Diex me save mon tinel et mes bras,
« Les Sarrasins quit jo faire tos mas,
« Et morir à grant honte. »

Li quens Guillames se leva dou mangier;
L'ost commanda molt tost apareillier.
Au tinel corent cil baron cevalier,
Mais nel levaissent por la terre trencier.
Li quens Guillames s'i ala asaier,
Mais ains nel peut ke plai[n] pié sus haucier,
Et se li fist d'ahan le front moillier.
Dist Rainoars : « Je vos irai aidier. »
Il passe avant, çaint ot le brant d'acier.
Ki le véist le tinel tost drecier,
Entor sa teste jeter et tornoier,
De l'une main en l'autre paumoier
Et contremont lever et abasier!
Si le manoie com aloe esprevier;
Ne li pesoit le rain d'un olivier.
A .I. piler s'est alés apoier.
« Voir, dist Guillames, molt devés bien mangier
« Bien ait li bras ki porte tel levier. »
Dist Rainoars ; « Trop poons delaier;

« Paien s'en fuient, or tost dou cevauchier !
« Forment me criem ne les puisse acointier.
« Se je pooie mon tinel apoier
« Et à la cirre ma grant force essaier,
« Je n'en donroie por .v.^{m} .I. denier,
« En petit d'eure ferai le canp vuidier. »
Guillames l'ot, si le cort enbracier;
Lors ses cors fait souner et grailoier.
Li os s'atorne sans plus de detrier;
Tot sont carchié et ronchi et somier;
A la campaigne les véissiés rengier.
Li quens Guillames va monter el destrier,
Et Rainoars li corut à l'estrier.
Toutes ses armes portent si escuier.
Au departir ala Guiborc baisier;
Atant s'en torne li marcis au vis fier,
Et Rainoars, ki tant fait à prisier.
Dame Guibors s'est alée apoier
En Gloriete, le palais droiturier;
A le campaigne voit les conrois rengier,
Tante baniere onder et baloier,
Et tant vert elme reluire et flamboier,
Et tante targe, tant escu à ormier,
Tant auferrant et tant corant destrier,
S'ot ces cevaus henir et braidonier;
De Dieu de gloire les commence à sengnier.
Mais Rainoars fu molt mal engingnié;
Por la grant haste oublia son levier.
Ainc de Guillame ne se vaut eslongier;
Si com ce vient à .I. tertre puier,
Li quens Guillames le prist à asraisnier:
« Rainoars frere, ù'st vos fus de sapier?
« Volés vos dont vostre tinel laissier? »
Rainoars l'ot, n'ot en lui k'aïrier.

Ki le véist ses ceveus esrachier,
Por son tinel plorer et larmoier,
L'un poing en l'autre et ferir et maillier!
Dist à Guillame : « Ne m'avés gaires chier
« Quant mon tinel me laisiés oublier.
« Par saint Denis à qui je doi proier,
« S'il i remaint, ne le vos quir noier,
« Ja vos espées ne vos aront mestier,
« Ne ces lancetes, ne cil espiel d'acier.
« Bien veus ta gent traïr et enginier
« Quant mon tinel veus arire laissier. »
Et dist Guillames : « Ne vos chaut larmoier;
« Jel manderai par cest mien escuier
« C'on le vos face après vos charoier;
« Ja por ichou mar tornerés arier. »
[ſIl i] envoie Guion, le fil Fouchier.
Guiborc trova, la comtesse au vis fier
Ki dou tinel faisoit .I. duel entier.
« Dame, dist Guis, on me fait repairier
« Por cel tinel qui Diex puist pechoier.
—Non face, frere, dist Guibors au vis fier;
« Del retorner auras molt bon loier. »
Ele li done .I. auferrant corsier.
« Dame, dist Guis, che fait à merchier. »
Au tinel vint, qui gist ens el foier,
Joste le fu, ens en .I. grant brasier.
Et dist Guibors : « Je vous irai aidier. »
Vient au tinel, prist soi à rebrachier;
Mais entre aus .II. nel porent manoier.
.VII. sergans fait apeler et huchier,
Ki trestot furent au tinel encharcier.
D'un auferrant a fait Guis limonier,
Et .II. ronchis i ot et .I. somier
Por tost aler et por miex esploitier;

Après Guillame l'en ont fait charoier.
On avoit fait toute l'ost atargier;
En Rainoart nen ot k'esléechier
Quant son tinel voit retorner arier.
Encontre va le trait d'un arc manier,
De la charete le corut esracier
Si roidement ke tout fist trebuchier,
Au limounier fist le col [ſpechoier].
Après Guillame s'en cort tout .I. sentier;
Ne li pesoit le rain d'un olivier;
Tant par va tost ne se tenist levrier.
Nus piés estoit, n'ot cauce ne cauchier.
Tout cil kel voient se prendent à saignier.
De molt haut' eure fist on l'ost herbergier;
Joste .I. larris, par dalés .I. rochier,
Isnelement font pavillons fichier.
Quant ont soupé, près fu de l'anuitier;
En la quisine va Rainouars couchier
Joste le fu, dalés .I. grant brasier.
De son tinel a fait son oreillier;
Adont [s'en]dort à aise.

Les .I. vergier fu li os atravée,
Joste .I. larris, en une grant valée.
Li quens Ernaus l'a cele nuit gardée
Et sa compaigne dusqe à la matinée.
Devant le jor font corner la menée;
Franchois s'aprestent de la terre savée.
La véissiés tante broingne endosée,
Lacier tant elme et çaindre tante espée.
Tant bon destrier, à la crupe tieulée,
Serré cevaucent quant l'aube fu crevée.
Sonent chil graille par molt grant alenée.
Biaus fu li jors, bele est la matinée,
Des armes est la terre estincelée.

Rainoars dort au fu, pance levée;
Ains fu li os demie lieue alée
K'il s'esvillast dalés la ceminée,
Et s'iert la loge desous lui enbrasée.
Il saili sus quant senti la fumée,
Quant voit sa loge esprise et embrasée,
Après l'ost cort, ki s'en estoit alée;
Ains k'i l'ataigne aura sa chars suée.
Ja est alés bien près d'une lieuée
Quant ses tineus li revient en pensée;
Por chou racort de molt grant randonée,
Dou fu le trait, n'i a coste enarsée,
Fors un petit fu cascune brulée;
Or est plus dure qe englume temprée.
Après l'ost cort à molt grant randonée.
Un val avale, s'a un tertre montée,
Aliscans voient et toute la contrée,
Et de paiens si grant ost assamblée
Qe grans .v. lieues est la terre peuplée.
De nostre gent i ot molt esfréé[e].
Li quens Guillames voit l'ost espaontée,
Des couars set le cuer et le pensée,
Fiere raison leur a dite et mostrée:
« Signer, vos estes molt près de la mellée
« De tel bataille ki molt est redoutée;
« Onqes ne fu plus orible esgardée.
« Bien convenra maintenier à jornée;
« Ki couardise a en son cuer pensée
« Voist s'ent arire sans point de demorée:
« Congié li doins k'il voist en sa contrée. »
Cele parole as couars molt agrée;
Des hardis ont la compaigne sevrée,
Plus de .x^{m}. ont fait la retornée.
Mal soit de l'eure ke itel gent fu née!
Molt s'en vont tost à grant esperonée;

Mais il aront anqui male saudée.
Rainoars a cele gent encontrée
A .I. destroit d'une roche cavée,
Devant une aige, à .I. poncel de clée.
Quida ke fuisent de la gent desfaée
Ki de l'estor soit fuie et enblée.
Dont quida bien avoir borse trovée;
En son cuer en ot joie.

Rainouars a les couars encontrés
En mi .I. val, à .I. poncel passer.
Quant Rainouars les voit tous arouter,
Quida ke fussent Sarrasin ou Escler;
Ne fust si liés por .I. mui d'or comblé.
Il commencha leur armes à mirer;
Adont seut bien Rainouars sans douter
Crestien sont ki n'osent demorer
Et k'il de l'ost se vausisent enbler.
Le tinel lieve, devant aus va ester;
Miex leur venist le déable encontrer.
Dist Rainouars : «Où devés vos aler?»
Et cil li dient : « En France sejorner;
« Tous nos a fait li quens congié doner.
« S'en no paiis nos poons retorner,
« Là nos ferons baignier et ventoser;
« Bons vins avons et bons poisons de mer
« Et bons castiaus por nos cors deporter.
« Onqes Guillames ne fist fors gent pener,
« Maint homme a fait à grant dolor finer.
« Vin t'ent ot nos, molt par feras ke ber;
« Nos te ferons cel grant tinel porter. »
Dist Rainouars : « D'el vos convient parler.
« Li quens Guillames m'a fait l'ost commander,
« Et je li doi à mon pooir garder;

« Il vos convient le passage doner.
« Quidé me vos comme lievre escaper ?
« Par saint Denis, vos n'en poés aler;
« Ains en ferai .[x]IIII^{XX}. pasmer
« Et par les bouces fors les armes jeter.
« Fil à putain, vos n'osés demorer! »
Le tinel lieve, devant aus vint ester
Hardiement, nes daigna redouter;
Parmi les testes leur va grans cos doner.
Au prumier cop en fist .V. craventer,
Et après .VI. trestout escerveler.
Sou siel n'a home c'à ses cos puit durer;
Plus de .L. en fist mors reverser.
Li couart fuient, ne l'osent abiter,
Plus le redoutent ke lion ne sangler.
Le miex vaillant fait devant lui tranler.
A haute vois commencent à crier :
« Rainoars, sire, o toi irons capler
« En la bataille, en Alischans sor mer;
« Ne te faurons por les menbres coper,
« A ton plaisier nos pues partout mener. »
Dist Rainouars : « Or vos oi [^{d}ge] parler;
« Fiex de roi sui, si doi bien commander
« Et grant orguel et fierté demener. »
Dont commencha son tinel à branler.
Tos les mavais a fait acheminer,
Par droite force les fist tos retorner,
Desci k'à l'ost ne se vaut arester.
Vient à Guillame, .I. don li va rouver,
Ke les couars li lait ot lui guier :
« Cascun ferai hardi comme sengler,
« Et sa proece, ou voielle ou non, mostrer.
— Voir, dist Guillames, bien le voiel créanter;
« Rainoars sire, ne t'os rien refuser. »

François commencent les couars à gaber.
Dist Rainoars : « Ma gent laissiés ester ;
« Car, par la foi ke doi [bGuiborc] porter,
« [bLa fame] el mont qui je doi plus amer,
« Ki en sa cambre me chainst [bier] cest branc cler,
« Se vos me faites envers vos aïrer,
« Je vos irai de cest tinel doner ;
« Tout le plus haut ke j'oi ensi vanter
« Ne li prendra [ja] talens de chanter.
« Fiex de roi sui, si doi firté mener,
« Or mais vaurai ma force demostrer ;
« Trop longement m'ai laissié asoter.
« Dehait ait fruis qui ne veut méurer
« Et honis soit ki n'a soing d'amender.
« Nés sui de rois, bien m'en doit ramembrer ;
« Li bons se prueve, sovent l'oï conter. »
Quant François oent Rainoart si parler,
N'i ot si cointe qi osast mot soner ;
Li uns à l'autre le commence à conter :
« Os [fcel] déable, com il set sermouner ! »
Li quens Guillames fist sa gent ordener
Et ses batailles rengier et deviser ;
Molt belement fist son conroi joster.
Autresi fisent Sarrasin et Escler,
Car bien se peurent d'ans .II. pars remirer.
Là véissiés maint ceval reçaingler
Et l'un por l'autre henir et braidoner,
Et tant ensengne vers le ciel venteler
L'une sor l'autre baloier et venter,
Indes, vermelles contremont venteler,
Et ces busines, ces olifans corner,
Paiene gent et glatir et usler,
Par la marine ces Beduïns huer ;
Molt demainent grant noise.

Sa gent ordene Guillames li marchis
Et ses batailles fist totes par devis.
Rainouars ot les couars, les faillis,
Mais n'i ot puis si preus ne si hardis.
.X. mile furent, tant en i ot d'eslis;
N'i ot .i. seul ne soit d'armes garnis.
Aveuc Guillame fu ses pere Aimeris;
En sa compaigne ot .x^{m}. fervestis.
La tierce [[b]guie] Bueves de Commarchis;
.VII. mile furent à blans haubers trelis,
A nueves targes, as destriers arrabis.
La quarte guie Aïmers li caitis;
.CCCC. furent, tout baceler de pris,
Mais n'ont escu ne soit rous et croisis.
Leur hauberc [[b]sont] de sueur tous noircis,
Leur elmes quas; n'eurent pas brans forbis.
Par maintes fois ont paiens asentis
Dedens Espaigne, à Saint Marc de Venis.
La quinte esciele ot Bernars li floris,
Cil de Brubant, ki tant fu segnoris;
Pere ert Bertran, si com dist li escris,
Ke [[f]paien] tienent [[f]ens] en leur calant pris
Aveuc les autres dont il i avoit .vi.
Mais, se Diex save Rainoart le marchis
Et son tinel, ki est grans et massis,
Nos les aurons ains ke jors soit fenis.
Aveuc Bernart sont cil de son paiis,
.X. mile furent, n'en i ot .i. faintis;
Li tomoniers les guie.

La siste eskiele Guillames commanda
Ernaut son frere ki bien le guiera,
Ciex de Geronde qui il forment ama.
.X. mile furent ciaus ke li quens mena;

Mainte baniere sus au vent baloia;
Cascuns s'afice por paiens ne fuira.
La sesme esciele Guillames baillié a
Guibert sen frere c'Aimeris engendra;
Ciex estoit rois et coroune porta.
A .XII. mile li quens sa gent esma.
Hé Diex! qés freres! Com cascuns [/se] prova!
Biaus fu li jors et li tans esclaira;
Contre le rai maint elme flamboia,
Li uns cevaus por l'autre henit a,
Sonent cil cor et de chà et de là,
Plus de .II. lieues l'oïe en ala.
Li quens Guillames prumerains cevaucha
Sor Folatise, dont li paiens versa.
Dist à ses homnes : « Segneur, or i parra
« Ki Vivien hui cest jor vengera
« Et sor paiens hardiement ferra.
« Liés porra estre ki le pris en aura;
« Mais je quit bien Rainouars l'avera
« Deseur trestous les autres. »

Biaus fu li jors et li solaus levés;
Fors de son trés est issus Desramés,
Ensamble od lui .XV. rois coronés.
Droit vers Orenge s'est li rois regardés
Et voit François rengiés et ajostés.
Luisent cil elme et cil cercle doré
Et ces ensengnes de paile et de cendés;
Voit ces banieres et ces escus bouclés,
Et ces espiex et ces haubers safrés;
De l'or des armes esclarcist li regnés.
Mervelle en a, tos en est trespensés :
Qés gens puent estre quant nes a avisés?
Uns mes li vient poignant, tos abrivés;

Parmi le cors fu plaiés et navrés.
Tant ot couru li destriers sejornés
Le sanc li ot trait d'an .II. les costés;
A plain eslais venoit molt esfréés.
Devant le roi s'est en haut escriés :
« Desramés sire, por quoi ne vos armés?
« Par Mahoumet, trop es aséurés.
« Vés la Guillame, le marchis au cort nés,
« Ki a son pere et ses hommes mandés.
« Aveuc lui est ses riches parentés;
« De ciaus de France i a tant assamblés
« Ja n'en aroie les milliers acontés. »
Desramés l'ot, molt en est aïrés,
De maltalent est tains et enbrasés,
Les ieis roueille, s'a les sorciex levés,
Estraint les dens, s'a la teste crollés.
Nus ne puet dire com est grans sa firtés,
Nus ne l'esgarde n'en soit espaentés.
Dont fu li cors à l'estandart sounés;
Paiens ne l'ot n'en soit tos esfréés.
En petit d'eure en i ot tant d'armés
Nel porroit dire nus clers, tant fust letrés.
Bien vous puis dire, et si est verités,
Tant de paiens ne vit hom ki soit nés
Com en cel camp ot le jor assamblés.
D'aus est estrais Rainouars l'adurés,
Cil au tinel, ki tant est redoutés;
Puis leur fist maint damage.

DESRAMÉS s'arme, qui mautalens engraigne;
Ses cauces furent de mervelleuse ovraigne,
La maille en est dou plus fin or d'Espaigne.
Ses esperons li caucha Puteçaingne,
C'est .I. paiens qui Damediex soufraingne.

Puis vest l'auberc ki fu au roi Grifaingne
A .xxx. las, n'i a cel ki n'estraingne.
L'espée aporte Maradés d'Aquitaingne;
Li rois le chaint ki nul homme n'adaigne,
Puis est montés en l'aufage brahaigne;
N'ot tel ceval en France n'Alemaingne,
Ne requerroit à pui ne à montaigne.
[bL'escu li tent] li rois de Gorcacaigne;
Espil ot fort et grant et large ensengne,
Voiant paiens, s'eslaissa en la plaigne.
« Avois! s'escrie, cevauciés, ma compaigne!
« Se truis Guillame delivre en la campaigne,
« Recréans sui s'à .I. cop nel meshaigne;
« Ainc n'acointa si mavaise bargaigne. »
Lieve sa main, de Mahoumet se saigne,
Puis commanda à monter sa compaigne.
De l'esploitier se painent.

QUANT paien oent le commant Desramé,
Communaument se sont tot adoubé;
Grans fu la noise ains k'il fuisent armé.
Es vos venu .I. Turc tout esfréé;
A vois hautaine a le fel escrié :
« Desramé sire, mal sommes engané;
« François nos vienent de ferir aprestė.
« Guillames a .I. vasal amené
« N'a si fort home en la crestienté.
« A son col porte .I. grant marien quarré,
« Nel porteroient .II. ronci enselé.
« Le bout d'acier a devant virolé
« Et as grans bendes molt maistrement ferré;
« Qui en ferra tout l'aura afronté.
« Tant se fait fier ke ne doute homme né;
« Bien ai oï son non et escouté,



« Moi est avis Rainouars est nomé.
« Tout li couart sont od lui ajosté.
« Ainc ne vi homme de si grant cruauté;
« Par Mahoumet, bien resamble dervé.
« Encor n'a mie .xxv. ans passé.
« Li cuers me dist, ainsi l'ai enpensé,
« Par lui serons mort et desbareté. »
Desramés l'ot, le sens quide dervé.
« Fui, glous, fait il, trop i ai demoré;
« Se il estoi[en]t tés .v^{c}. assamblé,
« Par Mahoumet, ki est mon avoé,
« Je n'en dorroie .I. denier mounéé. »
Devant lui a apelé Murgalé.
« Or tost, fait il, soient mi cor soné. »
Dont oïsiés d'olifans tel plenté
Plus de .v. lieues en sont li son alé.
Li aumachour sont parti et sevré,
Et Desramés a sa gent ordené.
Un conroi out Haucebir commandé;
.XX^{m}. sont quant il sont ajosté.
Ciex Haucebier avoit si grant fierté
Et si grant force et si grant poesté
K'il ne feri homme de mere né
K'il [^{b}ne l]'éust à .I. seul cop tué.
A grant mervelle ot bien son cors armé;
En son dos ot .II. blans haubers safré,
Et en son cief .II. vers elmes gemmés,
Et .II. espées pendant à son costé;
Et si portoit .I. tel espil quarré
Dont la lemele avoit .I. pié de lé.
Le jor éust molt des nos lapidé;
Mais Rainouars l'ot molt tost afronté,
A son tinel [^{d}amié] et froué.
Paien s'en esmaierent.

L'AUTRE bataille a Desramés rengie
De .xx^{m}. hommes, de ciaus de paienie.
Si les conduit Extor de Salorie;
N'ot si felon dusqe à l'aige de lie.
De nostre gent féist grant derverie;
Mais Rainouars, ki les paiens chastie,
Li depecha le cief dusqe en l'oïe.
La tierce esciele à Sinagon carchie.
[ſCil] ot Guillame maint jor en sa baillie
Dedens Palerne, en sa tor segnorie;
.XX^{m}. paiens ot en connestablie.
Maudus de Rames la quinte eschile guie;
Cil ot .xx^{m}. de ciaus devers Persie.
Un flael porte dont la mance est furnie,
Toute ert de cuevre, et longe .I. brachie.
De nostre gent éust molt damagie;
Mais Rainouars, ki les couars castie,
Li pechoia le cief dusqe en l'oïe.
La sisme esciele fist Baudus d'Aumarie
.XX^{m}. ot de ciaus de paienie.
Aiquins, ses peres, à l'uitisme adrechie;
Il ot .xx^{m}. de ciaus de vers Surie.
La nuesme fist Boraus ot sa maisnie;
.XIIII. fiex ot de grant barounie,
Tout chevalier plain de chevalerie.
Les cars ont noires plus ke n'est pois bolie;
.XX^{m}. paiens ont en leur cevauchie
De pute gent averse.

QUANT Desramés a sa gent ordenée,
La soie esciele a molt bien devisée.
.C. mile furent, cascuns ot teste armée,
Et .xxx. mile de noire gent barbée.
Uns rois les guie, Margos de Valfondée,



Et porte .i. mail, (n'ot lance ne espée)
De fer i ot plus d'une caretée.
Mais Rainouars à la perce quarrée
L'esmia tout desci en la corée.
Un aumacor i ot de Valfondée,
N'ot en l'ost roi de si grant renomée;
Baudus ot non, molt fu de grant posnée,
Niés Rainouart, fiex de s'antain l'aisnée
Ki d'Oriende est roïne clamée.
Grans fu la noise de la gent desfaée;
Tant i sonerent de cors à la menée
De grant .v. lieues en est la vois alée.
Paien cevaucent sans nule demorée;
Grans fu la frainte et la poure ventée.
Là ont la nostre gent paiene encontrée.
N'i ot parole dite ne devisée;
Tant com il porent, le regne abandonée,
S'en vont ferir sans nule demorée.
A l'encontrer fu molt grans la crié[e],
Del froiséis est la terre crollée.
Là véissés tante lance frouée,
Tant elme frait, tante broigne fausée
Et tante targe perchie et estrouée,
Tant pié, tant poing, tante teste copée,
Tant Sarrasin gesir, geule baée,
Ke par le cors saut hors la bouelée;
En Aliscans est l'erbe ensanglentée.
Quens Aimeris a « Nerbone » escriée,
Ses fiex Guillames « Orenge la doutée »,
Ernaus « Geronde », .i. ensegne loée,
Bernas « Brubant », à molt grant alenée;
Et « Andeurnas » a Guibert reclamée,
Bueves « Barbastre » ki siet sor mer salée.
Là ot maint ame fors del cors desevrée;

La gent Aquin i fu desbaretée;
Ferant les mainent plus d'une a[r]balestée.
Ja n'éust mais cele esciele durée
Ne fust ses fiex, [ſBaudus] de Valfondée;
Ciex a son pere et sa gent retornée.
Dont recommence li cris et la huée,
Espessement fierent en la mellée,
Del sanc des cors est la terre betée.
Huimais orrés chançon enluminée
Et chançon fiere, s'ele vos est contée;
Par gougléor ne fu mieudre chantée
Ne de bouce mais dite.

En la bataille ot merveilleus hustin.
Es vos poignant Baudus le fil Aquin;
En sa compaigne sont .xx^{m}. Sarrasin,
Bien fu armés et sist sor [ſAmpatin].
Hante ot de fraisne à .i. fer poitevin;
L'ensengne porte au roi Alipantin.
Il laisse corre tot le cemin porrin,
Guion d'Auvergne encontra el cemin,
Grant cop li done sor l'escu biauveisin,
Desous la boucle li pechoie à or fin,
Tout li desront son hauberc doublentin,
Parmi le cors li mist le fust fraisnin,
L'espil traist fors od l'ensengne sanguin.
Un chevalier a mort de Biauvoisin,
Milon ocist ki tint Roimorentin.
Ains ke li espiex féist faille ne fin,
En ocist .v. li cuivers de put lin.
Quant Aïmers a choisi le mastin,
Des esperons a brochié Florentin;
Il li saut de ravine.

QUANT Aïmer a choisi l'aversier
Ki [dà] no gent fait si grant destorbier,
Point Florentin des esperons d'ormier,
Par [moult] grant ire a trait le branc d'acier.
Baudus le voit, ki le corage ot fier;
Vers lui trestorne son auferrant destrier.
L'uns ne vaut l'autre de noient esparnier;
As brans d'acier se vont entrecoitier,
Tous les escus font faindre et detrencier.
En Aïmer ot vaillant chevalier;
Del branc forbi se sot molt bien aidier,
Baudu feri parmi l'elme vergier,
Pieres et flors en fist just trebuchier.
Ne fust la coife dou blanc hauberc doblier,
Jamais Baudun n'éust home mestier.
L'espée avale par l'escu de quartier,
La guige trence ki fu de paile chier,
A tout le bras l'envoia en l'erbier.
Quant li paiens se voit si damagier
Ke de son bras ne se puet mais aidier,
A tout le poig le voit desos l'erbier,
En fuies torné, n'ot en lui k'aïrier,
En la grant presse de Turs se va plongier.
Ainc Aïmers ne fina de cachier
Dusqe l'ataint devant le tref Gohier;
Le cief li trence à tout le hanepier.
Del bon ceval n'ot soing de manoier,
Car paiens voit entor lui aprochier;
Mien ensient, plus sont de .x. millier.
Diex penst dou conte, ki tot a à baillier;
Il est en aventure.

QUANT Aïmers a le paien ochis,
L'espée traite est arire guencis,

Mais enclos est de .x^m. Arrabis
Ki desous lui ont Florentin ochis.
Quant Aïmers se sent à terre mis,
L'espée traite, est en piés resaillis,
L'escu enbrace com cevaliers gentis,
Au branc d'acier leur detrence les vis
Et les corailles et les bras et les pis.
Bien [^b se] desfent Aïmers li caitis;
Mais je ne voi comment il soit garis
Se Diex n'en pense, ki en la crois fu mis.
Ne fust « Nerbone », qu'il cria à haus cris,
Mors fust li quens, ja n'en escapast vis;
Mais l'ensegne ot ses peres Aimeris;
« Nerbone » escrie, de ses fiex fu oïs.
Es vos les .IIII. poignant tos ademis,
Chou est Ernaus, et Bernars li floris;
Guibers i fu, Bueves de Coumarchis.
Mien ensientre, ja fust Aïmers pris,
Quant cil [^f i] vienent, sachiés les brans forbis.
Sor Aïmer fu si grans fouléis
Et des espées fu grans li capléis.
Or fu li quens ensamble od ses .V. fis;
De Sarrasins ont fait si grant labis
Com fait li leus familleus es berbis.
Mais trop i a des cuivers maléis;
Contre un des nos en i ot .XXXVI.
A grant mescief i estoit Aimeris;
Es vos Guillames au cort nés le marcis
Sor Folatise, le destrier arabis;
En la grant presse a ses freres coisis
Et Aïmers ki estoit molt laidis.
Li quens Guillames fu cevaliers eslis,
Fors et delivres, corageus et hardis;
De son lignage avoit sor tous le pris,

Qui il ataint bien est de la mort fis.
Au branc d'acier a si Turs departis
Tous li plus cointes est arire guenchis
Desci k'au tref Gohir, à l'aupatris.
[[s]Vaucrant i trueve .i.] destrier ademis;
Li quens Guillames l'a par le regne pris,
Ainc ne li fu de paien contredis,
Celui [[s]le livre] ki molt ert ses amis,
Et Aïmers est ens archons saillis.
Ciex de Palerne ont les espiex brandis,
Rois Sinagons et Escaimans li gris;
.XX. mile furent à vers elmes burnis,
Devers l'Archant es les vos aquillis.
Là commencha molt grans li ferréis;
Tant bons escus i véissiés croisis
Et tant haubers derous et desartis.
Dist Rainouars : « Or sui je mal baillis,
« Trop ai souffert, je criem estre honis;
« Mien ensientre, ja [[b]est l']estor faillis.
« Sainte Marie, [[s]roine] genitris,
« Tenés l'estor k'il ne soit departis
« Tant com je aie Sarasins asentis
« A mon tinel ke jo tant aim et pris.
« Se jo n'oci ces paiens .x. et .x.,
« Bien doit mes fus et jo estre honis.
« Monjoie! escrie, or me sui trop tapis;
« Se je ne venge Guillame le marcis,
« Si m'aït Diex, jo esragerai vis. »
Li tinel lieve, si leur vient ademis.
Et li couart ne se sont alentis,
Huimais se garde la gent à l'aupatris;
Car, se cascuns estoit de fer massis,
Se Rainouars les avoit acuellis,
Tout morroient à honte.

En Alischans fu molt grans la bataille ;
Rois Sinagons forment no gent travaille.
Traite à l'espée ki clere est et bien taille ;
Qui il consieut nel puet garandir maaille
Ke nel porfende desci k'en la coraille.
[bRainouars voit la chose s'anoaille] ;
Il ne se prise le vaillant une maille
S'à son tinel la presse ne frapaille
Ke paien ne s'en fuient.

Grans fu l'estors et fors et adurés ;
En .cc. lieus i véissiés capler.
Rainouars a les couars apelés.
« Baron, dist il, à moi en entendés :
« Il n'i a cel ne soit à moi remés ;
« Or sachiés bien, et si est verités,
« Par cel Signer ki en crois fu penés,
« Li prumerains k'iert en fuies tornés,
« De cest tinel ke vos ichi véés
« Li briserai les bras et les costés.
— Sire, font il, ja mar en douterés,
« Car nos irons qel part ke vos vaurés
« Et si ferrons des espiex nouelés. »
Dist Rainouars : « Com bon vasal ferés. »
Atant s'en torne, s'a paiens escriés,
Od le[s] couars s'est à aus asamblés ;
Le tinel lieve, ki est gros et quarrés,
A .i. seul cop en a .x. afrontés
Et à un autre autant escervelés ;
Si les abat comme faus fait les prés.
Paiens nel voit n'en soit espoontés.
Et li coart cascuns s'est escriés,
A bons espiex en ont .m. mors jetés,
Et Rainouars les a devant guiés.
Si com il va as paiens craventés,

Des abatus est li chans aroutés.
Dist Rainouars : « Baron, or i ferés!
« Par saint Denis, mar les esparnerés.
« Hui ert vengiés Viviens l'alosés.
« Mar i entra li fors rois Desramés;
« Se jo le ting, à sa fin est alés. »
Quant paien l'oent, s'ont les cevaus tornés.
A Desramé en est .I. mes alés;
A sa vois clere s'est molt haut escriés :
« Desramé sire, où estes vos alés?
« Un vasal a Guillames amenés,
« Ainc si fors hom ne fu de mere nés;
« Rainouars au tinel fu apelés.
« Un tel fust porte, ja mar le mesqerrés,
« Tout en seroit .I. cevaus encombrés.
« .XX^{m}. paiens nos a desbaretés
« A son tinel ki devant est ferrés;
« Au cop ocist .X. Sarrasins armés.
« Par Mahoumet, sire, or vos en gardés;
« Fuiés vos ent ke vos ne l'encontrés. »
Et dist Baudus : « Tais, cuivers desfaés!
« Par Mahomet à qui je sui voués,
« Se jo le tieng et Guillame au cort nés,
« Ou mors ou pris le rendrai Desramés,
« Puis si en face toutes ses volentés.
« Se teus .XIIII. i avoit assamblés,
« Par Mahoumet à qui me sui voués,
« Jo n'en donroie .II. deniers mounéés;
« Ses puis ataindre à mon branc acerés,
« A .I. seul cop les aroie tués. »
Or puet Bauduns dire ses volentés;
Mais, ains le vespres ke li jors soit finés,
Ert Rainouars envers lui esprovés :
Estours en ert jamais melleur n'orrés.

Rainouars est de la presse sevrés,
Desconfis ot Sarrasins et Esclers;
Ainc ne fina tant k'il vint à leur nés.
Là fu l'estors et fors et adurés;
Mais Rainouars ne s'est mie oubliés:
Leur nés pechoie et leur mas a quassés
Et leur calans a frains et esfrondés.
Mais en la mer apoia son tinés;
Rainouars fu legiers et abrievés,
.XXV. piés sailli tous mesurés.
[Ens] ou calant dont li mas est quassés
Estoit Bertrans li quens enprisonés,
Et Guielins, et Guichars l'alosés,
Gaudins li bruns et Hunaus l'adurés,
Gautiers de Termes, li preus et li senés,
De Commarcis Gerars li biaus armés.
En cel calant est Rainouars entrés,
.L. Turs a là dedens trovés,
A son tinel les a si confessés
Li plus haitiés est si mal conréés
Tout a le cors et ses menbres froués.
Sor .I. cloier est Rainouars montés,
Bertran i trueve ki ert enprisonés
Et d'unes buies par les piés enfremés.
Estroitement avoit les poins noués,
Et si avoit ans .II. les iex bendés.
Devant lui vint Rainouars entesés;
Ja l'éust mort, mais il s'est porpensés
Ke ja prisons n'ert par lui adesés.
Devant Bertran s'est li ber arestés,
Se li demande: « Amis, d'ont estes nés? »
Bertrans respont, ki ert tos esfréés:
« Sire, de France, niés Guillame au cort nés;
« Paien m'ont pris .IIII. mois a passés.

« A grant mesaise sui destrains et serrés,
« Tant ai juné ke de fain sui enflés;
« Or en doi estre en Arrabe menés.
« Las, si jo i sui menés n'enprisonés,
« N'en istrai mais nul jor de mon aés;
« Secors n'aurai por home ki soit nés,
« Ains i morrai à duel et à viextés.
« Diex penst de l'ame, car li cors est alés.
— Gentix hom sire, ja serés delivrés
« Por l'amour de Guillaume. »

QUANT Rainouars oï parler Bertrant
K'il estoit niés Guillaume le vaillant,
Isnelement en est passés avant,
Fors de son col li oste le carcant;
A ses .II. poins li aida liement
Et les .II. iex li ala desbendant.
Li palasins est saillis en estant;
Devant lui voit armes à son talent,
Isnelement vesti .I. jaserant,
Puis a lachié .I. vert elme luisant,
Isnelement a saisi .I. bon brant
K'à une estace voit devant lui pendant.
Dist Rainouars: « Bien est aparissant
« Ke estrais estes dou lignage vaillant. »
Dist Bertrans : « Sire, s'or éusse auferrant,
« D'aidier mon oncle seroie desirant.
« Vostre merchi, fait m'avés amor grant;
« Se or estoient delivré li enfant,
« Ke paien tienent, li felon mescréant,
« Ne vos harroie jamais en mon vivant. »
Rainouars l'ot, s'i courut maintenant.
Les enfans trueve molt tenrement plorant;
Li uns à l'autre s'aloit molt dementant.

Là les gardoient .L. Nubiant;
Diex les maudie, li peres k'est poisant !
A grans corgies les aloient batant
Ke de leur car li va li sans colant.
Ainc Rainouars nes ala raisonant;
A son tinel les va tous afrontant,
Ens en la mer les va tous fondeflant.
Dist Rainouars : « Baing avés avenant;
« Si fusent ore tout li oir Tervagant. »
Les enfants va [bmoult] tost desprisonant;
Trestos ensamble les mist fors del calant.
Devers la rive trueve de paiens tant
D'aus sont couvert li pui et li pendant,
Et la marine, et trestout li Archant.
Seure li keurent Sarrasin et Persant;
Et Rainouars en va tant ochiant
A son tinel ki la mace a pesant
Ke nel puet dire nus jogleres ki chant.
Des abatus en i a tant gisant
Ke parmi aus ne puet aler avant.
Dist Rainouars : « Armês vos, bel enfant;
« Vesci des armes, prendés à vo talent. »
Gerars s'arma et tout li autre enfant.
« Diex, dist Bertrans, s'or avoie auferrant,
« D'aisdier mon oncle seroie desirant. »
Dist Rainouars : « Or vos alés soufrant;
« Mien encient, ja n'arés .I. corant,
« Et tout cist autre, cascun sor .I. bauchant. »
Par devers lui vient .I. paiens corant;
Bien fu armés d'un hauberc jaserant,
En son cief ot .I. vert elme luisant
Et à son col .I. fort escu pesant;
En sa main porte .I. fort espil trencant.
Il laisse courre si va ferir Elmant;

Toutes ses armes ne li valent .I. gant;
Mort l'abati dou destrier auferrant.
Rainouars hauce le haut tinel pesant,
Parmi son elme le fiert en trespassant;
Ainc [[b]de] nule arme ne pot avoir garant;
Dusqe en la sele le va tot esmiant,
Toute l'eschine dou ceval derompant;
Ens en .I. mont va tout acraventant.
A l'autre cop ra ocis Malquidant
Et Samuel, Samul et Salmuant;
Ainc li ceval n'orent de mort garant.
« Voir, dist Bertrans, s'ensi alés ferant,
« N'arons ceval nul jor en no vivant. »
Dist Rainouars : « Trop vous alés hastant;
« Je n'en puis mais, par foi, sire Bertrant;
« Cis tinés poise, s'en sont li cop plus grant.
« Ja en aurés, or vous alés souffrant :
« Chi en vient .I. deseur .I. [[f]noir] bauchant ;
« Molt par cort tost, veés com il vient bruiant. »
Atant es vous le Turc esperounant;
Milon ocist à son espiel trenchant.
Dist Rainouars : « Trop as alé avant ;
« Mort m'as mon homme, dont j'ai le cuer dolant. »
Le tinel lieve par molt grant maltalent ;
Ains li paiens ne fu si tost tornant
Ke del tinel nel feri en passant.
Ainc de nule arme ne pot avoir garant.
Ausi com foudres va ses tinés bruiant,
Desci k'en terre va li cols descendant,
Ens en I. mont va tout acraventant.
« Diex, dist Bertrans, trop me vois delaiant. »
Dist Rainoars : « Trop me va anoiant
« Ke plus me vont paien adamagant.
« Sire Bertran, ne te vas mervillant ;

« Grans est li fus, si poise par devant.
« Quant j'ai mon cop entesé en hauchant,
« De grant vertu vient aval descendant;
« Jou ne le puis tenir ne tant ne quant. »
Dist Bertrans : « Sire, si f[e]rés en boutant;
« Ensi iront vo cop amenusant. »
Dist Rainouars : « Or vois jou aprendant;
« Jou irai à l'escole ! »

DIST Bertrans : « Sire, quant nous as delivré,
« ['Or nos aidiés] tant ke soiens monté;
« Li quens Guillames vous en saura bon gré. »
Dist Rainouars : « Volentiers, en [n]on Dé;
« Ja n'aurés un tout à vo volenté,
« Et tout cist autre, ja n'en ert trestorné. »
Par mautalent a le tinel levé,
En contremont à .II. mains entesé,
Parmi son elme a .I. roi asené;
Non ot Morindes, plains fu de grant firté,
A grant mervelle ot bien son cors armé.
Et Rainouars l'a si dou fust frapé
Parmi son elme, k'il ot à or gemé,
Toutes ses armes li ont petit duré.
Dusqe en la sele l'a tout esquartelé,
Et le ceval ra par mi tronchouné.
Si bruit li cos com foudres encontre oré;
Ens en .I. mont a tout acraventé.
Au resachier a .II. Turs encontré;
De .VII^c. colt ne fuissent miex tué
Et li ceval desous aus asomé :
Tout craventa devant lui ens el pré.
« Voir, dist Bertrans, ce sont cop de malfé;
« Rainouars sire, vous avoie rové
« Ke dou tinel fuissent paien bouté. »

Dist Rainouars : « Jou l'avoie oublié;
« Or le ferai si com as devisé. »
Atant es vous apoignant Balufré,
Un roi paien de molt grant cruauté;
A grant mervelle ot son cors bien armé,
De doubles armes garni et apresté.
Tient .i. espil trenchant et afilé;
Il laisse coure le destrier abrievé,
Devant Bertran a .i. Franc mort jeté,
Ki couars ert en l'estor apelé.
Dist Rainouars : « Or avés mal esré;
« Mort as mon homme, molt m'en as fait iré. »
Par maltalent a le tinel levé;
Ains ke li rois eust son frainc retiré,
L'a Rainouars si dou tinel frapé,
Parmi son elme l'a si bien asené
Toutes ses armes li ont petit duré.
Jusqe en la sele l'a tout esquartelé
Et le ceval ra par mi tronchouné;
Ens en .i. mont a tout acraventé.
« Voir, dist Bertrans, or sai de verité,
« Rainouars sire, bien nous as oublié;
« Par toi n'en ermes garandi ne tensé. »
Dist Rainouars : « Jou nel fas pas de gré,
« Sire Bertran, car le me ramenbrés.
« Le boutement n'ai pas acoustumé;
« Ki chou oublie k'il n'a fait et usé
« Par droit esgart doit estre pardoné.
« Or bouterai, puis qu'il vos vient en gré. »
Son tinel prist, estraint l'a et branlé;
Desous s'asaile a le graille serré
Et par devant le plus gros bout torné.
Es vos atant l'amirant Estiflé;
N'ot si felon ne si mal desfaé,

Bien fu armés sor .I. noir estelé.
Un cevalier nous avoit mort rué ;
Ciex estoit hom Rainouart l'aduré,
De ciaus ki erent par droit couart noumé.
Ains k'il éust son auferrant torné,
L'a Rainouars si dou tinel bouté
L'escu li a brisié et estroué
Et son hauberc ronpu et despané.
Ront li les costes, le cuer li a crevé,
Dou bon ceval l'a mort acraventé,
Le frain a pris, Bertran l'a presenté.
Dist Rainouars : « Vous vient [[b]point] cis en gré ?
— Oïl voir, sire, miex vaut d'une cité. »
Bertrans monta, ki molt l'a desiré,
Puis prist l'escu au Sarrasin boucle
Et son espil ki le fer ot quarré ;
A .I. paien a maintenant josté.
L'escu li brise, l'auberc li a fausé,
Mort le trebuce, s'a le ceval coubré,
A son cousin Gerart l'a presenté.
Et ciex i monte par l'estrier noelé ;
Tost ot escu et espil recovré.
Et Rainouars a tant paiens hasté
K'à .I. bout a .III. cevaus conquesté.
Troi des enfans i sont molt tost monté ;
Encor en sont à pié li .II. remé.
Rainouars n'en a mais nul oublié :
Un paien boute si k'il l'a esfrondré ;
A l'autre bout en a .III. aterré,
Les cevaus prent ki furent pumelé.
Or en auront li enfant à plenté.
Ciaus les bailla k'il a desprisouné,
Et cil monterent baut et aséuré.
Or sont tout .VII. li cousin ajosté ;

Molt forment ont Rainouart merchié,
Car par lui sont de prison escapé.
Dès or saront Sarrasin et Esclé
S'il ont en aus ne force ne bonté.
Lors laissent courre, s'ont paiens escrié;
Assés en detrencierent.

En Alischans out fiere caplison;
Paien glatisent et uslent com gaignon.
Et Rainouars s'escria à haut ton :
« Or de bien faire, franc chevalier baron!
« Je vos ai mis tous .VII. fors de prison;
« Querés Guillaume et Bernart et Buevon.
« S[e] il m'avoient près d'aus à compaignon,
« Mar douteroient paien ne Esclavon. »
A cel cop lieve le tinel contremont,
En la grant presse va ferir à bandon,
De Sarrasin fait tele ochision
De san des cors vont dusqes au talon.
Si les ochist et abat à fuison
Com carpentiers fait petit boskillon;
A cascun cop en fait vuidier l'archon
O .VII. ou .VIII. de la geste Mahon;
Tant en ocist n'est se mervelle non.
Paien le fuient com aloe faucon.
« Avois! s'escrient, aidiés, sire Mahon! »
Dist Rainouars : « Si fait cop sont molt bon;
« Ja li bouters ne m'i auroit fuison.
« S[e] à .I. cop ochi .I. Turc felon,
« Ne priseroie mon tinel .I. bouton,
« Mais .VI. ou .VII. ou .VIII., tant est raison. »
Bertrans l'oï, si a dit à Guion :
« Avés oï Rainouart le baron?
« Ains si grans mos n'oï dire nus hom.

— Par foi, dist Guis, molt a cuer de lion;
« Diex le garisse si ke ne le perdon.
« Qerons Guillaume et si le secoron;
« Se il i muert, molt grant perte i auron. »
Atant s'en tornent brochant à esperon.
Qui il ataignent n'en ruevent raenchon,
Le cief li trencent par deseur le menton.
Paiens ochient sans nule esparnison;
Devant leur brans n'a arme garison.
Grans fu l'estor et li caples felon;
Sounent cil graille, molt en sont grant li ton,
Turc et Persant glatisent com gaignon,
Tel noise mainent et si fort huïson
Et li ceval si fiere braidison
Tous li Archans en tentist environ;
On les ot de .v. lieues.

Biaus fu li jors et li solaus luist clers,
Et la bataille fist molt à redouter.
En .cc. lieus i véissiés capler,
Cors et busines et olifans souner,
Molt hautement ensegnes escrier,
Païne gent et glatir et huper
Et sor François guencier et trestorner.
Et cil vers aus nes vuelent deporter.
Dont véissiés maint riche cop doner,
Au branc d'acier et ferir et capler,
Testes et bras, et piés et poins voler,
Et ces entrailles les boiaus traïner,
L'un mort sor l'autre trebuchier et verser,
Cevaus fuïr et regnes traïner,
Deseur la terre le sanc des cors beter.
Ki là chaï, il ne pot relever,
Por tant k'il fust, Sarrasins ne Esclers.

[bLi quens Bertrans leit le cheval aler],
Tant com il pot le ceval randoner,
Brandist l'espié od le fer d'outremer
Et va ferir Aiglin à l'encontrer.
L'escu li perce, l'auberc li fist fauser,
Parmi le cors fist fer et fust [bpasser],
Mort le trebuce, ains ne li leut parler.
Li .vi. cousin resont alé joster;
.VI. rois paiens fisent mort craventer.
Bien se contienent à guise de sangler,
Au branc d'acier font paiens remuer;
Devant leur côl ne puet arme durer,
Toute la presse font partir et sevrer.
Tant vont Guillame qerre li baceler
K'i le troverent amont devers la mer.
Bien le connurent à ruistes cos doner
Et au grant cors et au fier regarder;
Devant s'espée ne puet arme durer.
« Diex, dist Bertrans, or voi mon desirer.
« Oncles Guillames, chi vous vient revider
« Ki ne pot onqes de vos servir lasser:
« Chou est Bertrans ki or se veut pener
« Por vostre amor de Sarrasins grever.
« Tous nous a fait, sire, desprisoner
« Ciex au tinel ki tant fait à loer;
« Jou l'oï, sire, Rainouart apeler.
« Ainc de sa force n'oï nus hom parler;
« Ne l'ose ataindre Sarrasin ne Escler,
« Turc ne Persant d'une lance abiter. »
Et dist Guillames : « Jhesus le puist saver!
« Biaus niés Bertrans, or n'est lieu de parler;
« Jou ne vous puis basier ne acoler,
« Car n'avons mie bien lieu de reposer.
« Veés de paiens tous Alischans peupler

« Et ces valées et ces tertres raser ;
« Li vif diable les ont fait assambler.
« Se Diex n'en pense, ja n'i porrons durer
A icest mot vont ensamble capler.
Mestier leur est, n'ont jor de sejorner,
Car Sarrasin ne finent d'aüner.
Desramés fait .xxx. grailles soner
Et .m. trompes, .m. tabors taburer.
Tout font [la mer en] Alischans trambler,
En la marine barges et nés voler.
Puis ke de terre vaut Diex Adan former,
Ne vit on canp tant fesist à douter.
Se ciex n'en pense ki se laissa pener
Ens en la crois por son pule sauver,
Mar François virent ainc cel jor ajorner.
Mien ensientre, n'en peust .i. escaper
Se Diex ne fust et Rainouars li ber,
Ki en fist grant machacle.

Grans fu la noise de la paiene gent.
Li quens Guillames i fiert hardiement,
Et Aimeris et si fil ensement ;
Paiens requirent et menu et sovent,
Leur brans d'acier leur tienent en present,
D'aus detrencier furent forment sanglent.
Mais Sarrasin vienent aparisant ;
Contre .i. des nos en i a des leur cent ;
N'adont ne puis ne vit on si grant gent.
Es vous le rois Margot de Bocident ;
N'ot si felon desci k'en Orient.
Les tors d'Arcaise tenoit en casement,
Desous l'abisme où desoivre li vent.
Illuec dist on ke Lucifer descent ;
Outre cest regne n'a hom abitement,

Fors Sajetaire et Noirons ensement.
Onqes n'i ot .I. seul grain de forment;
D'espises vivent et d'odour de pieument.
Par dechà est li grans arbres ki fent
.II. fois en l'an par rajonisement.
Margos venoit molt aïréement;
N'ot pas destrier, ains cevauce .I. jument.
Ne le dounast por .M. mars d'argent,
Et l'uns et l'autre est noirs com airement.
Plus tost [ſcoert l'ewe] ke quarraus ne destent,
Toute ert coverte de paile d'Orient,
Blanc comme noif, trechié menuement.
Parmi le blanc pert li noirs ensement;
Tous ses esclos en ralume et esprent.
Un flaiel porte, la mace ert d'orpument,
Et tout li mances en estoit ensement;
Et la chaïne dont la batiere pent
Plain poig ert grosse, close estoit fierement
Ki ert molt dure, d'une pel de serpent,
Ki ne crient arme d'acier ne ferrement.
Rainouart kiert, mais nel trueve noient;
Forment l'en poise, s'en a le cuer dolent.
Entre François se fiert iréement,
Tant en ocist com lui vient à talent.
« Diex, dist li quens, peres omnipotent,
« Com cis diables nous maine malement!
« Se il vit longes, de nos ert finement. »
Le destrier broce, se li vient esraument,
Del branc d'acier le feri durement
Parmi son elme; mais ne li vaut noient,
Car ne dote arme plus ke trespas de vent.
« Glous, dist Margos, ta mors est en present;
« Ja de ton Dieu n'aras desfendement. »
Le flaiel lieve, en contremont le tent.

Li quens le fuit de terre plain arpent;
N'est pas mervelle se à cop ne l'atent,
Car li flaiaus poise molt durement
A la mesure bien d'un mui de forment.
Li rois Margos, ki nel sot mie lent,
D'ire et de duel tout alume et esprent.
Guillame alast, je quit, molt malement,
Quant Rainouars i vient iréement.
Le conte voit, molt ot le cuer dolent,
Ke ciex diables demaine si vieument;
De duel morra si n'en prent vengement.
« Avois! s'escrie, fel traïtre pullent,
« Mar le chaçastes, par le cor saint Vincent! »
Le tinel lieve par molt grant maltalent,
De l'enteser ot tout sen cors suant;
Margot feri isi très durement
L'elme li froisse, k'ert de quir d'olifant,
Et la cervele trestoute li espant.
Li cos fu grans, par grant vertu descent;
Tout craventa [ᵇet] lui et sa jument.
Dist Rainouars: « Or te va malement;
« Molt fait ke fous ki contre moi se prent.
— Voir, dist Guillames, si fait cop sont molt gent.
« Rainouars sire, .c. merchis vos en rent,
« Car mort m'éust par le mien ensient;
« Mais Diex et vos m'en a fait vengement. »
Dist Rainouars: « Venés séurement;
« Mort sont paien et livré à torment.
« N'esparnerai ne frere ne parent:
« Mes cousins ert Margos de Bocident. »
Lors s'abaissa au flaiel, si le prent.
Ne li conteke; jeté l'a .I. arpent,
.II. Turs a mors à .I. trespassement,
Car li flaiaus poise molt durement.

Paien le voient, si s'escrient forment :
« Mahomet, sire, secorés vostre gent
« K'i n'i muirent à honte. »

QUANT Sarrasin voient morir Margot,
Plus de .x. mile vienent plus ke le trot.
Cascuns portoit ou lance ou gaverlot,
Hace d'acier ou grant mace portoit;
Entor Guillame veissiés grant asout.
Mais Rainouars au tinel les desclot,
Molt a ocis de Turs de putain trot;
Nel doivent mais François tenir por sot,
Car grant mestier leur ot à son maillot.
Bien leur aida au miex k'il onqes pot.
Mar virent onqes Sarrasin son complot :
Plus de .x. mile cel jor en jeta mort.
Mal resamble home ki onqes torchast pot
As grans cos ke il done.

GRANS fu la noise, longement a duré.
Molt ont paien nos François agrevé.
Tant en ont mort ne pot estre nombré ;
Contre .I. des nos sont .xxx. bien nombré.
Ja fuissent tout no gent desbareté
Quant Rainouars i vient tout entesé.
En la grant presse a maint grant cop doné,
Qui il consieut, moltl'a tost afiné.
— A .IIII. cos en a .xx. craventé,
Et à .x. autres .XL. escervelé.
Si les abat com li faus fait le pré ;
Plus d'un arpent a paiens reculé.
Rainouars est seur aus molt aïré,
Des cos ferir travellié et lassé.
Plus de .VIII^{c}. paiens avoit tué.
De la presse ist com hom de grant firté,

Son tinel lieve, l'a à terre bouté,
Deseur s'apoie, s[i] a son cief crollé;
Un petitet a deseur reposé.
Paien le voient, grant joie en ont mené;
Ne quident mais ke il ait poesté.
Il se ralient, si l'ont avirouné
Plus de .x. mile, ke tout furent armé.
De loig li lancent, si l'ont point et hersé
En .xxx. lieus li ont le cors navré.
Ne fust l'auberc k'il avoit endossé
Et li capiaus k'il ot ou cief fermé,
Ce l'a de mort garandi et tensé;
Bien soit [[b]de l'ame qui si l'ot adoubé].
Mais des couars i ot .c. mort iré.
Atant es vos .i. paien, Enorré;
N'ot si felon desci k'en Duresté,
Ainc ne fu hom de si grant cruauté:
Maint François a mangié et estranglé.
[[b]*.I. mail d'acier porte grant enhanté;*
De nostre gent a forment lapidé,
Plus de .l. en a au mail tué.
Dist Renoars: « Or ai trop enduré;
« Se plus i sofre dont aie je dahé. »
Parmi la presse vient, le tinel levé,
Tant a coru qu'il ataint le maufé.
Sachiez de voir ne l'a pas salué;
Par de deriere li a grant cop doné,
El haterel l'a molt bien assené,
Devant ses piez l'a mort acraventé.
Dist Renoars « Or avant, Aenré!
« Tu me véis ja de petit aé;
« En tel maniere vous ai ci ravisé
« Mar me véistes onques de mere né.
« Monjoie! escrie Guillaume, i'ai iosté

« Alons as autres, cestui ai afiné.
« Mi cosins iert et de mon parenté;
« Encor ai gie .I. frere, Tenebré,
« Esclariax, Jambus et Persagué,
« Et Valegrape, ce cuit, c'est li ainzné,
« Et .VII. avec que je n'ai pas nomé;
« Mès, par la foi que j'ai Guiborc porté,
« Ja n'i aura garde fraternité.
« Avoiz! s'escrie, je sui filz Desramé;
« Mès, s'il ne croit Jhesu de majesté,
« Je l'ocirré de cest tinel quarré.
— Dex, dist Guillaumes, par ta seinte bonté,
« Garissiez le et lui et son tinel;
« Li quex que faille, à mort somes torné. »
Paien s'escrient : « Véez là le maufé;
« Qui l'atendra, ja l'aura devoré.
« Desramé sire, tel perte as recovré
« Que mort i sont .XV. roi coroné,
« Et .XXX^{m}., que Persant, que Esclé.
« Mar acointierent Guillaume et son barné
« Et le déable qu'il nos a amené,
« Qui a le cors issi enfantosmé
« Ne crient cop d'arme .I. denier monéez.
« Par lui serons morz et desbaretez;
« Qui l'agarra moult aura bien erré. »
Por Renoart sont si espoonté
Par pou ne sont tuit en juie torné.

RENOART *est de la grant presse issuz;*
Molt longuement s'i estoit combatus,
Et son tinel en a .M. estenduz.
.I. petitet s'apuia sor son fust;
Paien cuidierent que il fust recréuz,
Sore li corent, si est levés li huz.

Plus de [x]m des cuverz mescréuz
Lancent li lances et javeloz aguz.
Dex le gari et la soe vertuz,
Et li hauberz dont il estoit vestuz.
Dist Renouars : « Je sui trop atenduz;
« Par saint Denis, n'i seré huimès muz,
« S'iert la bataille et li estors veincuz. »
Le tinel lieve, sore lor est coruz,
Plus de .L. en avoit abatuz;
Cui il ateint mort est et confonduz.
Paien reclament Mahomet et Cahuz.
A ces paroles est Desramés venuz,
En sa compaigne .IIII. rois mescréuz;
Tant i avoit des paiens malostruz
Sos ciel n'a home qui prisast les escuz.
Là veissiez tant bons destriers crenuz,
Tant blanc haubert, meint vert elme aguz,
Tantes enseignes, de poile, de bofuz!
Dex pent des noz qui el ciel fet vertuz.
Paien s'eslessent, Frans les ont reçéuz,
A l'encontrer les ont molt bien feruz,
Es cors lor baignent et les fers et les fuz.
Après ont tret les brans d'acier moluz,
Copent ces hiames et fendent ces escuz;
Del sanc des cors fu molt grant la paluz.
Desramés vient poignant toz irascuz,
Sor la brehaigne qui fet les sauz menus;
Brandist l'espié qui devant fu aguz.
Et fier[t] Gaudin qui à Guillaume iert druz.
Parmi le cors li est l'espié coruz;
N'est mie mort, mès à terre est chéuz;
Dient François : « Gaudins, tant mar i fus! »
Desramez fu fort et grant et corssuz,
Lonc ot le col, noirs ert et toz chenuz;

En tote Espaigne n'ot paien si membruz.
Gaudin lessa, et qu'en féist il plus?
Isnelement fu sachiez li brans nuz;
Ja mosterra li rois ses granz vertuz.
A .v. des noz a lues les chiés toluz.
« *Avoiz! s'escrie, Guillaumes est repuz*
« *Cil au cort nez, li cuvert malostruz,*
« *Qui m'a mes homes ocis et confonduz,*
« *Et en bataille mes rois morz et vaincuz,*
« *Et mon neveu a ses regnes toluz.*
« *Hui est li jorz que l'en rendré saluz:*
« *N'i garira mès juenes ne chenuz;*
« *Ja de ses homes n'en eschapera nus,*
« *Et il méismes iert as forches pendus.* »

DESRAMEZ *vet parmi l'estor poignant*
Sor la brehaigne qui soz lui vet bruiant;
Au brant d'acier vet les noz ociant.
Contre son cop n'a nule arme garant;
Tant en ocist com lui vient à talant.
Par la bataille vet Guillaume querant:
« *Ahi! Guillaumes, por quoi alez fuiant*
« *Que jamais vis nen istrez de l'Archant?*
« *Hui te feré veincu et recréant.*
« *Perdu avez Vivien le vaillant;*
« *Desoz cel arbre gist mort sor .I. estant*
« *A la fontaine dont li doit sont bruiant.*
« *Cuvert, traïtres! ja l'amiez vous tant;*
« *Vien, si le venge à ton acerin brant!*
« *Je sé de voir tu te vas defuiant;*
« *Fel soit li cuers puis qu'il va coardant.* »
Li quens l'oï qui venoit apoignant,
Si a parlé hautement en oiant:
« *Voir, dist Guillaumes, molt m'avez fet dolant;*

« Mort m'as mes homes, or me vas menachant ;
« Mar le pensas, fel cuvert mescréant !
« Je sui Guillaumes, mar le querras avant ;
« Se velz bataille, vez moi aparillant ;
« [e Se ge te fail, tien moi por recréant. »
Desramés l'ot, d'ire vait enprendant] ;
Le destrier broche, si entoise le brant,
Et fiert Guillaume parmi l'elme luisant.
Pierres et flors en vet jus abatant,
Quanqu'il consuist vet contreval razant ;
Mès enz el chief nel toucha tant ne quant,
Car il avoit Jhesu Crist à garant.
L'espée torne el poig au mescréant ;
Tot son escut li vet eschantelant ;
Ce fu vertu de Deu, le roi amant,
Qu'il ne toucha le col de l'auferrant.
« Voir, dist Guillaumes, cist cop n'est pas d'enfant ;
« Or sui je fox se plus te vois sofrant. »
Il tint Joieuse au pont d'or flamboiant,
Parmi son elme li reva doner grant
Que flors et pierres en vet jus abatant,
Tranche la coife de la broigne tenant,
Grant pleine paume de la teste li fant ;
Desor l'oreille vet la piece pendant.
L'espée torne, si vet escobaiant,
Et nequedant si [e l'estordi] del brant
Qu'il l'abati del [e destrier auferrent].
Prist le au nasel del vert elme luisant,
Ja li tranchast la teste maintenant ;
Mès au rescorre poignent .xx^{m}*. Persant.*
Et d'autre part François li combatant,
Et Aymeris et toz ses .VI. enfanz,
Et si neveu, et si apartenant
Au brant d'acier vont la presse rompant.

Sanc et cervele vont à terre espandant,
Mais tant i ot de la gent mescréant
Que nel puet dire nul juglerre qui chant.
Desramé font monter en l'auferrant;
Lors commencierent le chaple moult pesant.
Cors et boisines vont tel noise fesant
Que la marine en vet tote crollant,
Et nés et barges, et trestoz li Archant.
Molt ot bon cuer qui ne vet trebuchant;
Mais Renoars ne vet pas coardant;
De l'estor crient que il ne voist faillant
Et que paien ne s'en tornent fuiant.

PAR *la bataille ez voz poignant Borrel;*
O lui estoient si .XIIII. *chael,*
Tuit chevalier adoubé de novel,
Noirs comme more, merveilles furent bel.
N'i a celui ne portast .I. *flael;*
Toz sont de coivre, bien ovré à cisel.
Onques n'i orent lance ne panoncel.
Borrels lor pere portoit .I. *grant martel*
De fin acier bien ovré à néel.
N'a vestu broigne, ne haubert à clavel;
D'une lutime ot envolsé la pel
Et si avoit en son chief .I. *chapel*
[*eQui estoit fais de cuir de luitonel*];
Ne crient cop d'arme vaillant .I. *penoncel.*
De nostre gent fesoit molt grant maissel;
Contre son cop ne valt arme .I. *mantel.*
Ocis nos a Guion de Montabel,
Renier del Perche et Girart de Bordel.
Par Aleschans feit de sanc tel ruissel,
Se Dex n'en pense, qui forma Daniel,
Encui perdra Guillaumes son revel.

Mès Renoars vient corant .I. vaucel ;
Tint son tinel qui mal sambloit fusel.
Tel li dona [derrier] el haterel
Que de la teste espandi le cervel ;
Tot derompi et vousure et chapel,
Mort le trebuche delez .I. jardinel.
Dist Renoars : « Alés avant, Borrel !
« Vous me véistes ja molt petit tosel ;
« Conut vos ai con li leus fet l'aignel.
« De mon tinel vos ai fait tel bendel,
« Que fis ferrer au fevre Lionel,
« Je nel dorroie por l'or de Mirabel ;
« Einz en auré espandu maint boel
« De cele gent qui n'aiment Israel.
« Avoiz ! s'escrie, si fet cop sont molt bel. »

QUANT *Renoars ot Borrel abatu,*
Prent son martel, à son ceint l'a pendu ;
Quar, s'il avoit son grant tinel perdu,
A cel martel mosterroit sa vertu.
Li fiz Borel ont lor pere véu,
Vers Renoart vienent tuit irascu ;
De lor fléax ont Renoart feru ;
Demené ont et grant noise et grant hu.

LI *filz Borel firent moult à douter ;*
.XIIII. furent, tuit juene bacheler.
Vers Renoart acourent com sengler,
De lor fléax li vont granz cox doner,
De son chapel font les cretes voler.
Dist Renoars : « Or puis trop demorer. »
Le tinel lieve qu'il ot fet viroler,
Parmi les testes lor va granz cox doner.
Au premier cop en fist .V. craventer

On[c] Renoars ne fina de chapler
Si les ot fet touz à lor fin aler.
Les fléax prent, ses en voloit porter.
L'un en a pris, sel fist amont briller;
Dist Renoars : « Or puet l'en [ſbien] prover
« Ceste arme est fete pour les moches oster. »
Puis les commence par l'estor à geter
Que il nes puet véoir ne esgarder.

QUANT *Renoars ot les fléax gitez,*
Prent son tinel, si s'en est retornez.
Voit .I. conroi de Sarrasin armé
Qui donc à primes estoit issu des nez,
Si les conduit Agrapart li barbez.
N'avoit de grant que .III. piez mesurez,
Mès gros estoit et par espaules lez;
Trop laidement fu le Turc figurés.

ROIS *Agrapart fu de lede façon :*
Lons a les crins desi que au menton,
Les elz ot rouges ausi comme charbon,
Ongles aguz ausi comme grifon.
Cil qu'il ataint a moult mal compaignon.
« Avoiz ! » s'escrie Guillaume en sa raison,
« Encui seras à grant destruction ! »

AGRAPART *vient poignant toz eslessiez;*
De nostre gent a forment mehaigniez.
Renoars fu sor .I. arbre foilliez;
Molt ot grant chaut, son elme a deslaciez.
Atant ez vos Agrapart eslessiez;
Il saut avant, si l'a si chapigniez
Jusqu'à la char n'i a cheveul laissiez;
Li sans vermeil li est aval glaciez.

Quant Renoars se sent si mehaigniez,
Dist : « Agrapars, vos m'avez chapigniez;
« De mes cheveus fetes trop grant marchié.
« Par saint Denis, mar i sont esrachiez;
« Se ne m'en venge, plain sui de malvestiez. »

RENOUART *fu dolent, ne set que face;*
Taste à son chief : « Ci a molt laide trace. »
Son tinel prent, à ses .II. mains l'embrace,
Quida ferir le paien en la face;
Mais il saut haut comme beste sauvage,
Au rechaoir la cuisse li esrache.
Dist Renoars : « Paiens, festes eschace;
« De mon tinel avez sentu la mace. »
Agrapart saut, parmi les flans l'embrace,
Par tel aïr les ongles li enlace
Que .C. des mailes de l'hauberc li deslace.
Au retorner si l'a mors en la face
Que li clers sans tot contreval li glace.
Et Renoars le sesi par la brace,
Vousist ou non le giete en mi la place :
« Va tu, dist il, ja Dex bien ne te face.
« Sainte Marie, com or me cuist la nache! »

RENOUART *fu dolent, qui se combat*
Que de sa plaie le sanc vermeil li bat.
Dist Renoars : « Moult ai or le cors mat
« Por seulement la morsure d'un chat. »
Cil li revient à guise de liepart;
Par mi les flans enbraça Renouart,
La char li perce ausi com d'un fausart.
Et Renoars à ses poinz le depart.

LI [*'Sarrasins*] *fu moult de pute orine.*

Dist Renoars : « Moult es pute racine ;
« Très bien resembles de lignage de signe. »
Li Sarrasins vint corant de ravine;
Renoars lieve le tinel de sapine ;
Grant cop li done amont desus l'eschine;
Mort l'abati delez une aube espine.
Dist Renoars : « Tien, ore a bone estriene ;
« Tu commenças premerains l'aatine. »
A tant s'en va, son tinel en traïne.

QUANT *Renoars ot mort le mescréant,*
Lors se retorne son tinel traïnant,
Son elme lace moult bel et avenant.
A l'estandart sonent li olifant.
François escrient : « Monjoie la vaillant »,
Et Sarrasin : « Mahon et Tervagant. »
De tel bataille n'iert mès nus qui vos chant.
A tant ez vos Crucados apoignant,
.I. Sarrasins ; molt ert de bel semblant,
Et chevalchoit .I. destrier Aufricant.
N'a si grant home, desi qu'en Oriant,
Qui avenist à son arçon devant.
Tint une [mace] moult merveilleuse et grant,
De nostre gent aloit trop damagant.
Mès Renoars li corut au devant :
« Estez, vassal, dist il, n'irez avant,
« Quar me rendrez cele mace pesant ;
« C'est le tréu que je gart de l'Archant. »
Dist Crucados : « Ribaut, alez avant ;
« Garçon me sembles qui en fours va jesant.
« Fui toi de ci, ne me va ramponant ;
« Ja te dorré el visage devant. »
Dist Renoars : « Et je mielz ne demant,
« Mès tant i a que te ferrai avant. »

Son tinel lieve contremont en hauchant,
Fiert le paien sor son elme luisant,
Jusc'an la sele le va tot esmiant.
Ocis éust le destrier auferrant,
Mès le tinel ala escolorgant.
Prist le cheval por ce qu'i le vit grant.
Dist Renoars : « Moult ai le cuer dolent
« Que cil gloton me vont si ramponant :
« Garçon me claiment, ribaut à pié trotant.
« Or monteré desus cest auferrant;
« [Chevaliers iere] dès or mès en avant. »

RENOUART *tint le destrier à grant joie*
A une main par la resne de soie.
Le cheval fronche, durement se desroie;
Dist Renoars : « Volentiers monteroie,
« Mès il me semble que le cuer m'afebloie.
« Et mon tinel, comment le porteroie?
« Mon escient, je cuit que je charroie. »

RENOUART *fu enz en la sablonniere;*
Tint le cheval par la rene doubliere.
Del chevaucher n'estoit pas costumiere,
De la cuisine connoist mielz la fumiere.
Quant du monter, ainz n'i quist estriere,
Saut en la sele tot ce devant deriere,
Devers la queue a tornée sa chiere.
Et li chevas s'en fuit comme levriere
Tot contreval, parmi une bruiere.
Dist Renoars : « Ceste jument est fiere;
« Se je quidasse qu'il fust de tel maniere,
« Je n'i montasse por tot l'or de Baiviere.
« Aïde, Dex, voir pere justisiere,
« Que je ne chie aval ceste rochiere. »

Issi faisoit Renoars sa proiere,
Et chevauchoit et faisoit laide chiere.
On n'en sot mot, si chaï par derriere,
Si li chaï sa grant perche pleniere.
Li bers se tint à la cue derriere.
Et li chevaus le trait par la poudriere;
On[c] ne fina si qu'à une riviere,
Iluec lessa Renoart en l'ortiere.

QUANT *Renoars fu à terre chaüz,*
Plus tost qu'il peut est en piéz resailluz.
Le cheval prist, quar moult fu irascuz,
D'un de ses poinz l'a si .II. cox feruz
Que le chevaus est à terre chéuz.
Et Renoars est ariere coruz :
« Sainte Marie, dist il, où est mes fuz?
« Se je le perc, Guillaumes est vaincuz. »

LE *jor fu bel, la chalor est levée,*
Et la bataille fu grande et adurée;
De toute parz fu molt grant la mellée.
['Es Walegrape] le fonz d'une vallée;
N'ot si fort hom jusqu'à la mer Betée.
Tote sa gent avoit ja trespassée.
.I. croc portoit dont la pointe est dorée;
Par Aleschans nostre gent malmenée,
Ne puet nus hom vers lui avoir durée.
Cil a la perche Renoart encontrée;
Ne pout porter, ainz l'en a traïnée
Trusqu'à .I. mont soz l'olive ramée;
Là s'est asis, si l'a molt esgardée.

CIL *Valegrape ot le corage fier,*
Et ot le cors parcréu et plenier.
Il n'avoit lance ne escu de quartier,

Mès en .I. cuir velu s'iert fet fichier
D'une serpent; ne prise arme .I. denier.
Qui li véist noz François desrengier
Bien péust dire : « Vez là .I. aversier. »
Desouz l'olive s'asist por refroidier.
Renoars garde, s'a véu son levier.

VERS *Valegrape vint Renoars li preuz.*
De son tinel avoir est covoiteus;
Il vint corant au paien com un leus,
Son fust li tout, ne fu pas poereus.
Et Valegrape [saut] en piés com ireus;
Il prent son croc, si roille les eus.
Dist Renoars : « [Molt] es ore hisdeus;
« Car me dis ore se es homme morteus.
« Tu ne sez mie qex gieus fet mes tineus. »
Dist Valegrapes : « Va t'en, fox envieus;
« Tant par es povres et chaitis ennuieus,
« En la cuisine as esté, ce cuit, queus.
« Molt par es fox quant ci es venuz seus;
« S'en ta compaigne en avoit .XX. et deus,
« Ses occirroie ainz que tourt li soleus. »
Dist Renoars : « Molt es ore orgueilleus;
« Ainz que m'eschapes te ferai tot honteus,
« Et de ta teste ferai voler les eus. »

LI *dui baron furent molt ahati*
Et de combatre furent bien arami.
Walegrape a Renoart envaï,
De son hauberc l'a par le pan saisi,
A lui le sache, forment le porfendi.
Lez le coté le croc le consui,
Grant plaine paume du costé li rompi;
Le sanc vermeil à la terre en chaï.

Quant Renoars se sent si mal bailli,
Tel duel en a tot a le sens marri;
Son tinel lieve, à .II. mains le seisi;
Fiert Valegrape là où le consui
Desus le chief que tot l'a estordi.
Fort fu la pel qui son chief garanti;
Ne l'empoira vaillissant .I. espi.
Vousist on non, à terre l'abati.
Et Valegrapes moult tost en piez sailli;
A son grant croc si forment le sesi
Petit s'en faut que tot nel porfendi.

RENOUART *voit son sanc parmi sa plaie;*
Il en jura la paterne veraie
Mavès sera encor ne s'i essaie.
De son tinel merveilleus cop li paie;
Ne li fist mal .I. seul bouton de haie,
Dont fu dolent Renoars, moult s'esmaie.

DES .II. *vassaus fu li estors pesans;*
Grans cox se donent es costez et es flans.
Et d'autre part contreval li Archans
Se recombat Guillaumes li vaillans,
Et Aymeris, et toz ses .VI. enfanz;
Tele entente ont envers les souduians
Ne lor remembre d'ome qui soit vivans.
Contre .I. des noz i a .C. mescréans,
Si nos ocient et afolent noz Frans.
Et François crient, Jhesu lor soit aidans:
« Et où est ore Renoars le vaillans?
« Au grant besoig nos est ore faillans. »
Mès ne leur vaut le pris de .II. besans,
Quar Valegrapes, li cuvers mescréans,
En tel destroit le tient li souduians

Que par la bouche li est volez li sans.

DESOZ *l'Archant, soz .I. arbre ramé,*
Sont li vasal ambedui aresté;
De bien combatre sont moult entalenté.
Renoars a Valegrape avisé,
El chief amont l'a moult bien assené.
Fort fu la pel de vielle antiquité;
Ne l'empoira .I. denier monéé.
Grant fu le cop, s'a le Turc estonné;
Vousist ou non, l'a deus piez reculé,
Et li paien en a .I. cri gité.
La terre en crolle environ de tou[t] lé.
Fierement a Renoart regardé,
A son croc a Renoart assené,
Si l'a saisi parmi l'iaume jemé
Qu'agenoillier le fist contre son gré.
Renoars saut qui n'a point demoré.

QUANT *Renoars a le paien véu*
Que à son croc l'a si fort porfendu,
Tel duel en a tot a le sanc méu.
Ja le ferist desus le cuir velu;
Mès Valegrapes leva le croc agu.
Là est au Turc assez mesavenu,
En .II. moitiez li a son croc rompu.

RENOUART *a véu la meschéance;*
Dist au paien : « Tu es en la balance;
« Mahon renoie, et si t'en vien en France. »
Dist Valegrapes : « Or as tu dit enfance;
« Tant com je tienge de mon grant croc le manche,
« Ne redot je ton tinel une lance.
« Poi te vaudra tote ta grant poisance;

« Encui morras à moult grande viltance. »

RENOUART *fu en mi le pré herbu,*
Tint son tinel, onques mieudres ne fu,
Dist au paien : « Or es tu confondu
« Se tu ne croiz au digne nom Jhesu;
« Se nel faz tost, jai t'aurai confondu. »
Dist Valegrapes : « Malvais ribaut tondu,
« Malvès segnor as ci amentéu
« Qui si t'a fet assez despris et nu. »
A icez moz l'a saisi par le bu.
Et Renoart, qui l'a apercéu,
Son tinel gete desus le pré herbu,
Et a molt bien à luiter entendu.
Tant ont entr'eus la luite maintenu
Qu'à .I. fès sont à la terre chéu.
Mès Valegrapes est en piez resaillu,
Prent le tinel Renoart qu'a véu;
Nel pot lever, ja l'en éust féru,
Mon escient ja l'éust abatu;
Fuiant li vet entor l'arbre foillu.

RENOUART *fu tot seul enz el prael;*
De son tinel n'a joie ne revel,
[fDe l'arbre fait contre le Turc castel.
Cil le decache entor à son fuisel.]
Le bers reclaime le baron saint Marcel.
Dist Valegrapes : « Or entent, ribaudel,
« Croiras tu point el roi Luciabel?
« Voler ferai de ton cief le chapel »
Dist Renoars : « Or as bien ton revel;
« Mal dehé ait par le mien haterel,
« De moie part, sire, qui en est bel. »
Lors remembra Renouart del martel

Que il conquist quant il ocist Borel;
De son çaint l'oste bien ovré à cisel,
Fiert Valegrape deseur le haterel.
Dessus l'espaule est rompue la pel,
En .II. moitiez est brisiez li martel;
Mès neporquant li dona tel bendel
Que à genoux l'abati el [ruisel].
Le grant tinel li chaï el prael,
Et Renoars le saisi par l'anel.
Si li dona .I. si grant natipel,
Que de son chief li chaï le chapel.
Issi maintienent longement le cembel.

DIST *Renoars : « Or entent, Valegrape;*
« J'ai mon tinel, ne quit que il m'eschape,
« Ains t'en aurai doné telle soupape
« Mielz te vendroit tu fusses en Halape.
« La merci Deu, or es tu en la trape;
« Or te convient remaintenir le chaple.
« Se ne renoies Apollin et Sorape,
« Je te dorrai tel cop sor cele chape. »
Dist le paien : « Moult sembles voin et vape. »
A icez moz Renouart le refrape.
Et Valegrapes son tinel li rehape;
Encor voudra remaintenir le chaple.

OR *est li Turs auques asséurez.*
Le tinel tient Renoart qu'est quarrez;
Ne le puet pas bien tenir à ses lez
Ne bien bouter; est moult entalentez.
A Renouart a dit ses volentez :
« Esta, dist il, ne soiez trespensez;
« D'une grant chose me sui aporpensez :
« Comment as nom? Qui est tes parentez?

« Qui est tes peres et tes amis charnez? »
Dist Renoars : « A par main le saurez.
« Renoars sui, et d'Espaigne sui nez;
« Mi peres est le fort roi Desramez,
« Et est mis oncles Tiebauz li biaux armez;
« Et sont mi frere Jambuz et Perceguez,
« Et Agolafre, Boreax et Maltriblez,
« Et Caïstrus, et Carrel, et Aurez,
« Et Malatars, et Malars, et Malez,
« Et Mirahel, Morriaus et Barnez,
« Et Valegrapes, ce cuit, est li ainz nez.
« J'ai .XV. freres trestouz rois coronez,
« Fors moi tot seul qui en sui li puis nez.
« Ce m'est avis bien sui enparentez,
« Mais je nes pris .II. deniers monéez.
« A Monloon fui d'Espaigne amenez.
« Rois Loéis ert à Saint Jaque alés;
« Là m'acheta .C. mars d'argent pesez.
« En la cuisine ai bien .VII. anz esté,
« Où ai esté sovent bien conréez;
« D'un manger fere sui bien endoctrinez.
« Là m'amena Guillaumes au cor nez.
« En cest estor me fuisse bien provez,
« Mès .I. petit sui vers toi vergondez:
« Mon tinel tienz et je sui desarmez.
« Ce m'est avis tu me tienz or les dez;
« Mès, se m'en fusse hui matin porpensez,
« De cest domage fusse bien trestornez
« Que je l'éusse dedans mes poinz gluez,
« Mon bon tinel, que vos ore tenez.
« Si m'aïst Dex, molt sui maléurez;
« Se orendroit mon tinel me rendez,
« Vers vos sera richement achatez,
« .C. mars d'argent en balance pesez. »

Li paiens l'ot, si est haut escriez :
« Mahomet sire, tu soies aorez !
« Renoars frere, bien soiés vos trovez !
« Venez cà, frere, por Mahon m'acolez. »
Dist Renoars : « Vassal, en sus estez ;
« [ᶜSi m'ëist Dex, n'iere de vos privés]
« S'ançois nen estes bautiziez et levez ;
« Dont vous sera [ᶜmes coros] pardonnez. »

DIST *Valegrapes : « Renoars, ne foloie ;*
« Quar croi Mahon, si entre en bonne voie :
« Coronés ieres encui à molt grant joie. »
Dist Renoars : « Sarrasins, ne foloie
« De ton Mahon, quar je ne le creroie,
« Por nule rien ma loi ne guerpiroie,
« Que Dex dona por aler droite voie. »
Dist Valegrapes : « Fox est qui te chastoie ;
« Or te feré [ᶜc'à home] ne feroie :
« S'à cest tinel le tuen cors ocioie,
« Ce m'est avis que malvestié feroie. »
Le tinel jete en sus hors de la voie.
Et Renouars i cort, qui a grant joie ;
Prent son tinel, entor lui le tornoie.

RENOUART *prant la grant perche quarrée ;*
Il la paumoie, contremont l'a levée,
Fiert Valegrape ; tele li a donée
Que le cuirain n'i pot avoir durée :
Tout li descire desi qu'en l'eschinée.
Dist Renouars : « Une en avez portée.
« Tu es mis freres, c'est verité provée ;
« Quar croiz en Dieu, qui fist ciel et rousée,
« Et en Marie, qui roïne est clamée ;
« Se tu le fez, t'ame sera salvée. »

Le paiens l'ot, s'a la teste crollée :
« Je n'i creroie por l'or d'une contrée. »
Dist Renouart : « Tu as fole pensée ;
« Quant tu ne croiz [en] la Virge henorée,
« Je t'ocirai à ma perche quarrée. »

GRANT *fu l'estor et longuement dura.*
Et Renouars le paien regarda ;
Isnelement de Bertrant li membra
Qui del tinel bouter li commanda.
Desouz l'essele le grelle chief bouta
Et par devant le greignor retorna ;
Fiert Valegrape, en boutant le hurta
Par tel aïr que tot en tressua,
Et le fort cuir li rompi et faussa.
Soz le costé le tinel l'assena,
Ront li les costes et le cuir li creva.
Le paien chiet et .I. grant bret jeta ;
Tot li Archant et la terre en crolla.
Et Renouars moult forment l'esgarda ;
Or se repent forment que ocis l'a.

QUANT *paien voient Valegrape est vaincuz,*
De ses barons s'enfuient tuit li plus.
De ce fu moult Renouars irascuz.
« Alas, dit il, com je sui malostruz !
« N'ai nul souler, ainz ai les piez toz nuz ;
« Parmi les plantes en est li sans issuz. »
Il se fist mort, à la terre est chéuz,
.I. grant bret jete com fust à mort feru[z] ;
Mès toutes voies fu bien le fust tenuz.
.M. Sarrasin i vienent à escuz,
Qui tuit esgardent Renouart, qui gist jus.
Paien s'escrient : « Ne s'en fuie mès nus ;

« Cil est tuez qui nos a confonduz. »

SARRASIN cuident que Renouars soit mors ;
Plus de .xx.^{m} i vienent les galos,
Renouart boutent de lances et de cros.
Il sailli sus, aussi bret com .I. tors.
Paien le voient, si li tornent les dos.
Et Renouart les suit de moult grans tros,
De son tinel brise as paiens les dos,
Puis lor escrie et lor dit à briés mos :
« Filz à putain, mar m'i avez enclos !
« Ne puis avoir .I. seul jor de repos. »

RENOUART tint à .II. poinz sa maçue ;
Cil qu'il ataint à .I. cop mort [le] rue.
Ez vos .I. Turc une voie batue ;
Grishart ot nom, d'oltre l'Isle Perdue,
Et fu sa fille Guinehart la boçue.
Ja por mengier la char d'un home crue
A lor de melse ne covenra aïe.
Grishart portoit une hache molue ;
Fiert Renouart, durement s'esvertue,
L'iaume li trenche et la broine menue.
Jusqu'à la char est la hache corue,
Li sans chéi desor l'erbe menue.
Dist Renoars : « Or en ai une éue ;
« Par tans vos iert molt richement rendue. »

GRANT fu l'estor, merveillos et mortax,
Et Renoars fu legiers et isneaus.
Et dist Grishart : « Qui estes vos, ribax ?
« Chetis, ressembles molt bien à tes drapiax ;
« En la cuisine as rosti des mustiax
« Et as torchiez les poz et les vessiax.



« Mès solement por ce que tu es biax,
« Je te dorrai et citez et chastiax,
« Et ma sereur qui a nom Florechaux.
« C'est cele dame qui porte cele fax ;
« Rois en seras, ains que cout li solaus,
« Si lai tes Dex qui ne valent .II. ax. »
Dist Renoars : « Filz à putain, ribaux,
« Mar i p[en]sastes, si m'aït Saint Thomax. »
Il passe avant, ainz ne fu arestax,
Fiert le paien desor l'iaume à esmax ;
Ne lui valut ne coife, ne chapiax,
Que à ses piez n'en pende li cervax.
Dist Renoars : « Poise bien cest fuissax ;
« Jamès n'irez à Treche ni à Bax. »
A cez paroles i vient li rois Richax,
Et Desramés, et .XIIII. amirax,
Et .XXX.m de paien desloiax.
Se Dex n'en pense, le pere esperitax,
Renoars iert delivrez as vassax.

GRANT *fu li criz, la noise et la mellée ;*
Sonent boisines et cors à la menée.
Li quens Guillames a la noise escoutée,
« Monjoie » escrie, sa gent a assemblée.
Se Dex n'en pense, qui fist ciel et rousée,
Cele compaigne sera desbaretée.
Et quant Flohart a oï la criée,
Et la parole oï et escoutée,
Que Renouars à la perche quarrée
A mort son frere qui gist gueule baée,
Elle saut sus trestote escervelée.
.XV. piez ot, tant l'ont François esmée,
D'un cuir de bugle estoit enveloppée ;
O tot la fauz est en l'estor entrée.

A Renouart l'a Guillaumes mostrée :
« Dex, dist Guillaumes, sainte Virge henorée !
« Quel beste est ce que je voi là armée ?
« S'ele vit longues, ja n'i aurons durée. »
Dist Renoars : « Folie avez pensée ;
« Je l'ocirai à ma perche quarrée. »
Ez vos Flohart corant de randonée ;
De sa bouche ist une si grant fumée
Trestote l'ost en fu empullentée.
Et Renoars i vint à l'encontrée,
Si li escrie : « Pute, vielle desvée,
« Quex vis déables vous ont d'enfer gitée ?
« De quex maufez fustes vos engendrée ?
« Por quoi vous estes réine coronée ?
« Déussiez estre en vo chambre pavée
« A .I. malfé qui vous éust amée.
« Pour de besanz plaine mine comblée
« Ne vous voudroie avoir despucelée. »
Ot le Flohart, si en fu aïrée ;
El li escrie : « Ribaut, soufle tostée,
« Par Mahomet, mar m'avez ramponée !
« De ceste fauz te dorrai tel colée
« Jamès par toi n'iert paiele escurée,
« Ne poz torchiez, ne chaudiere escumée. »
El passe avant, s'a la fauz entesée.
Et Renouars l'a forment redoutée ;
Contre la fauz a la perche jetée.
Tranche du fer dont elle estoit bendée
Grant demi pié est en la perche entrée.
Renouars sache et la vielle a ruée,
Et sa fauz est en .III. [illegible],
C'est une chose que Renouars agrée.

RENOUART voit la grant fauz peçoïe,

Grant joie en ot; la vieille fu irie,
Del poing le fiert par de joste l'oïe
Que .II. des denz li peçoie et esmie.
Dist Renouars : « Bone m'avez paiée. »
Il saut avant, la vielle a embracie,
Et elle [ᵉlui], ne fu mie esbahie,
Par tel vertu, nel mescréez vos mie,
Qu'à Renoart a l'eschine ploïe.
Et Renoars a la vielle guenchie
Qui plus puoit que charoigne porrie.
Et Flohart a la ventaille saisie,
As denz li a del hauberc esrachie,
Ausi [ᵉl'anglote] que ce fust formagie.
Dist Renouars : « Dame Sainte Marie,
« A vous commant et mon cors et ma vie !
« Grant poor ai que ceste ne m'ocie. »

QUANT *Renoars voit Flohart qui desroie,*
Moult la redoute, por quoi en mentiroie ?
Jhesu reclaime et la paterne vraie :
« Saint Lienart, qui les prisons desloie,
« Saint Julien, mon tinel vous otroie !
« Sor vostre autel de bon cuer le metroie
« Se de cest champ le pris porter povoie. »
Fiert la paiene que le cors li peçoie ;
Elle chiet morte et s'estent et patoie.
Dist Renouars : « Jesez vous toute coie,
« Vielle punese ! gardez que ne vous oie ! »
Son tinel prent, si le besse et paumoie.
Dist Renouars : « Certes, ne vos donroie,
« [illegible] la cité de Troie,
« Mès li bon saint vous aura tote voie. »

DESRAMÉS *vient poignant par le tornoi ;*

Son filz encontre Renoart devant soi.
Nel connut mie, si vous dirai pour quoi,
Que malement resemble filz de roi :
Tot est nuz piez, povre estoit son conroi.
Dist Desramés : « Quex hom es tu, di moi ? »
Dist Renoars : « Je le vos conterai ;
« Mal aie je se je por vos le lai.
« Renoars sui, engendré fui d'un roi ;
« Hom sui Guillaume, si l'aim en bone foi ;
« Se mal li fez, je le ferai à toi.
« Cil te deffie qui n'a soing de ta loi :
« C'est mon tinel que je tieng et paumoi. »

DIST Desramés : « Renoars, biax amis,
« Tu es mon filz, par foi le te plevis ;
« Par tot le monde t'ai ge cerchié et quis.
« Que croi Mahon, qui est poestéis,
« [[e]Car te renoies] ains que past li midis.
« Se je t'oci, jel feré à envis ;
« Pechié sera, si com dit li escris. »
Dist Renouars : « Ja n'en soiez maris ;
« Se je t'eschape, tu seras malbaillis.
« Ne te leré, jusqu'à port de Lutis,
« Borc ne chastel, cité ne plesséis, *
« Que ne t'abate, tant soit forz ne garnis. »
Desramés l'ot, d'ire en est toz nercis ;
Il tret [[e]l'espée], l'escu a avant mis,
Fiert Renoart sor le chapel voltis.
Bon fu li feutre qui n'est .I. point malmis.
Dist Renouars : « Fol plet avez enpris ;
« Je vos defi par le cors saint Denis.
« Ne sui vo filz, certes, ne voz amis ;
« Se je devoie en enfer estre mis,
« Ne cesseroie tant com tu soies vis. »

« FIUZ *Renoars, dist li rois Desramez,*
« *Quant te norri je fis que fol provez;*
« *Mielz me venist tu fusses enflambez.* »
Dist Renoars : « *Vos dites veritez.* »
En contremont a le tinel levez.
A haute voiz a Renouars criez :
« *Par cel Seignor qui en croiz fu penez,*
« *Je vous ferrai se vous ne vous gardez;*
« *Mal aiez vous se vous ne m'en créez.* »
Li rois guenchi qu'il ne fu adesez;
Encontre terre est le tinel hurtez.
Et li rois s'est à Renouart meslez,
Du brant li done .II. *cox desmesurez*
Amont en l'elme qui fu bon et safrez.
Ne l'enpoira .II. *deniers monéez ;*
Mès Renoars fu auques estonnez,
Quar li rois fu et forz et adurez.
Et Renoars fu forment aïrez ;
Son pere fiert en boutant el costez
Que .III. *des costes li a el cors froez.*
Desramés s'est de la dolor pasmez.
Paien quidierent que li rois fust tuez ;
Renoart boutent es flans et es costez ,
Lancent li lances et fausarz empanez.
Là fu forment Renoars encombrez.

SARRASIN *vont Renoart assaillant,*
Lancent li lances et fausart et lançant.
Mort fust ileques, ja nen éust garant ;
Mès au rescorre vint Guillaume poignant
Et Aymeris, et tuit li .V. *enfant,*
Et si neveu et si autre parent ;
A l'estandart les enmainent batant.

GRANT *fu l'estor et fort et adurez.*
Et Renoars est ariere tornez;
Il est asis souz .I. arbre ramez,
Son tinel prent, si l'esgarda assez.
Amont el chief fu tot ensanglantez
Del sanc de cels que il avoit tuez.
De son lignage s'est .I. poi porpensez :
« A las! dist il, tant sui maléurez!
« Or ai ocis les miens amis charnez
« Et à mon pere ai brisié les costez!
« Icist pechié ne m'iert ja pardonnez.
« Et qu'ai je dit? Ce a fait mon tinez;
« Mal soit de l'eure que il fut charpentez! »
Son fust geta devant lui enz es prez;
Li bouz en est en la terre coulez.
« Va, dit il, fust, mar fuses tu copez!
« Tu as esté de moi moult enourez;
« Or m'en irai, et vous ci remendrez.
« Jamès por moi avant n'ieres portez. »
Adonques s'est Renoars regardez;
Voit une gent qu'est issue des nez,
Rois Aucebiers les a devant guiez.
Granz fu et forz .XV. piez mesurez;
En son dos erent .III. bons haubers safrez,
Et à son col .III. bons escuz bendez,
Et .III. espées pendent à ses costez.
Tint .I. espié, qui est grant et quarrez;
D'un [mal] serpent fu tot envenimez.
Por sa grant force estoit moult redoutez.
Et Renoars le vit, s'est retornez,
A son tinel courut toz effréez.
« Amis, dist il, nous somes acordez;
« Ci vient tel hom qui n'est pas mes privez;
« Ne finerai s'aurai à lui jostez.

« Or i parra [comment] vous m'aiderez. »
Lors se guenchi, vers lui s'est retornez ;
Il li escrie : « Sarrasin, d'où venez ?
« Voulez combatre à moi enmi ces prez ?
« Ja por bataille mès vous remuerez. »
Dist Aucebiers : « T'es fol escervelez ;
« Ja hom à pié n'iert par moi adesez.
« Tes dras ne valent .II. deniers monéez ;
« Bien sembles fox, se tu estoies rez. »
Dist Renoars : « Or ne me ramponez ;
« A vous que monte se j'ai dras despanez ?
« Le cuer n'est mie en l'ermin engoulez,
« Ainz est ou ventre là où Dex l'a plantez ;
« Fols est por dras qui tient homme en viltez,
« Quar tiex est riches cui chiet en povretez,
« Et tex est povres à cui Dex done assez.
« Riche malvès ne valt .II. auz pelez ;
« Qui que le prise ja par moi n'ert loez.
« Se je sui povres, encore aurai assez ;
« Encor serai riches roi coronez. »
Dist Haucebiers : « Va ta voie, desvez.
« S'à toi [jostoie], j'en seroie blasmez ;
« Mès monstre moi Guillaume au cor nez :
« Por seue amor seras tu ja tuez. »
Dist Renoars : « Se Dex plest, non ferez,
« Ne ferez pas si com avez pensez.
« Il a en moi el que vos ne quidez ;
« Quar, se Dex plest, quant vous m'eschaperez,
« Ja à Guillaume mès rien ne forferez.
« Je vos desfi, des tinés vous gardez. »
Lieve le fust et est avant passé,
Fiert Haucebier que tot l'a estonné,
Que le chief a de son fust tot quassé.
Une des bendes chéi en mi le pré.

Et Renoars s'est forment escrié :
« Sainte Marie, mon tinel me sauvez ! »

HAUCEBIERS *voit Renoars l'a feru ;*
De mautalant a tot le sanc [ſméu].
Point le destrier qui randone menu,
Fiert Renoart de son espié molu,
Lez le costé li mist le fer agu.
Dex le gari qu'en char ne l'a feru.
Dist Renoars : « Bien m'avez conséu. »
Tint son tinel, Haucebier a feru
Amont en l'iaume par moult ruiste vertu ;
Ne l'empira vaillissant .I. festu.
A Renoart est moult mesavenu ;
L'une des bendes chéi el pré herbu,
Dont reclama le glorieus Jhesu
Que il li tiegne son tinel en vertu.

ROIS *Haucebiers [des puis de Grimolée]*
Point le cheval, si a traite l'epée.
Fiert Renoart par molt grant aïrée ;
De son chapel a la maille fauxée.
Ne fust la broigne de la coiffe forrée,
Fendu l'éust de si à l'eschinée.
Et Renoars li a tele donée
La mestre bende del tinel est volée.
N'en i a c'une ; icele estoit faée.
Dist Renoars : « Ci a forte jornée ;
« Se pert ma perche qui einsi est quassée,
« De fort heure ai commencié la meslée. »

RENOUART *a son tinel regardé,*
[illegible]
N'ot si grant duel en trestot son aé.

Son fust reprent et si l'a entensé ;
Tant fierement l'a Renoars levé
Autresi bruit com foldre contre oré.
Fiert Haucebier sor son heaume gemé
Par tel vertu le cors a tressué.
Trusqu'en la sele l'a fendu et quassé,
Son tinel a par mileu tronçoné.
Icel damage n'aura l'en restoré.
Dist Renoars : « Or vos ai assené ;
« Mès, ce m'est vis, n'i ai rien conquesté,
« Que mon tinel ai fendu et froé. »

QUANT *li tinés Renoars fu froez,*
Paien l'accueillent environ et en lez,
De totes parz li ont granz cops donez.
Ne li sovint de l'espée del lez
Que li ot ceinte Guiborc à ses costez.
Del poing qu'a gros les a forment frapez.
Cil qu'il feroit est moult tost ostelez.
Plus de .L. en a escervelez ;
Mès de paiens est si grant la plentez
Ja fust iluec Renoars tormentez,
Quant li bers s'est à son brant ahurtez.
Tret le del fuerre, si gita grant clartez ;
Fiert Goulias qui tenoit Balesguez.
Trusqu'el braier li est li brans colez.
A l'autre cop en a .II. craventez.
Dist Renoars : « Ceste arme entre souef ;
« Bien ait la dame qui la me ceint au lez.
« Se ge cuidasse que costel furent tel,
« Toz les éusse avec moi aportez. »

GRANT *fu l'estor, longuement a duré.*
Et Renoars tint le brant aceré,

Qui plus tranchoit que raisoir afilé.
Devant lui garde, s'a véu Triboé,
.I. fier paien de grant nobilité;
Tout le porfent desqu'el neu del baudré.
Paien s'escrient: « Nous sommes fol prové
« Qui nous fesons ocire à cest maufé. »
Dist Renoars: « Moult me merveil, par Dé,
« Si petite arme qui a tel poesté;
« Par moi seront paien desbareté. »
Dient paien: « Ci avons trop esté. »
A icest mot sont en fuie torné;
A lor nés vinrent trestuit desbareté.
Mès Renoars i avoit ja esté
Qui lor avoit malement atorné:
Nés et dromons lor avoit effondré,
Les maz brisiez et gouvernaus froez.
N'en i a nul ne soient effondrez,
Fors .I. tot seul qui en est eschapez.
En cel entra li forz rois Desramez;
Li rois i entre entre lui et Huré,
Drecent leur voiles; es les vos estupés,
Nagent et siglent, si les conduist malfés.
Et Rainouars s'est en haut escriés:
« Ralés vous ent, biaus pere Desramés;
« S'un seul petit fuisiés plus demorés,
« Jamais Guillames ne fust par vos grevés.
« Laisiés nous as et pavillons et trés;
« De tous les homes ke aviés amenés
« Ce m'est avis petit en remenés:
« Quant vous plaira, biaus pere, revenés. »
A ces paroles est arire tornés;
Molt a au cuer grant joie.

PAIEN s'en vont fuiant, desbareté.

Li vif dieable leur done tel oré
Que leur cemin ont en la mer trové;
De ci à Cordes ne se sont aresté.
Cil qui remesent sont molt mal ostelé;
Par Aliscans fuient molt esfréé.
Cil les ocient ki nes ont pas amé.
L'un après l'autre s'en fuient aroté
Plus de .x^{m}., qui tout furent navré.
En mi leur voie ont Baudus encontré,
Ki à son col portoit .I. fust quarré;
Rainouart quirt, mais ne l'a pas trové.
Paien le voient, se li ont escrié :
« Hé, Baudus sire, aiés de nous pité!
« Tout sommes mort, ocis et afolé.
« Li quens Guillames a le canp afiné,
« Ens en sa nef encacha Desramé;
« Par mer s'en fuit, or est à saveté.
« Et nous fuions comme las, esgaré;
« Tout serons mors ains k'il soit avespré. »
Baudus l'entent, près a le sens dervé;
Dist as paiens : « Soiés aséuré;
« Ains la nuit erent un grant cop esprové.
« Or voiel vengier mon oncle et mon barné. »
Atant s'en torne, s'en a paiens mené.
Une faviere a molt grande trové;
Assés i ot feves à grant plenté.
Là sont paien communaument entré,
Icele nuit sont illuec ostelé.
De gens mangierent, de pain n[en] ont gosté.
Mar le mangierent, cier sera comperé;
Miex leur venist fuïr fors dou regné.
Li rois Baudus a paiens apelé.
« Baron, dist il, véés soliel cliné;
« N'avés mais garde desci à l'ajorné.

« Je m'en irai là val joste cel gué ;
« Se jo véoie le marcis au cort né
« Et le vasal ke on m'a tant loé,
« Par Mahomet à qui j'ai créanté,
« Ne mangerai ne de pain ne de blé
« Dusqe jes aie par mon cors amaté. »
Atant s'en torne, si tressaut .I. fossé
Ki bien avoit .xxv. piés de lé.
A Mahon le commandent.

Li rois Baudus issi de la faviere.
Le cors ot grant et hideuse la ciere,
Et traist le mast dont la hante est pleniere.
Ne le portaissent .v. paiens de Baiviere,
Mais ne li poise le rain d'une oliviere.
Molt par s'en va grant pas la sabloniere,
Lés la marine, droit selonc la riviere.
Ains k'il retort aura bataile fiere,
Car Rainouars s'en vient tot la charri[e]re.
Desconfit ot cele gent losengiere ;
Plus de .xx^{m}. en gist par la bruiere,
K'il ot tos mors ; ainc n'i ot faite biere.
Li rois Baudus li vient à l'encontriere.
« Avois ! s'escrie, n'i garirés treciere. »
Dist Rainouars : « Vous mentés com leciere ;
« En Dieu me fi et el baron saint Pierre :
« Por vous ne fuirai mie. »

Li rois Baudus fu molt desmesurés ;
Il tint le mast ki grans fu et quarrés,
Rainouart a .IIII. fois escriés :
« Diva, vasal, comment es tu només ?
« Ki est tes peres ? En qel païs fus nés ?
« Ne me mentir, mais di moi verités.

« Se crois Mahon et ses saintes bontés,
« N'i auras garde, tos es aséurés;
« A grant mervelle es fornis et mollés.
« Et, se tu crois Jhesum de maïstés
« Ki fu destruis od les larons provés
« En Jhrusalem et en la crois penés,
« Tout l'or del mont, je te di verités,
« Ne te garroit ke ne fuisses tués. »
Dist Rainouars : « .I. petit vous souffrés,
« Si m'aïst Diex, jo dirai verités;
« Ja por paour nen ert mes nons celés.
« De François sui Rainouars apelés,
« Si est mes peres li fors rois Desramés,
« S'est mes serouges Guillames au cort nés.
« Or t'ai voir dit; ne t'est mes nons celés. »
Et dist Baudus : « Or te conois assés;
« Mes cousins es et de m'antain fus nés,
« Et s'est mes oncles li fors rois Desramés.
« Or croi Mahon, si seras acordés. »
Dist Rainouars : « Ja n'i serai pensés. »
Respont Baudus : « Chou est grans foletés.
« Es tu dont chou ki tant nos as grevés,
« Ki Sarrasins as hui desbaretés?
« Sor tos les autres es prisiés et doutés;
« Par cest estor t'ai jo hui qis assés.
« Un tinel portes qui devant es ferrés;
« Nel puis trover, tant sui je plus irés. »
Dist Rainouars : « A vos iex le véés;
« Je sui iciex vassaus ke vos querés. »
Respont Baudus : « Chou me vient molt en grés;
« Rainouars frere, où vos tineus remés?
« Li quens Guillames vous tient en grant vieutés :
« Nus et descaus comme ribaus alés.
« Faites le bien, aveuc moi en venés;

« Partirai vos toutes mes iretés ;
« [*Des forz tors d'Acre] ferés vos volentés.
« Et j'ocirrai le marcis au cort nés
« Et les Franchois que chi as amenés.
« Mahons sera essauchiés et levés,
« Et vostres Diex honis et vergondés. »
Dist Rainouars : « Onqes plus n'en parlés ;
« Je nel feroie por estre desmenbrés.
« Je croi en Dieu et ses saintes bontés,
« Et en la Virge ke[l] porta en ses lés ;
« Tant com jo vive n'en ert mes cuers tornés,
« Car Mahomet ne vaut .II. oes pelés,
« Fors [*que por l'or qui i] est amassés,
« Si le puet on ruer en ces fossés
« Com un vil chien se il estoit tués. »
Et dist Baudus : « Or as dit com dervés.
« Puis que je voi ke Mahon mescréés
« Et que no loi despisiés et haés,
« Je vous ferrai, se ne vos i gardés. »
Dist Rainouars : « Diex ert mes avoués ;
« Li miens cors soit envers Dieu commandés.
« Sire cousins Baudus, grant tort avés :
« Fiex m'antain estes, et tuer me volés !
« [*Auroit il ja mestier humelitez]
« Ne cousinages, amours ne parentés ? »
— Oil, dist Baudus, s'en prison vous rendés,
« Et Mahomet et ses vertus créés ;
« Ja autrement ne serés acordés. »
Dist Rainouars : « Tu eres vergondés
« De tous tes dis que tu as devisés ;
« Te renc jo chi les trieves. »

Li baron sont departi et sevré ;
Lors s'entrevienent quant se sont desfié,
Hardiement se sont entrecontré.

Rainouars tint le bon branc aceré,
Et Baudus a le grant mast entesé;
A Rainouart a ruiste cop doné.
Li bers guencist, car molt l'a redoté.
Si comme foudre a le mast avalé;
Desci en terre est li cous avalé,
Plus de .v. piés est en terre colé.
Rainouars saut, .I. tel li a douné
Deseur son cief, parmi l'elme gemé
Pieres et flors en a jus craventé.
Ne fust la coife del blanc hauberc saffré,
A icest cop fust li estors finé.
« Voir, dist Baudus, molt avés mal erré. »
Le mast rehauce ke il avoit quarré;
Par grant vertu l'a contremont levé.
Or ait Jhesus de Rainouart pité,
Que s'il l'ataint, tout l'aura afiné!
Rainouars fu plains de nobilité,
Hardis et preus, s'ot le cuer aduré :
Le cop guenci si a sailli el pré;
En .II. moitiés est li mas tronchoné,
Tout ausi droit com s'il fust mesuré.
Rainouars saut, s'a .I. tronchon cobré,
Une grant toise a de lonc par verté;
Son branc d'acier a el fuerre jeté,
En sus se traist, s'a Baudon apelé:
« Sire cousins, je vous ai molt amé
« Dès qe je fui jouenes de povre aé;
« Je sai de fi, si le m'a on conté,
« Li plus hardis es de ton parenté.
« Forment t'amaisse et tenisse en cierté
« Se tu créisses le roi de majesté,
« Et sa naissance et no crestienté.
« De cel grant fust ke tu as aporté
« Ai la moitié, si ne t'en sai nul gré :

« Guerpis Mahon, si serons accordé.
— Quides moi tu avoir espoonté
« Se de mon fust as .i. poi conquesté ?
« [dSe autre piece auras, ce m'en sai gré].
« Par Mahomet où jo ai créanté,
« Se je n'avoie fors mon seul poig quarré
« Et vos fuisiés encor .iiii. assamblé,
« Si vos aroie conquis à l'ajorné. »
A icest mot se sont tot desfié;
Li uns vers l'autre a .iiii. pas passé,
De bien ferir sont molt entalenté.
Es vos poignant .i. chevalier armé;
De l'estor vint où il avoit esté:
En .xv. lieus avoit le cors navré.
Rainouart voit, si l'a bien avisé,
Qui se combat au paien desfaé;
Poignant s'en torne, ne leur a mot soné,
Dusqe à Guillame n'i a regne tiré.
Molt a le cuer de Rainouart iré,
Dont il ne set novele ne verté.
Li cevaliers s'est molt haut escrié:
« Sire Guillames, trop avés demoré;
« Rainouart vi desous cel pin ramé,
« De là cel tertre, aval desous cel gué,
« Où se combat à un si grant malfé,
« De lui est graindres .i. grant pié mesuré. »
Od le Guillames, s'a « Monjoie » escrié.
Mangier devoient, mais il n'en ont gosté;
Il et si frere sont maintenant monté.
François les sievent, après sont arouté.
N'i a celui ki n'a forment juré
Jusqe en Espaigne ne seront aresté
Anchois que il ne[l] raient.

Li quens Guillames cevauce à esperon,

Il et si frere et si autre baron.
Por Rainoart sont en molt grant friçon
Et cascun jore : « Se nous ne le ravon,
« Desci en Perse après lui en iron. »
Or vos dirai de Baudus l'Esclavon,
De Rainouart ki cuer a de lion;
Cousin estoient et d'une nastion.
Rainouars fiert le paien à bandon
Parmi son elme ki fu au roi Chabron;
Tant par est durs ne l'enpire .i. boton.
Li cos fu grans ki descent de randon,
Tout l'estona desci qu'ens el pomon.
Dou nés li vole li sans à grant randon,
Toute li soille la bouce et le menton,
Et tout le cors, le hauberc fremillon.
Li Sarrasins chaï à genillon
En mi le pré, ou il voulsist ou non.
Dist Rainouars : « Si fait cop sont molt bon.
« Sire cousin, car renoie Mahon,
« Et Apoillin, et ton dieu Baratron,
« Et croi en Dieu ki souffri passion.
« Par amistié en deviendrai tes hon,
« Puis en irons en France à Mont Laon;
« Serviront nos François et Borgenon,
« Et si prendrai Aelis, ce m'est bon,
« Et tu tenras Cordes et Ledion,
« Toutes les terres dusqe en Cafarnaon.
« Faites, cousin, ne ferés se bien non. »
Ot le Baudus, tous tainst comme carbon,
Se li respont par grant aïrison :
« Cuivers bastars, or te tig por bricon;
« Tu m'as rompu, pres s'en va, le chaon,
« Et or m'en offres à faire amendison !
« Mais, par la foi ke je doi à Mahon,

« [[b]Ja entre nos n'aura] acordison
« Si t'en aurai rendu le guerredon. »
Lors saut avant à guise de baron,
A ses .II. mains entesa le tronchon,
Fiert Rainouart très parmi le crepon.
Ne li valut li haubers .I. bouton :
Ensi le ront com fust .I. peliçon.
Rainouars ploie contre le cop felon
Si qu'il se met as paumes el sablon ;
Por .I. petit ne chiet à genillon.
Trestot le quir li abat dou talon ;
L'erbe est sanglente entor et environ.
Voit le Baudus, si li crie à haut ton :
« Cousin, à poi ne vos ai fait moignon ;
« Estaloné vos ai comme luiton.
« Anqui orrés une tele chançon
« Dont molt málvais vous en seront li son :
« Ja de vo cors n'averés raenchon. »
Dist Rainouars : « Or oi plait de bricon.
« Quidiés me vous avoir pris au broion ?
« En la bataille sui ot toi à bandon,
« Jo n'i ai mie mains de toi, se plus non ;
« En Dieu me fi et en saint Sym[é]on. »
A icest mot commence une orison
De v[e]rai cuer, de bone intencion :
« Diex, fait il, peres, par vo saintisme non,
« Ki fesis terre, mer par division,
« Et le saint ciel en ta election,
« Adam fesis de terre de limon
« Et sa moillier, Evain l'apeloit on ;
« .XXX. ans et plus, vrais Diex, fus[tes] el mont
« Et herbergastes en l'ostel [[b]chiés] Simon.
« La Madelaine fesistes le pardon
« Quant ele vint par deseur .I. leson ;

« Deseur tes piés mist ses iex à bandon,
« Illuec plora par bone entention
« Et de ses larmes les lava environ;
« A ses ceveus en fist essuison,
« Après les oint de molt bon' oignisson
« D'un ongement presieus et molt bon
« Qui te rendi saintisme flairison.
« Judas parla à guise de felon;
« Tu respondis par molt douce raison :
« Chou k'ele fait me plaist et si m'est bon.
« Dont le dreças amont par le menton,
« De ses pechiés li fesis vrai pardon.
« Et en la crois souffris la passion
« Et de la lance fus ferus à bandon.
« Che fu Longis ki ot bon guerredon :
« Ainc n'ot véu, ke de fi le set on;
« Li sans en vint contreval le plançon,
« Ses iex en tert, si ot alumison.
« Et el sepucre fus couciés, ce savon,
« Et puis gaitiés à guise de larron
« Dusqe au tirc jor k'éus surrexion.
« Infer brisas por la redemption,
« Si en jetas Noë et Aaron;
« De mort à vie sussitas Lazaron,
« [bSainte] Suzanne garis del faus tesmoig.
« Et Daniel en la fosse au lion,
« Jonas savas el ventre au poison.
« El ciel montas au jor d'Asension,
« A tes amis fesis anontion
« Ke l'euvangile nonchaisent en ton non.
« Si voirement com ensi le créon,
« Garis moi, sire, de mort et de prison,
« Et si m'otroie par ton saintisme non
« Ke jou aquire Baudus, cel Esclavon,

« Ke à compaignon l'aie. »

Quant Rainouars ot s'orison finée,
Bais[s]a son cief, s'a sa coupe clamée.
Le tronchon hauce de la perce quarrée,
Baudus en done sor l'elme tel testée
La perce brise; fendue est et quassée,
Dusqes es poins li est toute escliée;
Mais neporquant tele li a donée
Tout a le cors et la teste estounée;
Por poi ne chiet envers enmi le prée.
Dist Rainouars : « Une en avés portée;
« Huimès vos ert ma proece mostrée. »
Isnelement mist le main à l'espée;
Mais, ains k'i l'ait fors dou fuerre sachie,
Li fu Baudus devant à l'encontrée.
Il l'enbracha, la perche a jus jetée.
Li Sarrasins fu de grant aïrée;
N'ot si grant home dusqe en la mer salée :
A Rainoart vint à grant alenée,
Dou gros del poing li dona tel dentée
Desous le nés est la bouce crevée.
Toute la levre li est ensanglentée;
A poi la gorge ne li a esfrondée,
Toute la teste li a aval clinée,
La coiffe et l'elme li a jus avalée.
Si l'a estraint très parmi l'eskinée
A poi l'eskine ne li a desnoée.
Parmi la bouche li saut hors l'escumée.
Dist Rainouars : « Sainte Virge honourée,
« Secorés moi, roïne corounée. »
A icest mot est sa vertus doublée.
Es vous Guillame poignant de randonée
Ot sa compaigne, ki molt fu redoutée;

N'i a celui n'ait bien la teste armée
Et cascuns porte tote nue s'espée.
Mors fust Baudus, la teste éust copée,
Mais Rainouars a sa vois escriée :
« Baron François, gardés n'i ait mellée ;
« Car, par celui qui j'ai m'ame vouée,
« Se commenchiés ne orgueil ne posnée
« Par quoi sa chars fust par vos entamée,
« Ja en auriés dolereuse saldée. »
Quant François l'oent, s'ont leur regne tirée ;
Tout quoi s'esturent enmi une valée :
La bataille regardent.

Or sont andoi li bon vassal à pié ;
Li uns tint l'autre par les flans enbracié.
Par grant vertu ont torné et lutié,
Soventes fois se sont resoufaissié.
Le gros del poing a Rainouars hauchié ;
Baudus en fiert parmi l'elme vergié
Ou hasterel, où bien l'a enploié.
Por poi le col ne li a pechoié ;
An .II. li oiel se li sont menoié ;
.I. tor li fait [dsi l'a] agenoillié.
Li quens Guillames li a en haut hucié :
« Rainouars frere, veés moi apareillié ;
« Je t'aurai tost de cel paien vengié ;
« Se il te plaist, ja l'aurai detrencié. »
Dist Rainouars : « Vos m'avés vergoignié ;
« Ja por .I. homme n'i serai voir aidié :
« Ce sambleroit hontages. »

Or sont ensamble li .II. vasal hardi.
Molt ot prodome en Baudus l'arabi ;
Hauce le poig, Rainouart en feri

Joste l'oreille ke trestout l'estordi;
Vausist ou non, à terre l'abati.
Par droite force l'espée li toli,
Trait l'a dou fuerre, .IIII. cos l'en feri;
Contre l'auberc l'espée resorti.
Rainouars fu legiers, si se guenci.
Baudus li crie : « Or vos ai asenti;
« Maugré vos nés ai jo vo branc saisi. »
Dist Rainouars : « Certes, ce poise mi.
« Baudus cousin, en toi a mal ami;
« Car croi en Dieu, ki onqes ne menti;
« Dolans en ere quant je t'aurai honi. »
Lors a gardé enmi le pré flori,
Et voit le fust ke jeta l'Arabi.
Rainouars cort [bporec], si l'a saisi.
Quant il le tient, forment s'en esjoï;
Ne le donnast por l'honeur Naimeri
Ne por trestoute France.

QUANT Rainouars ot le fust recovré,
Ne le donnast por l'or d'une cité.
A ses .II. mains l'a contremont levé
Et court vers lui k'i ne l'a pas douté.
Li Sarrasins tient le branc aceré
Et Rainouars le grant tronchon quarré.
Li uns à l'autre a molt grant cop jeté;
Mais Rainouars a prumiers asené.
Joste l'oïe li a tel cop doné
Si que la joe et les os a froé.
Li rais dou sanc li est del nés volé
Et par la bouce tout contreval colé.
Rainouars fu molt fors, si l'a hurté
Tout estendu l'abati ens el pré.
Des poins li tout le bon brant aceré,

Isnelement l'a el fuerre bouté.
Mais le tronchon n'a il mie oublié ;
Baudus enbrace, vers lui l'a soviné,
Et del debout dou grant tronchon quarré
L'a tant el front et es temples hurté
Que por .I. poi qu'il ne l'a esfronté ;
Mais Diex de gloire a le paien sauvé :
Ne veut ke muire ains c'ait crestienté.
Baudus s'escrie par grant humelité :
« Rainouars sire, aiés de moi pité.
« Sire cosins, ja m'avés vos tué ;
« Jo quit ke vos m'avés escervelé.
« Aiue moi, por Dieu de majesté,
« Tant c'on m'éust en fons rengeneré,
« Et jo t'afi, deseur ma loiauté,
« Que à Orenge m'en irai la cité.
« Mais que on m'ait de mon cief respassé,
« Par moi auras d'Espaigne le rengné. »
Quant Rainouars ot le roi escouté
Qui par amors li a merchi crié,
Et qu'il veut croire le roi de majesté,
Ne fust si liés por plain val d'or comblé.
Il ne s'en pot tenir k'i n'ait ploré ;
Baudus enbrace, estroit l'a acolé :
« Cousin, dist il, vous ai jo molt navré ?
— Oïl voir, sire ; longement ai sainié.
« Ostes moi tost mon vert elme gemmé :
« Tant m'as feru et au luitier grevé
« A poi que n'ai le cuer el cors crevé.
« Se m'as ocis, tot te soit pardoné. »
Rainouars l'ot, forment a souspiré ;
Isnelement a Baudus desarmé.
Dou cief li oste son vert elme jemé :
Jusqu'en la teste l'avoit tout enbaré.

En la cervele ot le cercle enserré.
Quant Rainouars ot Baudus desarmé,
Andoi s'asisent sor l'erbe en mi le pré ;
Doucement se regardent.

La bataille est et li cans afinés.
Rainouars sist sor l'erbe enmi les prés ;
Li fiers Baudus est joste lui à lés.
Grant ot le cors et les menbres mollés,
Et gros les poins et par espaules lés ;
D'un de ses poins fust bien .I. ors tués.
Les iex ot rouges com carbons enbrasés,
Les caveus noirs com arremens triblés,
Les dens plus blans qu'ivoires reparés.
Grant ot la bouce, haut et corbe le nés,
Ample viaire, les sorciex haus et lés ;
Dedens enfer [n'] a de plus biaus malfés.
A Rainouart dist li rois desfaés :
« Ber, conquis m'as par tes bones bontés ;
« Ainc mais par home ne poi estre matés. »
Rainouars l'ot, vers le roi s'est tornés ;
Il l'enbracha et Baudus est pasmés.
Atant es vos dant Guillame au cort nés,
Od lui si frere et ses rices barnés.
Tout maintenant s'est en haut escriés :
« Rainouars frere, comment vous contenés ?
« S'avés besoig, aiue aurés assés. »
Dist Rainouars : « Biaus sire, avant venés.
« Jo l'a[i] conquis ; Diex en soit aorés !
« Mes cousins est, car de m'antain fu nés ;
« Il vauroit estre en fons rengenerés. »
Et dist Guillames : « Jhesus en soit loés ;
« Bien avés fait, grant preu i averés. »
De pamisons est Baudus relevés ;

De son bliaut a .I. des pans ostez,
Si en benda son cief et ses costés.
Dist Rainouars : « Cousin, or en venés
« Ensamble od moi; ja garde n'i aurés. »
Et dit Baudus : « Si com vous commandés. »
Atant s'en vont, es les vous aroutés;
Deschi c'à l'ost ne s'est nus arestés.
Li Franc de France ont vuidies les nés
Dou grant avoir [[b]qui] i fu amassés;
Bon soit de l'eure qu'il i fu amenés.
Diex, quel eschec fu illuec conquestés!
Cascuns en ert manans et asasés.
En Alischans ont fait tendre leur trés.
Nuis fu oscure, solaus fu esconsés;
François descendent, cascuns fu desarmés.
Molt fu cascuns travelliés et penés,
De la bataille dolereus et lassés.
Li quens Ernaus les a la nuit gardés.
Baudus se lieve quant il vit les clartés;
Rainouart prie par molt grans amistés:
« Cousin, dist il, le congié me dounés
« Tant com je soie en mon paiis alés.
« Se de mes plaies estoie respassés,
« Droit à Orenge el palais segnorés
« Venrai à vos, ja mar en douterés,
« Et si ferai toutes vos volentés. »
Dist Rainouars : « Volentiers et de grés,
« Mais gardés bien ke vos ne me mentés;
« Car, par celui ki en crois fu penés,
« Ja ne seriés en cel paiis trouvés
« Que ne fusiés de traïson retés. »
Et dist Guillames : « Ja mar en parlerés;
« Il tenra bien, je quit, ses verités. »
— Voire, voir, sire, ja n'en serai fausés. »

Il li otroient, cis dis fu créantés.
Molt bien tin[t] il covent, c'est verités :
Par lui fu puis Rainouars amontés,
Par mainte terre cremus et redoutés.
Li Arrabis Baudus s'est aprestés;
En .I. calant entra, quant fu disnés,
Et aveuc lui s'en ala Persagués
Qui de la mer voirement sot assés.
Leur voile lievent quant il sont desancré,
A Damedieu ont François commandés,
Et Rainouart, et Guillaume au cort nés.
En Alischans fu molt grans li barnés;
Tous li avoirs fu ensamble amassés,
Après si l'ont et cargiés et trousés.
Quant ont mangié, li solaus fu clinés.
Li quens Guillames est la nuit ostelés,
Et Naimeris et li autres barnés;
Molt volentiers reposent.

François se couchent quant vint après souper;
Li quens Guillames les fist la nuit garder.
Mais Rainouars ne pot ainc reposer :
Estordis fu de son tinel porter
Et des grans cos et reçoivre et doner;
Ne reposast por les membres colper.
Ains mienuit a fait l'ost sus lever;
L'espée traite, va par les rens crier :
« Levés, levés, près est de l'ajorner!
« Or tost, François, pensés vos de haster.
« Par cele foi que doi Guiborc porter,
« Se orendroit ne vos voi conraer,
« Jel vos ferai chierement comparer.
« Ja li plus cointes ne s'en porra gaber
« Ke ne li face le cief del bu voler. »

Quant François oent Rainouart si parler,
Molt tost se lievent, n'i osent plus ester.
Dist l'uns à l'autre : « Diex le puist craventer
« Qe ne nos laisse dormir ne reposer!
« Maudis soit il qui or nous fait lever
« Et à tele eure nostre harnois trosser! »
Dist Rainouars : « Pensés vos del haster ;
« Fiex de roi sui, si doi bien commander
« Et en bataille grant firté demener. »
François se lievent, si font leur cors soner;
Trés et aucubes font devant aus mener
Et leur cevaus belement conraer;
Isnelement vont ensamble monter.
Li quens ala Vivien regarder
Desor l'estanc, là le porra trover.
Li quens l'a fait en .II. escus serrer
Et desous l'arbre belement enterrer.
Au departir commencha à plourer;
Maint chevalier i véissiés pasmer.
Dont fist Guillames son maistre cor soner.
Le flaiel d'or ne vaut mie oublier;
Ensamble od lui le fist li quens porter.
Et Rainouars le va devant guier,
L'espée el poig; plus est fiers d'un sengler.
Uns povres hom li commence à crier :
« Sire, merchi! je voiel à vos parler.
« Des Sarrasin me vig à vos clamer
« Ke en mes feves vi ir matin entrer.
« Onqes por moi ne vaurrent remuer;
« Toutes leur vi essillier et gaster :
« Tant les doutai ne les osai véer.
« Les quidai vendre et dou pain acater
« Por mes enfans et por moi conréer;
« Ne leur avoie autre chose à douner;

« Or les convient trestous de fain enfler. »
Dist Rainouars : « Mar l'oserent penser.
« Par saint Denis, ferai leur comparer!
« Tout le damage leur ferai restorer,
« Cascune escosse .I. denier achater. »
Dist li vilains : « Jhesus vos puist saver! »
Atant es vos dant Guillame le ber.
Rainouars va de devant lui ester,
Par grant orguel le prist à apeler :
« Sire Guillames, or poés escouter
« Des Sarrasins, qui vous vienent préer
« Et as vos homes la vitaille rober.
— Comment, por Dieu? », dist Guillames li ber.
Dist Rainouars : « Bien le vous puis conter.
« Plus de .x. mil Sarrasins et Esclers
« Ont cest vilain ses feves fait enbler;
« Dedens s'alerent [ces] deux jors osteler.
« Mais or vous proi que m'i laissiés aler,
« U, se che non, ja me venrés derver. »
Et dist Guillames : « Amis, laissiés ester;
« Je me dout molt de vo cors afoler :
« .M. chevaliers ferai od vos armer.
— Non ferés ja; ne vos covient douter.
« Ja n'i menrai ne compaignon ne per ;
« Se je nes puis trestos desbareter
« Et par mon cors desconfire et mater,
« Mar me donrés à mangier n'à disner.
— Lais l'i aler, frere, dist Aïmer;
« Ja ne porront paien vers lui durer. »
Et dist Guillames : « Bien le voiel créanter.
« Je li commant les feves à garder;
« Justice en face del forfait amender. »
Dist Rainouars : « Che fait à merchier.
« Sire Guillames, fai mon escu porter

« Que jou toli Tornefier de Biaucler. »
Li quens Guillames li ala aporter,
Et Rainouars va la guige acoler.
Ki le véist cele enarme croller,
Entor son cief menuement torner,
Bien le devroit et prisier et loer.
Od le vilain s'en torne.

QUANT Rainouars ot le congié éu,
Od lui enmaine le povre homme cenu.
Desci as feves ne sont arestéu.
Rainouars monte sor .I. fossé erbu,
Voit maint paien armé et fervestu;
A sa vois clere leur escria : « Ahu!
« Fil à putain, Sarrasin mescréu,
« Mar i avés la faviere abatu!
« Je gart les feves, mien en sont li tréu;
« Ja en donrés .M. mars d'or fin molu,
« Ou ja serés par les geules pendu.
« Fil à putain, trop éustes béu
« Quant au povre homme avés le sien tolu.
« Mar i entrastes, tout serés confundu;
« Ne vos garroit tos li ors ki ainc fu. »
Quant paien l'oent, molt en sont irascu.
Bien recounoissent Rainouart à l'escu,
Voient son cors k'il ot grant et corsu;
Dist l'uns à l'autre : « Mal nos est avenu;
« Vés là celui à la fiere vertu.
« C'est ciex qui a le fort estor vencu
« En Aliscans ù la bataille fu.
« Li vif diable le nous ont aparu;
« Tout sommes mort quant nous a percéu. »
Cascuns guerpist le bon destrier grenu;
En fuies tornent, n'i ont plus atendu.

Sovent reclaiment Mahoumet et Cahu.
Mais li cortiex ert enclos de séu
Et de grant soif ù a grant pel agu :
Tous ciaus detint qi ne sont pas issu.
Aval les feves sont paien descendu.
Et Rainouars leur est seure couru ;
Tant en detrence au branc d'acier molu
Trestot s'ecrient : « Baudus, sire, ù es tu ? »
Dist Rainouars : « Ne vous vaut .I. festu ;
« Jo l'ai conquis, Dieu merchi, et vencu.
« Mar i avés le faviere péu :
« Au vilain erent tout vo ceval rendu,
« Ki por les feves se siet ore tout mu,
« Et trestoutes vos armes. »

En la faviere furent grans les huées ;
Paien s'en fuient, s'ont les colors muées.
Et Rainouars les sieut de randounées,
Si leur escrie à molt grant alenées :
« Fil à putain, mar entrastes es feves ;
« Nes aviés errées ne semées.
« Li povres hom les avoit ahanées,
« Ses devoit vendre à petites denrées.
« Par le cuer Dé, mar les avés gastées !
« Ainc ne v[é]istes feves si achatées
« Ne ki si fuisent chierement comparées. »
Dient paien : « Trop menés grans ponnées ;
« Sire vasal, nes avons pas enblées ;
« Ainc ne nos furent par nul homme v[é]ées. »
Dist Rainouars : « Vos les avés robées,
« Car ne vos erent de riens abandonées. »
Lors les aqet très parmi les favées,
Si leur detrence les pis et les corées.
Tous les ocist, les ont chier comparées,

Les verdes feves qui ne furent frasées.
Rainouars a ses largeces monstrées:
Au vilain a ses feves restorées,
Toutes les armes des Turs li a livrées
Et les cevaus par les regnes donées.
Dist li vilains : « Chi a bones soudées;
« Or sont molt bien les feves achatées.
« Beni soit l'eure k'eles furent semées. »
Et no François n'i ont fait demorées;
Vers Orenge s'en tornent.

François s'en tornent, molt se vuelent haster;
Sonent ces grailles et ces cors font soner.
Li os s'aroute et pense de l'esrer
A grant esploit; ne vuelent demorer,
Dusqe à Orenge ne vaurent arester.
Grans fu la presse à la porte passer;
Plus de .L. i véissiés pasmer.
Ens el palais fu Guillames li ber.
En Gloriete fait on l'aige corner;
Cil chevalier vont ensamble laver.
Cel jor servirent tel .v^c^. baceler,
N'i a celui n'ait castel à garder.
Li quens Guillames fist forment à blasmer
Que Rainouar[t] a mis en oublier;
Ne l'en menbra si vient après souper.
Defors Orenge fu Rainouars li ber;
De mautalent quide vis forsener,
A lui méisme se prist à demente[r]:
« Li quens Guillames ne le déust penser
« Qu'il ne me daigne ensamble lui mener
« Ne à sa table à son mangier mander,
« Et si a fait par moi l'estor finer
« Et ses neveus tos .VII. desprisoner.

« Par moi sont mort Sarrasin et Escler,
« Tous mes parens ai fait por lui finer;
« Or me tint vil, forment me doi peser,
« Et si fait il, par m'ame ! »

DEFORS Orenge est Rainouars remés;
Molt a grant duel, forment est dementés,
Et molt manace le marcis au cort nés.
Vers Aliscans est plourans retornés;
Des chevaliers a encontré assez,
Qui tout li dient : « Rainouars, d'ont venés ?
« Corechiés estes, ne sai ke vous avés.
— Signer, dist il, bien puis estre dervés :
« Li quens Guillames me tient en grans vieltés
« Ki m'a laissié comme fuisse trovés,
« N'à son mangier ne fui par lui mandés.
« Comme ribaut m'a laissié es fossés;
« N'i fui par lui huchiés ni apelés.
« Si est mes peres li fors rois Desramés
« Qui sous lui a .xxx. rois corounés;
« De haut parage sui tos estrais et nés :
« Plus sui haus hom ke il ne soit d'asés.
« Par mon cors seul est li estours finés ;
« Ocis i ai mon riche parentés,
« Si ai mes freres et mes amis tués,
« Et ses neveus de la prison jetés
« Ke Sarrasin eurent pris en leur nés.
« Rendu m'en a li quens males bontés :
« Or sui du tout arire deboutés.
« Oï l'ai dire, et si est verités :
« [[d]Puis que li leres est de forches ostez,
« Ja puis ses sires nen iert de lui amez].
« Por Dant Guillame l'ai jo dit au cort nés
« Qui j'ai aidié, or en ai grans maugrés.

« Ne crerai mais el roi de majestés,
« Mais en Mahon ki est d'or tresjetés;
« Si le ferai dolans et aïrés.
« Par Mahomet, mar i fui oubliés!
« Se ne m'en venge, dont ai[e] mal dehés.
« Or m'en irai el paiis dont sui nés,
« Si manderai Sarrasins et Esclers
« Tant qu'en aurai .c. millier assanlés;
« Si passerons as barges et as nés,
« Ses amenrai outre en ces regnés.
« Se mes tineus est brisiés et froués,
« Je ferai tel ki miex vaurra assés.
« Prise ert Orenges et li paiis gastés,
« Et Gloriete li palais craventés,
« Et dans Guillames loiés et atrapés
« Dedans Aiete [en] la cartre jetés,
« Et tout si frere aront les chiés copés,
« Et [ja] en France ferai mes volentés;
« Car Loéis ert de France jetés,
« Sa terre prise et ses paiis gastés.
« Et de sa fille ferai mes volentés:
« Encor serai, jo quit, ses espousés;
« De toute Espaigne sera ses cors doués.
« Quant à Orenge, segnor, vos en venrés,
« Dame Guiborc, ma suer, me salués,
« Et le marcis de ma part desfiés,
« Et bien li dites, ja mar li celerés,
« Ke mais ne sui ses drus ne ses privés,
« Ains porquerrai qu'il sera vergondés,
« Se onqes puis, ains ke l'ans soit passés. »
Uns chevaliers li a dit: « Tort avés;
« Ne devés mie por itant estre irés.
« Rainouars sire, car vous en revenés;
« Soiés haitiés, ne vous desconfortés.

« Anqui serés à Guillame acordés,
« Et à mangier à grant planté arés,
« Et molt serés ricement abuevrés
« De bons pimens, de vins et d'isopés.
« Chou ert folie se vos vous en ralés ;
« Par saint Denis, vous en repentirés. »
Dist Rainouars : « Gardés mais n'en parlés,
« Car, par Mahon, molt tost le comperrés ;
« Je ne sui mie encor à vos remés.
« Par cel apostle c'on quirt en Noirons prés,
« Ne fust por chou ke coupes n'i avés
« Et por ichou ke vos ai salués,
« Je vous ferroie cest branc ens es costés.
« Or tost, en voie ! gardés n'i demorés. »
Quant cil l'oïrent, s'ont les cevaus hurtés.
Li plus hardis est en fuies tornés ;
Fuiant s'en vont le[s] frains abandonés.
Dist l'uns à l'autre : « Rainouars est dervés ;
« C'est grant damages ke si est asotés,
« Car si fors hom n'ert jamais recovrés.
« Ja nous aura à cel branc decopés ;
« A .c. déables soit il hui commandés. »
Tant ont alé les frains abandonés
Dusqe à Orenge n'i fu regnes tirés ;
Là descendirent as marberins degrés.
Isnelement sont el palais montés
Et saluerent le marcis au cort nés ;
Se li conterent, ains n'i fu mos celés,
Que Rainouars les avoit esfréés
Et maneciés, et si espoentés
Ke por .I. poi nes avoit desmenbrés,
Et k[e] il ert arire retornés
Por chou k'il ert au mangier obliés.
« Si vos manace et trestos vos barnés ;

« Par nos vos mande ke de lui vos gardés.
« Dame Guiborc a .c. salus mandés.
« Or s'en ira, ce dist, en ses regnés,
« En cele terre où est ses parentés,
« Tant qu'il aura .c. mil paiens armés;
« Si passera chà outre en ces regnés :
« Prise ert Orenge et cis palais gastés. »
Guillames l'ot, tous en est trespensés :
« Or ert bien sages, et je sui asotés. »
.XX. cevaliers a li quens apelés,
Se [*d*lor] a dit : « Baron, car m'i alés;
« Por Dieu vos pri k'en pais le m'amenés,
« Que il ne soit laidis ne ranprosnés. »
Et cil respondent : « Si com vos commandés
« Le ferons nous, biaus sire. »

Li quens Guillames fist forment à prisi[e]r;
Por Rainouart n'ot en lui c'aïrier.
.XX. cevaliers a fait aparellier;
Par Rainouart les vaurra envoier.
Par aus li mande : ne li doit anoier
S'il ne l'avoit somons à son mangier;
Droit l'en fera, se il le veut baillier,
Voiant François et voiant sa moillier.
Forment l'en poise kel laissa estrahi[e]r;
Il ne[l] vausist por .M. livres d'ormier.
A ces paroles montent li chevalier.
Tant esperoune cascuns son bon destrier
K'il l'ont ataint à .I. tertre puier.
Dedens le fuerre ot mis son branc d'acier.
Cil li commencent hautement à huchier;
Loing s'aresterent, ne l'osent aprocier :
« Rainouars sire, nous te venons noncier
« De par Guillame, le marcis au vis fier,

« De tout [[b]ice] ke sauras calengier
« Te fera droit en son palais plenier. »
Dist Rainouars : « Laissiés vostre plaidier ;
« Car, par Mahom ki tout doit justicier,
« Ja amendise n'i avera mestier.
« Je n'ai que faire ne d'argent ne d'ormier
« Se n'en faisoie mon tinel reloier.
« Fil à putain, mal glouton losengier,
« Ne vous pris tous vaillisant .I. denier.
« Bien set Guillames la merde raplakier ;
« Trop a à faire s'il me veut rapaier :
« Jo ne sui mais de rien en son dangier.
« Ja por message ne m'en irai arier,
« Ains aurai fait Orenge trebucier,
« Et Gloriete verser et [[d]graïllier],
« Et son paiis ardoir et essillier,
« Et le marcis la teste roegnier. »
Quant Rainouart oent si desraisnier
Et le marcis Guillame manecier,
Et aus méismes blasmer et laidengier,
Si se commencent forment à vergoignier.
Dist l'uns à l'autre : « Poi nos poons prisier
« Se n'en menons nous .XX. cest patounier. »
Vers lui corurent, sel prendent à sachier,
Mais aussi puent à une tor luitier.
Quant Rainouars se sent si manoier,
De maltalent quide vis esragier.
Ne se menbra de l'espée d'acier ;
Dalés lui garde par dalés .I. sentier,
Vit une loge c'on i ot fait drecier.
Uns sains ermites li ot fait estacier.
L'un postel court Rainouars esracier ;
Si tost le hape com .I. rain d'olivier.
Ki li véist ces cevaliers cacier

Par la campaigne contremont .I. rocier,
Les .V. en fist contreval trebucier,
Si roidement l'un sor l'autre plaissier
Que par les bras leur fist le sanc raier.
« Fil à putain, dist il, garçon lanier,
« Quidiés vos ore avoir trové bergier ?
« Jo ne sui mie lievres à esmaier. »
A la grant perce se prent à adrecier,
Après les .XV. se prent à eslaissier.
Et cil s'en fuient, n'ont cure de plaidier,
Car le fust doutent k'il voient paumoier.
Et Rainouars les commence à hucier :
« Envoiés chà Guillame tornoier. »
Et cil s'en fuient, ne l'osent aprismier ;
Dusqe à Orenge ne finent de coitier.
Rainouart quident à leurs talons derier,
Mais il n'i estoit mie.

Li mesagier descendent au degré,
En Gloriete sont ensamble monté.
De Rainouart sont si espaonté
Et de la perce n'ont il .I. mot soné.
Li quens Guillames leur a tost demandé :
« Signer, dist il, comment avés esté ?
« Avés me vos Rainouart amené ?
— Nenil voir; sire, ains l'avons achaté ;
« Petit n'en faut ne somes affronté.
« Quant nous li eumes ton mesage conté,
« Ne le prisa .I. denier mouneé,
« Ains te manace et tient en grant vielté.
« Quant nos l'oïmes, molt en fumes iré ;
« Vers lui venimes trestot abandonné.
« Bien l'éusimes arire amené
« Quant d'une loge vit la feste levé,

« Si l'esracha com .I. rosel pelé.
« Les .V. des nos ot tost acraventé ;
« A terre furent laidement reversé.
« Nous ne savons si sont à mort navré,
« Mais par aler avons tout conquesté.
« Par nos vous a tornoiement mandé. »
Guillames l'ot, s'en a .I. ris jeté.
Isnelement a son ceval mandé ;
On li amaine, tost l'eurent enselé.
.C. chevalier sont aveuc lui monté,
[Et] Guiborc est de maintenant monté,
Car forment le desire.

Li quens Guillames fist forment à loer ;
Por Rainouart est alés ramener.
.C. chevalier sont maintenant monté
Et tout si frere et Aimeris li ber.
Dame Guiborc i fait li quens aler
Qu'il n'i osa li quens sans li errer.
Ainc ne finerent entr'aus d'esperoner
Tant que il vinrent dant Rainouart ester
En une nef au rivage de mer.
Mais ne savoit le voile amont lever,
Le mast drecier ne la toivre atemprer ;
Le gouvernal ne savoit governer.
Dist Rainouars : « Bien me puis forsener
« Que je ne puis cest vaisel atorner.
« Comment va chou que je voi chi aler ?
« Ne sai comment jou ai véu sigler. »
Prent une perce, si commence à bouter
Ke d'une part a fait la nef verser ;
Et la nés puce, si prent à affondrer.
Se Rainouars ne séust si noer,
Tost fust noiés, ne péust escaper.
Quant il fu hors, si commence à jurer :

« Diable font, fait il, homme meller
« Quant il ne set de chose achiver ;
« Par terre irai quant je ne puis par mer. »
Il tint sa perce, si prist à restorner;
Lés le rivage commencha à aler.
Li quens Guillames le prist à apeler :
« Rainouars frere, laissiés m'à vos parler ;
« Se de noient vous ai fait aïrer,
« A vo commant le ferai amender,
« Si hautement com sarés commander. »
Dist Rainouars : « Laissiés vo sermoner;
« Si m'aït Diex, ne soig de vo gaber.
« Ne finerai s'aurai passée mer;
« Si ferai tot mon lignage assambler,
« Et Sarrasins et paiens aüner,
« Et si ferai tos mes parens mander
« Qui gaiant sont. Bien les saurai nomer :
« Urgant le noir, et Brulfant, et Brunier,
« Et Rubestheuc, et Richart, et Rinier,
« Brun le velu, et Grandin et Grander,
« Le roi Bruhot, Tantolf et Tandoifler,
« Lor .xxx. fr[ere] ki molt font à douter.
« Si sai la terre ù seulent converser,
« Puis les ferai de chà outre passer.
« Vaurrai Orenge tot de fi conquester,
« A Mon Laon me ferai corouner,
« Et toi ferai en grant Aire mener
« Et en ma cartre trebuchier et verser.
« Là te ferai à honte demener
« Et ton lignage vaurrai desireter.
« Fui toi de chi, n'ai cure de parler. »
Dont prent sa perche, sel fait amont branler.
Li quens Guillames ne l'osa aproismer,
Car il le voit d'ire tot alumer;
Molt le redoute, ne l[e] vous quir celer.

Dame Guiborc rova avant aler;
Et la comtesse s'est alée acliner
Devant son frere por la merchi crier :
« Rainouars frere, .i. don te voiel rover,
« Que tu me voielles ce mesfait pardoner
« En guerredon que je te fis armer
« Dedens ma cambre et chaindre le branc cler. »
Rainouars cort, si le va acoler.
« Dame, dist il, je vos doi molt amer;
« Jo sui vos frere, ne le vos quir celer,
« Cel Rainouars c'on fist au roi enbler,
« Dont vous oïstes si grant duel demener.
« Rien que vuelliés ne vos vuel devéer,
« Vostre plaisir doi jo bien créanter
« Et les mesfais Guillame pardouner:
« Ja en ma vie n'en orrés mais parler. »
Li quens Guillames l'en ala merchier.
Dont véissiés Rainouart acoler;
Dès ore mais le vauront honerer.
Mais Rainouars ne s'en pot ainc torner
De la quisine ke il n'i voist caufer.
Ne s'en voloit por nului consirer;
Apris l'avoit, nel pot entroublier.
Huimais orrés, sel volés escouter,
Com il se fist batisier et lever,
Et com Guillames le fist puis marier,
La soie niece Aelis espouser;
Com son enfant vinrent paien enbler,
Et com le fist chevalier adouber,
Et com ala Loquiferne clamer
Et le douaire sa mere aquiter.
Vers Loquifer le vaurra conquester,
Le plus grant homme dont nus oïst parler.
Ne vous voiel ore sa faichon aconter;



Assés l'orrés chà avant au chanter.
Com Rainouars se fist puis corouner,
Au mouniage où il vaut converser;
Che fu à Bride où sen fust fist porter.
Qui la iroit bien le porroit trover.
Encore i vont li pelerin garder
Qui en Galisse vont l'apostle ourer.
Et puis l'ala quens Guillames rouver
Por sa cité garandir et tenser.
Adont convint Rainouart asener
Contre son fil à bataille capler
Que on faisoit Maillefer apeler.
Se or vous plaist le canchon escouter,
Si faites pais, laissiés la noise ester.
Li quens Guillames se prist à retorner;
Rainouart fait à Orenge mener.
Molt par fu liés quant il i vaut corner.
El grant palais fist Rainouart monter;
Molt tost font l'aigue as busines corner.
Cil cevalier s'asirent au disner;
Joste Guillame siet Rainouars li ber.
Le premier mes li fait on aporter,
Por segnorie ke on li veut porter;
Mais Rainouars ne s'i veut acorder.
Ne li pleut mie en si fait lieu ester;
En la quisine feroit milleur caufer.
Quant li plairoit, bien s'i porroit grater,
Joste le fu et rostir et toster,
Et le brouet des caudires humer,
Les cras morsiaus en l'alile bouter
Et le fu faire, atisier et souffler.
Si faite vie vausist il demener;
Un autre fois le vaurra restorer.
Mais puis fu sages : ains k'il déust finer,

Ne péust on en nul paiis trover
Qui miex séust .I. bon consel douner,
Et ama sainte glise.

DEDENS Orenge ou palais delitable
Siet li barnages à la plus maistre table.
Bien sont servi de viande mirable.
Rainouars siet sor un paile de sable;
Joste lui sist Guillames et Orable.
Sa [bele] suer li dist parole amable :
« Frere, mangiés por Dieu l'esperitable.
« Quant je vous voi, molt sui lie et joiable;
« De mon lignage n'ai fors vos à ma table,
« S'ai maint parent vaillant et ounerable. »
Rainouars l'ot, tout chou tenoit à fable;
Il amast miex le deduit de l'estable
U la quisine ki samble foisounable.
Ne serra mais des mois, s'il puet, à table,
Car forment li anoie.

QUANT par les tables ont mangié li baron,
Guillaumes mist Rainouart à raison :
« Dites, amis, che que vous demandon;
« Vous volés [vous] ja batisier ou non
« Et croire en Dieu par bone entencion,
« Qui en la Virge prist incarnation
« Et sussita de mort saint Lasaron,
« Et, por nos ames faire redention,
« Fu claufices, et gaitiés à larron,
« Et au tierc jor fist resurrexion?
« S'ensi créés, nous vous batiseron. »
Dist Rainouars : « Et nous bien le créon.
« Sire Guillames qui savés de sermon,
« Vous déusiés avoir un pelichon

« Lonc traïnant desci k[e] au talon,
« Et puis le froc, el cief le caperon,
« Les grandes botes forrées environ,
« Et le cief rés [et] corouné en son,
« Et sesisiés tous dis sor un leson,
« En cel moustier fesisiés orison,
« Et éusiés à mangier à fuison
« Blans pois au lart, formage de saison,
« A la foïe pitance de poison. »
Guillaumes l'ot, s'acola le baron;
Dont oïsiés molt grande rision
Des cevaliers qui sont par la maison.
Dist l'uns à l'autre coiement, à bas ton :
« Avés oï Rainouart le baron
« Com il a dit à Guillame son bon ?
— Voire, dist il, il n'ert ja se sos non,
« Ja ne dira se derverie non.
« Si m'aït Diex, bon jogléor avon,
« Passer nous fait à aise le saison;
« Damediex le garise. »

A une glise de canoines rieulés
Fu Rainouars conduis et amenés,
Environ lui Guillame et ses barnés.
Isnelement fu li fons aprestés,
C'est une cueve de vert marbre listés.
Grans fu et lée, si fu parfonde assés,
Demie lance, et .xv. piés de lés.
De l'aige froide fu li fons arasés,
Benéis fu d'evesqes et d'abés.
Rainouars s'est de ses dras desfublés;
Puis fu d'un paile ricement afublés,
Quant il fu bien et sainiés et sacrés
Et puis es fons à grant paine levés,

(Il pesoit bien .I. fais de muis de blés).
Au lever fu Guillames au cort nés,
Et Aimeris li cenus, li barbés,
Bernars et Bueves et ses freres Aïmers.
S'i fu Ernaus et Guibers li membrés,
Li quens Bertrans, et Guichars et Guiés,
Et l'arcevesqes qui ot non Guillemers.
Tout chil le tinrent que vos oï avés.
Mais Rainouars pesa com desfaés :
N'en seurent mot quant leur est escapés.
Deci as fons est Rainouars alés,
Si but de l'aige à fuison et assés.
Quant il revint, si fu molt tost cobrés
De toutes pars par bras et par costés,
Dont s'en est molt Rainouars aïrés.
« Signeur parin, dist Rainouars, ostés.
« Vous faites mal ki ensi me menés;
« Que doit chou ore ke miex ne me tenés?
« Ce m'est avis que vos or me gabés.
« Sire arcevesqes, je quit ke vos dormés;
« Si m'aït Diex, s'or estoie escapés,
« Jo ne seroie mais des mois atrapés. »
Lors fu li bers batisiés et levés
Et dou saint cresme d'oile rengenerés;
Puis le revestent de dras à or parés:
Molt fu bele personne.

RAINOUARS fu batisiés et levés,
Richement fu vestus et conréés.
D'un vair mantel fu li ber afublés;
Sous le bliaut est l'ermins engoulés.
Bien fu furnis et de menbre mollés;
N'a cevalier en trestot le barnés
Ne samble à lui petis enfes assés.

Ains plus bel prince ne vit nus qui soit nés;
A grant mervelle fu de tous esgardés.
Dont fu li ors et l'argent aprestés
Et li avoirs, dont il i ot assés.
En l'Archant fu sor paiens conquestés;
Enmi la sale fu tos amoncelés.
Lors se drecha Guillames au cort nés.
« Rainouars sire, dist il, avant venés;
« Mes senescaus, si vous plaist, si serés.
« A chiaus de France que j'ai chi amenés
« Riches soudées vo pri que me donnés ».
Dist Rainouars : « Si com vous commandés. »
Il prist l'emine, au tresor est alés.
Hautement s'est Rainouars escriés :
« Or vigne avant ki veut estre lievés. »
Don véissiés cevaliers aroutés
Et escuiers, n'en i est uns remés.
Rainouars est sor le tresor montés,
Dont il i ot cargié bien .IIII. nés.
Onques n'i ot mine ne sestier rés;
Trestout à comble est cascuns mesurés.
Cascun en doune tout à ses volentés;
A tout jors mais en doit estre henourés.
Tos li plus povres est or riches clamés.
Dist l'un à l'autre : « Molt nous a bien lievés;
« Bien soit de l'eure k'il vint en ces regnés.
« Si larges hom ne fu de mere nés;
« Bien devroit estre par droit rois corounés.
— Rainouars sire, dist Guillame au court nés,
« Dès or vauroie que fusiés adoubés
« Ains qu'en ralast mes riches parentés,
« Que vo barnages soit Loéy contés. »
Dist Rainouars : « Sire, dont vous hastés. »
A ces paroles ont .II. grailles sounés,

Franchois apelent dou palais segnorés.
Devant la sale es les vous arestés.
Et Rainouars avala les degrés,
Od lui Guibors, de qui il est amés;
S'i fu Guillames et li autres barnés.
Sous le palas eut .II. arbres plantés;
Là fu .I. pailes à la terre jetés.
Illuec s'asist Rainouars l'alosés.
Guillames l'arme et Bueves li menbrés,
Et Aïmers et Guibers li senés.
Cauches de fer blances com flor de prés
Li ont lacié ; la maille [[d]en] estoit tés
Ja por cop d'arme [[d]ne la verez fauser].
Bertrans li a les esperons fermés.
Puis vest l'auberc, tout de fin or safrés;
A double maaille est laciés et trie[ulés],
.X. ans i mist au faire Antiquités,
Chou fu .I. maistres qui [fu] des ars parés.
N'a si grant homme de ci en Balesgués
[[e]N'en traïnast .II. grans] piés mesurés,
Et une toise fu bien par les flans lés :
A Rainouart estoit amesurés.
El cief li lacent .I. vert elme jemés
Qui fu Glotaire, sel fist Matusalés,
Cil qui vesqui .IX^{c}. ans par aés.
Par artimage fu fais et compassés :
Uns escarblonqes fu el coig enbrasés
Et uns topasces el nasel seléés.
De rices pieres fu [li] cercles ollés.
Bons ert li elmes et richement ovrés;
Ne crient cop d'arme .I. denier mounéés.
A .XXX. las li fu el cief fermés.
Li quens li chaint l'espée à ses costés;
El col le fiert si qu'il est enclinés ;

« Tien, Rainouars, Diex te croisse bontés
« Et vaselage et prouece et firtés !
« De couardise ne soiés ja retés ;
« Se mieudres n'estes, mes parens resamblés. »
Dist Rainouars : « Si soit com dit avés. »
Atant li est uns destriers amenés
Noir comme meure, mais blans ot les costés,
Et par les piés fu devant virolés.
Ample viaire et fu destre comés ;
Plate a le jambe, les piés vautis coupés ;
Large ot la crupe et fu haut encoués.
Ainc por ahan n'ot les flans tressués ;
Li Margaris, issi fu apelés.
Nés fu d'Arcage, d'un estrange regnés.
Sele ot d'ivoire dont il fu enselés ;
Molt par fu bien li destriers acesmés,
Bien fu covers d'un vert elme fresés.
Par son estrier est Rainouars montés ;
L'autre li tint Bertrans li alosés.
A son col pent .I. fort escu bouclés ;
Puis li aportent .I. espiel nouelés,
Gros ert, de fraisne, le fer trenchant quarrés.
Onqes el siecle ne fu plus biaus armés ;
Quant il s'afiche es destriers sororés,
Por .I. petit n'a les fers dessoldés.
Li quens Guillames s'est molt haut escriés :
« Rainouars sire, dist il, esperounés.
« Por moie amor vos pri ke vous jostés,
« A la quintaine .I. tout seul cop ferés
« Savoir des armes comment vous conterés. »
Dist Rainouars : « Ce seroit grans vieutés
« Se en quintaine ert mes cos esprovés ;
« Se por .I. poi joste, c'ert laquistés.
« Sire Guillames, s'un de mes cos perdés,

« Par saint Denis, grant damage i arés ;
« Mais atendons Sarrasins et Esclers :
« Lors josterai si que vos le venrés. »
François l'entendent, si en ont ris assés ;
Molt par en ont grant feste.

« RAINOUARS sire, » dist Guibors au vis fier,
« Por vos ai fait la quintaine drecier
« Sor .v. estaches, sor .v. hauberc doublier
« Et .v. escus ki tot sont de quartier.
« Or vous proi jou par amor et requier
« Car i ferés, tant vous arai plus chier.
« Verrai com sés tes armes manoier
« Et ton ceval conduire et eslaissier
« Que vous véisse cest espil abaissier. »
Dist Rainouars : « Ja m'estuet otroier ;
« Mais ne quidoie pas ichi essaier :
« Molt miex l'amaisse sor la gent l'aversier.
« Ja le péuse assez miex emploier.
« Ma bele suer, ne vous vuel corechier,
« Or josterai por vous esléechier ;
« Si bien le fai, si m'averés plus chier.
François s'arengent, si se traient arier.
Et Rainouars a brochié le destrier ;
L'escu enbrace à loi de bon guerrier,
Brandist l'espié au fer trenchant d'acier,
En la quintaine fiert grant cop et plenier.
Les .v. escus fist tos faindre et percier,
Les .v. haubers desrompre et desmaillier,
Les .v. estaces et froer et brisier ;
Ens en .I. mont a fait tot trebuchier.
Outre l'enporte l'arabi montenier ;
Au tor françois est retornés arier,
Cortoisement a trait le brant d'acier.

François s'escrient : « Chi a bon chevalier ;
« Ainc tel ne furent Rollant ne Olivier.
« Encontre lui ne puet nus apuier ;
« Cis pora bien Espaigne calengier :
« Sou sil n'a homme qui s'ost vers lui drecier. »
Dame Guibors l'est alée enbrachier ;
Trestout armé li véissiés baisier.
Grans fu la noise sous Orenge el gravier :
Por Rainouart ounerer et prisier
Ont bouhordé vallet et chevalier.
Là véissiés essaier maint destrier,
Et trestorner et poindre et eslaissier.
Mainte fort lance i véissiés brisier
Sor les escus qui sont paint à ormier ;
Li solaus luist qui les fait flanboier.
Li quens Guillames a feit le jeu laissier
Qu'il ne se blecent as lances abaissier ;
En la cité les a fait repairier.
Atant es vous d'Espaigne .I. mesagier,
Ki vint d'Espaigne le cemin droiturier ;
Vit Rainouart, dist lui sans latimier
Que Baudus vient od le corage fier
Qu'en Alischans venqui à son levier.
Après li fist jurer et fianchier
Qu'il revenroit à lui sans detriier
Se il pooit sains et sauf repairier ;
Or vient à lui por la merchi proier.
« Ne vous veut pas ne mentir ne bosier ;
« Ensamble od lui a maint bon chevalier
« Ke li vauront et servir et aidier
« En grant bataille, se il en a mestier. »
A ces paroles, sans plus de delaier,
Descent Baudus del bon corant destrier
Jusqe au perron, par desous l'olivier ;

Par les degrés monte el palais plenier.
Quant Rainouars l'a véu aproismier,
Va s'ent encontre acoler et baisier.
Grant joie font ensamble li guerrier.
Et dist Baudus, où il n'ot qu'ensegnier :
« Rainouars sire, je me voiel batisier
« Et tout cil autre croire el vrai justicier;
« Jel fiancé, mentir ne vous en quier.
« Ne vos fauroie por les membres trencier. »
Dist Rainouars : « Che fait à merchier. »
Les fons a fait molt tost apareillier,
Si les segna l'arcevesqe Fouchier;
Baudus ont fait et sa gent batisier.
Grans fu la noise ens el palais plenier,
Car li barnages est créus d'un princier
Ki aidera la marce à desraisnier
Vers Desramé, l'orguilleus et le fier.
Ici lairons de Baudus le guerrier,
Si vous dirons de Rainouart le fier.
Li quens Guillames, ki molt l'aimme et tient chier,
Li veut doner Aelis à moillier,
Sa bele niece, ki molt fait à prisier,
La fille au roi qui nous doit justicier.
Ne la porroit nul lieu miex enploier
Qu'en Rainouart, se Diex li veut aidier;
Car toute Espaigne vaurra il calengier,
Et Desramé destruire et essillier,
Lui et paiens fors dou regne chacier.
Ele ert roïne, bien le puis aficier ;
Diex li doinst bone vie !

DEDENS Orenge fisent joie molt grant
Quens Aimeris et trestot si enfant,
Et Rainouars au corage vaillant,

Et por Baudus le fier, le combatant.
Li quens Guillames se drecha en estant;
Ernaut apele et Bernart de Brubant.
A aus parla, si leur dist en riant:
« Frere, dist il, entendés mon samblant,
« Si vous dirai .I. poi de mon commant.
« Vous en irés en France le vaillant
« Demain à l'aube, ains le soleil luisant.
« Tout droit au roi dites que jo li mant
« Que il m'envoit sa fille maintenant,
« Ma bele niece au gent cors avenant;
« Si la donrai Rainouart le vaillant,
« Le mellor homme de cest siècle vivant.
« Dame sera d'une terre molt grant,
« De toute Espaigne; n'e[n] voist mie doutant.
« Il est molt preus, ne sai si conquerant;
« Par lui venqimes l'estor en Alischans,
« Et Desramé en chasames fuiant.
« Se Rainouars en vausist faire tant,
« Il l'éust bien ocis à son perchant.
« Des autres Turs fesismes maint dolant;
« Tout furent mort li glouton saudoiant.
« Quant l'orra dire, le cuer aura joiant.
« Hastés vous bien d'aler, je vous commant. »
Cascuns respont: « Sire, je le créant. »
Reposer en alerent.

Li conte vont dormir et reposer
Dusqe au demain k'il voient ajorner.
Isnelement firent leur gent lever,
Si leur commandent lor cevaus enseler.
Leur armes font ensamble [od] aus mener,
Car molt redoutent les paiens d'outre mer.
N'est pas merveille, car molt font à doter;

Molt les ont fait travellier et pener
En grant batailles et leur amis navrer.
De Vivien leur doit forment peser
Que il ocirrent en l'Archant sor la mer :
Mais neporquant bien se venga li ber :
Maint Sarrasin leur ocist au capler.
Montent li conte, si pensent de l'esrer.
Li quens Guillames leur prie de haster
Et la besoigne furnir, et retorner.
« Sire, font il, ja n'en estuet douter ;
« Se Diex le veut otroier et graer,
« Hastivement nous venrés retorner. »
Atant departent, pensent d'esperoner.
Ne vos sai mie ne dire ne conter
Quantes jornées il mistrent à l'esrer
Ains k'il péussent roi Loéy trover.
A Paris ert venus por sejorner,
Et la roïne, et sa fille au vis cler.
Li messagier ne vaurent arester
Tresc à Paris, le palais principer.
Loéys prist aval à esgarder
Et voit les contes qe il pot molt amer.
Molt liement les courut acoler ;
De leur noveles leur prist à demander,
Com il l'ont fait en Alischans sor mer.
« Sire, font il, sel volés escouter,
« Bataille éumes qui molt fist à douter ;
« Mais Sarrasin nel peurent endurer :
« Maint en fesimes morir et afoler,
« Et Desramé, il s'en fuï par mer.
« Desconfi sont Sarrasin et Escler ;
« Jamais nul jor nes verrés retorner,
« Car Rainouars, qui tant fait à douter,
« Le miex vaillant dont nus oïst parler,

« De la bataille les a fait desevrer.
« A son tinel, que il fist gros ferrer,
« Tant en ocist nus hom nes pot esmer.
« Se il ne fust, bien l'os dire et conter,
« Tous fuisiens mort en fin sans escaper. »
Li rois l'entent, Dieu en prist à loer;
Molt par en a grant joie.

« Biaus sire rois, che dient li mesage,
« Salus vous mande Guillame au fier corage,
« Dame Guiborc, [[d]la belle] au cler visage,
« Et Aimeris de Nerbone le large,
« Et tout si fil qui Diex croisse barnage,
« Que li envoies ta bele fille sage;
« Porquis li a molt rice mariage.
« Signor aura qui est de haut parage;
« Onqes pucele n'ot tel en son éage:
« C'est Rainouars ki tant a vaselage.
« Rois ert d'Espaigne, et roi Tiebaut l'aufage
« Destruira il, s'il vit en son éage,
« Fors que ans .II. les testes.

« Biaus sire rois, dient li messagier,
« Salus vous mande Guillames au vis fier,
« La fiere brace qui tant fait à proisier,
« Et Aimeris qui forment vous a chier,
« Cil de Nerboune, qui ainc ne pot boisier
« A son signeur mentir ne losengier,
« Que vostre fille, qui molt fait à prosier,
« Li envoiés liement, sans dangier,
« K'il l'a dounée au mellor chevalier
« Ki portast armes ne montast en destrier;
« C'est Rainouars od le corage fier. »
Li rois respont: « Bien fait à otroier. »

Molt richement li fait apareillier
De dras de soie tant com li ot mestier.
Quant mangié ont, si alerent couchier ;
La nuit dormirent li conte droiturier
Tresc'al demain qu'il virent esclairier.
Et li solaus commencha à raier,
Et leur cevaus ont fait aharneskier
E[t] leur font seles metre.

A Paris fu li rois od son barné
Et la roïne au gent cors oneré.
Li chevalier sont prest et atorné.
Devant la sale, au perron dou degré,
Li rois amaine sa fille au cors mollé,
Si le leur livre par bone volenté.
Baissa sa fille si ot assés ploré ;
Puis ne le vit en trestot son aé.
Li messagier ont congié demandé ;
Li rois leur done de bone volenté.
Vont s'ent li conte, à Dieu l'ont commandé,
Droit vers Orenge tot leur cemin ferré.
Tant ont li conte esploitié et esré
Que à Orenge vinrent à la cité.
Parmi la porte en sont laiens entré ;
De mainte gent sont le jor esgardé.
Tant cevaucierent k'il vinrent au degré,
Et li baron leur sont encontre alé.
Li quens Guillames, ki molt ot de fierté,
Descent sa niece dou palefroi feutré,
Puis en monterent el palais principé.
Dame Guiborc, qui molt avoit biauté,
Prist Aelis par le bliaut safré.
Molt ont les dames grant joie demené
Et Rainouart au corage aduré,

Li fait grant joie, car molt l'a desiré
K'il péust faire d'ele sa volenté.
Tout icel jor ont grant joie mené,
Puis vont couchier, quant il eurent soupé,
Tresqe au matin k[e] il fu ajorné.
Li baron lievent, ne l'ont pas oublié;
Rainouart ont richement [conréé],
De riche reube vestu et acesmé.
Au mostier l'ont li baron amené,
Et Aelis, au gent cors ouneré,
Illuec porterent .II. sergant aresté,
Et ambedoi si furent espousé.
[bLi] jogléor de par tout le regné
Il sont venu; dit leur fu et conté
Que li quens a Rainouart marié,
Molt i aura despendu et doné.
Grant joie firent quant furent assamblé;
Le jor i ot maint estrument souné
Et maint sonet chanté et vielé.
Grant sont les noces el palais principé;
Tant eurent mes ja ne sera conté.
Quant ont mangié et béu à plenté,
Li jogléor sont paié à leur gré.
Li quens Guillames leur a assés douné,
Or et argent assés et à plenté,
Dont furent lié, si l'en ont merchié;
Adont congié demandent.

QUANT Rainouars ot sa feme espousée,
Dame Aelis la sage, la menbrée,
Li quens li a Torserose dounée
Et Porpaillart ki siet sor mer salée.
Iluec si est mainte nés arrivée
Qui les avoirs mainent par la contrée.

Bien ert la terre de cele part gardée ;
Mais, ains que isse de l'an la terminée,
Aura [dTiebaus] si Orenge atornée,
Le paiis ars et la terre gastée
N'i aura tour, tant soit grans ne quarrée,
Que à perire ne soit acraventée.
Car Desramés à ja la mer passée,
De .xx. langages a la gent assamblée,
De chà venra ains qu' erbe soit fenée.
Rois Desramés a sa barbe jurée
Qu'il ne laira por noif ne por gelée,
S'aura Guillame l'arme dou cors sevrée ;
Et Guibors ert à cevaus traïnée,
Aprés sera en la mer affondrée,
Une grant pierre entor le col noée.
Mais toute en ert sa barbe parjurée ;
Car Rainouars i fu à l'encontrée
Qui de paiens fist si grant lapidée
Plus en ocist, tous seus, d'une navée.
Huimais orrés chançon enluminée ;
Por jogléor ne fu mieudre chantée,
Com Rainouars, à la ciere menbrée,
Se combati toute jor ajornée
Vers Loquifer d'outre la mer salée,
Qui portoit bien de fer une carée ;
Là fu la force Rainouart esprovée
Et ses grans vaselages.

Dedens Orenge fu molt grans li barnés.
Aimeris a ses enfans apelés :
« Signor, mi fil, envers moi entendés.
« La merchi Dieu qui en crois fu penés,
« Vencu avons Sarrasins et Esclers ;
« Par Rainouart est li cans afinés

« Et Desramés s'en est fuiant tornés.
« Poi de ses hommes en a od lui menés;
« Tout sont ocis, peu en a escapés.
« Bien est Guillames del tout aséurés;
« Quant Rainouars est od lui ajostés,
« Ne doute mais ne rois ne amirés:
« Car en alons arire en nos regnés. »
Si fil respondent: « Si com vous commandés. »
Congié demandent à Guillame au cort nés;
Li quens leur done, ses a molt acolés.
Dame Guibors les a baisiés assés.
Aval par l'ost ont leur grailles sonés;
Lors s'apresterent, s'ont leur harnas trossés.
Defors Orenge fu grans li deus menés;
Mains chevaliers s'i pasme.

DEFORS Orenge fu molt grans ploréis
Là où Guillames parti de ses amis;
Sovent i ot jeté et brais et cris.
François s'en tornent; es les vos departis,
Si s'en alerent leur cemin vers Paris,
En cele terre que tient rois Loéis.
Et à Nerboune va li quens Aimeris,
Et à Geronde va Ernaus li hardis.
A Andernas est Guibers revertis,
Et en Barbastre Bueves de Commarcis,
Et à Brubant dans Bernars li floris,
Et en Espaigne Aïmers li caitis.
Li quens Guillames au court nés, li marcis,
Dedens Orenge remest molt escaris;
Od lui remest Bertrans, Gerars et Guis,
Gautiers de Termes et Hunaus li hardis,
Gaudins li bruns, qui encor n'est garis
De la grant plaie qu'il ot desous le pis.

N'ot en Orenge que .c. homes de pris.
De Vivien est molt mus et pensis;
L'aige li coule aval parmi le vis.
Lors le conforte Guibors la segnoris
Au miex qu'ele seut onqes.

PLEURE Guillames; Guibors le conforta :
« Gentiex quens sire, ne vos esmaiés ja;
« Teus a perdu ki regaaignera,
« Et teus est povrès qui riches devenra;
« Teus rit au main au vespre ploerra :
« Ne se doit plaindre li hom ki santé a.
« Bone pieche a li siecles commencha;
« Mors est Adans qui Diex primes forma
« Et si enfant quanques il engenra.
« Par le delouve tous li mondes noia,
« Fors qe Noë [dainz] plus n'en escapa.
« Ensi le vaut Diex; le mont restora;
« Molt a duré et encor duerra;
« Ja de la mort .i. seus n'escapera.
« Tant com au siecle cascuns demouerra,
« Si se contigne au miex ke il porra;
« Se il sert Dieu, à bone fin venra.
« Molt doit liés estre hom qui bone feme a,
« Et, s'il est bons, de fin cuer l'amera;
« Le bon conseil que li done crera,
« Et jo sui cele qui bon le vos donra.
« Refai Orenge, à grant pris tornera,
« Dou grant avoir qu'en l'Archant ariva.
« Mande sergans, assés en i venra;
« Tel le pues faire jamais garde n'aura,
« Et jo sui cele qui molt s'en penera.
— Diex, dist Guillames, quel comtesse chi a!
« Jamais el siecle itele ne naistra. »

Li quens Guillames mie ne se targa;
Isnelement por les machons manda
Et carpentiers, quanqes il en trova.
Au miex qu'il pot Orenge restora,
De grant fossés et de murs le ferma.
Bone chançon qui oïr le vaurra
Face moi pais et se traie en enchà.
Ja en sa vie [dnule] milleur n'orra:
D'un grant estor que Rainouars fera
Vers Loquifer où il se combatra;
Ainc si grant home nus encor n'esgarda.
.II. jors tous plains la bataille dura;
La merchi Dieu, Rainouars l'afina,
Au brant d'acier la teste li copa,
De Loquiferne le paiis conquesta,
Et le roiame à son oes aquita,
Et i porta coroune.





NOTES ET VARIANTES.

P. 1, v. 7 : [ᵉHunalt de Saintes], mots illisibles dans *a*. Les deux vers qui suivaient celui-ci dans le ms. de l'Arsenal sont aujourd'hui en grande partie illisibles, et on ne les retrouve pas dans les autres mss. Nous avons donc jugé inutile de laisser subsister dans notre texte le peu qu'on en lit :

. . . . ambedui sont enfant.
. . . . le conte, l'ainés n'ot pas .xx. ans.

Avant les mots *le conte*, il nous semble distinguer un B. Peut-être y avait-il *Bertrant le conte*.

P. 1, v. 15 [ᵉet des escois corans], mots illisibles dans *a*.

P. 1, v. 18 : [ᵉdes felons], mots illisibles dans *a*.

P. 2, v. 23 :

Vivien *kiert, mais ne le puet véir*.

a : *Viviens*, leçon qui formerait un contre-sens. Le manuscrit *f* donne *Vivien*. Les autres manuscrits auxi-

liaires, incomplets par le commencement, ne pouvaient nous fournir cette correction.

P. 2, v. 26 : *Dusq'es espaules*. C'est la leçon du manuscrit *f*, d'après laquelle nous corrigeons celle de *a*, qui donne ici *Dusqes en espaules*. Plus loin, p. 8, v. 12, on lit : *Dusqes ens espaules*. Nous avons corrigé de même cette nouvelle faute, identique à la première.

P. 3, v. 9 :

Viviens est en l'alue *de l'Archant*.

Leçon de *d* : an *leue*. Leçon de *f* : en *mi lieu*.

P. 3, v. 16 :

Au branc d'acier les vait adamagant.

Nous supprimons le mot *fort* qui se lit dans le ms *a*, après le mot *vait*, et qui fausse la mesure. On pourrait lire aussi : *les vait fort damagant*.

P. 3, v. 20 :

[*e*c'est une] *gens dou plus divers samblant*.

a : gens est dou plus divers samblant.
Vers faux.

P. 3, v. 21 : *Tot sont* cornu. C'est la leçon de *d* et de *f*. — *a : cornuis*.

P. 3, v. 23 : [*f* Tote] *de plonc. a : Tot sont* de plonc, leçon beaucoup moins satisfaisante.

P. 3, v. 30 : [de]menant. C'est la leçon de *f*.

P. 3, v. 32 : [*f* le cief]; *a : la teste*, leçon qui fausse le vers.

P. 4, v. 7 :

Ja le comperront li paien por itant.

Il faut lire, pour la mesure, comme s'il y avait *jal*.

Leçon de *b* :

Ja comparront paien por sol itant.

P. 4, v. 8 :

Vers les vachiers s'en [[b]vet] *esperounant.*

a : vont, faute manifeste.

P. 5, v. 7 : *Bertran* cousin.— Vivien est, en effet, le cousin de Bertrand. Il ne faut donc pas prendre à la lettre le mot *niés* qu'on lit plus bas, même page, v. 12 et 27, p. 6, v. 7, v. 11, etc.

P. 5, v. 13 : *Quant ne vos* voi, etc., c'est-à-dire : Quand je ne *vais* vous aider.

P. 5, v. 21 :

N'i convenist *Rollant ne Olivier.*

c : Si com en fist. f : N'i revenist.

P. 5, v. 29 :

[*Desor cel arbre que voi là onbroier.*]

Le vers est incomplet dans *a* par suite de la lacération du feuillet. On lit seulement :

Lès cel ruisel ke voi. . . . .

P. 5, v. 30 :

Et or morrai por vos escausgaitier.

a : ore, qui fausse la mesure. — *Escausgaitier* se lit dans *b* sous une forme plus habituelle : *eschauguetier.*

P. 6, v. 2 :

Si ot des paiens .xx. mile.

Prononcez *si ot* en une syllabe, ou élidez l'*i* de *si*, et prononcez *s'ot*. De même, p. 10, v. 22, *li autre* .III. ne compte que pour trois syllabes. Voyez encore des cas analogues p. 12, v. 28; p. 13, v. 29; p. 19, v. 8, et *passim*.

P. 6, v. 7 : *or vos* venrai *morir*. *Venrai* pour *verrai*. De même, cinq vers plus bas : *venrés* pour *verrez*. C'est une forme qui revient fréquemment.

P. 6, v. 23 : [b à] omis dans le manuscrit de l'Arsenal.

P. 6, v. 25 : *Ki* [bien semble] *martir*. Ces deux mots ne sont qu'une conjecture. Le feuillet est lacéré à l'endroit où nous les supposons. La leçon de *b* et des autres mss. est toute différente.

P. 7, v. 4 : *onqes;* prononcez *onc* pour la mesure.

P. 7, v. 33 :

Ki Dieu ne voloit *croire.*

Nous corrigeons le ms. *a*, qui porte à tort *voloient*.

P. 9, v. 3 :

Cele bataille ont li [b noz] *desconfi.*

a : li *nostre*, qui fausse le vers. Même erreur plus bas, v. 12.

P. 9, v. 29 : [b que] omis dans *a*.

P. 10, v. 19 : *qui* [l'en] *ait remeu*. *a* qui *l'ait*. Nous rétablissons la mesure d'après la leçon du ms. *d*.

P. 10, v. 26 :

Molt grant damages est [as noz] *avenu.*

a : à nostres, leçon qui fausse le vers. Nous corrigeons le texte comme à la page précédente, v. 3 et 12. *b* donne une leçon différente.

P. 11, v. 13 : *perelin*, pour *pelerin*.

P. 11, v. 17 :

Et son vert elme [*s*qui le cercle ot] *d'or fin.*

a : dont li cercles *est d'or fin*. Dans cette leçon, l'*s* de *cercles*, que réclame la grammaire, est rejetée par la mesure. Aussi *b* et *c* donnent-ils *cercle* sans *s*. La correction de *f* satisfait à la fois et la mesure et la grammaire.

P. 11, v. 26 :

Quant Viviens ot finé *s'orison.*

a donne *finée*, dont la mesure s'accommode mal. *b* porte *finé ; d : faite.*

P. 13, v. 19 :

Par qui est toute créature vivant.

Nous rétablissons, comme le veut la mesure, l'ordre des mots, interverti dans *a ; par qui toute créature est vivant*. Notre leçon est celle de *d*.

Page 13, v. 23 :

Une autre fois i [serons] *repairant.*

a : seroumes. Les autres manuscrits donnent une leçon toute différente.

P. 13, v. 28 :

Mais ke plus fiert [tant] *plus li va croisant.*

[tant] omis dans *a*.

d : Mais plus fiert cos et plus li vont croisant.

f : Mais quant plus fiert et plus li va croisant.

P. 13, v. 29 :

Icele [gens] *ki aoure Tervagant.*

Gens est une conjecture; les autres manuscrits donnent une leçon différente.

Page 13, v. 31 :

Nus n'en [soit] *mervillaut.*

a : *doit*, faute manifeste.

P. 14, v. 20 :

Ne chanteront en vain *li gogléor.*

f : *en mal.*

P. 15, v. 7 :

Et nos la marche de là eusens saisie.

Nous rétablissons, comme le veut la mesure, l'ordre des mots, ainsi interverti par le copiste :

Et nos eusens la marche delà saisie.

Nous avons corrigé de même une erreur presque identique, p. 18, v. 25, en lisant :

Se je delà puis avoir la campaigne.

Au lieu de :

Se je puis avoir delà la campaigne.

d et *f* autorisent ces corrections.

P. 15, v. 14 : *li* [noz]. *a :* li *nostre*, qui fausse la mesure. Voir la note sur le v. 3 de la page 9.

P. 15, v. 34 :

Or n'a Guillaumes mès secors ne aïe.

Il semble facile de retrouver ici le petit vers qui terminait la tirade. C'était sans doute :

Or n'a secors Guillaumes.

P. 16, v. 13 : *estordrez*. Var. de *d* et de *f : afondrez.*

P. 17, v. 24 : ostal. *f : estal.*

P. 18, v. 2 :

Si com c'est voirs, si aidiès vo vasal.

Nous supprimons le mot *Diex*, qui se lit dans *a*, au commencement de ce vers, et qui en fausse la mesure.

P. 18, v. 14 :

N'i a celui n'ait pingnon ou ensegne.

Nous supprimons *ki* qu'on lit dans *a* après le mot *celui*. C'est la leçon de *b*.

P. 19, v. 11 : [dje], omis dans *a*.

P. 19, v. 21 : [an'i]. *a : ne li.*

P. 20, v. 11 :

Ainc nus hom d'armes ne puet tès fais souffrir.

Nous rétablissons la mesure de ce vers qui se lit ainsi dans *a :*

Ainc ne puet nus hom d'armes tès fais souffrr.

P. 20, v. 26. Vers omis dans *a*, et nécessaire au sens.

P. 20, v. 31. Ce vers se lit ainsi dans *a* :

Or li ait Diex, *li rois de maïsté.*

Nous supprimons le mot *Diex*, d'après la leçon de *d*.

P. 21, v. 2 : [[b]et], omis dans *a*.

P. 21, v. 20 :

Ses escus est en .xxx. *lieus traués.*

Le ms. *a* porte : *en* plus de .xxx. *lieus*. Nous rétablissons la mesure du vers d'après la leçon de *f*.

P. 21, v. 25 :

[Ens] *en son cief li est ses elmes entrés.*

Nous proposons *ens* pour rétablir la mesure. Leçon de *b* :

En son chief est ses heaumes embarrez.

P. 21, v. 26 :

Ses brans d'acier soilliés, ensanglentés.

Nous supprimons *et* après *soilliés*. *d : soilliés et malantez.*

P. 21, v. 32 : [[d]arotez]. *a : covrés*, qui ne suffit point à la mesure.

P. 21, v. 33 : Vivien; *a* : *Viviens*, qui formerait un contre-sens. Les autres mss. donnent en abrégé v. ou w.

P. 23, v. 3 :

Contre terre se pasm[e].

a : pasma, faute évidente. Il faut à ce petit vers une finale féminine.

P. 24, v. 4 :

Si hardis hom ne monta onqes *sor sele.*

Lisez : *onc.*

P. 24, v. 6 :

Quant vos serés *ceste* [*b*lasse] *novele.*

Serés, pour *saurez.* — [*b*lasse], omis dans *a.*

P. 24, v. 9 :

Garans vos ert [*b*cele] *virge pucele.*

a : la virge pucele.

P. 24, v. 25 :

Vivien niés, parles à moi, men pers.

C'est ainsi, selon nous, qu'il faut lire ce vers, en rétablissant devant le mot *pers* (pair, compagnon) l'adjectif *men* placé à tort devant *niés* dans notre manuscrit *a*. La mesure et le sens réclament également cette correction.

P. 25, v. 9 :

Ki par les mors *sont tot ensanglenté.*

C'est-à-dire, sans doute : *parmi les morts*. Leçon de *b* :

Qui par ces chans gisent mort et finé.

P. 25, v. 10 :

[*b*En] *convenant éus à Damedé.*

a : et e convenant.

P. 25, v. 12 : [*d* de lé]. *a : dester*, qui ne nous paraît pas intelligible.

P. 25, v. 16 : [[f] ne perdront], *a : partenront*, qui formerait un contre-sens.

P. 26, v. 11 : [[b]verai soverain], *a : vrai sovrain*, leçon qui fausse doublement le vers.

P. 26, v. 16 : [[f]vo]. *a : vostre.*

P. 26, v. 18 : [[d]me], omis dans *a*.

P. 26, v. 30 :

Molt m'a *fait trespenser.*

Il faut lire sans doute *m'as*. Leçon de *b : molt me fest trespenser. d : moult suiz or trespansez.*

P. 26, v. 31 :

Au jor que primes deuc mes armes porter.

Nous suivons la leçon de *b* pour l'ordre des mots. *a* donne : *Au jor que deuc primes mes armes porter.*

P. 27, v. 3 :

Lonc d'une lance, à tant le vuel esmer.

Nous supprimons *le* qu'on lit au commencement du vers, et qui ne se trouve pas dans *b*.

P. 27, v. 4 :

Ke mort u vif [[b]m'i] *porroit on trover.*

a : n'i, contre-sens.

P. 28, v. 26 : *Se je vos lès*, si je vous laisse.

P. 31, v. 31 : [[f]qui], omis dans *a*.

P. 32, v. 3 :

L'uitisme *fu li fors rois Coldoé.*

C'est la leçon de *b*. — *a : Li vuitisme.*

P. 32, v. 19 : *Le* [siste]. *a* : le *sisime*. V. plus bas, même page, v. 31, la forme *siste*.

P. 32, v. 21 et 22 :

Ains k'il chaïst a son escu [[f]conbré],
Le sien geta, [[d] celui] *a acolé*.

a : *corbé*, pour *cobré* (saisi); *le sien* a accolé. Le passage, assez obscur avec la leçon de *a*, est ainsi fort clair : « Avant que son adversaire tombât, Guillaume lui a arraché son écu; il s'en couvre après avoir jeté le sien. »

P. 32, v. 28 : [[d]tuit], omis dans *a*.

P. 32, v. 31 : [[b]seme]. *a* : *septime*.

P. 33, v. 31 :

Et combatus toute jor ajorné.

a ajoute à tort le mot *ert* après *combatus*. Var. de *d* :

Et combatu .I. jor tot ajorné.

P. 33, v. 32 :

Mais l'en [[b]le] *trueve* [[b]dedenz] *l'autorité*.

a : *Mais on l'en trueve en l'autorité*.

P. 34, v. 3 :

Quant par devant li saillent *doi agait*.

Nous lisons pour rétablir la mesure du vers, *saillent* au lieu de *saillirent* que porte le manuscrit *a*.

P. 34, v. 6 : *Se jou* or *me dehait*. *a* : *ore*. *b* et *c* : Se *ore* me *desplait*.

P. 34, v. 8 :

Diex, pardonés chou ke vos ai mesfait.

C'est ainsi que nous proposons de corriger la leçon du ms. *a* :

Diex, pardonés moi chou ke je vos ai mesfait.

c : *Dex me perdoint or que li ai meffet.*

P. 34, v. 10 :

Après ma mort seroit mes oirs retrait.

a : Seroit à mes oirs. Vers faux. — *d* : Seroit mes oirs.

c : *A toz jorz mès iert à mes hoir*[s] *retret.*

P. 34, v. 13 :

Et encor estes, la merchi Dieu, en ait.

Lisez : *en hait*, *haitié*, c'est-à-dire dispos, entrain.

b : *De moi servir vos voi toz jorz en hait,*
Et encor estes, merci Deu, fort et ret (raide).

P. 34, v. 30 :

Laisiés m'aler *rien ne vous ai tolu.*

Nous corrigeons le ms *a*, qui donne laisiés *moi* aler, d'après *b*, *c* et *d*, où on lit : *lessiez m'aler.*

P. 35, v. 24 :

Ton serement as molt bien atendu.

b et *c* : *Ton serement as moult mal entendu.*

d : *Ton sairemant ai mont bien antandu.*

P. 35, v. 31 :

Tout l'or dou mont ne vous puet [*b*garantir].

a : *garir* ; *c* et *d* : *garantir*, comme *b*.

P. 36. v. 12 :

Si est armé n'a garde *de morir.*

a : garda, faute évidente amenée par la consonnance de *n'a* qui précède. *b*, *c*, *d : garde.*

P. 36, v. 15 :

Bien senc [bsoz moi] *ke près est de chaïr.*

a : Bien senc *sus* ke près est de chaïr.
c et d, comme *b*.

P. 36, v. 21 : [dgrant], omis dans *a*. *b : plein.*

P. 36, v. 23 : *sus* pour *sous*. *c* et *d : desor* lui ot. *b : Desoz* lui ot.

P. 36, v. 25 : [tot] .I. *jor ajorné; tot* omis dans *a*; *b* et *d : tote jor ajorné.*

P. 37, v. 1 :

Je [bnel] *rendroie por tote m'ireté.*

a : Je *ne le* rendroie.

P. 37, v. 21 et 22 :

[Je ne]*l feroie.*
[Voir mie]x *vaurroie.*

Le parchemin du ms. *a* est troué au commencement de ces deux vers.

P. 38, v. 14 :

Li quens s'abaiss[e], *vers la terre s'estent.*

a : s'abaissa, faute évidente, comme l'indique la mesure. *b* et *c : s'abesse.*

P. 38, v. 18 :

Et Folatisse *comme quarriaus destent.*

Folatisse, plus loin *Folatille*, est le nom du cheval d'Aerofle.

P. 38, v. 19 :

Andoi se fierent [*d*isi] *très durement.*

a : *si* très durement. Vers faux.

P. 39, v. 1 : [*b*enz], omis dans *a*.

P. 39, v. 3 : [*d*lor], omis dans *a*.

P. 39, v. 9 : [*b*mès], omis dans *a*.

P. 39, v. 15 :

Mors fust li quens, mais fors dou cief torna.

Leçon obscure. *b* : mès s'espée torna. *c* et *d* : *mès l'espée torna*, qui nous paraît la bonne leçon.

P. 39, v. 20 :

De vostre Dieu com il vos aidera.

a : comment. b, c et *d : com.*

P. 39, v. 27 : [en] omis dans *a*.

b et *c* : *Moult forment ledenga.*
d : *Formant an ladanja.*

P. 41, v. 22 : *Ot* l'a Aerofles. On est tenté de corriger ici le ms. *a* et de lire : *Ot* l'Aerofles. Mais ce nom ne compte parfois que pour trois syllabes. V. plus loin, p. 43, v. 31 :

As armes samble Aerofle *mon cosin.*

b, c et *d* : *Ot le Arofles.*

P. 42, v. 9 : *Quant de moi partirés.* C'est la leçon de *b*, de *c* et de *d*. — *a* : *Quant de moi vos partirés.*

P. 42, v. 18 :

Dẹl bon ceval est tost gambe aterrés.

Ces deux derniers mots, quoique séparés dans le manuscrit, n'en doivent former qu'un, comme le provençal *cambaterar*, qui signifie *mettre jambe à terre*, ou, comme nous disons aujourd'hui *pied à terre*.

P. 42, v. 28 : *latimès*, sic, pour *latinès*. On trouve de même assez souvent *latimier* pour *latinier* (interprète). *b* et *c* : *latinez*. *d* : bien *anlatimez*.

P. 42, v. 34 :

Par lui ju puis si [[d]formant] *atrapès*.

P. 43, v. 1 :

Et des paiens [[d]conus] *et avisès*.

a : *reconus*, qui fausse la mesure.

P. 43, v. 8 :

K'en leur prison ont Sarasin d'Espaigne.

Nous retranchons le mot *li* que donne le ms. *a*, avant *Sarasin*, et qui fausse la mesure sans être nécessaire au sens. On pourrait lire aussi avec *b*, *c* et *d* :

Qu'en prison tiennent li Sarrasin d'Espaigne.

P. 43, v. 20 : [[b]ne], omis dans *a*. — *c* : ne lin ne laigne. *b* : ne nin ne laigne.

P. 43, v. 25 : *Ki est or* ciel..., pour *cil*, celui. *b* et *c* : qui est or *cil*. — *d* : qui est *icil*.

P. 44, v. 30 : [[b]marchis Guillaume]; ce vers a douze syllabes dans *a* :

Guillaume le marchis connurent par derire.

P. 44, v. 33 : [[f]maille]. *a* : *cauce*, qui ne convient point au sens. *d* donne aussi *maille*.

P. 45, v. 15 :

Ne li vaut pas l'escu .I. ais baniere.

d et *f* : *une paniere.*

P. 45, v. 31 :

Devant les autres le sieut *par grant cointise.*

a : *sieuent,* faute évidente. *b, c, d* : *suit.*

P. 46, v. 7 :

Ja n'en istront au *jor de leur aès.*

La leçon de *b*, de *c* et de *d* : *nul* jor, nous semble meilleure.

P. 46, v. 9 et 10 :

[^{b}Ki] *encor est...*
[$_b$En la cuisine]...

Le feuillet de *a* est lacéré au commencement de ces deux vers.

P. 46, v. 23 :

[Devant] *les autres* .I. *arpent mesuré.*

Nous corrigeons ainsi le manuscrit *a*, où on lit : *Voiant les autres*, leçon admissible si elle n'était suivie des mots .I. *arpent mesuré*. L'erreur a été amenée sans doute par le mot *voit* qui commence le vers précédent.

P. 46, v. 28 :

Tornés à moi tant ke aie à vos josté.

Il faut, pour la mesure, élider l'*e* de *ke*, élision impossible si nous n'avions ici corrigé le manuscrit *a*, qui porte : *tant ke j'aie à vos josté.*

b : Tornez à moi sol tant c'aions josté.
d : Tornez vers moi sol tant qu'aiens josté.

P. 47, v. 15 : [blues], omis dans *a*.

P. 47, v. 23 :

Si ont entr'aus [et] *dit et devisé.*

b et *d : Communaument ont dit et devisé.*

P. 48, v. 4, omis dans *a* et nécessaire au sens.

P. 48, v. 5 :

II. lieues grans de pas à penoier.

Leçon peu claire. *d :* de plein apoonier.

P. 48, v. 31 :

Ne de l'ensengne k[e] *i vit baloier.*

C'est la leçon de *b*. — *a : k'i vit.*

P. 49, v. 6, omis dans *a* et nécessaire au sens.

P. 49, v. 18 : [bamis] omis dans *a*.

P. 50, v. 6 : *Et* .XX. mil. *a : mile,* qui fausse le vers.

P. 50, v. 18 :

Dusqe Guillames [ert] *arire tornés.*

a : erent, faute évidente. *b* et *d : soit.*

P. 50, v. 31 :

Ke vos ovre la porte.

Nous supprimons le mot *je* qui se lit dans *a*, avant *vos*, et qui fausse la mesure du vers. Nous avons déjà plus d'une fois signalé pareille faute.

P. 51, v. 5 :

[b *Vez de paiens toz ces tertres raser*].

a : Veès de paiens cele valèe raser. Vers faux.

P. 51, v. 9 : [d Piere], omis dans *a*. — *b* et *c* : par cel Deu.

P. 51, v. 13 :

Car s'entresanlent plusieurs gens au parler.

Le vers se lit ainsi dans *a* :

Car plusieurs gens s'entresanlent au parler.

Nous rétablissons, pour la mesure, l'ordre interverti. *b* et *c* :

Car plusors homes se semblent de parler.

P. 55, v. 27 : [b sui moult espoentée], leçon supérieure à celle de *a* : *quit jou estre asostèe.*

P. 55, v. 29 :

[d s'éust Guillames sa] *compaigne amenèe.*

a : *Si èusiès vo* compaigne : leçon acceptable en soi, mais qui ne s'accorde point avec la suite : entor *lui* fust (p. 56, v. 4).

P. 56, v. 5 : N'es *pas Guillames*, leçon de *b* et de *c*. — *a* et *d* : *n'est*, qui nous semble et moins facile à comprendre et d'un moins bel effet.

P. 56, v. 23.

Tant com jou ere en tere.

a : *enterèe,* faute dont la mesure et le sens indiquent la correction.

P. 57, v. 8 : [et] omis dans *a*, nécessaire à la mesure. *b*, *c* et *d* : *que roi que amirant.*

P. 58, v. 6 :

Nenil voir, dame, [[b]ainçois] *est cascuns vis.*

a : *ains* est cascuns.

P. 58, v. 26 :

Desqe Tiebaus en [[b]estera] saisis.

a : *sera.*

P. 58, v. 28 : [i]ce me dis, leçon de *b* et de *c*. *a* ne porte que *ce.*

P. 60, v. 1 : [[b]céenz], omis dans *a*.

P. 61, v. 11 : *buevrai*, corrigé ainsi d'après *b*, qui donne *bevré*. *a* : *beverai.*

P. 61, v. 18 : *fors la* [[b]suere]. *a* : *coverture*, qui fausse le vers, à moins de prononcer *couerture*. — *c* : le suere. *d* : la seure.

P. 61, v. 20 : [[b]ja] omis dans *a*.

P. 61, v. 21 : *basie et savorée. a* : *asavorée*, qui fausse le vers. *b* et *c* donnent *savorée* ; *d*, *acolée.*

P. 61, v. 29 : [sor]çaingle, c'est la leçon de *b*, de *c* et de *d*. *a* donne seulement *çaingle.*

P. 61, v. 30 : *à l'entrée.* Var. de *b* et de *c* : *en l'estrée. b* donne *soz* au lieu de *sor*, au commencement du même vers.

P. 62, v. 12 :

Vint au perron de *l'olive ramée.*

Var. de *b* et de *c* : *soz* l'olive.

P. 62, v. 32 : *espessa* l'ajornée. Var. de *b* et de *c* : *la nuée.*

P. 62, v. 33 : [^{b}parut]. *a : part.*

P. 63, v. 1 : [^{b}praée]. *a : pirée.*

P. 63, v. 7 : [^{b}sa reson]. *a : sarrasin.*

P. 63, v. 9 : [^{b}la contrée]. Ce vers et le vers suivant se lisent ainsi dans *a* :

Entor Orenge vois gaitant k'il ne s'en isse
Guillaumes à emblée.

P. 63, v. 26 :

[^{b}Que une nuit ne prist il herbergaje].

Omis par *a* ; nécessaire au sens.

P. 64, v. 2 :

Vient à Orliens, l'aige passe *à navie.*

Ms. *a* : *passa*. C'est une faute qui revient assez souvent. Au v. 24 de la p. 63, on lit : *qui Diex* croissa *barnage* pour *croisse*, et précédemment nous avons déjà signalé des distractions identiques du copiste.

P. 64, v. 10 : Nel *celés mie* ; c'est la leçon de *b* et de *c*. — *a* : *ne le* celés mie.

P. 64, v. 17 :

Envers lui l'a par tel aïr sachie.

Leçon de *a* : par *envers lui l'a par tel air sachie*. Nous ne connaissons pas d'exemple de *aïr* en une seule syllabe, d'ailleurs *b*, *c* et *d* donnent :

Par tel aïr l'a envers lui sachée.

P. 64, v. 20 :

A molt grant tort m'as or contraloïe.

Il faudrait *contraloiė*; mais la rime s'y oppose. *b* et *c* : *A moult grant tort, certes, me* contralie.

P. 65, v. 5 : [*b*La vile est estormie]. *a : dou destrier arabi*. La leçon de *b*, qui est aussi celle de *d* et de *f*, nous paraît beaucoup plus satisfaisante, et amène mieux le vers suivant.

P. 65, v. 7 :

[*b*Guillaumes torne devant une abaïe].

a : Guillame tornent par devant une abeie.

La leçon de *b*, qui est aussi celle de *d* et de *f*, nous paraît la meilleure.

P. 65, v. 15 : *ne m'esparneront mie*. Nous supprimons *il*, qui, dans *a*, précède cet hémistiche. On ne retrouve pas dans les manuscrits auxiliaires ce mot qui fausse le vers.

P. 65, v. 31 : *durement s'aïra*. *a* : molt *durement*. Le vers est faux, à moins de lire *s'aira*, en deux syllabes, ce qui nous paraît inadmissible.

b et *f* : *durement s'aïra*. *d* : *moult forment s'aïra*.

P. 65, v. 32 : [*f*nes .I. seul n'espargna]. *a* : .I. seul n'*esparnaingna*, forme étrange, qui se retrouve cependant plus loin dans le même manuscrit (p. 67, v. 1) :

*Se vont ferir, l'un l'autre n'*esparnaingna.

Mais cette fois elle fausse le vers. Nous avons rétabli la mesure en corrigeant n'*espargna*, d'après nos manuscrits auxiliaires. Nous rejetons de même ici la

leçon de *a* pour emprunter celle de *f*, d'autant plus qu'au v. 15, un peu plus haut, on lit : *ne m'esparneront mie.*

P. 66, v. 20 :

L'auberc vesti et son elme laça.

Nous corrigeons, d'après *b*, le manuscrit *a*, qui porte *lacla.*

P. 66, v. 31 :

Et dist Guillames : « [[b]Mal ait por vos] *ira.* »

a : Dehait ait qui por vos ira. Ce qui fausse la mesure du vers.

P. 67, v. 13 : *Au grant cor*[s]*age.* Nous corrigeons *a* d'après les autres manuscrits, qui s'accordent à donner *corsage*, beaucoup meilleur ici que *corage.*

P. 67, v. 33 :

[Descent] *Guillames del* [[b]bon] *destrier gernu.*

Le vers se lit ainsi dans *a :*

Guillames *est descendus* del destrier gernu.

P. 68, v. 1 : *Ernaus le* baise. *a : baisa*, qui fausse le vers. Nous avons déjà corrigé plusieurs fautes semblables.

P. 68, v. 16 :

Et .v. des autres dont molt sui irascu.

a : Et *Vivien* des autres... ce qui n'a pas de sens. Il est évident que le copiste a pris le .v. numéral qu'il avait sous les yeux pour l'initiale d'un nom propre

qu'il a écrit en toutes lettres, sans apercevoir sa bévue. *b* donne .V.

P. 68, v. 19 : [[b]et] omis dans *a*.

P. 69, v. 9 :

A Loéis irai tout sans faillie.

a : A Loéis irai *je*. Nous supprimons ce dernier mot, qui rompt la mesure.

P. 69, v. 13 : [[b]me], omis dans *a*.

P. 69, v. 16, omis dans *a*. *d* et *f* le donnent aussi.

P. 69, v. 32 : *Ains ke* [tornast] *arire. a : retornast*, qui fausse la mesure.

P. 70, v. 22 : Nel *laissast estraier. a : ne le.* Var. de *b :*

Mès n'i ot cil qui l'osast aresnier.

P. 70, v. 27 :

Je quit k'en France il vient por calengier.

Nous restituons, comme le veut la mesure, ce vers, qui se lit dans *a :*

Je quit k'il vient en France por calengier.

P. 70, v. 30 :

Loéis l'ot prist soi à mervellier.

Correction. *a :* à *esmervellier. b : mervellier.*

P. 70, v. 32 : [[b]prist soi à enbronchier]. Vers faux dans *a :*

De chou k'il ot se prist à esmerveillier

P. 71, v. 9 :

[b.1. escuier, bien resemble baron].

a : *Bien resamble ciex escuiers baron.*
Vers faux.

P. 71, v. 19 :

Et la sele est de l'ouevre Salemon.

Nous supprimons le mot *si* que donne *a* après *sele*, selon la leçon de *b*, et comme le veut la mesure.

P. 71, v. 21 :

Et derriers *a son hauberc fremillon.*

a : Et *destriers a*, faute évidente, corrigée par *b*, qui porte : *deriers trossé.*

P. 71, v. 22 :

Mais n'a entor forrel ne gambillon.

a : entor *lui.*

P. 71, v. 24 :

Et s'en i a de rouge com *carbon.*

a : *comme.*

P. 72, v. 8 :

Dusqe je sace de qel terre il est nés.

a : Dusqe *ke* je sace. *b* : *jusque je sache.*

P. 72, v. 32 : *Or* venrai *jo. Venrai* pour *verrai*, forme très-fréquente dans ce texte.

P. 73, v. 21 :

[bCui] *li quens ot* [bles garnemenz] *donés.*

a : *Ke leus garnimenz ke li quens ot donés.*

P. 73, v. 34 : *ja n'ert* cheris. *a : cheries. b : cheriz.*

P. 74, v. 2 : [*b*et], omis dans *a.*

P. 74, v. 20 :

Por Dieu, signer, prenge vos ent pité.

a : signer *baron*, leçon qui fausse la mesure. *b :* Por Deu, baron....

P. 74, v. 30 :

Ki le sien pert assés chiet en vieutés.

a : Ke le sien pert assés ki chiet en vieutés.

P. 75, v. 8 : Ke *d'aide ai mestier. a : ki. b : que.*

P. 75, v. 9 : *Me tienent vil. a :* Il *me tienent.* Notre leçon est conforme à celle de *b* et de *f.*

P. 75, v. 18 : [.I.] *olivier. a : desous l'olivier.* Vers faux.

P. 76, v. 24 :

Mais ainc li quens n'i vaut de char goster.

Nous supprimons les deux mots *la nuit*, qui se lisent après *vaut* dans le ms. *a.*

P. 76, v. 26 : [*b*segle]. *a : sorbe.*

P. 76, v. 32 : je[l], leçon de *b.*

P. 77, v. 2 : [*b* ma fame], omis dans *a.*

P. 77, v. 3 : [*b*N'en]. *a : Ne.*

P. 77, v. 25 : [a] omis dans *a.*

P. 78, v. 19 : *Ki li*[*b*féist refuz]. *a :* Ki li *fust tenus.* Vers faux.

P. 78, v. 24 : paile. *a : pailes. b : poile.*

P. 81, v. 14 : *enbaudisant*. *b* et *c* : *resbaudissant*. *d* : *abaudissant*. *f* : *esbaudissant*.

P. 82, v. 1 : [[b]que] omis dans *a*.

P. 82, v. 8 :

Et Franchois furent tout mu et [tout] *taisant*.

b et *c* : coi et mu et teisant. — *d* : tuit coi et mu taisant. — *f* : mult coi et mult taisant.

P. 82, v. 11 : *porroi*[en]*t*. C'est la leçon de plusieurs manuscrits auxiliaires. Celle de *a* est une faute évidente.

P. 82, v. 17 : [[b]furent]. *a* : *sont*.

P. 82, v. 30 : .xx[x]. *car cariant*. — *b* et *c* : *Ne le trairoient* .x. *bues en charoiant*. — *d* : .xv. *bues charaiant*. — *f* : .xx. *bues en cariant*.

P. 83, v. 7 :

Puis ke armée serai sor l'auferrant.

Ainsi corrigé pour la mesure : *a* : *Puis ke serai armée*.... — *b* et *c* : serai armez sor l'auferrant. — *d* : armée *en*. — *f* : Puis que serrai armée *en* l'auferrant.

P. 83, v. 9 : [[d]se] *le consieu*. *a* : de.

P. 83, v. 22 : hur[e]pée, leçon de *d*. *b* : *herupée*.

P. 84, v. 17 : [[b]s'iere]. *a* : *sire*, qui laisse le sens incomplet. Ce vers, ainsi corrigé, se comprend mieux encore dans d'autres manuscrits où le roi s'exprime ainsi :

Or vos en ert l'ounors guerredonée ;

Aparmain ert l'amendise donée :
Or vos soit France del tout abandonée.

Ce dernier vers justifie plus clairement la réponse de la reine : « *S'iere desiretée.* »

P. 84, v. 18 :

Or ont déable faite ceste acordée.

a : or ont faite déable. Vers faux, rectifié par les manuscrits auxiliaires.

P. 84, v. 27 : *La puison clere.— a :* la clere puison. — *b* et *c :* claré, pisment et... — *d :* clere puison (*la* supprimé). — *f :* claré puiment et.

P. 84, v. 34 :

[Et] *quant la chiere vos est si enflamée.*

Ce vers ne se trouve ni dans *b*, ni dans *c*, ni dans *d :* Quand lecherie vos a ci anflamée.

P. 85, v. 3 : So[o]lée. *d : soolé. f : saoulée.*

P. 85, v. 4 :

Et de mangier et de boire asasée.

a : Et de boire *estes* asasée. — *d :* Comme notre correction. — *f :* Et de manger estes bien asasée.

P. 85, v. 12 :

Devant le roi l'a[ura]*s tu desloée.*

b et *c :* Et vers le roi m'aïe destornée.
d : Et vers le roi m'aidie desloé.
f : Devers le roi m'aïde desloée.

P. 85, v. 13 : or *corounée. a: ore.— b, c, d : or.*

P. 85, v. 32 : *esp*[o]*antée,* leçon de *c* et de *f.*

P. 86, v. 11 [bserai]. *a : sui. d : à* la *mort sui. c, f : serai.*

P. 86, v. 20 : [bies]. *a : estes.*

P. 86, v. 34 : [bn'est], omis dans *a*.

P. 87, v. 16 :

Véés com a cele ciere enbrasée.

a : Or véés com *il* a.
b et *c : Vez com il a cele chiere.*
f : Vois com il a cele chiere.

P. 87, v. 22 : En *terre desertée. a : ou* en. Tous les autres mss. suppriment ce *ou*.

P. 87, v. 23 : *palagre. b* et *c :* ou el *palage. f :* en *palagre.*

P. 87, v. 25 :

Lors seroit France del maufé delivrée.

a : Lors seroit de *France.* Corrigé par *b, c, d, f.*

P. 87, v. 27 :

Toute la cors est contre li levée.

a : encontre. b et *c : sor lui reverssée. d : sor li reversée. f : envers lui tornée.*

P. 88, v. 1 : *Li quens* s'abaisse. *a : s'abaissa.* Corrigé par *b, c, d, f.*

P. 88, v. 3 : *Par cele foi. a : fois.* Corrigé par *b* et *c.*

P. 88, v. 14 : *Treschi k*[e] *en l'oïe. b, c, d : del brant jusqu'en l'oïe.*

P. 88, v. 24 :

De le plus fiere ki onqes fu en vie.

a : très fiere. *d, f : dou plus très fier.*

P. 89, v. 10 : *fa*[i]*ntie. d : feintie. f : faintise.*

P. 89, v. 32 : [[c]s'ire]. *a : drument*, qui laisse le sens incomplet. *d* et *f : s'ire molt refroidie.*

P. 90, v. 5 : *Hong*[he]*rie.* Correction de *f.*

P. 91, v. 13 : *Lés lui sa* [fille]. *a : mere*, faute évidente, comme le montre le vers suivant. Les manuscrits auxiliaires portent *nièce*, mais la leçon des vers précédents est différente :

Et li marchis Guillaumes au vis fier
Sist o ses freres que moult aime et tient chier,
Leis lui sa niece.....

P. 91, v. 18 : *A* [s]*on tinel puis. s* omise dans *a. f* donne la correction.

P. 91, v. 23 :

Dè[s] *le tans Macabier. — c : Dès le tens* Olivier. — *d : Dès le tans* Desirier.

P. 92, v. 18 : [[c]et], omis dans *a.*

P. 92, v. 30 :

Comment diable, dist il, s'en [[d]parlerons]!

a : s'en plaidera on.
c : dist il, si plaideron.
f : Comment dyable, si en parlera on.

P. 92, v. 31 :

Est ce la fable du tor et del mouton ?

c : *Ce est la fable...*
d : *Est ce la fauble dou coc et dou mouton?*
f : *Chou est la fable del tor et del moton.*

P. 93, v. 6 : *N'aies pas* [[d]marison]. *a* : *ma raison*, leçon inepte. *c* : *or oiez ma raison.* *f* : comme *d*.

P. 93, v. 12 : *Foiblement en parlon.*

f : *Aimeris dist : « Certes, ce ferons mon. »*

P. 93, v. 20 et 21 :

Mais c'on ne le tenist à traïson,
De tos les princes de France le roion.

Nous corrigeons, à l'aide des manuscrits auxiliaires, ces deux vers qui se lisent ainsi dans *a* :

Mais c'on ne le tenist à mortel traïson
De tos les plus haus princes de France le roion.

P. 93, v. 27 : *Ki li faudra.* (*b*, *c*, *d*, *f*.) *a* : Ki *ja* li faudra.

P. 94, v. 1 :

Ja parlera [[b]tot à lor] *garison.*

a : Ja parlera *à la garison.*

P. 94, v. 21 :

Où tu [[f]péusses mellor feme trover].

a : Où tu *te peuses mieux marier.*

P. 94, v. 26 :

[[f]Tu me valsis quite France clamer].

a : *Toute France me vaus tu doner.*

P. 96. v. 1 :

Quant vient à l'asambler.

a : Quant *ce* vient.
d : *Quant ce vient au mesler.*

P. 96, v. 2, 3, 4. Var. de *d* :

Li maitre curs l'ot fait la nuit toser,
Et la pilete nercir et macherer;
Trestot le viz li ot fait charboner.

Leçon de *e* :

Li maistres cous l'ot là tant fait toseir,
A la pailete nercir et machereir,
Trestot le vis li a fait charboner.

Leçon de *f* :

Li maistres kous si le prist à toser
Et de la chanvre l[i] *avait fait toeller,*
Trestot le vis li avoit fait torbler.

P. 96, v. 5, 6, 7. Leçon de *d* :

Cil escuer le coillent à taper,
De granz torchonz li prendent à ruer,
Et l'un sor l'autre et anpoindre et boter.

Leçon de *e* :

De grans torchas li prenent à ruer,
Et l'un sor l'autre et enpoindre et bouter.

Leçon de *f* :

De grans torcas l'aquellent à ruer,
Et l'un et l'autre et enpendre et bouter.

P. 97, v. 6 :

Par [[b]saint Denis], *il fait molt à doter.*

a : Par *mon signeur saint Piere.*

P. 97, v. 14 : [^{b}puis], omis dans *a*.

P. 97, v. 15 : *Ne li* vaic *doner*. Var. de *b : vols*.

P. 98, v. 16 : [^{b}.II.], omis dans *a*.

P. 98, v. 23 : *tout* [d'ire] *enflé*. *b : s'en vet le cuer iré*.

P. 98, v. 24 : [^{b}bien], omis dans *a*.

P. 98, v. 28 : *ke, s'il i* vienent. C'est la leçon de *b*; *a : vient*.

P. 98, v. 30 : *François tant* [^{b}alosé]. *a : osé*. Vers faux.

P. 99, v. 17 : *je*[l] *sai*. C'est la leçon de *b*.

P. 100, v. 25 :

E! las, dist il, bien devroie plorer.

a : deveroie, qui fausse la mesure. Nous corrigeons *devroie* d'après la leçon de *b*.

P. 100, v. 26 :

[^{b}.C. milliers d'omes] *deuse en cest ost mener.*

a : .X^{m}. *hommes*.

P. 101, v. 8 : *laissiés* [m']*o vos aler*. *b : lei moi o toi aler*.

P. 102, v. 3 : [^{b}ne], omis dans *a*.

P. 103, v. 4 :

A. .VII. *costieres l'a bien fait roonder.*

e : à .VIII. costeres....

P. 103, v. 27 :

Vient à .I. *fevre, sel fist devant ferrer.*

Le manuscrit *e*, jusqu'ici beaucoup plus bref que le nôtre, en ce qui concerne le tinel de Rainouart, est au contraire plus développé à partir de ce vers :

Il vint à fevre si li rove ferrer.
Moult bellement lo prist à apeler :
« Amis, beau freire, dist Renoars li ber,
« Se mon tinel me faites bien ferrer
« Et sel me faites tot antor viroler,
« Que ne puist fandre en mi ne esquaseir.
« Et si m'i faites .I. grant anel solder
« An coi je puisse .I. de mes bras boter,
« Qu'il ne me puist en estor eschaper,
« Ne por haucier ne por jus avaler;
« Car tot ansi lou voil ge deviseir.
« — Voir, dist li fevres, or oi bricon parleir;
« Por .XV. sols de deniers monaez
« Ne poriez tot lou fer achater. »
Dist Renoars : « Or me laissiés ester;
Je vos an vois à foisson aporter. »
Atant s'an torne, si aquelt son errer;
An la cuisine s'an vint sans demoreir,
Des pos de cuivre vait les anses oster.
Il n'i laissa paiele ad escercleir,
Ne bon andier, lai où lou puist trover,
Que il n'ait tot et brisié et quassez.
Son fer amasse par delés .I. piler.

CIL Renoars ne se volt atargier;
En la cuisine s'an va sans demoreir,
Des pos de cuivre vait les anses brisier.
Il n'i laissa chaudiere à desloier,
Ne bon andier por coi il ait trovei.

Nes les coignies ala il desmanchier,
Les alemelles vait des costes sachier.
Son fer amasse par delés .I. brasier........

Il s'ensuit une lutte entre les cuisiniers, qui se prennent de querelle en voyant la cuisine ainsi ravagée. Rainouart les excite et leur avoue ensuite son méfait. Puis il retourne à la forge, où il a aussi maille à partir avec le forgeron, dont il démonte le soufflet et brise la meule. Il l'engage à le suivre en Aliscans, où il l'indemnisera, dit-il, généreusement; mais en attendant il lui avoue qu'il n'a pas de monnaie :

Et dit à fevre : « Je n'ai point de monoie;
« Si j'an avoie, volontiers t'en donroie. »

P. 104, v. 3 :

Grant paour ont de lui.

Petit vers à finale masculine ; c'est le seul jusqu'ici.

P. 104, v. 4 : Rainouart. *a : Rainourat.*

P. 104, v. 17 :

Ainc puis cis nons ne li fu remués.

f ajoute ces deux vers :

Tote sa vie fu puis issi nommés :
Renoars *est* au tinel *apelés.*

P. 104, v. 26 : [*f*moult], omis dans *a*.

P. 104, v. 30 :

Lors si l'acole et le baissa assés.
C'est son tinel que Rainouart accole et baise ainsi.

P. 105, v. 6 :

Ne le garra Tiebaus [n]i *Desramés.*

a : *li*, faute évidente. Voyez plus loin ce même vers répété p. 125, v. 10. — *b* : *ne.*

P. 105, v. 15 :

[[b]En ces hiaumieres] *ont les elmes boutés.*

a : *Ens en ces hiaumes.*

P. 105, v. 16 :

Et des espées racheinent *leur baudrés.*

d : *reseignent* les baudrez.

P. 105, v. 28 : *au gent* cors. *a* : *cort. b* : *cors.*

P. 105, v. 30 :

Li siens osteus fu bien guerredonés.

Nous corrigeons ainsi cette leçon de *a* :

Li sieus osteus i *fu molt bien guerredonés.*

b et *f* : Li siens *ostages* fu bien guerredonés.

P. 106, v. 3 : [[b]segnorez]. *a* : *sejorné*, qui est ici un non-sens. *f* : *principés.*

P. 106, v. 13 : *ostés. a* : *osteus. d* : *hostez. f* : *ostels.*

P. 106, v. 17 : *là* véissiés. *a* : *véissient*, leçon corrigée par les autres mss.

P. 106, v. 27 :

[[f]Quens] *Aimeris* [[f]li] *vieils hom et barbés.*

a : *quant*, faute manifeste. [*[f]li*], omis.

P. 106, v. 29 : *Guillaumes* est écrit en toutes let-

tres, avec un *s* comme le voulait la grammaire; mais la mesure n'en souffre-t-elle pas?

P. 107, v. 13 : A partir de ce vers jusqu'à la tirade

Por son tinel retorna Rainouars (p. 112).

a diffère beaucoup de *b*. Ce dernier ms. omet tout l'épisode du moutier Saint-Vincent, et le remplace par seize vers dans lesquels Guillaume consent à attendre Rainouart jusqu'à ce qu'il soit revenu avec son tinel.

P. 108, v. 10 :

Qui qu'en poist ens el ès.

Ne faut-il pas lire *ens el nès?* La locution *maugré ton nès*, *maugré son nès* est fréquente au moyen âge pour rendre l'idée : *malgré toi, malgré lui. Autant m'en pend au nez*, qui est encore en usage dans le langage populaire, date aussi du moyen âge. *A mon nez* pour *devant moi*, *en ma présence*, n'était pas moins employé.
Nous ne pouvons nous aider ici de nos manuscrits auxiliaires : l'épisode du moutier Saint-Vincent ne s'y trouve pas ou y est raconté plus brièvement et d'une façon beaucoup moins comique.

P. 108, v. 25 : *ains* [kel]. *a : ke li*, leçon qui fausse la mesure.

P. 108, v. 27 :

Amis, parlès à moi, preu i aurès.

Nous supprimons le mot *grant* qui se lit dans *a* avant *preu* et qui fausse la mesure du vers.

P. 110, v. 5 : *Jel di por voir. a* : Jel *vos* di *tout* por voir.

P. 111, v. 5 : *Ja en orrés* verté. *a : vérité.*

P. 111, v. 32 :

Par tel aïr à .I. piler hurté.
a : Par tel air l'a *à .I. piler hurté.*

Nous retranchons *l'a* pour rendre au mot *aïr* sa mesure ordinaire.

P. 112, v. 28 : [*f*corechous et las]. *a : en vint plus ke le pas*, répétition du second hémistiche du vers précédent.

P. 113, v. 15 : *à* .I. tas. *a :* à .I. *quas*. Il faut *tas*. *Quas* est bon à la fin du vers suivant, mais ne convient point ici. V. plus bas le v. 30 de la même page. *b* porte : à .I. *flas*.

P. 113, v. 19 : *Jo irai* pruec. Ce mot se trouve deux fois dans le poëme de *Huon de Bordeaux*. Il paraît signifier *pour cela*. V. la note sur le v. 28 de la p. 306 de *Huon*. (p. 328.) *b :* G'irai *poreuc*.

P. 113, v. 20 : [[b]nel]. *a : ne le.*

P. 113, v. 21 : [*f*t'en], omis dans *a*.

P. 113, v, 33 : [movoir nel] *peurent mie*. Nous proposons de lire ainsi ce vers de *a* :

Remuer ne le peurent mie.

b nous fournit çette correction. On y trouve le petit vers ainsi délayé :

Mès nel *méussent* por tot l'or de Baudas.

P. 114, v. 7 : [*f*fait]. *a :* le mont *a à* salver.

P. 114, v. 19 : *Rainouars* quert, pour *queurt*, court (currit). *b : court.*

P. 115, v. 28 : [[b]en], omis dans *a*.

P. 115, v. 31 : [[b]ne], omis dans *a*.

P. 116, v. 7 :

Ja por ice ne[l] *ferê retorner.*

a : *ne*, qui ne suffit point au sens. *f* : *nel*.

P. 118, v. 13 : [[b]li], omis dans *a*.

P. 118, v. 26 : [[b]se], omis dans *a*.

P. 118, v. 28 et 29 :

Par l'abêie Guillames s'en ala,
Mais de sa targe mie trovêe n'a.

Il faut se rappeler qu'en venant à Paris Guillaume avait déposé sa *targe* dans une abbaye.

Sa targe mist à une renderie;
Ains ke retort sera arse et bruïe,
Car fus i prist ki destruit l'abéie. (P. 69, v. 30.)

P. 119, v. 24 :

Onqes gogleres de melleur ne canta.

Nous rétablissons d'après les autres mss. la mesure du vers; ainsi faussée par le copiste de *a* :

Onqes de melleur gogleres ne canta.

P. 119, v. 29 :

[[b]Com au déable Haucebier combatra.]

a : *Et Aucebir le deable combata.*

P. 119, v. 33 :

Ne fust l'espêe ke Guibors li cercha.

Var. de *f* : *dona*.

P. 119, v. 34 : [*s*dont] *il se ramenbra. a : quant*, qui rend la leçon très-obscure.

P. 120, v. 29 :

Et la grans tors *par terre traïnée.*

Le mot *tors* est ici répété deux fois dans deux vers consécutifs. Voici la leçon de *b :*

D'Orenge issirent s'ont la vile alumée.
L'une partie est en l'Archant tornée,
Pore fere enginz dont la tor soit quassée,
Et granz hernois et grant charroiz fermée;
De ce sera la tor esquartelée
Et jus à terre par force acraventée.

P. 121, v. 7 : f[e]rmée. *a : furmée. b : fermée.*

P. 122, v. 7 : à icest *mot*. Cest la leçon de *b*. *a : ahi cest* mot.

P. 122, v. 13 :

Et Rainouart à son tinel corant.

Ainsi rectifié d'après *f*.
a : Et Rainouart *va à son tinel...*

P. 122, v. 17 : k[e], leçon de *b*.

P. 123, v. 3 :

Et de parole sont aukes conisant.

b : ravisant.

P. 124, v. 11 :

Sainte Marie, où fu cis fus trovés?

C'est la leçon des mss. *b*, *d* et *f*.
a : Sainte Marie *dame*, où fu....

P. 124, v. 12 : [^{f}Nus hom de mere nés]. *a : mais hom ki soit nés,* leçon qui fausse le vers.

P. 125, v. 3, [^{f}Et] [^{f}moult], mots omis dans *a*.

P. 125, v. 26 ; A [^{f}IIII] *mile.— a :* .x., leçon qui fausse le vers. *b :* o .CCCC.

P. 125, v. 27 : *de* Nerbonois, leçon de *b*. — *a : Herbonois*.

P. 125, v. 30 : *vèès, comtesse.* C'est la leçon de *f*. *a :* vèès, *dame* comtesse, leçon qui fausse le vers.

P. 126, v. 7 : [^{f}ne s'en]. *a : n'en. b :* s'il n'est ançois foïs.

P. 126, v. 22 : .III. *mile furent.* C'est la leçon de *b* et de *f*. — *a :* IIII. *mile.*

P. 126, v. 27 : [^{b}plus], omis dans *a*.

P. 126, v. 29 : Mar *i juerent.* Var. de *b : Mal l'atenrent.*

P. 126, v. 30 : [^{b}*de*], omis dans *a*.

P. 127, v. 9 : *torne*[nt], correction de *b*.

P. 127, v. 17 :

Et voit Guibert ki rois ert d'Andernas.

Nous corrigeons ce vers d'après nos manuscrits auxiliaires. *a* donne :

Et voit Guiborc ke dame ert d'Andernas.

P. 129, v. 24 : [^{b}et], omis dans *a*.

P. 129, v. 30 : Derir *son dos. a : derire,* qui fausse la mesure ; mais le même manuscrit fournit la correc-

tion un peu plus loin (p. 130, v. 7), où on lit : *Derir* son dos.

P. 129, v. 31 : *l'enbler*, leçon de *b*. *a* : *enbler*.

P. 131, v. 26 : [[b]jors], omis dans *a*.

P. 131, v. 32 :

Quens Aimeris est ses lis aprestés.

Ce vers, qui se retrouve dans *d*, dans *e*, dans *f*, ne saurait s'accorder avec le dernier vers de la page, lequel, cependant, se retrouve aussi dans *d* et dans *e*, mais non dans *f*.

P. 132, v. 8 : *ullés*. Var. de *d* : *brullés*. D'après cette dernière leçon on serait bien tenté de prendre pour une erreur celle de *a*, et d'y ajouter [br]. Nous croyons cependant qu'il faut accepter *uller* au sens de *urere*. Le manuscrit *d*, qui porte ici *brullés*, nous offre ailleurs (v. ci-après la note de la p. 138, v. 15) un exemple de *usler* au même sens. Ce mot a pour variante, dans *f*, *touser*, qui signifie aussi *brûler*, *rôtir*. *b* donne aussi *ullez*.

P. 132, v. 21 et 22, 23 et 24 : *Qidiés vos dont....* Ces quatre vers dans *a* sont intervertis deux à deux ; nous les rétablissons dans l'ordre où les donnent *b*, *d* et *f*, et que réclame le sens.

P. 133, v. 12 et 13 : [[f]Ains que del jor...]. Vers évidemment omis dans *a* ; on les trouve dans *d* et dans *f*. *b* donne aussi le même sens, mais en trois vers.

P. 133, v. 34 : [[b]bien tost]. *a* : *chier*. Vers faux.

P. 135, v. 2 :

Guibors fu sage de la loi sarrasine.

Var. de *d* et de *f*:

Dame Guiborc fu moult de franke orine.

P. 135, v. 29 : [[b]nel]. *a : ne le.*

P. 135, v. 31 : [[b]j'ere]. *a : jou ere.*

P. 135, v. 33 : [[b]se] omis dans *a*. — [[b]le verai]. *a : je vaurrai.*

P. 136, v. 1 : [[b]i], omis dans *a*, où le vers se lit ainsi :

Je vaurrai Guillame molt bien aidier.

P. 136, v. 14 : bouier. *d : bouer. f : boiier.*

P. 136, v. 17 *à* 21. La leçon de *a* nous paraît ici très-défectueuse; voici celles de *b*, de *d* et de *f* :

b : El fu Corssuble, le neveu Haucebier,
Puis la dona à Tiebaut le guerrier,
Por une paie, n'en ot autre loier.
Orable l'ot quant le dut noçoier;
Lui ne autrui ne le volt plus baillier.
Or l'aura cil que ele aime et tient chier,
C'est Renouart au voir corage entier.

d : El fu Corsuble, le neveu Ausebier;
Por une paie, n'en ot autre loer.
Orauble l'ot quant le dut nosoier,
Lui ne autrui ne la vot pas bailier.
Or l'ara cil que ele aime et a chier,
C'est Rainoart au voir coraigier fier.

f : El fu Cornubles, le neveu Anchebier,
Puis le dona Tibaut le guerroier

Por .I. pame, n'en volt autre loier.
Si l'ot Orable quant se dut nochoier;
Lui ne autrui ne le volt plus baillier.
Or l'ara cil que mult aime et tient chier,
C'est Renoars au vrai corage fier.

P. 136, v. 30 : [fjeta le à terre]. *a : jete à la terre.*

P. 137, v. 1 : [btant se doie]. *a : si haut s'ost.* Vers faux.

P. 138, v. 15. Après ce vers on lit dans les mss. *d* et *f* un curieux passage où le jongleur interrompt un moment son récit pour faire appel à la générosité de ses auditeurs. Voici ce passage selon les deux mss.

Dist Renoarz : « *Bien m'an serai garder.* »
Mais onques puis ne l'an pot remenbrer
Desqu'à cele ore que i duit messarer,
Et quant il vit son tinel trosener
An deus moitiés et brisier et froer
An la bataille en Eslachans sor mer.
Ja li Guillaume n'en poïssent aler
Se Dex ne fust et Renoars li ber ;
Mais il toz sos fist le champ afiner,
Com vos porez oïr et escouter,
Se an la place vos plait à demorer
Et je an aie desserte dou chanter.
Bien vos puis dire et por voir afermer
Prodon ne doit jugléor acoster
S'il ne li velt por Deu dou suen doner,
Car il ne sait autrement laborer,
Nen il ne sait de son mastier clamer.
Au Vou de Leque le poez aprover

Qui lui geta au mostier son soler,
Puis le covint au mostier acheter.
Les jogléor devroit l'on mult amer;
Joe demaignent si aimmenst le conter.
On la soloit jadit mult hennorer;
Mas li achars, li mauvez, li aver,
Cil qui n'ont cure fors d'avoir amaser,
De gaiges pandre et de deniers prester,
Et jor et nuit ne finent d'ussurer
Maint vaillant home ont fait desseriter:
C'est lor desduit, n'ont soing d'autre chanter.
Si faites gens font l'enor desserter;
Dex les maudie, car je nes puis amer.
Je ne lairai por aus mon violer;
Si lor an poisent, si se fasent usler! (1)
As bons me trai, les mauvais laiz aler.
Humais m'atuest de Renoart chanter,
De la bataille d'Aleschans sor [la] mer,
Et de Guillaume et de Aimeri le ber,
Et dou lignage qui tant fait à loer,
Qui ainz ne vorent les Sarrasins amer,
Ainz se penerent toz jor de lor grever.
Sol toz les autres voil dou tinel parler
Et de Guiborc la bele ot le vis cler.
Formant se poigne dou vasaul adober
Et de son cors garnir et conréer.
Quant Renoars se senti si armer.

(Ms. *d*, fol. 82 r° et v°.)

Le même morceau, qu'on va lire, tiré du ms. *f*, est

1. V. ci-dessus la note sur le vers 132 de la page 8.

écrit dans un dialecte et avec une orthographe qui en rendent l'intelligence beaucoup plus facile, sauf, cependant, en un point qu'il serait impossible d'éclaircir sans le secours du ms. *d*. C'est l'allusion relative au *Vou de Luques*, à laquelle le copiste du ms. *f* n'a certainement rien compris.

Dist Rainoars : « *Bien m'en sarai garder.* »
Mais onques puis ne l'en pot ramenb[r]er
Dusque tel eure que moult dut mechever,
Et que il vit son tinel tronchoner
En .II. moitiés brisier et dequasser
En la bataille en Aleschans sor mer.
Ja li Guillaume n'en péussent aler
Se Diex ne fust et Renoars li bers,
Que par soi seul fist le camp afiner,
Si com porrés oïr et escoter
S'en ceste place vos plaist tant à ester.
Bien le puis dire et por voir afermer,
Preudomme doit jougléor escouter
S'il ne li viet por Dieu del sien doner,
Car il ne sait autrement laborer.
De son service ne se doit pas clamer ;
S'on ne li donne, il doit laissier ester.
Avoir d'ilueques le devés esprover,
Qui el mostier li jeta son solier,
Puis li covint chierement racater
Que il pesoit .II^c. mars d'argent cler.
Les jougléor[s] devroit on moult amer,
Que il n'ont cure de tolir ne d'embler
Ne de tristor ne de dolor mener :
Joie desirent et aiment le chanter.

On les soloit jadis moult honorer ;
Mais li malvais, li eschars, li avers,
Cil qui n'ont cure fors d'avoir amasser,
De gages prendre et de deniers prester
Et jor et nuit ne finent d'usurer ,
Cant maint prodomme ont fait desireter,
C'est leur deduit : n'ont soing d'autre chanter.
Malvaistié voelent, honor font decliner ;
Diex les maldie ! je ne les puis amer.
Ja nel lairai por elz tos à chanter :
S'il leur en poisent, si se facent touser!
As bons me tieng, les malvais lais ester,
Huimais devons de Rainoart chanter,
De la bataille et d'Alessans sor mer,
Et de Guillaume et d'Aimeri le ber,
Et del lignage qui tant fist à doter.
Sor tous les autres voel del tinel parler
Et de Guiborc qui tant fist à loer,
Que moult se paine de lui bien atirer
Et de son cors garnir et conréer.
Quant Renoars se senti si armer....

Ce *Vou de Leque* du ms. *d*, qui est devenu *Avoir d'ilueques* dans le ms. *f*, désigne un crucifix miraculeux qui était conservé à Luques sous le nom latin de *sanctus vultus de Luca*, comme sûr le revers d'un denier du règne d'Othon ; en français : *le saint voult ou vou de Luques*, ou simplement *le vou de Luques*. Il y en avait une copie à l'église du Saint-Sépulcre de Paris, et le peuple l'appelait *S. Vaudelu* et *S. Godeleu*. Il y a même lieu de croire qu'il servait d'enseigne, puisque dans le *Mariage des .III. filz Hemon et des*

filles Damp Simon, on trouve ce jurement : « par le vau de Luques de la rue des Lombars! » On retrouve la même forme dans des inventaires d'orfèvrerie, par exemple dans celui de Philippe le Bon : « une croix d'or, où il y a un crucifix en façon de *Vaudeluques*, etc. » (Glossaire des émaux par M. le comte de Laborde, p. 534.)

Trois vers de la pièce des *Tabouréors* (A. Jubinal, *Jongleurs et Trouvères*, p. 168) racontent brièvement le miracle auquel il est fait allusion dans les deux passages ci-dessus :

Uns jouglèrres chantoit por la gent deporter;
Ne cortois ne vilains ne li vaut riens doner,
Et le saint Vou de Luques li dona son souler.

Il le racheta ensuite et fort cher, d'après le passage du ms. *f*, puisqu'il pesait deux cents marcs d'argent. C'était donc, selon la légende, un soulier d'un grand prix. Lalande, dans son voyage d'Italie (1786, in-12, t. III, p. 242), dit que le *Vou de Luques* « est une très-mauvaise figure de bois ayant une couronne de pierres précieuses et des *pantoufles de velours cramoisi.* »

C'est sans doute parce que les ornements du *Vou de Luques* étaient beaucoup plus précieux que le *Vou* lui-même, qu'on s'avisa en Lorraine de faire du mot *Vaudeluque* le synonyme d'orgueilleux. C'est ainsi du moins qu'on le trouve expliqué dans le dictionnaire de Dom Jean François : « *Vaudeluque*, orgueilleux, qui cherche à paroître, qui, au fond, n'a que l'extérieur, que ce qu'on voit. »

P. 138, v. 24 : [bmestier]. *a : mantel*, leçon inepte. *d* et *f* donnent aussi *mestier*.

P. 138, v. 30 : [bvis] omis dans *a*.

P. 138, v. 31 : *car doive escumer. a : doie char*, corrigé par *b* et *f*.

P. 139, v. 7 : [fnus], omis dans *a*.

P. 139, v. 12 : *forestier por* enbler. *b* et *d*, même leçon. *f : berser*, correction faite par une main du temps, après grattage.

P. 139, v. 13 : sa *bice. b : biche. d : bisse. f : beste.*

P. 139, v. 19 : [bet] omis dans *a*.

P. 139, v. 30 :

Devant Guillame asist le mes eu bas.

Var. de *b* et de *d : S'asiet à tere en bas. — e : S'asist à terre bas. — f : S'asist le neis an bas.*

P. 140, v. 6 : [bnel méussent]. *a : ne le vausissent.*

P. 140, v. 16 : *molt tost apareillier*. C'est la leçon de *b* et de *f*. *a :* molt tost *a* apareillier.

P. 140, v. 18 : *Mais* nel *levaissent*, leçon de *b*. *a : ne le*, qui fausse la mesure.

P. 141, v. 4 :

Et à la cirre *ma grant force essaier.*

Var. de *b : Et sor les Turs.*

d : Et à lor cors ma grant force apoier.
e : Et la grant force de mes bras essaier.

P. 141, v. 32 : ù'st *vos fus de sapier? ù est* (où est).

b : Rainouars frere, et où est *ton levier?*
d : Renoars sire, où est *vostre lever?*
f comme *a :* ù'st *vos fus*.

P. 142, v. 1 : ki le *véist. a : ke li* véist, où le scribe aura sans doute transposé l'*e* et l'*i*. *f : qui li* véist.

P. 142, v. 16 : [^{f}il i] *envoie*. Même leçon dans *d*. *a : et jo i* envoie.

P. 142, v. 28 : *prist soi à* rebrachier. *b : rebracier. d : a menoier. f : prendent à embrachier.*

P. 143, v. 8 : [^{f}*pechoier*]. *a : pecheoir.*

P. 144, v. 4 :

Et s'iert la loge desous *lui enbrasée.*

b : desor. f : desus lui.

P. 146, v. 4 : [X]IIII^{xx} pasmer. C'est la leçon de *b* et de *f*. *a :* IIII^{xx}, ce qui fausse la mesure.

P. 146, v. 22 : [^{d}ge] omis dans *a*. — *b : gie.* Var. de *f : Ce fist à merchier.*

P. 147, v. 3 : [^{b}Guiborc]. *a : à Dieu*, leçon qui ne s'accorde pas avec les deux vers suivants.

P. 147, v. 4 : [^{b}la fame]. *a : le roi.*

P. 147, v. 5 : [^{b}ier] omis dans *a*.

P. 147, v. 9 : [ja] c'est une simple conjecture.

b : Ne li tendra au partir de chanter.
d : Ne li tandra apetit de chanter.
f : Ne li tenra au partir de canter.

P. 147, v. 20 : [^{f}cel] omis dans *a*.
b : del déable.

P. 148, v. 9 : [^{b}guie] omis dans *a*.

P. 148, v. 15 : [^{b}sont] omis dans *a*.

P. 148, v. 22 : [^{f}paien] [^{f}ens]

a : Ke Sarrasin *tienent en leur calant pris.*
Vers faux.

P. 149, v. 7 : [^{f}se] omis dans *a* :

P. 149, v. 27 :

De paile *et de cendés.*

C'est la leçon de *b*. *a* : De pailes *et* de cendés. — *f* : De pailes, de cendés.

P. 149, v. 32 :

Qés gens puent *estre quant nes a avisés?*

La mesure de ce vers est au moins douteuse. Il n'en est pas ainsi de celle de *b* :

Quex gent puet estre quant nes a ravisez.
f : *Quel gent puet estre quant nes a avisés?*

P. 151, v. 6 :

En France n'Alemaingne.

C'est la leçon de *b*. *a* :

En France *n'en* Alemaingne.

P. 151, v. 7 :

Ne requerroit *à pui ne à montaigne.*

Requerroit peut-être pour *recourrait, courrait en arrière.* On a déjà vu plus haut *quert* pour *court*. Cependant, *b* donne : *recreroit*. *f* : *n'aresteroit*.

P. 151, v. 8 : [[b]l'escu li tent]. *a : Iluec ert*, leçon qui fausse la mesure.

P. 152, v. 5 : .XXV. lisez pour la mesure : *vint* et *cinc*.

P. 152, v. 8 :

Le sens quide dervé. Construction louche.

f : Près n'a le sanc mué.

P. 152, v. 24 : *K'il* [[b]ne l']*éust. a : K'il n'éust.*

P. 152, v. 33 : [[d]amié]. *a* : *meisme*, qui n'offre pas de sens. C'est sans doute une erreur pour *esmié*, réduit en miettes, en morceaux.

P. 153, v. 4 :

N'ot si felon dusqe à l'aige de lie.

Sans doute jusqu'à la *mer Rouge*, ou *mer Betée*, comme on disait alors.

b : mer rogie.

P. 153, v. 21 : Aiquins, *ses peres*. C'est la leçon de *b*. *f : Aquins*. *a*, par erreur : *Liquins*. V. plus loin p. 155, v. 1 et 14.

P. 154, v. 6 :

N'ot en l'ost roi.

C'est la leçon de *b* et de *f*. *a :* en *toute* l'ost.

P. 155, v. 4 : [[f]Baudus] *a : Aleus*, mauvaise leçon puisqu'on lit plus bas, même page, v. 14 : *Baudus, le fil Aquin*.

P. 155, v. 16 : [[f]Ampatin]. *a : Sarrasin*, répétition du dernier mot du vers précédent.

P. 155, v. 19 : *tot le cemin* porrin (poudreux).

P. 155, v. 30 : *Aïmers*. C'est la leçon des mss. auxiliaires. *a* : *Aimeris*, faute évidente, corrigée plus bas, où Aïmers est qualifié *li caitis*.

P. 156, v. 2 : [^{d}à] omis dans le ms de l'Arsenal.

P. 156, v. 4 :

par [moult] *grant ire*.

d : par ire faite. — *f* : par mal talent.

P. 157, v. 8 : [^{b}se] omis dans *a*.

P. 157, v. 19 : [^{f}i] omis dans *a*. — *b* : Quant *il li* vindrent.

P. 158, v. 5 :

[^{f}Vaucrant i trueve .I.] *destrier ademis*.

a : et *vain trova le* destrier, leçon fort peu satisfaisante ; on n'a pas encore parlé de ce destrier *vaucrant*, c'est-à-dire *errant*, ou *vain*, comme dit *a* (sans cavalier).

P. 158, v. 8 :

Celui [^{f}le livre] *ki molt ert ses amis*.

a : *Laissent*, qui ne paraît pas offrir de sens.
Nous comprenons ainsi ce passage : « Guillaume trouve un destrier errant, le prend par la bride, sans qu'aucun païen s'y oppose, le livre à celui qui est son cher ami, et Aïmers saute en selle.
b donne : celui le *rent*.

P. 158, v. 19 : *ja* [^{b}est l'] *estor faillis*.

a : *ja li estor faillis*, leçon inintelligible.

P. 158, v. 20 :

Sainte Marie [*f*roïne] *genitris.*

a : dame, qui fausse le vers.

P. 158, v. 28 : *jo esragerai vis.* C'est la leçon de *b* et de *f.* — *a :* jo *en* esragerai.

P. 158, v. 29 : Li *tinel lieve. b* et *f : Ce.*

P. 159, v. 6 :

[*b*Rainouars voit la chose s'anoaille.]

Vers omis dans *a* et nécessaire au sens : « Rainouart voit que l'affaire s'embrouille, s'obscurcit. » On retrouve aussi ce vers dans *f.*

P. 159, v. 17 : *k'iert en fuies tornés.* Ainsi rectifié d'après *d.* — *a : Ki en fuies ert torné.*

P. 160, v. 1 : *aroutés. f : encombrés.*

P. 161, v. 21 : *froués. a* par erreur : *frouées. b :* et les membres *froez.*

P. 163, v. 10 : [*b*moult] omis dans *a.*

P. 163, v. 27 : Ja *n*'arés .I. corant. Comme en provençal, *ne* ou *n'* est ici pour *en : Vous en aurez un courant.*

P. 164, v. 2 : *dou destrier* auferrant. *a : lauferrant*, évidemment par erreur. *b :* del destrier *auferrant.*

P. 164, v. 5 : [*b*de] omis dans *a.*

P. 164, v. 18 : [*f*noir] omis dans *a.*

P. 164, v. 26 : en *passant. a : en* trespassant. *b, f : par devant.*

P. 165, v. 5 : f[e]rés. *b : ferez.*

P. 165, v. 10 :

[eOr nos aidiés] *tant ke soiens montés.*

a, *b* et *f* donnent tous trois une leçon qui fausse le vers :

Aidiés nous tant ke soiens monté.

P. 165, v. 13 : *Ja* n'*aurés un.*
C'est la leçon de *b*, où *n'* est pour *ne*, qui lui-même est pour *en*, comme ci-dessus p. 163, v. 27. — *a* : Ja *en* aurés.

P. 165, v. 23 : *Dusqe en la* sele. *a* : *sale*.V. p. 166, v. 18, le même vers avec la leçon *sele*. *b* d'ailleurs porte *sele*.

P. 165, v. 32 :

Rainouars sire, vous avoie rové.

Après *sire* nous supprimons dans *a* le mot *jou* qui fausse le vers et n'est pas indispensable.
b : *Rainouars sire, je t'avoie rové.*

P. 167, v. 12 : [bpoint] omis dans *a*. — *f* : *vient cis vos point à gré ?*

P. 168, v. 18 :

De san des cors vont dusqes au talon.

Sens louche. La leçon de *f* est plus claire :

Le sanc des cors fiert outre le talon.

P. 168, v. 22. Ce vers se lit ainsi dans *a* :

O .V. *ou* .VII. *ou* VIII. *de la geste Mahom.*

Nous retranchons *o* .V. pour rétablir le mesure du vers.

b : Ocis a .V. de la geste Noiron.
: .V. .VI. .VII. .VIII. de la geste Mahon.

P. 168, v. 28 : *S*[e] *à .I. cop. a : S'a .I. cop.*, leçon qui fausse le vers.

b : Se n'ocioie au cop c'un Turc felon.

P. 169, v. 13 : *Tel* noise *mainent. a : noisent. b* le rectifie.

P. 170, v. 1, omis dans *a*.

P. 170, v. 6 : [^{b}passer]. *a : fauser.*

P. 170, v. 14 :

Tant vont Guillame. C'est la leçon de *b*.

a : Tout vont.

P. 170, v. 21 : *Ki ne pot onqes... a : Ki onqes ne pot*, leçon qui fausse le vers.
b : Qui *onc* ne pot.

P. 171, v. 9 :

Tout font [^{c}la mer en] *Alischans trambler.*

a et *b :* Tout font *l'Archant et* Alischans....
f : Tot font l'Archant *en* Aleschans....
La leçon de *c* nous paraît seule acceptable.

P. 171, v. 15 :

Mar François virent....

C'est ainsi qu'il faut lire pour la mesure ce vers de *a* et de *b :*

Mar virent François ainc cel jor ajorner.

c et *f : Mar virent Franc icel jor ajorner.*

P. 171, v. 16 : *N'en* peust .I. — *a* : n'en *peut*, rectifié par *c*.

P. 172, v. 6 : *molt* aïréement. — *a* : *aierlement*, rectifié par *b*.

P. 172, v. 10 : [*s*coert l'ewe] (*currit equa*).

a : *couroit*, leçon bien moins satisfaisante.
b : Plus tost *cort l'ive* ne vole oisel volant.

P. 172, v. 17 : *batiere*. C'est la leçon de *f*.
a : *baniere*, qui nous paraît inadmissible.
c : Et la chaene par où la mace pent.

P. 173, v. 20 : [*b*et] omis dans *a*.

P. 173, v. 32 : *Ne li* conteke. *b* : *ne* li *agrée*.
c : *Il* ne li *sist*.
d : Quant il le tint se [l] geta .I. arpant.
f : Tot maintenant jeté l'a .I. arpent.

P. 173, v. 33 : *à* .I. *trespassement*. C'est la leçon de *c* et de *f*. *a* : *au trespasséement*.

P. 174, v. 3 :

K'i n'i muirent à honte.

a : à *grant* honte, leçon qui fausse le vers.

P. 174, v. 10 : De putain trot. *Sic* dans *a*. Il faut lire sans doute : *Putaintrot*, nom de lieu fabriqué à plaisir et de façon outrageuse pour les Sarrasins. *b* : *de bot en trot*. Sans doute : de *Botentrot*. *c* : de *Bocigot*. *f* : *des gens Margot*.

P. 175, v. 1 : *L'a à terre bouté*. *a* : a *la terre*, rectifié par *b*.

P. 175, v. 13 :

Bien soit [[b]de l'ame qui si l'ot adoubé].

a : Bien soit *de celui ki si l'ot atempré.*
Vers faux.

P. 175, v. 30 : *Aenré.* C'est le nom que porte dans *b* le Sarrasin nommé *Enorré* par *a*, quelques vers plus haut.

P. 179, v. 26 : [[e]l'estordi]. *b :* le *fendi*, leçon inadmissible puisque l'épée tourne et ne pénètre pas.

P. 179, v. 27 : *del* [[e]destrier auferrent]. *b :* Del *cheval neporquant.* Dans cette leçon *neporquant* fait double emploi avec *nequedent* du vers qui précède.

P. 180, v. 23 : *d'une* lutime. Var. de *e :*

D'un grant *luton* ot endossé la pel.

P. 181, v. 3 : [[e]derrier]. *b : detrif.*

P. 181, v. 5 : *vousure. e : costure. f : voisure.*

P. 182, v. 5 : [[f]bien] omis dans *b*.

P. 183, v. 19 : *par la* brace. C'est la leçon de *e* et de *f*. *b : prace.*

P. 183, v. 31 : [[e]Sarrasins]. *b : paiens.* Vers faux.

P. 184, v. 22 : [[e]mace]. *b : lance.* Leçon inadmissible comme le prouve le vers 26 de la même page.

P. 185, v. 11 : [[e]chevaliers iere]. *b : je seré chevaliers*, leçon qui donne douze syllabes au vers.

P. 186, v. 20 : [[e]Es Walegrape]. *b : E vos Malguipe*, faute évidente, comme la suite le démontre.

P. 190, v. 23, 24 : La leçon de *f* nous paraît de beaucoup préférable à celle de *b*, qui donne :

De l'arbre fist entor le Turc chapel,
Si le dechace entor à son fisel.

Voici la leçon de *e* :

De l'abre fist contre lou Turc chantel ;
I[l] lou deschace entor à grant fuissel.

P. 191, v. 7 : [eruisel]. *b* : *prael*, qui termine déjà le vers précédent.

P. 191, v. 10 : *natipel*, sans doute pour *hatiplel*. *e* : *contrapel*. *f* : *estapel*.

P. 191, v. 21 : *voin et vape*. *f* : *vain* et vape.

P. 191, v. 30 : esta, *dist il*. Leçon de *e* :

Diva, vasas, ne soies efraès.

Leçon de *f* :

Diva, vassal, ne soies esfréès.

P. 191, v. 32 : *Qui est* tes *parentez ?* *b* : *mes*, leçon inacceptable. Nous la rectifions d'après le sens. Les autres manuscrits ne nous donnent point ce vers.

P. 192, v. 29 : [egluez]. *b* : *guiez*. *f* confirme la leçon de *e*.

P. 193, v. 6. Ce vers, qui manque dans *b*, nous parait sinon indispensable, au moins fort utile au sens.

P. 193, v. 8 : [emes coros]. *b* : *mon corot*, faute de grammaire et orthographe insolite de *coros* (courroux).

P. 193, v. 17 : [ec'à home]. *b* : *que mes hom*, ce qui rend la phrase presque inintelligible.

P. 194, v. 8 :

Isnelement de Bertrant li membra.

V. plus haut, p. 165.

P. 195, v. 18 :

Ja por mengier la char d'un home crue
A lor de melse ne convenra aüe.

Il n'est pas facile de saisir le sens du second vers. *Melse* est peut-être un breuvage, un assaisonnement; et, en ce cas, il faudrait traduire : Pour manger de la chair crue ils n'ont pas besoin de boire. — Ils mangent fort bien de la chair crue sans assaisonnement.

P. 196, v. 8 : *Mar i p*[en]*sastes*. Le ms. *b* donne : *passastes*, qui nous paraît une faute évidente, amenée sans doute par le second mot du vers suivant : *il* passe *avant*.

P. 196, v. 30 : escervelée. *e : eschevelée.*

P. 196, v. 31 : *tant l'ont* François *esmée.* *François* est la leçon de *e*. *b* porte *Flohart*, c'est-à-dire le nom de la géante sarrasine dont le poëte indique la taille fabuleuse. Ce nom est repoussé ici par le sens.

P. 197, v. 17 :

Pour de besans plaine mine comblée.

b : une *plaine mine.* Nous retranchons *une* pour rétablir la mesure. Leçon de *e :*

Por plaine mine de bons besans comblée.

P. 198, v. 13 : [el'anglote]. *b : tranglot*, leçon beaucoup moins claire.

P. 198, v. 32 : par *le tornoi*. *Par* est la leçon de *e*. *b* : *por*, qui nous paraît moins satisfaisant.

P. 199, v. 6 et 7 :

Dist Renoars : « Je le vos conterai ;
Mal aie je se je por vos le lai.

Ces rimes en *ai* dans une tirade en *oi* n'ont pas été acceptées par tous les réviseurs du poëme. On lit, par exemple, dans *e* :

Dist Renoars : « Volantiers, par ma foi,
Dehait hai ge, se ge por vos lou noi.

Et dans *f* :

Dist Renoars : « Par mon chief, je l'otroi ;
Mal aie je se je por toi le noi (*nego*).

P. 199, v. 17 : [eCar te renoies]. *b* : *Tu seras coronez*. Vers faux.

P. 199, v. 26 : [e l'espée]. *b* : *le brant d'acier*, leçon qui donne un vers de douze syllabes.

P. 199, v. 32 :

Se je devoie en enfer estre mis,
Ne cesseroie tant com tu soies vis.

(Tu n'aurais pas de repos tant que je serais vivant.) Var. de *e* :

Ne vos lairai ains serois malbaillis.

P. 200, v. 13 : *Du* brant *li done*. *b* : *Du brant* d'acier, leçon qui forme un vers de douze syllabes.

P. 201, v. 28 : *D'un* [emal] *serpent*. *b* : *D'un* venin *de serpent*. Vers de douze syllabes.

P. 202, v. 1 : [ſcomment]. *b : com*, qui ne suffit pas à la mesure.

P. 202, v. 9 :

Bien sembles fox, se tu estoies rez.

Il semble résulter de ce vers qu'au moyen âge on rasait les cheveux aux fous.

P. 202, v. 14 :

Fols est por dras qui tient homme en viltez.

Nous combinons ici la leçon de *b* et de *f*.

b : Rois qui por dras tient homme en viltez.
f : Fols est por dras tient nului en viltez.

P. 202, v. 22 : *S'à toi* [jostoie]. Conjecture pour rétablir la mesure du vers, qui ne se retrouve pas dans les autres manuscrits.

b : *S'à toi* me combatoie, *j'en seroie blasmez.*

Vers de douze syllabes.

P. 202, v. 24 :

Por seue amor seras tu ja tuez.

Ce vers ne paraît pas facile à concilier avec le refus d'Haucebier de combattre contre Rainouart. Les autres mss. diffèrent ici du ms. *b*. Voici, par exemple, la leçon de *f :*

Dist Haucebiers : « Va ta voie, malfés.
« En la batalle, là ocis Aenrés ;
« Forment m'en poise que moult ert mes privés. »
Dist Auchebiers : « Moult est grans vostre Dés ;
« Por soie amor seras tu ja tués
« De cest espiel parmi le cors boutés. »

P. 203, v. 4 : [*ſméu*]. *b* : *perdu*, qui s'accorderait bien avec *sen* ou *sens* (c'est la leçon de *e*), mais non avec *sanc*, leçon de *b* et de *f*.

P. 203, v. 17 :

[*e*des puis de Grimolée].

C'est ainsi qu'Haucebier a été déjà désigné au commencement du poëme; nous rétablissons ici cette désignation d'après *e* et *f*.— *b* donne une leçon qui nous semble inadmissible : *druz est de Guimorée.*

P. 204, v. 29 :

Se ge cuidasse que costel furent tel.

Rainouart compare la lame de son épée aux couteaux dont il se servait dans la cuisine du roi. C'est ce que prouve le texte de *f* :

Dist Rainouars : « Com cest arme est souës;
En la cuisine n'a tel coutel remés.

On lit de plus dans *e* :

Se ge séusse que costés fussent tels,
A Montloon n'en éust nul remeis.

P. 205, v. 21 :

...... *es les vos estupés.*

Var. de *e* :

Traient lor voiles, s'ont lor sigle levé,
En mer s'anpoignent, s'ont la terre esquipé.

P. 205, v. 31 : *arire* tornés. *a* : *retornés*, qui fausse la mesure.

P. 206, v. 29 :

De gens *mangierent....*

On ne peut lire ici que *gens* ou *geus*, et la première leçon paraît bien celle du manuscrit; mais comment l'expliquer? On ne peut admettre que les Sarrasins se sont nourris de chair humaine. Le sens du passage s'y refuse. Il s'agit de fèves. *b* porte :

Des feves ont plus d'un mui escossé;
Il en mengierent, quar de pain n'ont gosté.

d et *e* reproduisent le même sens.

P. 206, v. 33 : *soliel* cliné. *a : acliné*, qui fausse le vers. *b* et *e* donnent *cliné*.

P. 208, v. 20 : *Dist Rainouars :* « Ja n'i serai *pensés*. » — *Ja n'i serai*, leçon douteuse dans *a*. Ne faudrait-il pas : *Ja ne sera pensés?* Les autres mss. diffèrent ici, et ne donnent pas la correction nécessaire.

P. 209, v. 2 : [[b]Des forz tors d'Acre]. *a : Desors tors d'Aire.*

P. 209, v. 13 : [[e]Que por l'or qui i].
a : Forsseul por chou que il *est amassés*.

P. 209, v. 24 :

[[f]Auroit il ja mestier humelitez].

Vers omis dans *a*.

P. 210, v. 2 : *le grant* mast. *Mast* le même que *mail*, d'où *maillet*. *b* et *e :* mail.

P. 211, v. 2 :

D'après *a*, la réponse de Baudus arrive brusquement, sans être annoncée. Au contraire, dans *b*, on lit :

Et dit Baudus : « *Ainz i soient maufé!*
« *Ja moi et toi ne seron accordé*

« *Tant que t'aurai et vaincu et maté.*
« Cuides me tu......

Leçons à peu près identiques dans *d* et dans *e*.

P. 211, v. 4 : Leçon peu satisfaisante de *a* :

L'autre piece en auras, se m'en ses gré.

Sens bien moins clair que celui de *d*.

P. 211, v. 8 :

Si vos aroie conquis à l'ajorné.

b : ainz l'avespré. e : à l'avespré.

P. 211, v. 9 : A icest *mot. a : Ahi cest* mot, leçon inadmissible. *b :* à icest mot.

P. 212, v. 3 : *Et cascun* jore. *Sic* pour *jure.*

d : Chascuns an *jure.*

P. 212, v. 32 : *près s'en va. e :* poi s'en falt. (peu s'en faut.)

P. 213, v. 1 : [[b]Ja entre nos n'aura].

a : A moi n'en toi auras acordison.

P. 213, v. 23 : *a : Simon*, qui fausse le vers.

b : Siméon. d et *e :* Semion.

P. 213, v. 25 : *v*[e]*rai. a : vrai.* Vers faux.— *b, d* et *e : verai.*

P. 213, v. 31 : *fus*[tes]. *a : fus.* Vers faux.

b et *d :* XXXII. ans, sire, *fustes* el mont.

P. 213, v. 32 : [[b]chiés]. *a : saint.*

P. 213, v. 33 : La *Madelaine.* C'est la leçon de *b.*
a : A la Madelaine. Vers faux.

P. 213, v. 34 :

.... *par deseur* .I. leson.

d : Et ele i vint *par desor* .I. *lison.*
e : Et cele vint *par bone entention.*

P. 214, v. 25 : [[b]sainte Suzanne. *a* . *Et* Suzanne. Vers faux.

P. 215, v. 23 : *esfrondée* pour *esfondrée.*

d : afondrée.

P. 216, v. 21 :

An .II. *li oiel* se li sont menoié.

e : Endui li oil *li sont troblé el chié.*
d : même leçon.

P. 216, v. 22 : [[d]si l'a] omis dans *a*.

P. 217, v. 15 : [[b]porec]. *a : preuc*, leçon qui fausse le vers. *Porec* est la même leçon sous une forme plus ancienne. Cf. *pruec* dans *Huon de Bordeaux*, p. 306 et 307 et note à la p. 328.

P. 217, v. 17 :

Por l'oneur Naimeri. *Naimeri* comme en provençal N Aimeri. *b : por un hairon rosti. d : por l'ornor de Pontis.*

P. 219, v. 16 :

Dedens enfer [n'] *a de plus biaus malfés.*

Il nous semble que le vers n'a pas de sens sans l'addition proposée. Cependant le manuscrit *d* confirme et exagère même la leçon de *a :*

Dedanz anfer a .C. *plus biaus maufez.*

Alors pourquoi le poëte vante-t-il tant la beauté du Sarrasin ?

P. 219, v. 28 : *jo l'a*[i] *conquis*. Correction fournie par *b*, *d*, *e*.

P. 220, v. 1 :

De son bliaut a .I. des pans *ostez*.

a : de ses *pans*.
b, *d :* *De son bliau a .I. des pans ostez*.

P. 220, v. 8 :

Li Franc de France ont *vuidies les nés*.

a : *ot*. Le sens exige *ont*. *b*, *d :* *ont*.

P. 220, v. 9 : [[b]qui]. *a :* *k'il*.

P. 220, v. 15 : *François descendent*. Suppléez pour le sens, *des nés* (des navires).

P. 221, v. 17 : *et* Naimeris. *a :* *Naimeries*.

P. 222, v. 7 :

Pensés vos del haster.

a : *des* haster. Faute évidente.

P. 223, v. 17 : [*ces*]. Conjecture pour remplir une lacune de *a*.

d : dedanz s'alerent *tier jor à* osteler.

P. 225, v. 16. Nous avons rapporté ici ce vers, égaré un peu plus bas dans le manuscrit *a*, au milieu des reproches que Rainouart adresse aux Sarrasins, après ce vers :

Nes aviés errées ne semées.

b, *d* et *e* nous y autorisaient.

P. 225, v. 24 : *v*[é]*istes*. *a* : *vistes*, qui fausse le vers. *b*, *d*, *e* : *vëistes*.

P. 225, v. 33 :

Tous les ocist, les ont chier comparées.

a : *molt* les ont chier. Vers faux.
b : *Toz les a morz, molt les ont comparées.*
d : *Tuit sont ocis, or ont chier comparées*,
Les vertes feves....
e : *Tuit sont ocis, molt les ont achatées*,
Li rains des feves....

P. 226, v. 5 : *par les regnes* donées. *b*, *d* : *dorées*. *e* : *noées*.

P. 226, v. 24 : *Rainouar*[t]. *a* : *Rainouars*, en toutes lettres. Nous corrigeons ici cette erreur pour faciliter l'intelligence du texte.

P. 226, v. 30 : *ensamble lui mener*. La formule ordinaire est : ensemble *o* lui. *b*, *d* : ensemble *o* lui.

P. 227, v. 30 et 31 : Leçon de *a*, où les deux vers sont faux :

Puis ke leres est des forqes racatés,
Ja puis ses sires n'est de lui amés.

P. 228, v. 3 : *Si le ferai*. *a* : *Et* si. Vers faux.

P. 228, v. 5 : *dont* ai[e] *mal dehés*. *a* : *ai*, leçon que rejettent le sens et la mesure.

d : *Se ne me venge, dont aie je dahez.*

P. 228, v. 11 : *froués*. *a* : *frouees*. *b* : *quassez*.

P. 228, v. 16 : [en] omis dans *a*.

: *Dedenz Egypte comme chetis menez.*

d : Dedanz Egiste comme chaitis menez.
e : Dedens Aiete comme chaitis menés.

P. 228, v. 18 : [ja] conjecture pour rétablir la mesure du vers.

b et *d : D'Aiz la Chapelle serai rois coronez.*
e : Paiens menrai en France lou renés.

P. 229, v. 4 : *de bons* pimens. *a :* piemens.

b et *d : de nobles vins, de pimant, de clarez.*

P. 229, v. 32 : *k*[e] *il. a : kil. — b, d :* Et *que* il est.

P. 230, v. 11 : [dlor]. *a : Se* li *a dit*, leçon que rejette le sens.

P. 230, v. 25 : il ne [l] vausist. C'est la *leçon* de *b*. *a : ne*, qui ne suffit point au sens.

P. 230, v. 31 :

Loing s'aresterent, ne l'osent aprocier.

a : si ne l'osent. Vers faux.
b, d et *e : De loing s'arestent, ne l'osent aprochier.*

P. 231, v. 1 : [bice]. *a :* De tout *chou* ke. Vers faux.

P. 231, v. 10 :

Bien set Guillames la merde raplakier.

b : l'amande reprochier. d : le musars rapaeier. e : la merde rapaier.

P. 231, v. 15 : [dgraïllier].
a : trebucier, qui termine déjà le vers précédent.

P. 231, v. 23 :

Se n'en menons nous .xx. *cest patounier.*

a : nous .xx. *n'en menons*. Corrigé par *d*, qui donne la bonne leçon.

P. 231, v. 31 :

Uns sains ermites li ot fait estacier.

d : l'avoit faite fermer.

P. 232, v. 21 :

Et de la perce *n'ont il* .i. *mot sont.*

b, *d : d'une lue* n'ont.

P. 232, v. 33 : la *feste.* — *b*, *d : le* feste.

P. 233, v. 11 : [Et] *Guiborc.*
b, *d*, ni *e* ne donnent la correction. Ce vers y est délayé.

P. 233, v. 20 : *tant que il* vinrent, pour *virent*, forme qu'on retrouve fréquemment. *e : virent.*

P. 234, v. 25 :

Vaurrai Orenge *tot de si conquester.*

a : Orenge vaurrai. Vers faux.

P. 234, v. 27 : *en grant* Aire *mener*. Lieu déjà nommé p. 209, v. 2. Même variante ici dans *b* et dans *d :* an *Egiste* mener; en *Egypte* mener.

P. 234, v. 34 : *ne l*[e]. *a : nel*, qui ne suffit pas à la mesure.

P. 236, v. 2 : Entre ce vers et le troisième il y a sans doute un vers omis. Ni *b*, ni *d* , ni *e*, ne per-

mettent de vérifier cette conjecture. Ces mss. ne contiennent pas l'annonce du jongleur qu'on lit ici dans *a*.

P. 236, v. 30 : *en* l'alile *bouter. Sic* pour *allie* ou *aillie*, sauce à l'ail.

P. 237, v. 9 : [bele] ou tout autre mot, omis dans *a*.

P. 237, v. 22 : [vous], conjecture pour compléter la mesure.

P. 238, v. 4 : [et] suppléé pour la mesure.

P. 238, v. 8 :

Blans pois au lart, formage de saison.

a : *et* formage, vers faux.

P. 240, v. 15 : *qui veut estre* lievés.

Var. de *d* et de *e* : *loés.*

P. 240, v. 24 : *est* or *riche. a* : *ore,* vers faux.

P. 241, v. 12 et 13 corrigés d'après *d*, se lisent ainsi dans *a* :

Li ont lacié ; la maille ki estoit tés.
Ja por cop d'arme nen ert ja .I. fausés.

P. 241, v. 16 : *trieulés.*

a : *trieleus*, transposition fautive de lettres.

P. 241, v. 18 : [fu], conjecture mesure.

Var. de *d* et de *e* : Qui des ars *sot* assés.

P. 241, v. 20 :

[eN'en traïnast .II. grans] *piés.*

a : *Ne fust trop grans* .II. piés mesurés.

Vers faux. Le sens est : Ce haubert serait trop long

de deux grands pieds pour l'homme le plus grand. Il est large d'une toise, et cependant il est à la mesure de Rainouart.

P. 241, v. 28 : *selées*, transposition pour *séelés*. *d* et *e* : *saielés*, autre forme du même mot.

P. 241, v. 29 : [li], omis dans *a*, fourni par *b*, *d* et *e*.

P. 241, v. 33 :

Li quens li chaint l'espée à ses costés.

a : Li quens G. li chaint. Vers faux.
d : *Li quens Guillaumes li ceint l'espée au lé.*

P. 242, v. 9 : *destre comés*. *d* : *destre costez*. *e* : *destre cornés*.

P. 242, v. 33 : c'ert *laquistés*, sans doute pour lasquité, lasqueté (lâcheté). *b* et *d* : se sera grant *viltez*. *e* : c'est *achaitivés*.

P. 243, v. 14 : *que vous* véisse. *a* : *véissie*. Vers faux. *d* : *véisse*. *e* : que ge vos *voie*.

P. 243, v. 25 : *au* fer *trenchant*. *a* : *fert*.

P. 244, v. 5 : sou sil *n'a homme*, pour *sous ciel*. Ce n'est pas la seule fois que ces mots se trouvent ainsi écrits dans notre poëme.

P. 244, v. 19 et 20 : Var. de *e* :

Atant es vos venir .I. masaigier
Qui vient d'Espainne le chemin droiturer.

P. 244, v. 33 : *del bon* corant destrier. *a* : *destrier corant*, faute dont la rime indique la correction.

P. 245, v. 18 :

Ici *lairons de Baudus*. C'est la leçon de *b*, de *d* et de *e*. *a* : *Ci*, vers faux.

P. 246, v. 15 : *n'e*[n]. C'est la leçon de *d*. *a* : *ne*.

P. 246, v. 21 : *fesismes*. *a* : *fesisimes*. Faute évidente, vers faux.

P. 246, v. 30 : [od] omis dans *a*. *d* et *e* donnent *o*. Nous restituons *od* qui se trouve souvent dans *a*.

P. 248, v. 10 : [[d]la belle] omis dans *a*.

P. 248, v. 17 : *vaselage*. *a* : *vasalege*, transposition fautive de lettres. *d* et *e* donnent la bonne leçon.

P. 248, v. 20 :

Fors que ans .II. *les testes*.

Leçon peu claire. Voici les variantes de :

d : *Rois Daramez et Tiebauz li aufaiges*
Fors que les testes li lairont en ostaiges.

e : *Rois Desramés et dant Tiebaut l'aufage*
Destruira tot et metra à hontage ;
Fors que la teste li laira en ostage.

P. 250, v. 5 : k[e], restitution nécessaire à la mesure, et fournie par *b* et *d*.

P. 250, v. 7 : [conréé]. *a* : *oublié*, répétition du mot qui termine le vers précédent. *d* et *e* : *conréé*.

P. 250, v. 11 : leçon de *a* :

Illuec portent .II. *sergant apresté*.

Vers faux, qui ne se retrouve pas dans les autres manuscrits. Nous rétablissons par conjecture *porterent*.

P. 250, v. 13 : [[b]Li]. *a : Au* jogléor.

P. 250, v. 17 :

Grant joie firent quant furent assamblé.

a : quant *il* furent.Vers faux. Notre leçon est celle de *e.*

P. 250, v. 20 : Grant *sont les noces. a : grandes,* vers faux.

P. 251, v. 3 : [[d]Tiebaus]. *a : Guillames*, faute évidente, corrigée d'ailleurs par *d* et par *e.*

P. 251, v. 26 :

Là fu la force Rainouart esprovée.

a : provée, vers faux. *d : aprovée. e : esprovée.*

P. 253, v. 16 : [[d]ainz] omis dans *a*. C'est aussi la Leçon de *e.*

P. 253, v. 17 :

Ensi le vaut Diex; le mont *restora.*

a : monde, vers faux. La forme *mont,* qui se trouve au moins aussi souvent, rétablit la mesure.

P. 253, v. 25 :

Le bon conseil que li done crera.

a : qu'ele *li done.* Vers faux. *d* et *e :* Le bon conseil, *se li done,* crera.

P. 254, v. 8 : [[d]nule] omis dans *a* , se retrouve dans *e.*

ERRATA.

P. 28, v. 5 : au lieu de *Lr* quens, lisez *Li*.

P. 48, v. 2 : *datargier*, lisez *d'atargier*.

P. 98, v. 1 : *Ains, c'on éust*, supprimez la virgule.

P. 129, v. 26 : suppléez une virgule après le mot *gabent*.

P. 135, v. 12 : supprimez la virgule à la fin de ce vers.

P. 158, v. 20 : [*roine genitris*], lisez *roïne*.

P. 166, v. 23 : *n'en ermes*, lisez *nen*.

P. 176, v. 27 : en *juie* torné, lisez *fuie*.

P. 184, v. 22 : [*mace*], lisez [*e mace*].

P. 192, v. 29 : *gluez*, lisez [*e gluez*].





